



PAM GROSSMAN
auteure du podcast «Witch Wave»



RÉVEILLONS *les* SORCIÈRES !



Réflexions sur la **féminité**,
la **magie** et le **pouvoir**



LAROUSSE



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

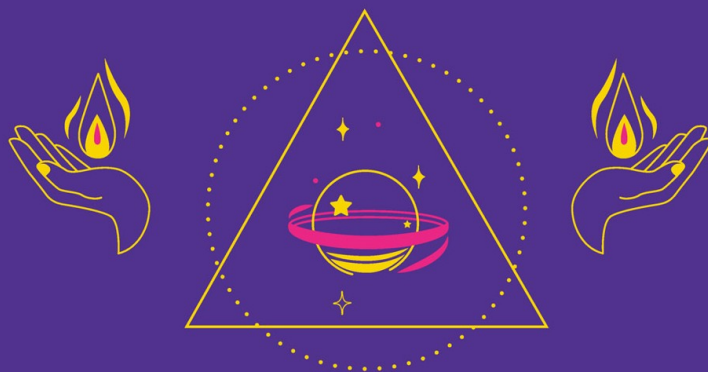


PAM GROSSMAN
auteure du podcast «Witch Wave»



RÉVEILLONS *les* SORCIÈRES !

Réflexions sur la **féminité**,
la **magie** et le **pouvoir**



 LAROUSSE 

Pam Grossman

RÉVEILLONS les SORCIÈRES!

Réflexions sur les femmes,
la magie et le pouvoir

LAROUSSE

Pour Matt,
l'homme le plus charmant que j'aie rencontré

« Elles m’inspirent de la crainte et de l’amour,
De l’amour et de la crainte,
Ces femmes du lointain qui nous tournent autour. »
Helen Adam, *At Mortlake Manor*

« IL Y A TOUJOURS EU DES SORCIÈRES PARMI NOUS »

Partout dans le monde, et depuis des milliers d'années, les sorcières font partie intégrante de la société et de l'imaginaire collectif. De Circé à Hermione, de Morgane à Marie Laveau, les sorcières, personnages intrigants aux pouvoirs tour à tour maléfiques et guérisseurs, évoluent au centre de multiples contes et légendes. Et même si, par le passé, le genre de la sorcière a pu être particulièrement partagé entre les sexes, c'est un mot qui est désormais généralement associé aux femmes.

À travers l'Histoire, la sorcière a surtout inspiré la terreur. C'est un être singulier et troublant qui menace notre sécurité et manipule la réalité pour satisfaire ses caprices. C'est une paria, une persona non grata, un croquemitaine en jupons qu'il faut à tout prix combattre et éliminer. Bien que très souvent représentée comme une force destructrice, une sorcière est, en réalité, bien plus susceptible de se faire attaquer que d'initier elle-même des actes de violence. Comme beaucoup d'autres exclus « inquiétants », elle occupe un rôle paradoxal dans la conscience collective, entre guerrière malfaisante et proie vulnérable.

Depuis environ cent cinquante ans, la sorcière a toutefois réussi un tour de magie remarquable, en transformant sa réputation terrifiante en une figure d'inspiration. Elle a donc, désormais, autant de chances d'être l'héroïne de votre série télé préférée que d'en être la méchante. Ce pourrait être une collègue qui pratique la magie blanche, ou encore une chanteuse adulée qui joue la carte de l'ensorceleuse dans ses vidéos comme sur scène.

Il est aussi possible qu'elle soit en *vous*, et que l'étiquette de sorcière soit une identité que vous avez décidé d'adopter pour diverses raisons, que ce soit avec sincérité ou avec désinvolture, en public ou en privé.

Aujourd'hui, nombreuses sont en effet les femmes qui choisissent d'entretenir le culte de la sorcière, littéralement ou plus symboliquement. Elles virevoltent sur les podiums des défilés de mode ou sur les trottoirs des villes en arborant des voilages noirs et une collection de pentagrammes et de cristaux dignes de Pinterest. Elles se précipitent dans les salles de cinéma pour applaudir des histoires de sorcellerie, elles se retrouvent dans des lieux secrets pour se livrer à toutes sortes de rituels, tirer les cartes et faire des choix de vie déterminants. Elles manifestent dans les rues en brandissant des banderoles qui menacent de jeter « le patriarcat au bûcher » ou en lançant un sort au chef de l'État. D'année en année, des multitudes d'articles de presse déclinent le même gros titre annonçant le retour de « la saison de la sorcière », et reflètent les efforts des journalistes pour mieux disséquer la « tendance sorcière » qui semble de plus en plus répandue.

Alors, bien sûr, la question qui s'impose est : *pourquoi* ?

Pourquoi les sorcières sont-elles importantes ? Pourquoi sont-elles désormais si présentes autour de nous ? Que sont-elles exactement ? (Et pourquoi diable ne peut-on pas s'en débarrasser ?)

On me pose ce type de questions constamment. Vous pourriez penser qu'après toute une vie à étudier les sorcières, à écrire sur le sujet, à leur consacrer un podcast et à me livrer moi-même à la pratique de la magie, j'aurais une réponse toute faite. Mais, à vrai dire, plus je fais de recherches sur la sorcière, plus elle m'apparaît complexe. C'est un esprit difficile à saisir : si vous essayez de l'attraper, elle s'enfonce dans l'obscurité de la forêt.

J'ai toutefois une certitude : montrez-moi vos sorcières, et je vous dirai ce que vous pensez réellement des femmes. Si la résurgence du féminisme et la popularité des sorcières vont de pair, ce n'est certes pas une coïncidence : chacun de ces mouvements est le reflet de l'autre.

Cela étant dit, cette « tendance sorcière » n'a rien de nouveau. J'étais adolescente dans les années 1990, la décennie qui a donné le jour à une nouvelle « occulture » populaire, comme la série *Buffy contre les vampires* ou le film *Dangereuse Alliance*, sans parler des Riot Grrrls et de la troisième vague féministe, qui m'ont enseigné que la libération de la femme pouvait s'exprimer dans un large éventail de couleurs et de sexualités. J'ai appris que les femmes pouvaient faire la révolution en portant du rouge à lèvres et des bottes de combat – et parfois même une cape.

Mais c'est bien plus tôt que la magie s'est immiscée dans mon existence. J'ai grandi à Morganville, dans le New Jersey. C'était une ville de banlieue classique, mais à l'époque, il restait encore suffisamment de zones non construites pour qu'on se sente proche de la nature. Derrière la maison, notre jardin donnait sur un terrain boisé puis sur un élevage de chevaux, séparés par un petit ruisseau que l'on traversait sur une planche. Quand nous étions petites, Emily, ma grande sœur, et moi nous aventurons parfois de l'autre côté de ce pont de fortune pour nourrir les chevaux et pour cueillir des trèfles. Mais la plupart du temps, nous restions de notre côté du ruisseau et nous nous faufilions entre les grands arbres qui composaient notre forêt personnelle. Dans un coin du jardin se formait, à chaque fois qu'il pleuvait, une flaque d'eau géante, entourée de fougères. Nous l'appelions « notre lieu magique ». Le fait que la flaque disparaisse et réapparaisse régulièrement ne la rendait que plus mystérieuse. C'était de toute évidence un passage vers un monde inconnu.

C'est dans ces bois que je me rappelle avoir commencé à pratiquer la magie – en m'impliquant dans mes jeux d'enfant avec tant d'ardeur que l'imaginaire se confondait avec la réalité. J'y passais des heures, inventant des rituels avec toutes sortes de bâtons et de cailloux, gravant des symboles secrets sur le sol terreux et perdant toute notion du temps. C'était dans mon esprit un lieu sacré et sauvage, mais pourtant sans aucun danger.

En grandissant, nous sommes censées ne plus penser à toutes ces bêtises et abandonner les licornes pour passer aux poupées Barbie (quoique les deux soient, à n'en pas douter, des créatures mythiques). Nous disons adieu

à nos fées et à nos sorciers préférés. Les dragons sont sacrifiés sur l'autel de notre enfance.

La plupart des enfants oublient vite leur « phase magie ». Pour moi au contraire, elle a pris de plus en plus d'importance. Ma grand-mère, Trudy, était bibliothécaire à la West Long Branch Library, ce qui explique les innombrables après-midi où je me suis perdue entre les sections 001.9 et 135 de la classification décimale de Dewey, occupée à lire des ouvrages sur Big Foot, l'interprétation des rêves et Nostradamus. Je passais aussi des heures dans ma chambre à étudier les sorcières et les déesses, et j'adorais les auteurs tels que George MacDonald, Roald Dahl ou Michael Ende – qui maîtrisaient tous parfaitement le langage de l'enchantement. Grâce à eux, j'ai pu m'envoler vers des royaumes où tout était possible.

Mon livre préféré était *Wise Child* de Monica Furlong, l'histoire d'une jeune fille confiée à Juniper, une sorcière d'une beauté exceptionnelle et d'une grande générosité, qui vit en haut d'une colline, en Écosse. Les habitants du village craignent Juniper parce qu'elle ne pratique pas leur religion et parce que c'est une femme qui vit seule. Elle enseigne la médecine naturelle et la magie à la jeune fille, Wise Child, et la traite avec tout l'amour d'une mère. Les villageois rendent parfois visite aux deux femmes en secret, quand ils ont besoin d'être soignés, mais, en public, tout le monde les tient à l'écart. Ce que j'ai retenu de la lecture de ce livre, c'est qu'une sorcière est une créature extrêmement complexe, qui peut être une source de grand réconfort mais aussi susciter beaucoup de terreur. Aussi bienveillante soit-elle, elle devient, dans le meilleur des cas, la victime de nombreux malentendus. Au pire, elle se voit persécutée.

Une sorcière est toujours en danger. Et pourtant, elle persévère. Si j'ai d'abord été influencée par des personnages de fiction, j'ai rapidement découvert que la magie était aussi pratiquée dans la vraie vie. J'ai commencé à fréquenter les boutiques new age et à suivre les indications de livres de magie grand public, achetés au centre commercial. J'ai été élevée dans la religion juive, mais je me sentais plus attirée par des croyances qui me paraissaient plus individualisées, plus mystiques et qui octroyaient une

place cruciale au féminin. Finalement, je me suis tournée vers le paganisme moderne, une démarche spirituelle plus personnelle dans laquelle je me reconnais encore aujourd'hui. Je ne suis pas la seule à avoir choisi de prendre mes distances avec les religions organisées en faveur de choix plus individuels : en septembre 2017, selon une étude menée par le Pew Research Centre, plus d'un quart des adultes américains – 27 % – se disaient « spirituels » mais pas religieux.

Désormais, non seulement je me définis comme une sorcière, mais je me reconnais aussi dans l'archétype plus généralisé de la sorcière, et c'est un terme que j'emploie avec beaucoup de fluidité. Selon le contexte, je me décris à l'aide du mot « sorcière » pour exprimer mes croyances spirituelles, mon intérêt personnel pour le surnaturel, ou mon rôle de femme dynamique, qui revendique sa complexité dans un monde encore attaché à l'idée que ses figures féminines doivent se contenter de sourire. J'utilise ce terme avec autant de sincérité que de malice : en rendant hommage à l'histoire riche et souvent douloureuse de la sorcellerie à travers le monde, et en faisant un clin d'œil à mes camarades qui font, comme moi, partie d'une communauté à peine secrète et se battent, en dehors des sentiers battus, pour que chacun et chacune soit libre d'affirmer l'étrange et merveilleuse identité de son choix. La magie opère en marge.

Une chose est claire : vous n'avez pas besoin de pratiquer la magie ni aucune autre discipline spirituelle pour réveiller la sorcière qui est en vous. Vous pouvez tout à fait être sensible à son symbolisme, à son style ou à son folklore sans vouloir vous précipiter pour acheter un chaudron ou déclamer des incantations vers le ciel. Peut-être êtes-vous davantage une *teigne* qu'une fidèle de la déesse. Peu importe : la sorcière vous appartient à vous aussi.



« Une chose est claire : vous n'avez pas besoin
de pratiquer la magie ni aucune autre discipline

spirituelle pour réveiller la sorcière qui est en VOUS. »

Je suis de plus en plus convaincue que si le concept de la sorcière survit, c'est parce qu'elle transcende les interprétations littérales et qu'elle a encore beaucoup de choses à nous apprendre. De nombreuses personnes souhaiteraient connaître la « vérité » sur les sorcières, et il existe une multitude de livres d'histoire qui tentent d'élucider ce mystère en adoptant une approche prétendument factuelle. Les gens croyaient-ils vraiment à la magie ? Sans aucun doute, et cela n'a pas changé. Est-ce que les milliers de victimes tuées pendant la chasse aux sorcières des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles étaient toutes réellement des sorcières ? La réponse est sans doute non. Les sorcières existent-elles vraiment ? Bien sûr que oui, vous êtes en train d'en lire une. Tout cela est totalement fondé.



« Est-ce que les milliers de victimes tuées
pendant la chasse aux sorcières des ^{xvi}^e et
^{xvii}^e siècles étaient toutes réellement des
sorcières ? »

Savoir, par exemple, si des hommes et des femmes pratiquaient effectivement la magie à Rome, dans le Lancashire ou à Salem, me paraît personnellement bien moins pertinent que le fait que *l'idée* de leur existence ait toujours été si évocatrice, si prédominante et, disons-le, si envoûtante. En d'autres termes, quand on évoque la sorcellerie, les faits et la fiction sont inextricablement liés. Ils s'influencent l'un l'autre et l'ont toujours fait. Et c'est donc ce point de vue flou que j'adopte pour étudier la sorcière dans les chapitres de cet ouvrage – et dans la vie en général. Je suis fascinée par le fait qu'un archétype unique puisse comporter des facettes si multiples. La sorcière est célèbre pour ses pouvoirs de transformation et elle adopte plusieurs apparences :

Une vieille femme coiffée d'un chapeau pointu qui ricane bruyamment en faisant bouillir des os dans un chaudron.

Une séductrice aux lèvres pourpres glissant subrepticement une potion dans le verre de son amant qui ne se doute de rien.

Une rebelle française, habillée en homme, qui entend la voix des saints et des anges.

Une jeune épouse à l'allure très respectable qui déplace des objets en bougeant son nez, malgré les protestations de son mari.

Une femme qui danse dans Central Park au milieu d'un groupe pour marquer le changement de saison ou célébrer une nouvelle phase lunaire.

La sorcière au visage vert qui donne des ordres à une bande de singes volants.

Elle porte des écharpes, du cuir et de la dentelle.

Elle vit en Afrique ; sur l'île d'Ééa ; dans une tour ; dans une cabane perchée sur des pattes de poule ; à Peoria, dans l'Illinois.

Elle traîne dans les forêts des contes de fées, sur les cadres dorés des vieux tableaux, dans les scénarios des sitcoms et la trame des romans pour jeunes adultes, ou encore entre les mesures des chansons de blues funestes.

Elle est solitaire.

Elle fait partie d'un groupe de trois.

Elle est membre d'une congrégation.

Parfois, elle est lui.

Elle est sublime, elle est hideuse, elle est trompeuse, elle est omniprésente.

Elle sera notre perte. Elle est la clé de notre délivrance.

Nos sorcières en disent long sur nous – pour le meilleur et pour le pire.

Plus que tout, cependant, la sorcière est un parfait symbole du pouvoir de la femme et représente une force capable de subvertir le statu quo. Quelle que soit la forme qu'elle adopte, elle reste la source d'une exaltation magique dans laquelle nous pouvons puiser quand nous avons besoin d'un coup de fouet. C'est aussi la personnification de notre rapport conflictuel avec la notion de pouvoir féminin : un mélange d'appréhension, de désir et d'espoir, l'expression de notre volonté de le voir s'imposer malgré les obstacles auxquels il se heurte.

Que la sorcière soit décrite comme méchante ou valeureuse, elle évoque toujours la liberté – celle que l'on perd et celle que l'on gagne. Elle est peut-être le seul personnage féminin qui soit totalement indépendant. Les vierges, les putains, les filles, les mères et les épouses sont toutes définies par ceux avec qui elles couchent ou ne couchent pas, par la tendresse qu'elles donnent ou qu'elles reçoivent, ou par une sorte de dette qu'elles doivent toujours finir par payer.

La sorcière ne doit rien à personne. C'est cela qui la rend dangereuse. Et c'est cela qui la rend divine.

Les sorcières définissent leur propre pouvoir. Elles exercent leur libre arbitre. Elles créent. Elles célèbrent leurs croyances. Elles communient avec les royaumes spirituels, librement et sans intermédiaire.

Elles métamorphosent leur environnement et imposent leur volonté. Ce sont des forces du changement dont l'objectif principal est de transformer le monde à leur gré.



« La sorcière ne doit rien à personne. C'est cela qui la rend dangereuse. Et c'est cela qui la rend divine. »

C'est aussi la raison pour laquelle se faire traiter de sorcière et se définir comme une sorcière sont deux démarches très différentes. La première est souvent un acte dégradant, une attaque contre ce qui est perçu comme une menace. La deuxième est un acte valorisant, une façon de revendiquer son autonomie et d'exprimer sa fierté. Il est important de garder ces deux aspects à l'esprit. Ils peuvent sembler contradictoires, mais leur interaction en dit long.

Si la sorcière est devenue le symbole féministe par excellence, c'est que, dans toute sa complexité, elle représente à la fois l'oppression *et* la libération de la femme. Elle nous enseigne comment puiser dans notre force intérieure et dans notre magie, en faisant fi de tous ceux qui essaient de nous rabaisser.

Plus que jamais, nous avons besoin d'elle.

C'est pourquoi je me propose ici d'explorer l'archétype de la sorcière et de partager mes méditations sur ses multiples facettes et associations, les

questions qu'elle a soulevées en moi tout au long de ma vie, et les leçons que j'ai tirées de ma propre expérience de la magie.

Et j'espère que, si vous tombez sous le charme, vous vous autoriserez, vous aussi, à vous identifier à cette figure envoûtante.

Regardez autour de vous. Regardez en vous.

La sorcière se réveille.

»»» — CHAPITRE 1 — «««

SORCIÈRES : GENTILLES OU MÉCHANTES ?

« Vous êtes une gentille sorcière, pas vrai ? », me demande la directrice de la compagnie pour laquelle je travaille alors que nous sirotons un Apérol dans un restaurant chic du West Village, à Manhattan. Elle avale rapidement une gorgée, puis me regarde en coin avec un sourire crispé.

Je me contente de répondre « bien sûr » en riant et je m'empresse de changer de sujet. Ce n'est pas que ce soit un mensonge. C'est simplement que j'ai eu ce type de discussions très souvent et que, ce soir, je ne suis pas d'humeur à m'étendre sur la question. Pour faire la conversation, on m'incite à décrire mes croyances personnelles et mes passe-temps ésotériques, et il m'incombe toujours de ne pas perturber mon interlocuteur. Mais c'est systématiquement une situation dans laquelle, comme dans le pays d'Oz, il n'existe que deux cases, et je me vois obligée de me classer dans l'une d'elles : la gentille ou la méchante sorcière.

Je ne cache pas que je suis une sorcière. Pour être honnête, je pense que j'aurais du mal à le faire. Entre mon podcast, mes articles et mes autres projets organisés autour de la magie – sans parler de ma prédilection pour les étoffes diaphanes de couleur sombre et pour les bijoux lunaires –, je suis arrivée à un stade de ma vie où je suis comme je suis. Ce qui est plus complexe, c'est d'établir comment mon identité de sorcière cohabite avec

mes autres rôles : la belle-fille de deux prêtres épiscopaliens, par exemple ; une inconnue présentée à quelqu'un au cours de la soirée d'amis communs ; la représentante d'une importante corporation pendant quatorze ans. Même si récemment les connotations positives se sont multipliées dans le monde de la communication, se décrire à l'aide du mot « sorcière » met encore les gens mal à l'aise.

« JE NE SUIS PAS UNE ADORATRICE DE SATAN »



Instinctivement, j'essaye toujours de dissiper leurs craintes. Non, je ne suis pas une adoratrice de Satan (même si les satanistes que j'ai rencontrés sont des gens charmants et pas du tout ce que vous imaginez d'emblée) ! Non, je ne jette jamais de sort pour blesser quelqu'un (en tout cas, plus maintenant !). Non, je n'ai pas un esprit maléfique (pas plus que n'importe qui d'autre en tout cas !). Non, non et non, je ne maudirai pas votre mariage, je ne compromettrai pas vos récoltes, je ne ferai pas tourner votre lait, je ne boirai pas votre sang et je ne sacrifierai pas vos enfants. Ne vous inquiétez pas, je vous le promets : je ne suis pas là pour accomplir l'œuvre du diable !

C'est moi qui ai choisi de m'attribuer l'étiquette de sorcière, en partie parce que cela résume ma pratique du paganisme, mon appartenance à une large communauté dont les membres ont trouvé une approche de la spiritualité en dehors des cinq ou six religions dominantes (sans forcément s'y opposer). Je révère la Roue de l'année et les phases lunaires, en me prêtant à des rituels et des célébrations dictés par les saisons. Je rends grâce à la nature et à la divinité qui est en moi et dans les êtres vivants. Je m'efforce de répandre la lumière et de me mettre au service d'une force plus élevée que moi : l'Esprit, les dieux, la déesse, le mystère – une entité si complexe qu'elle se heurte aux limites du langage.

J'ai fait tout cela, ce qui ne m'a jamais empêchée de payer mon loyer en temps et en heure, d'avoir une carrière enrichissante, de donner mon temps

et des contributions matérielles à des causes en lesquelles je crois, et de soutenir mon mari, mes amis et ma famille en toute circonstance.

Je pense être une sorcière plutôt talentueuse.

**« LA VALEUR QU'ELLES ACCORDENT À L'AMOUR
ET À LA CONNAISSANCE
DÉPASSE TOUTE AUTRE PRÉOCCUPATION... »**



Pour compliquer les choses, il existe dans le milieu de la sorcellerie des classifications qui vont au-delà de « gentille » et « méchante ». Certains parlent de « sorcières blanches », dont le désir est de faire le bien, et de « sorcières noires », qui pratiquent des sortilèges maléfaisants – quoique ces termes soient progressivement abandonnés à cause de leur connotation raciste. D'autres opposent les voies de « la main gauche » à celles de « la main droite » pour distinguer les pratiques magiques centrées principalement autour du développement personnel de celles qui sont au service d'un groupe ou d'une divinité universelle. D'autres encore pratiquent « la magie du chaos », ce qui semble un peu alarmant, mais décrit simplement une approche postmoderne du type « du moment que ça marche » qui réunit l'imagerie et les rituels de différents cultes ou religions, parfois de façon peu orthodoxe, voire humoristique.

Comme tous les systèmes de classification, ces termes peuvent être interprétés de manière très variable et les distinctions peuvent être assez floues. Qui plus est, de nombreuses personnes sont attirées par la sorcellerie *justement* parce qu'elle laisse beaucoup de place à l'individualisme. Il n'y a pas de textes sacrés, il n'y a pas un leader religieux unique ni un dogme qui unifie les membres d'un culte – on ne peut apprendre que sur le tas. On fait des recherches, des expériences et on évolue en rencontrant d'autres personnes elles aussi attirées par cette voie.

La majorité des praticiennes que je connais sont animées par la compassion et la curiosité. La valeur qu'elles accordent à l'amour et à la

connaissance dépasse toute autre préoccupation et, dans la plupart des cas, vous ne sauriez pas qu'elles sont sorcières si elles ne le disaient pas. Il y a parmi mes connaissances des sorcières qui sont avocates, cheffes de cuisine, professeures, directrices de la communication, artistes, comptables, infirmières et bien d'autres choses encore. Pratiquer la magie est pour nous une façon d'essayer d'être la meilleure version de nous-mêmes, de célébrer le sacré et si possible de créer un monde meilleur. C'est aussi une façon de reconnaître que l'ombre et la lumière sont toutes les deux les sources de nombreuses opportunités. Et même si nos pratiques se recoupent parfois, chacune de nous fait les choses un peu différemment. Selon les cas, nous jetons des sorts, nous nous livrons à des rituels, nous méditons, nous nous reposons sur des systèmes comme l'astrologie ou le tarot. Nous pouvons aussi rendre hommage à nos ancêtres, célébrer les cycles de la nature, demander de l'aide, rendre grâce. Nous pouvons chercher à guérir ou à apporter un soutien spirituel. Quelle que soit la forme de magie que nous choisissons, pour beaucoup d'entre nous, le mot « sorcière » signifie que nous sommes des femmes qui embrassent activement le paradoxe de vivre une expérience transcendantale tout en nous sentant plus connectées avec nous-mêmes et avec nos consœurs, ici sur terre.

Je revendique le titre de sorcière pour d'autres raisons. C'est une façon de définir mes choix de vie et le type de flux d'énergie que je souhaite capter.

Cela signifie que je peux être une féministe ; mais aussi quelqu'un qui souhaite la liberté pour tous et qui se bat contre l'injustice avec les outils dont elle dispose ; quelqu'un pour qui l'intuition et l'expression de soi sont des valeurs importantes ; une âme sœur qui partage avec d'autres le goût de la différence, du clandestin et de l'étrange. Cela peut aussi faire référence au fait que je suis une femme qui n'hésite pas à donner son opinion et qui affiche la gamme complète des émotions humaines – une attitude qui fait encore hausser les sourcils. Comme beaucoup d'autres personnes aujourd'hui, j'utilise le mot « sorcière » avec conviction mais aussi au deuxième degré. Et comme beaucoup d'autres épithètes, c'est un terme

tendancieux qui n'est pas innocent. Je fais attention à la façon dont je l'utilise et aux personnes à qui je m'adresse, je choisis mon moment et mes raisons, car c'est un mot qui a beaucoup de poids, même quand il est libérateur. Il n'est jamais neutre. Il se hérissé quand on essaye de le limiter à une interprétation binaire. Et c'est aussi pour cela que je l'aime, parce que je réagis de la même façon.



« DESCENDANTES DES SYBILLES DE ROME... »



Autant le dire tout de suite : le problème des sorcières est qu'elles ont *toujours* été difficiles à définir. La plupart des ouvrages qui sont consacrés à leur histoire commencent généralement de la même façon, avec le mot lui-même : d'où il vient, ce qu'il signifie et comment l'auteur a l'intention de l'utiliser dans les pages du livre.

Descendantes des sybilles de Rome et des pythonisses de la Grèce antique, de Canidie et de Circé, les praticiennes de la sorcellerie et de la magie sont présentes sous une forme ou une autre depuis la nuit des temps et à travers toutes les cultures. Le mot « sorcière » lui-même, pourtant, ne semble exister dans la langue française que depuis le ^{xii}^e siècle. Il viendrait du bas latin *sortiarius*, lui-même dérivé du latin *sors*, sort, soit littéralement « celui ou celle qui jette un sort, ou qui dit le sort ». Il serait apparu pour la première fois sous sa forme féminine autour de 1160 et semble alors définir « celle à qui on attribue un pouvoir surnaturel qui serait dû à un pacte avec le diable » (*Le Roman d'Éneas*, anonyme) ; la forme masculine *sorcier* ne lui aurait succédé que plus tard, en 1283 (*Coutumes de Beauvaisis*, Philippe de Beaumanoir).

Autour du ^{xv}^e siècle, le mot « sorcière » s'enrichit de divers sens figurés. C'est un terme employé pour décrire une vieille femme laide. Par ailleurs, ce qui n'est « pas sorcier » est supposé être simple. On peut aussi jouer sur l'idée de la clairvoyance (« *Il ne fallait pas être une grande sorcière pour voir...* », Molière, *Le Dépit amoureux*, IV, 1).

Par comparaison, il est intéressant de se pencher sur l'origine du mot anglais « *witch* ». Certains pensent qu'il est dérivé du vieil anglais *wicca* ou *wicce*, qui signifie « homme ou femme qui pratique la magie ». Pour d'autres, il vient de formes anciennes des mots « *wise* » (sage) et « *wisdom* » (sagesse) ; une hypothèse qui semble refléter les connaissances uniques et mystérieuses de la guérisseuse ou de la sage-femme. Le mot est employé pour décrire celui ou celle qui pratique la magie à des fins maléfiques ou bienveillantes, ainsi qu'une figure féminine transgressive. Même si, au départ, le terme décrit aussi bien un homme qu'une femme, dans de nombreuses sources, il est considéré comme se rapportant essentiellement aux femmes. Et on ne peut nier que la vaste majorité des personnes persécutées pour leurs pratiques ésotériques ont été des femmes.

Ignorons momentanément le problème du genre et penchons-nous sur l'intention de la sorcière. C'est là que la question « gentille/méchante sorcière » se complique. Souvent, l'idée que nous nous faisons de la vilaine sorcière est fondée sur des sources historiques erronées. Par exemple, certains érudits ont suggéré que les « confessions » diaboliques faites pendant les chasses aux sorcières pratiquées en Europe et en Nouvelle-Angleterre pendant la période coloniale devraient être considérées comme des preuves de la véritable pratique de la sorcellerie, mais ils ont depuis été largement discrédités. Par ailleurs, il reste relativement peu d'archives fiables concernant ces incidents. L'imagerie moderne de la sorcière provient en grande partie de manuels écrits soit directement par les « chasseurs », et par conséquent empreints de partialité, soit par des auteurs contemporains contestant les conclusions de leurs collègues.



« Les praticiennes de la sorcellerie et de la magie
sont présentes sous une forme ou une autre
depuis la nuit des temps et à travers toutes les
cultures. »

Les « transcriptions » officielles des procès de sorcières ne peuvent pas non plus être prises pour argent comptant. Pour commencer, il va sans dire que les accusées n'étaient pas forcément les narratrices les plus fiables, étant donné qu'elles essayaient de survivre dans des conditions d'une cruauté inimaginable, souffrant de tortures physiques, de désespoir et/ou de crises de délire. Ensuite, les documents qui contiennent ces prétendues confessions n'ont souvent pas été archivés correctement et beaucoup n'existent plus, si tant est qu'ils aient jamais existé. Pour ne citer qu'un exemple, les informations que nous avons sur l'un des événements les plus marquants de l'histoire de la sorcellerie aux États-Unis, à savoir le procès des sorcières de Salem, sont particulièrement décousues. Comme l'écrit Stacy Schiff dans son livre *The Witches : Salem, 1692* : « Il n'existe aucune trace des sessions du tribunal d'Inquisition. Nous disposons de comptes rendus du procès mais d'aucun document officiel [...] Les archives judiciaires de Salem ont été délibérément détruites [...] Plus de cent greffiers avaient recueilli les témoignages, la plupart sans avoir reçu la formation nécessaire. Ils manquaient totalement de cohérence. » Ce que le procès a réellement prouvé, c'est que les êtres humains non associés à la magie étaient capables de la cruauté et des instincts meurtriers dont ils accusaient les prétendues sorcières.

D'un autre côté, beaucoup des textes des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles qui sont à l'origine d'une représentation plus positive de la sorcière – y compris la religion wiccane moderne – ont également été remis en question. Des ouvrages tels que *Aradia or the Gospel of the Witches* de Charles Godfrey Leland, *The Golden Bough* de sir James George Frazer, *The Witch-Cult in Western Europe* de Margaret Murray, *The White Goddess* de Robert Graves ou *Le Langage de la déesse* de Marija Gimbutas, pour n'en citer que

quelques-uns, ont contribué à une vision des sorcières plus favorable, voire romantique. Mais ils ont tous été étudiés de façon méticuleuse, et la validité de certains de leurs arguments ne fait pas l'unanimité. Même si la volonté de sortir les sorcières des abîmes de l'enfer pour les mettre sur un piédestal est tout à fait honorable, pour les universitaires modernes, ce regard émerveillé posé sur la sorcellerie est basé sur la conjecture, un travail de recherche erroné, ou un abus de licences poétiques.

Qui plus est, ces « histoires » des sorcières sont tissées de détails empruntés aux légendes, aux mythes et aux contes de fées. Nos idées reçues sur les sorcières se sont accumulées à travers les siècles pour former une myriade d'associations. Les récits consacrés à des sorcières fictionnelles et les opinions sur les « vraies » sorcières se contaminent sans cesse et donnent naissance à des versions hybrides. C'est pourquoi il me semble plus pertinent de parler de la sorcière en tant que symbole plutôt qu'en tant que réalité, aussi réelle soit-elle parfois.

Toutefois, il faut bien admettre que, jusqu'au siècle dernier, quand une sorcière était mentionnée dans un texte – fictionnel ou soi-disant non fictionnel, comme c'est le cas des comptes rendus de procès pour sorcellerie –, elle était presque toujours une source de danger, qui souhaitait la perte des enfants, des honnêtes femmes et des hommes respectables. Et c'est cette réputation qui, quels que soient vos efforts, continue de lui coller à la peau.

Si la sorcière a été un monstre pendant des milliers d'années, comment en est-on arrivé à un point où le concept de « la gentille sorcière » est une possibilité ? Nous tenterons de répondre à cette question à plusieurs reprises dans les chapitres suivants, mais il y a un certain nombre de maillons qui sont essentiels pour ne pas rompre la chaîne.

« LES ENSORCELEUSES ÉTAIENT DES FIGURES TRAGIQUES... »



Malgré des siècles de mauvaise presse, l'attitude du grand public commence à changer vers le milieu du ^{xix}^e siècle, en grande partie grâce à l'historien français Jules Michelet et à son livre *La Sorcière*, publié en 1862. Michelet suggère que le mot « sorcière » était un terme péjoratif utilisé par l'Église à l'égard des guérisseuses ou des « prêtresses de la nature ». Il écrit que ces ensorceleuses étaient des figures tragiques, qui avaient été opprimées et presque éliminées par les forces dominantes masculines de l'Église catholique, du système féodal et de la science : « Où aurait-elle vécu, sinon aux landes sauvages, l'infortunée qu'on poursuit tellement, la maudite, la proscrite, l'empoisonneuse qui guérissait, sauvait ? » Il explique ensuite comment les sorcières ont pris leur destin en main en créant leur propre religion satanique qui, contrairement à l'Église, révérait les femmes et la nature.

La Sorcière est l'un des premiers ouvrages populaires favorables à ces créatures mystérieuses. C'est aussi une dissertation passionnée et pleine de lyrisme sur l'assujettissement systémique du pouvoir féminin. Bien qu'il comporte de nombreuses inexactitudes sur le plan historique et repose souvent sur l'imagination de son auteur, ses répercussions sur l'opinion publique furent très importantes.

En 1863, le livre de Michelet fut traduit en anglais et publié sous un titre bien plus intrigant : *Satanism and Witchcraft*. L'influence directe de cette version anglaise est évidente dans les œuvres de nombreux poètes, cinéastes et artistes du ^{xx}^e siècle, y compris les surréalistes, qui adoptèrent la vision idéalisée de Michelet. Le film d'animation pour adultes *Kanashimi no Belladonna (Belladonna)*, produit par les studios Mushi en 1973 et sorti dans les salles en 2016, s'inspire également librement du livre. Mais l'influence de la sorcière de Michelet s'étend bien au-delà que ces emprunts évidents. En fait, elle est sans doute responsable de la création des sorcières de fiction les plus connues.

C'est la publication de *The Wonderful Wizard of Oz (Le Magicien d'Oz)* de Lyman Frank Baum en 1900 qui a inscrit, à tout jamais, dans la conscience populaire le concept – ainsi que la terminologie – des bonnes et

des méchantes sorcières. Dans l'histoire originale écrite par Baum, il y a en fait deux gentilles sorcières. D'abord, la bonne sorcière du Nord, que Dorothée rencontre quand sa maison, emportée par un cyclone, finit par atterrir dans le pays d'Oz et, ce faisant, écrase la méchante sorcière de l'Est. La sorcière du Nord est une vieille femme habillée de blanc, qui offre à Dorothée une paire de souliers d'argent magiques (ils ne sont rouges que dans le film). Elle lui donne aussi un « baiser de sorcière » : une marque sur le front de Dorothée qui les protégera, elle et ses compagnons, tout au long du conte.

Glinda, la bonne sorcière du Sud – la seule, en outre, dont Baum estime qu'elle mérite un prénom –, n'apparaît en fait qu'à la fin de l'histoire, mais on nous annonce avant cela qu'elle est la sorcière la plus puissante de toutes. Quand Dorothée et ses amis finissent par rencontrer Glinda, ils sont impressionnés par sa chevelure rousse, ses yeux bleus et sa jeunesse (bien qu'elle vive depuis très longtemps, comme on nous le précise). Ils sont aussi émus par sa générosité. « Vous êtes aussi bonne que belle ! », s'exclame Dorothée quand Glinda exauce les vœux du bûcheron en fer-blanc, du lion et de l'épouvantail. Cette douce et généreuse sorcière lui apprend ensuite comment utiliser les souliers d'argent pour retourner chez sa tante Em.

C'est une histoire étonnante, non seulement parce que c'est une parabole sur l'amitié et la recherche de la vérité, mais aussi parce qu'elle est exceptionnellement originale. La cité d'Émeraude, la route pavée de briques jaunes, les souliers magiques, une fille de la campagne courageuse comme protagoniste principale et, bien sûr, les bonnes et méchantes sorcières sont désormais les icônes intemporelles de ce récit que certains ont baptisé « le premier conte de fées américain ». Mais beaucoup de ces idées n'ont pas été inventées par Baum lui-même. En réalité, nombre d'entre elles lui sont venues sous l'influence de sa belle-mère, Matilda Joslyn Gage, suffragette et pionnière de la lutte pour l'égalité.

Matilda Gage était une adepte de la théosophie, mouvement religieux gnostique du ^{xix}^e siècle qui avait introduit la mystique orientale en Occident.

La démarche spirituelle consistant à grimper les treize marches d'or pour atteindre le temple de la Sagesse divine et l'idée qu'il fallait métaphoriquement soulever le voile de l'illusion pour découvrir la vérité ultime derrière toutes les religions du monde ne lui auraient donc pas été étrangères. Fait intéressant, la Société théosophique avait été fondée par une autre femme d'influence, Helena Petrovna Blavatsky, l'une des rares figures féminines de l'époque à diriger un mouvement spirituel, d'ailleurs souvent calomniée et accusée d'escroquerie par la presse. Pourtant, la théosophie avait de nombreux adeptes et en a toujours autant. Encouragés par Gage, Baum et sa femme, Maud, rejoignirent la Société théosophique de Chicago le 4 septembre 1892.

Comme de nombreuses suffragettes, Matilda Gage était aussi abolitionniste, et la maison où elle avait grandi à Fayetteville, dans l'État de New York, faisant partie du réseau clandestin d'aide aux esclaves fugitifs. « Je pense avoir une haine de l'oppression depuis ma naissance », aurait-elle déclaré devant le Conseil international des femmes en 1888, avant de partager ses souvenirs des esclaves qu'avait abrités sa famille et des réunions anti-esclavagistes auxquelles elle avait assisté.

En un sens, les bonnes sorcières de Baum sont, elles aussi, abolitionnistes, puisqu'elles luttent contre l'esclavage endémique sur les domaines régis par les méchantes sorcières. Quand la méchante sorcière de l'Est est tuée au début de l'histoire, la bonne sorcière du Nord dit à Dorothée : « Elle a, pendant de longues années, tenu tous les Grignotins en esclavage, les forçant à travailler nuit et jour. Maintenant vous les avez libérés et ils vous sont très reconnaissants. » La méchante sorcière de l'Ouest, quant à elle, a des esclaves Ouinkiz. Et Dorothée elle-même fait l'expérience de l'esclavage quand elle est faite prisonnière par la méchante sorcière : elle travaille comme une forcenée dans la cuisine de la sorcière, tandis que le lion est, lui aussi, enfermé à clé. Après la mort de la sorcière, la première chose que fait Dorothée, c'est libérer les Ouinkiz, qui déclarent que cette journée sera une fête nationale célébrée chaque année.

L'un des éléments ayant le plus contribué au développement du concept de la « bonne sorcière » chez Baum est sans doute le traité de Matilda Joslyn Gage, intitulé *Woman, Church and State (La Femme, l'Église et l'État)* et publié en 1893, cinq ans avant sa mort. Elle y explique que l'assujettissement de ses contemporaines est comparable à la chasse aux sorcières en Europe. Elle était en effet convaincue que les sorcières européennes avaient été persécutées parce que leur sagesse représentait une menace pour l'Église patriarcale : « Quel qu'ait été le prétexte utilisé pour justifier la persécution de la sorcellerie, nous avons la preuve indiscutable que les soi-disant "sorcières" comptaient parmi les esprits les plus scientifiques de l'époque. L'Église, qui avait exclu les femmes de ses offices et de toutes méthodes d'instruction, était profondément indignée de constater que celles-ci avaient réussi, en puisant dans leur propre sagesse, à découvrir certains des secrets les plus subtils de la nature. En outre, au cours du Moyen Âge, l'une des questions qui nourrissaient les débats était de savoir si éduquer une femme ne risquait pas de lui donner la capacité de faire encore davantage le mal, car c'était après tout par la faute d'une femme que la connaissance (du bien et du mal) avait été introduite dans le monde », écrit-elle.

De son point de vue, traiter des femmes intelligentes de sorcières était une façon pour l'Église de les diaboliser et de justifier leur disparition (ou, comme le formulerait Lisa Simpson cent quinze ans plus tard : « Pourquoi, quand une femme est sûre d'elle et puissante, la traite-t-on de sorcière ? »)

Comment Matilda Gage en était-elle arrivée à cette conclusion ? En partie, au moins, après avoir lu *La Sorcière* de Jules Michelet, qu'elle cite à plusieurs reprises dans les notes de bas de page de son livre.

Bien que le traité de Gage ait eu une influence énorme sur les progrès du féminisme américain, il faut noter que, tout comme *La Sorcière*, il comporte de nombreuses inexactitudes. Nous savons désormais qu'une bonne partie des femmes et des hommes qui ont été exécutés pendant la chasse aux sorcières étaient vraisemblablement issus de classes populaires peu éduquées et n'étaient pas, par conséquent, « les esprits les plus

scientifiques » qu'elle avait envisagés. Matilda Gage a aussi véhiculé l'affirmation, désormais réfutée, selon laquelle neuf millions de sorcières auraient été tuées en Europe, alors que les spécialistes évaluent aujourd'hui ce nombre entre cinquante mille et deux cent mille. Quoi qu'il en soit, son interprétation des chasses aux sorcières a su captiver l'imagination de nombreux lecteurs, y compris celle de son gendre. Sans elle, Lyman Frank Baum n'aurait sans doute jamais créé les bonnes sorcières.

En résumé, l'empreinte féministe de Matilda Gage se manifeste partout dans *Le Magicien d'Oz*, et sa vision des bonnes sorcières perdure encore de nos jours. Comme l'explique Kristen J. Sollée dans son livre *Sorcières, Salopes, Féministes : une histoire de la femme libérée* : « Gage réaffirme le concept du féminin divin comme étant au centre de sa pratique spirituelle. Elle est aussi la première suffragette à revaloriser le mot “*witch*”. [...] Sans Gage, les sorcières pourraient bien être considérées, dans la culture populaire, comme des êtres uniquement maléfiques. » On pourrait dire que Matilda Joslyn Gage était la Glinda originale.



« L'empreinte féministe de Matilda Gage
se manifeste partout dans *Le Magicien d'Oz*, et sa
vision des bonnes sorcières perdure encore de
nos jours. »

« ÊTES-VOUS UNE BONNE OU UNE MÉCHANTE SORCIÈRE ? »



En 1939, près de quarante ans après la publication du livre de Baum, le studio MGM produit la version cinématographique du *Magicien d'Oz*, et la question que Glinda pose à Dorothée : « Êtes-vous une bonne ou une méchante sorcière ? » entre dans la légende. Le film devient un classique pour de nombreuses raisons. Tout d'abord, il permet d'injecter le concept de la gentille sorcière de Baum dans le flux sanguin de la culture de masse.

Puis il ouvre la voie à des personnages de sorcières glamour telles que Jennifer/Veronica Lake, dans le film *Ma femme est une sorcière* (1942), Gillina Holroyd/Kim Novak, dans *L'Adorable Voisine* (1958), ou encore Samantha Stevens/Elizabeth Montgomery, dans la série américaine des années soixante *Ma sorcière bien aimée*. Si Michelet, Gage et Baum ont contribué à faire sortir les sorcières de l'ombre, Hollywood a su les mettre sous les projecteurs.

La version de Glinda selon la MGM a instauré à l'écran le modèle d'une sorcière non seulement bienfaisante, mais aussi très belle. Son interprète, Billie Burke, actrice de cinéma et de théâtre, était l'épouse du légendaire producteur de Broadway Florenz Ziegfeld Jr., célèbre pour ses *Ziegfeld Follies*. Elle avait cinquante-quatre ans quand elle tourna *Oz* – soit presque vingt ans de plus que Margaret Hamilton, qui jouait le rôle de l'affreuse vieille sorcière de l'Ouest.

Dans le film, Glinda et la méchante sorcière sans nom sont présentées comme une dichotomie absolue : Glinda brille de tous ses feux dans une étincelante robe acidulée, moitié fée, moitié flamant rose. Pour se déplacer, elle préfère flotter dans l'air, et quand elle apparaît dans une bulle de savon iridescente, parée de mousseline volantée, il est évident qu'elle est un être bienfaisant. Un sceptre étoilé à la main, elle porte une couronne évoquant la Vierge Marie : Glinda a, elle aussi, des allures de sainte. Avec son apparence céleste, sa légèreté et son élocution irréprochable, elle est féminine et radieuse. Mais avant tout, c'est l'image de l'amour maternel, de la protection et de la générosité. La bonté dans toute sa splendeur.



« Si Michelet, Gage et Baum ont contribué à faire
sortir les sorcières de l'ombre, Hollywood a su
les mettre sous les projecteurs. »

La méchante sorcière de l'Ouest est son parfait contraire. Son corps anguleux enveloppé de noir est une chambre d'écho pour une cacophonie

de cris stridents et de croassements. C'est une femme bouillonnante, une créature de feu et de désir, avec son rire libidineux et son fétichisme des souliers rouges. Elle ne flotte pas, elle vole telle une flèche, son balai entre les jambes, et laisse une trace de fumée derrière elle. C'est une écorchée vive, toute de liberté et de vitesse. Même au début du film, quand elle apparaît sous les traits de son double, la sévère mademoiselle Gulch, elle fait de la bicyclette – une activité qui montre une certaine indépendance pour une femme des années 1930. Contrairement à son homologue aux joues roses, immatérielle, la sorcière sent l'air sur sa peau quand elle pédale. C'est aussi un personnage maléfique, reine des enfers, qui vit dans un château tout gris, perché sur une chaîne de montagnes qui ressemblent à des dents irrégulières. La peau de la méchante sorcière est d'un vert criard qui évoque le poison, la jalousie et la peste. Son teint de petit pois et la palette de ses atours nous indiquent qu'elle est l'annonciatrice funeste d'une mort certaine.

Ironiquement, le personnage de la méchante sorcière de l'Ouest représentait une menace encore plus importante pour l'actrice qui interprétait le rôle : le maquillage vert contenait du cuivre et était, selon OZ, « potentiellement toxique ». De plus, on ne pouvait l'éliminer qu'avec de l'alcool, ce qui était particulièrement déplaisant, car cela piquait la peau. Il était aussi difficile pour Hamilton de se nourrir une fois qu'elle était en costume, et elle devait souvent se contenter de liquides ou de petits morceaux de nourriture qu'un assistant de la production devait lui mettre dans la bouche. La peau d'Hamilton serait restée verdâtre pendant des semaines après la fin du tournage. Pire encore : son costume ayant pris feu alors qu'elle tournait la scène du pays des Grignotins, elle eut le visage et la main droite brûlés. Elle dut quitter le plateau pendant deux mois. Comme cela est si souvent le cas pour les sorcières, la distinction entre bourreau et victime était floue...

Pourtant, Margaret Hamilton semble très reconnaissante d'avoir eu l'opportunité d'interpréter ce rôle légendaire, qu'elle reprit à plusieurs occasions par la suite, notamment dans un épisode de *1, rue Sésame*, en

1976 (qui ne fut diffusé qu'une fois à cause de nombreuses plaintes de parents) et en 1980, pour une séance de photos avec Andy Warhol, qui incorpora l'un des clichés dans sa série *Myths* en 1981. Les enfants qu'elle avait terrifiés en 1939 avaient grandi et, adultes, ils l'applaudissaient. Dans un extrait audio du *Merv Griffin Show* de 1968 disponible sur Internet, on retrouve Judy Garland et Margaret Hamilton réunies presque trente ans après la sortie du *Magicien d'Oz*. Garland est charmante, mais c'est Hamilton et son ricanement éraillé d'oiseau qui suscite le plus de réactions dans le public. Il existe un verbe en vieil anglais, *to kench*, qui signifie « rire bruyamment ». C'est un terme que j'associe à Hamilton dans mon esprit.

On ne peut pas contester que le ton de la méchante sorcière de l'Ouest soit perçant – et, avec la perversité qui la caractérise, elle semble se délecter de cet attribut. Et c'est peut-être pour cela que tant de gens l'aiment. Elle est terrifiante, certes – au point que des morceaux entiers de ses répliques ont été coupés après une avant-première devant un groupe d'enfants terrorisés. Mais avant tout, elle semble s'amuser comme une folle. Même quand elle fond, elle vit pour elle-même et se félicite encore de sa « sublime cruauté ». Ses actions sont condamnables, mais il faut admettre qu'elle n'éprouve ni honte ni remords. Et ce type de malice me semble particulièrement séduisant. Cette sorcière est une femme sans scrupules.

Récemment, un extrait d'un épisode de 1975 d'un programme pour enfants, *Mister Rogers' Neighborhood*, auquel avait participé Margaret Hamilton, alors âgée de soixante-douze ans, a refait surface sur Internet. Et je ne peux pas m'empêcher de le regarder en boucle. Elle entre dans sa maison avec son célèbre chapeau noir pointu sur la tête. Dans la même émission, elle porte aussi un tailleur rayé rose et un collier de perles. Sur le plan sémiotique, ce choix – la méchante sorcière arborant le rose de Glinda – me ravit à chaque fois.

Monsieur Rogers la guide délicatement vers un canapé à carreaux où elle s'assoit en souriant, les mains croisées sur les genoux, telle une dignitaire étrangère. « Je voudrais savoir quelle a été votre réaction quand on vous a

confié le rôle de la méchante sorcière dans *Le Magicien d'Oz* », lui demande-t-il.

MARGARET HAMILTON : Eh bien, j'étais vraiment ravie... j'avais déjà souvent été sorcière... quand j'étais petite fille à Halloween... Beaucoup d'enfants voudraient être sorcières plus que n'importe quoi d'autre. Il y a plein d'autres costumes à choisir, mais c'était mon préféré ; alors, quand j'ai eu le rôle, j'étais vraiment très, très contente.

FRED ROGERS : Les garçons et les filles aiment jouer aux sorciers et aux sorcières, pas vrai ?

M. H. : Oui, tout à fait.

F. R. : Et quand on a envie de se faire un peu peur, c'est amusant de se déguiser en sorcière.

M. H. : C'est un personnage intéressant. J'ai toujours pensé que... quelquefois les enfants trouvent que c'est une très méchante sorcière, et j'imagine que c'est l'impression qu'elle donne. Mais il y a deux choses qui la caractérisent : que ce soit une bonne ou une mauvaise action, elle prend toujours du plaisir à ce qu'elle fait. Mais elle ressent aussi ce que l'on appelle parfois de la frustration. Elle est très malheureuse de ne jamais obtenir ce qu'elle veut, monsieur Rogers. Vous voyez, la plupart d'entre nous recevons quelque chose dans la vie. Mais, pour autant que je sache, la sorcière ne réussit jamais à avoir ce qu'elle veut, et ce qu'elle désire le plus, ce sont les souliers rouges. Parce qu'ils sont magiques et qu'elle veut avoir plus de pouvoir. Et je pense que parfois nous la considérons comme une personne qui a un très mauvais fond, mais en fait, il faudrait se mettre à sa place. Ce n'est pas une période heureuse pour elle, parce qu'elle n'obtient jamais ce qu'elle veut.

Je trouve l'ensemble de la conversation très émouvant – le profond respect avec lequel Rogers s'adresse à Hamilton, et la compassion, voire

l'amour, avec lesquels l'actrice parle de ce personnage unique. C'est son interprétation de la cruauté de la sorcière qui m'interpelle. Il ne fait aucun doute que la méchante sorcière de l'Ouest est l'antagoniste de l'histoire d'Oz – c'est une meurtrière et un tyran, et la plupart de ses actions sont d'une méchanceté sans nom. Mais, c'est sa capacité illimitée à se réjouir et son appétit insatiable qui la pousse à vouloir toujours plus, plus, PLUS, qui donnent tout son piment au personnage. Ces deux éléments – le plaisir et le désir féminins – sont si souvent diabolisés.

« NOUS TRAITONS DE SORCIÈRE TOUTE FEMME QUI DÉSIRE »



Margaret Hamilton et moi-même sommes loin d'être les seules à avoir pris en compte le point de vue de la méchante sorcière. J'avais quatorze ans quand, en 1995, Gregory Maguire publia son roman *Wicked : la véritable histoire de la méchante sorcière de l'Ouest*, et je suis immédiatement tombée amoureuse de ce livre. L'idée d'extraire ce curieux personnage verdâtre d'un cloaque pour la placer au centre du récit convenait parfaitement à ma sensibilité d'opprimée. Je voulais en apprendre plus sur la magie de cette voleuse de souliers.

La première trouvaille de Maguire est de donner un nom à notre sorcière : Elphaba, constitué des initiales de L. Franck Baum en hommage à l'auteur. Après avoir jeté ce sort en sept lettres, il la transforme en une protagoniste bien plus complexe que la simple méchante de l'histoire, tout en nuances, en fournissant des informations sur ses motivations et sur son passé. On apprend qu'elle est le fruit d'un viol, que sa mère était toxicomane, que son père adoptif était un fanatique et que sa peau verte a été une source de honte et d'ostracisme pendant toute sa vie. Pourtant, c'est aussi une intellectuelle très douée qui défend les opprimés : elle devient une figure importante de la lutte pour les droits civils au nom des animaux qui parlent, car ils souffrent de discrimination et sont traités comme des citoyens de seconde zone. Sa vie est ponctuée de drames : Fivero, l'amour de sa vie, est capturé et très vraisemblablement assassiné pendant un raid de

police et sa sœur, Nessarose, meurt écrasée quand la maison de Dorothée lui tombe dessus. Cette version révisionniste de l'histoire de la méchante sorcière créée par Maguire est centrée autour de la politique, de la persécution et de la douleur personnelle. Elle nous pousse à nous interroger sur les facteurs qui transforment quelqu'un de bien en un « sale type ».

Ce roman m'a interpellée quand je l'ai lu car, moi aussi, je me sentais constamment incomprise. J'étais reconnaissante qu'un récit traite des exclus sociaux avec tendresse et compassion. L'histoire revisitée de la fable de cette sorcière n'a bien sûr pas touché que moi. La preuve en est que, dès 1995, elle a été adaptée en comédie musicale sur Broadway. Très bien accueillie par la critique, elle a remporté trois Tony Awards et continue d'être un énorme succès. En mars 2016, le spectacle avait déjà rapporté plus d'un milliard de dollars et, en juillet 2017, il était la source du deuxième bénéfice brut le plus important après *le Roi lion*. Une adaptation de *Wicked* en série télévisée, sans chansons, est en cours de développement par les studios ABC, et Universal Studio prépare une version cinématographique. Sous peu, le monde entier pourra partager les lamentations de la méchante sorcière.

Paradoxalement, le sentiment d'être un monstre, un incompris ou un outsider est une expérience plutôt commune. Nous observons la sorcière avec intérêt parce que quelque chose en nous veut la voir gagner. Après tout, nous aussi, nous craignons d'être écrasés, noyés, vaincus par les Dorothée alpha. Chacun de nous a le désir secret d'être poussé sous les projecteurs et d'être adulé, malgré ses verrues sur le nez.

Il y a un deuxième aspect de la présence de Margaret Hamilton dans le *Mister Rogers' Show*, tout aussi significatif : il est clair que le but des deux intervenants était de dissiper les craintes des nombreux enfants qui furent sans doute un peu traumatisés par la méchante sorcière de l'Ouest, en la rendant plus humaine et plus accessible.

Fred Rogers demande à l'actrice si son rôle dans *Le Magicien d'Oz* lui a demandé beaucoup de travail. Elle lui répond que oui, puis décrit la difficulté de porter son maquillage vert toute la journée et les efforts qu'elle

devait faire pour ne pas qu'il s'efface, même pendant sa pause déjeuner. Elle explique aussi avoir été consternée par le nombre d'enfants qu'elle a effrayés.

M. H. : Parfois, monsieur Rogers, je suis un peu malheureuse car beaucoup d'enfants ont très peur d'elle, et ça me fait toujours un peu de peine, car je pense qu'aucun d'entre nous n'avait envisagé qu'elle aurait cet effet. Mais quand on la comprend, quand on se rend compte que c'est juste pour faire semblant et que n'importe qui peut se déguiser – les petits garçons, les petites filles aussi, pour Halloween par exemple, tout change...

F. R. : Et toutes les sorcières ne sont pas forcément méchantes non plus.

Un peu plus tard, Rogers lui demande si elle veut bien porter son costume une fois de plus. Elle accepte, en disant que ça lui ferait plaisir et que ce serait amusant. Il ouvre un coffre et en sort les différentes parties de la tenue noire si redoutée. À la vue de son costume, le visage d'Hamilton s'éclaire. « Oh mon Dieu ! Que de souvenirs ! », s'exclame-t-elle. Puis elle enfle la jupe, noue la ceinture et dit en se tapotant les hanches :

M. H. : Regardez ça. De quoi ranger des choses ! Même les sorcières ont besoin de poches.

F. R. : Cela m'aide bien de vous voir enfiler ces vêtements...

M. H. : Oh, tant mieux !

F. R. : ... de savoir que vous êtes une vraie dame qui s'est déguisée pour jouer ce rôle.

Il l'aide à mettre son chemisier noir avec des manches bouffantes, puis lui demande de se tourner pour que les téléspectateurs puissent voir son dos.

« Il y a une vraie fermeture à glissière juste là, exactement comme sur mes gilets », explique-t-il. Elle se retourne, tout habillée. « Voilà », déclarent-ils à l'unisson. L'actrice émet un petit rire. « N'est-ce pas amusant ? », demande-t-elle. « Vous êtes parfaite ! » lui répond Rogers. Ils sont tous les deux de toute évidence un peu émoustillés. Elle jette une cape sur ses épaules et virevolte sur elle-même. Puis elle place le fameux chapeau pointu sur sa tête et sourit à la caméra. « Et voici votre vieille amie, la méchante sorcière de l'Ouest ! », dit-elle avec un petit gloussement. À la demande de Rogers, elle change sa voix et ricane. Il dit que ce serait amusant de parler comme cela, et il essaye de l'imiter en caquetant à son tour.

Rogers lui demande ensuite si elle a des petits-enfants. Elle lui répond qu'elle en a trois, et cite leur nom et leur âge, en ajoutant qu'elle a beaucoup de chance d'être grand-mère. La scène se termine alors qu'elle porte encore le costume et qu'elle s'apprête à aller rendre visite à l'un des amis de monsieur Rogers.

M. H. : Je vais y aller comme ça.

F. R. : Vraiment ?

M. H. : Ça ne vous ennuie pas ?

F. R. : Pas du tout, ce sera très bien pour le voisinage.

M. H. : Je crois que ce serait amusant.

Ils se disent au revoir, puis elle baisse la tête pour que son grand couvre-chef ne se prenne pas dans la porte.

« Et voilà ! », déclare-t-elle en quittant le plateau.

« LA SORCELLERIE LA PLUS MERVEILLEUSE DE TOUTES »



Les premières fois où j'ai regardé cette vidéo, j'étais incroyablement émue. Elle me touche pour tant de raisons : l'admiration que Rogers et Hamilton se portent, eux chargés d'un imaginaire si fort ; mais aussi l'évident plaisir qu'ils prennent à évoquer la peur que provoque la sorcière ; et le mélange de fierté et de vulnérabilité avec lequel Margaret Hamilton, déjà âgée, reprend un rôle qu'elle a interprété plus de trente ans auparavant, avec beaucoup de respect, de plaisir et de grâce.

Pourtant, ce qui m'émeut par-dessus tout, c'est cette petite mise en scène à laquelle elle et monsieur Rogers se prêtent dans l'espoir de dissiper les craintes des spectateurs sans pour autant entamer la magie de la sorcière. Oui, nous disent-ils, c'est juste pour faire semblant. Mais ça peut aussi être réel et accessible à TOUS. Et n'est-ce pas là la sorcellerie la plus merveilleuse de toutes ?

Cela fait écho à une situation dans laquelle je me suis moi-même souvent trouvée : le besoin d'atteindre un équilibre entre partager des révélations et préserver le mystère ; l'envie de faire peur tout en ressentant le besoin de rassurer sur le fait que je ne suis pas une menace. Ma réticence à choisir une étiquette unique.

Nous tentons si souvent de tout classifier. De nous placer dans des enveloppes étiquetées, que nous scellons du bout de la langue. Nous évitons les nuances dès que possible, et quand il s'agit des femmes, c'est dix fois pire. Elles sont prudes ou putes, passives ou arrivistes, poupées de salon ou garces, catins ou sorcières. Si vous manifestez le moindre intérêt pour la mode, les produits de beauté ou les robes à paillettes, vous êtes considérée comme une écervelée un peu mièvre que personne ne prend au sérieux. Si vous exprimez une opinion, que vous avez de l'ambition, que vous parlez trop ou que vous riez trop fort, vous êtes une harpie, une mégère autoritaire et assoiffée. Le plus beau cadeau que nous ait fait L. Frank Baum est sans doute de nous avoir fourni une gamme des pouvoirs féminins en Technicolor.

Oui, je suis une gentille sorcière et une personne qui a un bon fond. Mais je revendique aussi le droit à la complexité. J'ai l'intention de porter une

cape noire sur ma robe rose de princesse. De rire trop fort et de m'énervé. De défendre mon point de vue et les gens qui comptent pour moi. J'attends plus de la vie que de flotter paisiblement dans une bulle. Je veux porter un chapeau pointu *et* une couronne. Vivre aussi intensément que possible, en étant moi-même. Être cruelle et charmante, sauvage et accomplie. Je souhaite être plus ceci ou cela.



« Si vous exprimez une opinion, que vous avez de l'ambition, que vous parlez trop ou que vous riez trop fort, vous êtes une harpie, une mégère autoritaire et assoiffée. »

Mon désir le plus ardent est de vivre dans un univers magique qui reconnaît toutes ces valeurs en même temps : la bonté de Glinda, la jubilation de la sorcière Gulch, le talent artistique de Margaret Hamilton et la promesse de Matilda Joslyn Gage. Et que cet endroit puisse devenir chez moi.

» CHAPITRE 2 «

SORCIÈRE ADOLESCENTE : ENSORCELLEMENTS POUR LES EXCLUS

Sabrina Spellman n'a acquis un nom de famille que trente-quatre ans après avoir débuté sa vie fictive. Blonde, moderne et espiègle, Sabrina l'apprentie sorcière, telle qu'on l'appelait à l'époque, apparaît pour la première fois dans le numéro 22 du magazine *Archie's Mad House* en octobre 1962. « J'espère que vous ne vous attendiez pas à ce que je vive au sommet d'une montagne escarpée, vêtue de haillons et occupée à préparer une infâme potion », dit-elle, allongée par terre et entourée de disques et de magazines. « Non... nous, les sorcières modernes, pensons que la vie est faite pour s'amuser ! D'ailleurs, une existence agréable et luxueuse ne diminue pas notre pouvoir d'un iota ! » Elle poursuit en expliquant que les sorcières ne pleurent pas, ne coulent pas dans l'eau et ne doivent pas tomber amoureuse, sinon elles s'attireraient les foudres de Della, l'élégante sorcière en cheffe. Évidemment, ce dernier détail est particulièrement problématique pour Sabrina, qui ne pense qu'aux garçons.

Pour compliquer les choses, la tradition veut qu'elle soit supposée jeter des sorts et jouer de vilains tours. Elle ne peut pourtant pas s'empêcher d'utiliser ses pouvoirs pour faire le bien. Sabrina aide ses amies à résoudre leurs affaires de cœur, décore sa chambre de couleurs vives, règle les

problèmes de ses voisins. Parfois, ses formules magiques fonctionnent, mais plus souvent qu'à leur tour, elles n'ont pas tout à fait l'effet désiré : elle cible accidentellement la mauvaise personne et même ses mauvais sorts conduisent involontairement à une fin heureuse. « Il faut que j'essaye d'être une bonne... je veux dire une *méchante* sorcière pour ne pas déshonorer la famille ! », se dit-elle dans un numéro de juin 1970. Le scénario s'enrichit vite d'un nouvel obstacle pour Sabrina : personne ne doit connaître sa véritable identité, pas même son petit ami, Harvey Kinkle, un charmant empoté que sa tante Hilda ne peut pas supporter.

LES RÉINCARNATIONS DE SABRINA LA SORCIÈRE



Au fil des ans, aussi bien dans la bande dessinée que dans l'adaptation télévisée qui en fut tirée, Sabrina se sent tiraillée entre le respect de l'autorité et la volonté d'écouter son cœur. Elle rêve souvent d'être une adolescente comme les autres, et aimerait parfois perdre ses pouvoirs pour de bon. Cette contradiction fait écho aux états d'âme propres aux adolescentes, partagées entre la volonté de s'intégrer à un groupe social et le besoin de s'affirmer comme de jeunes adultes indépendantes.

Ces émotions conflictuelles touchèrent les lecteurs bien davantage que ne l'auraient imaginé les créateurs de Sabrina, Georges Gladir et Dan DeCarlo. « Je crois que nous pensions tous les deux qu'il s'agirait d'une seule histoire, et nous avons été surpris quand les fans nous ont réclamé une suite », aurait déclaré Gladir en 2007. Plébiscitée par le public, Sabrina devient donc un personnage récurrent des comic books *Archie's Mad House* et *Archie's TV Laugh-out* et de séries d'animation à la télévision. En 1971, elle devient l'héroïne de sa propre série de magazines, ouvrant la voie à plusieurs générations de jeunes sorcières.

Le ton des premières aventures de Sabrina est léger et sans grande portée, le récit fantaisiste de ce qu'une adolescente ferait si elle en avait le pouvoir, écrit par deux auteurs masculins. Sabrina prépare des pizzas magiques,

sauve un festival de musique que les vieux grincheux de la ville voulaient annuler, finit ses devoirs à la vitesse de la lumière et, bien sûr, fait le nécessaire pour que les garçons tombent amoureux d'elle. Mais elle est aussi un produit de son époque et elle évolue parallèlement aux styles et aux mœurs de son temps. En avril 1971, elle est enrôlée par un cousin plus âgé, Sylvester, pour faire connaître le « Nouveau Mouvement sorcier ». Étudiant à l'université de Salem, Sylvester arrive chez elle en blouson de cuir frangé et pantalon pattes d'eph. « Tout ce que j'essaie de dire, c'est que la magie aujourd'hui, ça ne consiste plus à faire peur aux gens en nous promenant dans des costumes outranciers dignes d'Halloween ou en enfourchant un balai. Ça, c'était l'ancien ordre établi ! », proclame-t-il, faisant écho aux convictions de la génération *flower power* et poussant le style go-go de Sabrina à évoluer vers une apparence plus hippie.

Le personnage de Sabrina s'est depuis réincarné plusieurs fois, devenant plus complexe à chaque itération et fournissant peu à peu une étude plus subtile de la psyché d'une adolescente. Même si sa vie amoureuse reste importante, ses préoccupations majeures s'organisent progressivement autour du besoin de concilier son identité de sorcière avec celle de lycéenne, et d'apprendre à utiliser ses pouvoirs de façon plus efficace.

J'ai découvert Sabrina quand j'avais quinze ans, grâce à la série télévisée *Sabrina l'apprentie sorcière*, créée par Nell Scovell en 1996. Le rôle principal est interprété par Melissa Joan Hart, repérée dans *Clarissa Explains It All* sur Nickelodeon, et la série dure jusqu'en 2003. Les épisodes un peu loufoques sont dynamiques et ponctués de rires enregistrés ; l'intrigue tourne essentiellement autour de quiproquos et de tentatives d'ensorcellement qui échouent. Mais contrairement à la bande dessinée d'origine, la série télévisée évoque les origines de Sabrina : son père est sorcier et sa mère mortelle, faisant d'elle un être hybride tiraillé entre deux mondes. Elle acquiert aussi un nom de famille, Spellman (Scovell choisit le nom d'un de ses amis, Irving Spellman), ce qui contribue à en faire un personnage plus étoffé, auquel il est plus facile de s'identifier.

La série débute le soir du seizième anniversaire de Sabrina ; ses deux tantes, Hilda et Zelda, la découvrent endormie en lévitation au-dessus de son lit. C'est le signe que ses pouvoirs ont été activés et qu'il est temps de lui révéler son identité de sorcière.

« ÊTRE SORCIÈRE N'EST PAS FACILE »



Être sorcière n'est pas si facile. Sabrina doit apprendre à jeter des sorts et à faire bon usage d'ingrédients magiques et, au départ, elle ne semble pas très douée. Elle transforme accidentellement une pom-pom girl en ananas et sème la panique dans son lycée quand, en cours de cuisine, elle décore son gâteau de « vermicelles de la vérité », déclenchant ainsi une épidémie de franchise. Chaque épisode donne lieu à toutes sortes d'incidents affectant sa vie amoureuse, ses amis et sa famille, et elle peine à décider quand et comment utiliser ses pouvoirs à bon escient. Même si elle conserve un ton obstinément enjoué, cette série des années 1990 s'articule subtilement autour du passage à l'âge adulte de Sabrina. Aussi complexes que soient ses problèmes, surnaturels ou autres, ses tantes et elles finissent toujours par trouver une solution.

Dans les années 2010, les différents magazines d'Archie Comics subissent une modernisation branchée par le biais d'intrigues incluant toutes sortes de scandales liés aux réseaux sociaux et de multiples références sexuelles. Ils adoptent aussi un ton plus sinistre, en raison notamment de l'auteur Roberto Aguirre-Sacasa, qui élargit l'univers d'Archie Comics en créant la série *Afterlife with Archie*, dans laquelle il introduit morts vivants et autres éléments occultes. *Riverdale*, le feuilleton à succès du réseau CW TV lui aussi développé par Aguirre-Sacasa, reprend l'histoire d'Archie pour en faire une sorte de *Twin Peaks* pour adolescents, empreint de drogue, de brume et de mystère. Avec le concours du dessinateur Robert Hack, Aguirre-Sacasa est également à l'origine d'une version plus adulte de Sabrina dans la bande dessinée de 2014 *Les Nouvelles Aventures de Sabrina*, dont est tirée la série télévisée à succès de Netflix.

Cette dernière incarnation de Sabrina reflète parfois les précédentes. Elle arbore l'esthétique des années 1960, en hommage à ses origines. Tout comme la série des années 1990, *Les Nouvelles Aventures de Sabrina* commencent avec son seizième anniversaire, à l'occasion duquel elle doit décider si elle souhaite recevoir un « baptême obscur » et devenir membre à part entière de l'Église de la Nuit, à laquelle son père appartenait. Dans cette version plus adulte, toutefois, il est aussi révélé qu'elle ne doit pas être déflorée avant le rituel, malgré sa dévotion à son pauvre petit ami, Harvey.

Les tantes de Sabrina consomment de la chair humaine et, pour intégrer leur clan, l'initiation de la jeune sorcière implique qu'elle signe le Livre de la Bête et s'engage à servir Satan quand il le désire. Elle devra aussi renoncer à fréquenter ses amis mortels et Harvey. Quand il est temps pour elle de faire un choix, elle tergiverse, se rendant compte que l'Église de la Nuit est, comme beaucoup d'autres, une institution hypocrite qui prétend défendre la liberté, tout en imposant à ses membres de rester soumis à un seigneur masculin.

Cette nouvelle incarnation de Sabrina a une conscience aiguë des problèmes égalitaires et ne cache pas son intérêt pour le féminisme et la justice sociale. Quand leur copine Susie se fait harceler par un groupe de sportifs à cause de sa non-conformité de genre, Sabrina et ses amis fondent la Women's Intersectional Cultural and Creative Association, ou WICCA, pour combattre le racisme, la discrimination liée au genre et la censure.

C'est de loin la version la plus sombre de Sabrina. La série est ponctuée de scènes d'horreur et de quelques clins d'œil aux grands classiques de l'occulte tels que *Rosemary's Baby* ou *L'Exorciste*. Certes, la représentation de la congrégation cannibale de l'Église de la Nuit, inspirée par d'anciennes croyances chrétiennes sur les sorcières sataniques, est satirique. Mais il y a suffisamment de sang et de morts pour que la série soit réellement dérangeante. Cette Sabrina-là se moque bien de décorer sa chambre ou d'avoir de bonnes notes. Elle est bien trop occupée à noyer son directeur d'établissement misogyne dans un flot d'araignées, à éveiller les zombies et à exorciser les démons, littéralement et métaphoriquement.



« Sabrina et ses amis fondent la Women's Intersectional Cultural and Creative Association, ou WICCA, pour combattre le racisme, la discrimination liée au genre et la censure. »

« UNE MÉTAMORPHOSE EN TEMPS RÉEL »



L'adolescence est en elle-même souvent assez horrible, et il n'est donc pas si étonnant que les sorcières soient présentes dans tant d'allégories sur la jeunesse. D'un jour à l'autre, du moins c'est ce qu'il nous semble, notre communauté est soudainement stratifiée, nos identités sont classifiées et nous nous retrouvons dans un domaine tyrannique, peuplé de stars et de ratés. La popularité devient un nouvel étalon. Certains d'entre nous sont plébiscités, d'autres ne sont que des losers, et nous nous inquiétons tous de la place que nous occupons dans cette nouvelle hiérarchie.

C'est aussi une période où, intérieurement, nous nous sentons tiraillés, souhaitant nous distinguer tout en cherchant à satisfaire notre besoin d'appartenance. Nous essayons d'affirmer notre individualité mais commençons à sentir le poids de l'opinion que les autres ont de nous. Nous sommes consumés par les coups de cœur et le désir, et nous brûlons d'envie que cela soit réciproque. Les exigences de nos responsabilités familiales commencent à se heurter à nos allégeances romantiques, qu'elles soient platoniques ou non. Et comme si cela ne suffisait pas, nous subissons encore plus de pression pour atteindre la perfection, sur le plan scolaire comme sur le plan physique. Pour beaucoup d'entre nous, l'adolescence se résume à être constamment en marge. Nous sommes victimes d'exclusion et de choix vestimentaires douteux. Nous ne nous sentons pas bien dans notre peau.

Les transformations physiologiques de la puberté sont probablement parmi les plus pénibles que nous traversons au cours de notre vie. Nous

avons à gérer notre corps maladroit, une sensualité naissante et leurs trahisons soudaines. Le corps adolescent est en vitrine à un moment de l'existence où nous voudrions rester cachés. Il nous dérange et nous met mal à l'aise. Il devient l'objet du jugement et du désir. C'est une entité transitionnelle entre enfance et âge adulte qui réclame soudain d'être embellie et adorée. Ses proportions, sa forme et sa fonctionnalité changent, et nous ne pouvons rien faire contre cette métamorphose en temps réel.

Bien que l'adolescence soit indiscutablement une phase difficile pour les personnes de tous les genres, le corps des jeunes filles prépubères évolue selon des repères spécifiques avec l'apparition de la poitrine et des premiers saignements. Nous sommes prévenues à l'avance. Nous savons que ces changements se produiront soudainement et que nous devons acquérir divers articles spécialisés en réponse à nos nouveaux attributs. On nous apprend à modeler nos seins convenablement pour le moment où nous les montrerons, mais on nous précise qu'il faudra cacher nos menstruations et qu'elles seront douloureuses. Et quand nous déciderons d'être sexuellement actives, on nous reprochera sans doute que cela arrive trop tôt ou un peu tard. On sous-entend en tout cas que cela nous fera probablement *vachement* mal, avec un risque de déchirement, et bien entendu encore du sang. On nous parle d'autres filles plus âgées qui ont été humiliées ou blessées. Nous nous rapprochons pour mieux entendre ces histoires d'épouvante autour d'une table de la cafétéria. Chuchoter trois fois devant le miroir des salles de bain.

L'adolescente prend soudain conscience des regards posés sur elle. Elle est une anomalie, un spectacle. Alors, elle essaye d'acquérir l'art de la démarche, de la défense et de la transformation. De la poudre de fée sous forme d'ombres à paupières et du fond de teint « contouring » pour dissimuler ses innombrables insécurités et ses aspirations secrètes. Elle sait que l'attention que son corps reçoit sera une arme. Qu'elle a du pouvoir, et que ce pouvoir peut être exploité.

Ce cocktail de changements physiques et d'hormones chamboulées vient s'ajouter à un nouveau labyrinthe de tabous sociétaux pour provoquer un

sentiment d'impuissance, de tourmente, ou la sensation de flotter entre deux mondes. Pas très étonnant, dans un tel contexte, que les jeunes femmes se précipitent sur les histoires de sorcières. Ces récits mettent en scène la tension dont elles font elles-mêmes l'expérience, mais sous un jour plus romantique grâce à la présence de la magie. Ces personnages capables de changer de forme représentent une métaphore éloquente des fluctuations soudaines que subissent les adolescentes et incarnent leurs désirs de prendre le contrôle à un stade de leur vie où elles n'en ont aucun.



Mes parents décidèrent de déménager à Morganville, une ville assez agréable, pour ses écoles. De la maternelle à la fin du collège, j'y ai reçu une éducation solide et je sais que grandir dans un endroit sûr, qui ne manque pas de ressources, est une chance peu commune. Mais le gros inconvénient d'un quartier résidentiel où les écoles ont bonne réputation, ce sont les inégalités sociales qui infiltrent la communauté. J'avais dans ma classe des adolescents qui vivaient dans de grandes maisons prétentieuses et à qui on donnait le choix, pour leur dix-sept ans, entre avoir une BMW ou se faire refaire le nez. Ils portaient tous les « bons » vêtements ; une notion bien sûr réévaluée tous les ans : un short Ambro, puis des baskets Samba, puis un tee-shirt Hypercolor et enfin un pantalon Z. Cavaricci, dont l'authenticité était garantie par la petite étiquette blanche le long de la braguette. Côté filles, après la mode des franges (j'ai conservé la mienne pendant des années comme une sorte de couronne tumescence et collante), il fallut à tout prix utiliser un fer à friser pour se faire de longues boucles qui ressemblaient à des fettucine luisantes.

J'étais plutôt bien acceptée jusqu'à douze-treize ans, j'avais même fait brièvement partie du clan des élèves les plus populaires. Mais mon intérêt pour les loisirs créatifs et les discussions « sérieuses » avait rapidement

creusé un fossé entre nous. Mon appareil dentaire, mes cheveux frisés et ma poitrine inexistante n'avait évidemment pas aidé. J'ai donc essayé de m'intégrer à d'autres groupes, mais sans grand succès – trop sensible pour les fumeurs de pétards et trop bizarre pour les premiers de la classe. Je me sentais seule et déracinée.

Plus je m'éloignais des élèves cool, plus mes vêtements devenaient sombres et informes. Je soulignais mes yeux d'un trait d'eye-liner noir très épais et je portais des talismans autour du cou : une clé, un croissant de lune, une douille de munition en bronze renfermant un poème de Nicole Blackman intitulé *Daughter* et roulé à l'intérieur. Ma garde-robe était une façon de me distinguer, mais aussi de disparaître dans l'ombre.

Ma transformation avait commencé.

Je me détachais peu à peu du noyau social du collège et je me retirais de plus en plus dans un univers qui m'était propre.

Contrairement à Sabrina, je n'ai pas rejoint une communauté de sorcières ni été soumise à des rites d'initiation sophistiqués. Mes premières expériences de la magie dépendaient de ce que je trouvais dans ma banlieue. L'expression « sorcière de centre commercial » est désormais employée avec dérision, mais elle représente bien ce que j'étais à l'époque. Dans le comté de Monmouth, dans le New Jersey, les seuls magasins vendant quoi que ce soit de vaguement lié à la sorcellerie n'étaient que les chaînes de librairies B. Dalton et Waldenbooks. Quand j'avais de la chance, j'arrivais à convaincre mes parents de me conduire un peu plus loin, pour que je puisse aller dans des boutiques comme Red Bank's Magical Rocks ou Mount Holly's Ram III Metaphysical Books (cette dernière m'ayant donné l'idée de devenir « métaphysicienne » quand je serais plus grande, comme en témoignent les jeux de prédiction griffonnés dans un de mes vieux carnets que j'ai récemment retrouvé). Pour les occasions vraiment spéciales, on m'emmenait à New Hope, en Pennsylvanie, La Mecque de la sorcellerie. C'est là que j'ai acheté des livres comme *Advanced Candle Magick* de Raymond Buckland, ainsi que mon premier jeu de tarot, *La Rose*

sacrée de Johanna Garguilo-Sherman, dont les illustrations ressemblent à des vitraux du Moyen Âge.

Mes parents me soutenaient avec quelques mises en garde. Eux-mêmes artistes, ils m'encourageaient à développer mon individualité et étaient contents de me voir explorer mes centres d'intérêt, à condition que je continue à communiquer avec eux. Au collège, personne ne partageait mon goût de la magie, que je gardais plus ou moins secret. Je n'en avais pas honte ; mon but était surtout de protéger l'une des rares choses qui m'étaient précieuses et qui n'appartenaient qu'à moi. Quand on est un enfant un peu étrange, on apprend vite à dresser des barricades autour de ce que l'on aime. On les garde tout au fond de son cœur pour éviter que quelqu'un ne se les approprie, ne se moque ou n'en fasse mauvais usage, par cruauté ou par simple maladresse.

Je passais beaucoup de temps à écrire des poèmes, à lire et à faire des dessins sur lesquels je collais toutes sortes de détails en relief ou des extraits découpés dans de vieux livres de science. Nous avions deux magnétoscopes à la maison, et je les avais reliés l'un à l'autre de façon à pouvoir enregistrer des cassettes vidéo de mes clips préférés ou de tous les extraits de films où la lune fait une apparition mémorable.

Et quand je ne me livrais pas à une activité artistique, je faisais de la magie.

La plupart de mes premiers sorts étaient dirigés vers les garçons dont j'étais amoureuse et espérais désespérément qu'ils m'aimeraient en retour. Je créais aussi parfois des sortilèges pour faciliter les affaires de cœur de quelques ami(e)s en qui j'avais confiance.

Puis, un jour, j'ai préparé un ensorcellement pour Rebecca, une amie de ma sœur qui avait trouvé refuge dans ma chambre pendant une fête, après m'avoir avoué qu'elle en pinçait pour un « mec super canon » qui dansait en bas. J'ai allumé des bougies, récité quelques incantations, puis j'ai saupoudrée Rebecca d'un peu de « poudre d'amour » achetée dans une boutique new age, avant de l'envoyer rejoindre les autres. Ce soir-là, ils se sont embrassés.

Il y eu aussi un sort que j'avais préparé après avoir passé des heures à sélectionner le cristal parfait chez East Meets West, une boutique de produits ésotériques du centre commercial de Monmouth. Une fois rentrée chez moi, je l'ai chargé d'amour magique puis je l'ai donné à Keith, un garçon un peu rougeaud qui jouait le rôle du roi dans notre version de *Once Upon a Mattress*. Ma tentative fut cependant un échec total : il ne m'a prêté absolument aucune attention.

Tous mes sorts n'étaient pourtant pas si innocents.

Quand j'avais quatorze ans, il y avait dans ma classe une fille que je détestais. C'était une petite peste riche appelée Tiffany qui représentait tout ce qui me faisait horreur. Non contente d'être mièvre et prétentieuse, elle était la petite amie de Marc Fleishman, dont j'étais amoureuse. Il fallait agir. J'avais un livre de magie médiévale qui contenait des sortilèges plus sinistres que ceux auxquels j'étais habituée. Les ingrédients recommandés incluait des pattes de crapaud, des œufs noirs et du cuir fraîchement tanné. Il allait falloir que j'improvise.

J'avais trouvé un sort intitulé « Se venger d'un ennemi ». Je n'avais pas de vessie de poulet, mais j'avais un sac en plastique avec une fermeture à glissière. Je n'avais pas de sucre brut mais j'avais des sucrettes en sachets. Installée dans la cuisine un soir où mes parents étaient sortis, j'ai suivi les instructions le plus fidèlement possible. J'ai mélangé les ingrédients dans une casserole puis j'ai ajouté au liquide bouillant de la cannelle, de l'ail en poudre, du poivre noir et une photo de Tiffany. Enfin, j'ai jeté dans la potion un morceau de cuir artificiel découpé dans un vieux porte-monnaie et préalablement percé neuf fois à l'aide d'une aiguille, selon les instructions du livre. Enfin j'ai craché dans la marmite. J'ai visualisé la malchance qui l'accablerait. J'ai prononcé son nom.

Le lendemain matin, Tiffany est arrivée à l'école couverte de pustules. Elle s'était allongée au soleil et s'était endormie. Sa peau avait formé des cloques qu'elle avait enduites d'une pommade grasse, ce qui la rendait encore plus grotesque. Elle ressemblait à une créature marine à écailles, une sorte de rascasse tachetée ! Elle était hideuse et elle le savait. Et elle était

visiblement contrariée, se promenant toute la journée avec les cheveux devant la figure pour qu'on ne la voie pas. Le sort avait marché.

Sur le coup, je me suis sentie exaltée et dangereuse – justice avait été rendue. Mais au cours de la journée, une crainte sourde s'est éveillée en moi. *Qu'est-ce que j'avais fait ?* La culpabilité et le remords m'envahirent progressivement. Même si j'étais ravie de l'efficacité du sortilège, je détestais être la personne qui l'avait fait souffrir et je paniquai à l'idée des forces du mal que j'avais peut-être libérées.

Ce soir-là, allongée dans mon lit, je n'arrivais pas à me défaire de l'image de son visage triste et boursoufflé. J'ai alors décidé que je ne ferais plus jamais cela. Maudites soient les malédictions. Finie la magie noire.

« LES SORCIÈRES ÉTAIENT DES REBELLES EN BLOUSON DE CUIR QUI PORTAIENT DU ROUGE À LÈVRES »



On ne peut évoquer les sorcières adolescentes sans s'attarder sur *Dangereuse Alliance*, le film de 1996 qui a poussé tant de jeunes femmes à pratiquer la magie. J'avais quinze ans quand il est sorti sur les écrans et je n'aurais jamais deviné qu'il deviendrait un film culte. Aujourd'hui, il est considéré sur bien des plans comme l'un des films consacrés aux sorcières les plus réussis. Les fans évoquent souvent les costumes délicieusement ancrés dans les années 1990 (colliers de chien, modesties sexy et jupes paysannes portées avec des bottes) et leurs héroïnes vengeresses qui ne reculent devant rien. Pour de nombreuses femmes de couleur, il est aussi particulièrement significatif que l'une des adolescentes du film soit une jeune femme noire, ce qui était – et reste encore – bien trop rare : par défaut, l'archétype de la sorcière est bien (trop) souvent blanche. Enfin, le film bénéficie d'une authenticité absente de la plupart des autres productions cinématographiques du genre. La prêtresse wiccane Pat Devin a contribué au projet en tant que consultante pour garantir que les rituels et les accessoires soient fidèles à sa propre pratique. Par ailleurs, deux des

actrices du film, Fairuza Balk et Rachel True, avaient – et ont toujours – un véritable intérêt pour l’occultisme. Peu après le tournage, Balk a ouvert, à Los Angeles, une boutique ésotérique appelée Panpipes qu’elle a conservée pendant plusieurs années. Elle vend désormais en ligne ses œuvres d’art très influencées par le monde de la magie. True, quant à elle, dirige une entreprise de tarot divinatoire, appelée True Heart Tarot, qui fait fureur. (Si vous êtes friand d’anecdotes mystérieuses, on raconte que pendant le tournage de la scène clé du film, à savoir le rituel sur la plage, de vraies chauves-souris sont venues se poser sur le cercle magique, les vagues ont redoublé de force et le courant s’est coupé pour l’ensemble de l’équipe pendant les dernières incantations de Balk. Mais je m’égare...) De nombreuses femmes de mon âge qui pratiquent la magie parlent souvent de *Dangereuse Alliance* comme l’une des sources d’inspiration les ayant conduites à explorer l’univers de la sorcellerie, et les efforts de réalisme menés par l’équipe du film ont contribué à son influence.

De nombreux éléments de *Dangereuse Alliance* sont toutefois problématiques. Au début du film, nous faisons la connaissance du personnage principal, Sarah, une jeune fille au passé suicidaire sur qui les événements étranges semblent s’acharner. Le jour de son arrivée dans son nouveau lycée, elle rencontre Nancy, Bonnie et Rochelle, trois adolescentes au look gothique à la recherche d’une quatrième sorcière pour compléter leur groupe. Après avoir vu Sarah faire tenir un crayon en l’air par magie durant un cours de français, Rochelle est convaincue que c’est celle qu’elles attendaient.

Il semble, au départ, que Sarah ait enfin trouvé sa place auprès de ses consœurs marginales. Ensemble, elles peuvent maintenant invoquer les quatre directions (comme le font les véritables sorcières, même si leur pratique diffère légèrement de la version fictive). Ayant ainsi régénéré leurs pouvoirs, elles décident de réaliser chacune leurs vœux personnels. Sarah jette un sort d’amour à Chris, le garçon dont elle est éprise, même s’il a répandu des rumeurs désagréables sur son compte parce qu’elle avait refusé de coucher avec lui au terme de leur première sortie en amoureux. (« Je

sais, c'est pathétique », déclare-t-elle lorsque les scénaristes tentent maladroitement de justifier le fait qu'elle s'accroche à un tel goujat.) Bonnie utilise ses pouvoirs magiques pour effacer les terribles cicatrices qu'elle a sur le corps et devenir plus belle. Rochelle, seul personnage noir du film, se venge des insultes racistes d'une lycéenne en lui faisant perdre ses cheveux. Enfin, Nancy, la meneuse du groupe, invoque la déesse (fictive) Mano, pour punir son beau-père violent, qui meurt d'une crise cardiaque subite. Sa mère et elle bénéficient alors de son assurance-vie et reçoivent une forte somme qui leur permet de quitter leur mobil-home décrépit pour un appartement luxueux.

Naturellement, les jeunes filles sont grisées par leurs nouvelles aptitudes. Elles recourent à la magie pour changer leur couleur de cheveux, dérégler les feux de circulation et forger un lien plus profond avec l'esprit de Manon. Plus leurs pouvoirs prennent de l'ampleur, plus elles affichent ouvertement leur sexualité, dans leur façon de se tenir et de s'habiller. Comme me l'a confié Rachel True, l'actrice qui interprète Rochelle : « nos jupes raccourcissaient à mesure que nos pouvoirs se renforçaient ». Sexualité et ensorcellement deviennent indissociables, comme c'est généralement le cas dans la représentation des sorcières. Pendant un certain temps, les quatre jeunes filles s'en donnent à cœur joie, s'étant émancipées des contraintes de la victimisation et obtenant tous les résultats qu'elles désirent.

Très vite, la situation devient incontrôlable, et Sarah rechigne de plus en plus à continuer sur cette voie. Chris, le garçon désormais « amoureux » d'elle, commence à la suivre et à la harceler ; Bonnie, plus satisfaite de sa beauté, devient narcissique ; on voit la jeune raciste qui insultait Rochelle pleurer dans les vestiaires car elle perd tant de cheveux qu'elle est en passe de devenir le Gollum du lycée. Nancy, quant à elle, est de plus en plus assoiffée de pouvoir et, après une incantation de magie noire, sa propre magie devient meurtrière. La tension arrive à son apogée quand l'obsession de Chris pour Sarah, qui découle de son ensorcellement, le conduit à tenter de la violer (un message complètement inacceptable de nos jours – sommes-nous censés en déduire que Sarah est responsable de ce qui lui

arrive ?). Elle arrive à s'échapper ; secouée, débraillée et couverte de poussière, elle court se réfugier auprès de ses amies sorcières. Quand Nancy apprend ce qui s'est passé, elle est furieuse. Elle se rend à une fête organisée par Chris et essaye de le séduire. Quand il refuse, elle transforme son propre visage pour ressembler à Sarah et lui reproche avec véhémence de traiter les femmes comme des putains. « C'est toi la putain ! », hurle-t-elle avant de chercher à utiliser ses pouvoirs magiques pour le défenster.

Sarah, désormais convaincue que Nancy est maléfique, essaye de l'en empêcher à l'aide d'une formule magique qui échoue. Il s'ensuit une violente confrontation entre les deux adolescentes. Sarah puise dans la bonté et le pouvoir qu'elle a hérités de sa mère (sorcière elle aussi, naturellement) et finit par prendre le dessus, et Nancy s'écrase contre un miroir sous une pluie d'éclats de verre. À la fin du film, Bonnie et Rochelle essayent de faire la paix avec Sarah. Elles lui racontent qu'elles ont perdu leur magie et s'inquiètent de savoir si c'est également son cas. En réponse à leur question, Sarah déclenche la foudre ; une branche d'arbre se brise et atterrit à leurs pieds, comme pour les prévenir de ne plus jamais l'approcher. Dans la scène finale, on voit Nancy attachée à son lit dans un hôpital psychiatrique où elle passera sans doute la fin de ses jours, et on l'entend répéter hystériquement des phrases incompréhensibles au sujet de Manon.

La première fois que j'ai vu le film, j'étais un peu mal à l'aise. J'étais perturbée par le fait que les rituels de ces adolescentes ressemblaient aux miens. Était-ce la voie vers laquelle je me dirigeais ? Est-ce que, comme elles, j'allais être punie par un destin funeste ? Mais il y avait par ailleurs ce côté cool du film auquel j'avais du mal à résister : les sorcières étaient des rebelles en blouson de cuir qui portaient du rouge à lèvres et toutes sortes de talismans. Elles s'adonnaient à leur culte au rythme de morceaux de rock alternatif des années 1990 ou sur la musique de Graeme Revell, mélange atmosphérique de synthés et de tonalités orientales. « Faites attention aux foldingues », les prévient le chauffeur de bus dans l'une des scènes les plus mythiques du film. « Les foldingues, c'est nous, monsieur », lui répond

Nancy en le regardant en biais au-dessus de ses lunettes de soleil et en lui adressant un sourire digne du chat de Cheshire. Ces quatre filles ont un piquant surnaturel. Je voulais être pareille.

Plus tard, pourtant, j'ai réalisé que le ton du film était un peu condescendant et mesquin. La morale de l'histoire semble être : ne vous laissez pas tenter par la magie noire, mesdemoiselles, ou vous n'aurez que ce que vous méritez ; ne cherchez pas à avoir trop de pouvoir, trop de force, trop de quoi que ce soit. *Dangereuse Alliance* renforce l'idée que les adolescentes sont totalement incapables de se contrôler ou de réfléchir à leurs actes ; que de les laisser explorer leur potentiel ne peut conduire qu'au chaos et à la destruction. Dans l'une des scènes du film, la propriétaire d'une boutique ésotérique où se rendent souvent les jeunes filles leur explique que la magie n'est ni noire ni blanche, que le bien et le mal dépendent uniquement de ce qui est dans le cœur de la sorcière. Je suppose qu'en fin de compte, Sarah est censée être une bonne sorcière – mais n'utilise-t-elle pas la magie pour faire du mal à Nancy et aux autres ? On nous incite à admirer le fait que les héroïnes refusent d'être des victimes, mais elles ne savent pas s'arrêter – *c'est bien les filles, ça*. Ce serait peut-être mieux de sourire timidement et de supporter la situation, plutôt que de se mêler de choses qui sont bien au-delà d'une compréhension « limitée ». Ne visez pas au-dessus de vos moyens.



« Ne vous laissez pas tenter par la magie noire,
mesdemoiselles, ou vous n'aurez que ce que vous
méritez »

Ce n'est pas que je ne me reconnaissais pas du tout dans les personnages. Mon expérience initiale de la magie reposait sur le même type d'envies : l'amour, la vengeance, le contrôle. Moi aussi, j'étais mue par le désir d'être libre de mes choix et, tout comme Sarah, j'avais découvert, à mes dépens, à quel point on pouvait culpabiliser si on faisait volontairement du mal à

quelqu'un (bien que mes victimes aient été bien moins nombreuses). Mais j'étais irritée par le fait que le film suggère que l'intérêt des jeunes pour la magie déformerait forcément leur notion du bien et du mal.

Devenue adulte, quand je regarde *Dangereuse Alliance*, cela continue à me déranger. On nous donne finalement peu d'informations sur le passé de ces jeunes sorcières et pendant une bonne partie du film, on ne nous demande pas de ressentir la moindre compassion pour leurs traumatismes personnels ; leurs personnages, proches de la caricature, manquent de profondeur. Je préférerais que nous soyons amenés à nous attacher davantage à elles, mais au lieu de cela, le film devient vite un conte moral dénonçant ce qui se produit quand on laisse des adolescentes sans surveillance. *Dangereuse Alliance* est un peu une version ésotérique de *Fatal Games*, un autre film sur une vengeance adolescente tournant mal. Nous sommes censées nous identifier à ces opprimées et nous réjouir quand leurs projets de vengeance se réalisent. Mais on nous réprimande aussitôt quand elles font souffrir leurs victimes et se laissent entraîner dans la spirale infernale du pouvoir. Le film tape dans le mille juste avant de nous taper sur les doigts. Mais ce n'est même pas cela que je reproche le plus à *Dangereuse Alliance*. Ce qui me dérange surtout, c'est la façon dont l'amitié entre filles est dépeinte. Les quatre personnages ne sont pas particulièrement gentilles les unes avec les autres, même avant que les choses ne tournent au vinaigre. Elles font équipe par nécessité plus que par affinité et, à la fin de l'histoire, Sarah se retrouve à nouveau seule. J'aurais de beaucoup préféré voir les sorcières former une véritable alliance qui aurait reposé sur leur affection et leur bienveillance mutuelles. Mais, à l'inverse, le scénario exploite le stéréotype, usé jusqu'à la corde, des filles qui se font des crasses dès que l'une a le dos tourné.

Malgré les épreuves douloureuses qu'elles auraient subies ou les forces du mal qu'elles auraient eu à combattre, si elles avaient été unies par un vrai lien d'amitié, elles n'en auraient été que plus exceptionnelles et plus fortes.

C'est un film d'horreur dans lequel des serpents surgissent de nulle part et des sorcières flottent au-dessus du plancher. Il est bien possible que, pour

les scénaristes, le concept d'un groupe de jeunes femmes unies ait simplement été trop improbable.

Mon adolescence n'a été supportable que grâce à ma meilleure amie, Molly. Elle était plus petite que moi et l'effet était amplifié par ses longs cheveux qui lui arrivaient aux genoux. Nous avions les mêmes goûts musicaux et nous aimions toutes les deux les films étranges. Nous nous passions des petits mots en classe, et nous nous offrions des vieilles boîtes de cigares remplies d'amulettes, de vieux jouets, de pierres, de coquillages ou de coupures de magazines. Chez moi, nous avions décoré le sous-sol comme si nous planifiions notre propre exposition d'art : des têtes de poupée pendues au plafond à l'aide de rubans violets, des photos publicitaires de Kate Moss, de vieilles illustrations tirées de livres pour enfants, des photocopies des pages du comic book *Sandman*, et des images de dessins animés Disney. Nous passions des heures à nous déguiser pour des sessions de photos « artistiques », en faisant de notre mieux pour imiter les images que nous trouvions marquantes, comme celles des photographes David LaChapelle ou Floria Sigismondi, ou encore du maquilleur Kevyn Aucoin. Nous faisions des collages avec les photos de nos héros et nous nous moquions des « poseurs » et des imbéciles qui passaient à la télé ou fréquentaient notre lycée. Nous regardions *Liquid Television* sur MTV pendant des heures, et nous nous disputions pour savoir laquelle de nous était Daria et laquelle était Jane.

Nous rêvions de devenir cinéastes, de travailler pour MTV, ou encore de faire partie d'un groupe de rock. Nous voulions créer des choses, peu importait quoi. Plus que tout, nous voulions faire quelque chose de nous-mêmes, mais nous ne savions ni quoi, ni comment. Ce dont nous avions la certitude, c'était que nous voulions partir. Nous n'avions qu'une hâte : échapper enfin à l'ennui et au snobisme de cette satanée ville.

Durant notre première année au lycée, Molly et moi nous étions fait une place au sein d'un petit groupe d'ados, en majorité des garçons, qui aimaient Marilyn Manson et les films d'horreur peuplés de créatures monstrueuses. Nous étions inséparables, et nous retrouvions tous les week-

ends chez deux frères dont les parents étaient particulièrement permissifs – ce qui était d’autant plus ironique que leur père était policier ! Ils avaient beau habiter dans un quartier résidentiel, ils avaient un cochon apprivoisé, appelé Hammy. C’était une affreuse créature qui ressemblait à une sorte de ballon gonflable, errait dans la maison, sans cesse prête à attaquer.

Nous étions un groupe d’environ huit et nous passions des heures ensemble à boire de la bière, écouter de la musique et regarder en cachette des films que nous n’étions pas censés regarder, comme *Seven* ou *The Crow : la cité des anges*. Nous nous filmions en vidéo et nous jouions à « Est-ce que tu préférerais ? » : *Est-ce que tu préférerais avoir des ailes ou des nageoires ? Est-ce que tu préférerais être invisible ou pouvoir te téléporter ?* Nous passions des nuits relativement chastes où nous nous endormions entassés les uns sur les autres sur un canapé, devant *Mystery Science Theatre 3000*, après avoir consommé moult biscuits apéritifs et bouteilles de Budweiser. Molly et moi avons trouvé notre tribu. Ils étaient nos garçons perdus et nous étions leurs Wendy.

Au bout d’un moment, nous avons commencé à sortir avec deux d’entre eux, Ryan et Tom, qui étaient meilleurs amis aussi. J’ai embrassé Ryan pour la première fois chez lui, pendant qu’on regardait *Children of the Corn* en vidéo. J’avais trouvé l’amour.

Molly est allée chez Tom un soir – c’était la première fois qu’ils se retrouvaient seuls. Elle était très nerveuse et, du coup, je l’étais pour elle. Tom et elle étaient plutôt timides, donc c’était difficile de savoir qui allait faire le premier pas, si tant est qu’il se passe quelque chose.

J’avais décidé de préparer un enchantement.

J’ai d’abord essayé d’envoyer un message à Molly par télépathie, pour lui donner du courage et je les ai visualisés mentalement en train de s’embrasser. Ensuite, je me souviens d’avoir fait les cent pas dans le couloir qui se trouvait à l’étage, chez moi, en allant et venant devant les portes miroirs de l’armoire, tout en scandant mes incantations, en me concentrant pour recueillir l’énergie, et j’ai senti une sorte de flux électrique qui

circulait le long de mes bras. J'ai continué avec détermination quand – à ma grande surprise – il y eut un éclair vif et un gros coup de tonnerre.

Je n'arrivais pas à y croire. Est-ce que c'était une coïncidence ? Ou était-ce quelque chose que j'avais déclenché ? Je ne sais toujours pas.

Plus tard dans la soirée, j'ai téléphoné à Molly, qui m'a confortée dans mon idée : oui, ils s'étaient embrassés. Nous avons vérifié l'heure et cela correspondait. Mon enchantement avait marché.

L'année suivante, les choses ont changé. Nous avons été remplacées par des modèles plus récents et plus performants, deux filles appelées Nicki et Angie. Elles fumaient sans arrêt et leur numéro préféré consistait à se masturber sous leur jean pendant que tout le monde regardait. C'était la fin de notre histoire d'amour avec Ryan et Tom. Le groupe était de plus en plus porté sur la drogue et nous avons vu nos amis partir à la dérive. Ils étaient désormais bien plus intéressés par les anecdotes qu'ils échangeaient après avoir essayé de faire planer leurs chiens que par nos discussions au sujet de dessins animés un peu déjantés. La marijuana ne me réussissait pas. La première fois que j'ai fumé un pétard, ma gorge s'est serrée et mon cœur s'est mis à battre si vite que j'étais convaincue que j'allais mourir. Après cela, j'avais trop peur pour essayer des drogues plus dures.

Molly et moi nous sommes ainsi retrouvées en marge de notre groupe de marginaux et nous nous sentions perdues. Mais, au moins, nous étions toujours proches et nous nous soutenions mutuellement, ce qui nous a évité de sombrer complètement. Nous échangeons des cassettes, nous nous gavions de bonbons pendant des soirées pyjama, et nous développons notre style avant-gardiste du New Jersey. Nous avons alors commencé à aller à des concerts et tenté quelques escapades à Manhattan pour aller écouter nos musiciens préférés. Björk au Hammerstein. Tori Amos au Beacon Theatre. Rasputina au Bowery Ballroom. PJ Harvey, Prince, Bowie, Portishead... Des artistes qui nous permettaient d'échapper à la morosité et nous transportaient dans des univers fantastiques et spectaculaires qui nous aidaient à nous évader le temps d'un concert.

Une nuit, Molly et moi nous sommes livrées à un rituel, dans les bois, derrière chez moi. Nous avons décidé de revêtir nos « tenues de cérémonie », des chemises de nuit achetées en soldes chez Victoria's Secret par-dessus lesquelles nous portions un assortiment de vêtements trouvés dans le placard de ma mère : un peignoir lie-de-vin et une toge qu'elle avait gardée après sa remise de diplôme. Nous avions prévu de danser au clair de lune en guise d'offrande, mais au-delà de ce choix, nos intentions étaient plutôt floues.

Après avoir creusé un trou, nous l'avons rempli de bâtons, mais nous n'avons pas réussi à allumer un feu. L'une de nous a eu l'idée de faire des boules de papier journal et de les couvrir de laque. Ça a marché. Après cela, nous avons fumé des cigarettes au clou de girofle et sommes restées en transe en regardant les flammes. Nous avons doucement agité les mains en nous balançant de gauche à droite jusqu'à sentir une vague d'énergie nous engloutir. Nous ne savions pas ce que c'était, mais nous avions l'impression que quelque chose de divin nous avait touché les épaules. Puis le vent s'est levé et les flammes ont grandi de plus en plus, au point de devenir menaçantes. Nous avons paniqué et avons éteint le feu au plus vite, mais l'excitation avait duré bien plus longtemps que ces trente minutes. Peu nous importait si ces forces soudaines étaient une réaction chimique ou une chimère. Ce que nous avons réussi à créer par magie, c'était ce lien solide entre nous et avec quelque chose qui nous semblait bien plus fort que nous.

DEVENIR UNE FEMME, DEVENIR UNE SORCIÈRE



Quand nous découvrons Louise Miller, personnage principal du film *Teen Witch, les malheurs d'une apprentie sorcière*, sorti sur les écrans en 1989, c'est une adolescente un peu gauche et mal fagotée qui n'a qu'une seule amie. Elle passe son temps libre dans le département d'art dramatique de son lycée et, convaincue qu'elle se languira toute sa vie en bas de l'échelle sociale, elle ne se doute absolument pas de ce que lui réserve sa destinée. Un jour, elle découvre une étrange amulette dans le placard d'accessoires de

théâtre. Au départ, elle ne pose pas de questions. Mais quand elle rencontre madame Serena, la voyante du quartier, cette dernière l'informe qu'elle est en fait la réincarnation d'une sorcière. Serena explique à Louise que l'amulette qu'elle a trouvée est une sorte de batterie qui renferme sa magie et qu'elle aura accès à ces pouvoirs quand elle aura – vous l'avez deviné – seize ans.

Après son anniversaire, quand ses nouvelles aptitudes s'éveillent, Louise se délecte de ses pouvoirs et les utilise bien sûr à son avantage. Elle commence par essayer de devenir plus populaire en changeant son apparence. Le vilain petit canard devient un cygne vêtu de tulle et de denim. Maintenant qu'elle a davantage confiance en elle, elle détourne le garçon le plus séduisant de l'école de sa petite amie sexy – mais résiste à la tentation de l'envoûter à l'aide d'un charme d'amour. Elle n'est toutefois pas aussi mesurée dans l'usage qu'elle fait de sa magie dans d'autres domaines : comme son petit frère l'énervé, elle le change en chien ; elle se venge aussi d'un professeur déplaisant en le faisant se déshabiller devant toute la classe.

Ses mauvais tours restent bon enfant jusqu'au jour où, inévitablement, les choses se gâtent. Les obligations de sa nouvelle vie sociale prennent le dessus et elle se brouille avec sa meilleure amie, la seule personne qui l'aimait sincèrement avant qu'elle ne devienne sorcière (et qui est aussi la pire rappeuse de l'histoire du cinéma – vous verrez si vous regardez le film). Louise n'arrive pas à savoir si le beau gosse de l'école l'aime vraiment ou s'il a juste été attiré par la popularité qu'elle a acquise par magie. Une fois de plus, notre sorcière adolescente traverse une crise d'identité : elle se sent partagée.

À la fin du film, Louise écrase l'amulette sur le sol pendant le bal de l'école, car elle a décidé de choisir l'amour plutôt que la magie. (Mais elle ne renonce pas pour autant à sa garde-robe sexy.) La morale ? La magie est une solution de facilité, une façon de vivre sa vie en trichant. Mieux vaut ne pas y toucher, car si vous commencez, vous ne saurez jamais si vous avez obtenu quelque chose par vous-même. On peut aussi l'interpréter comme une analogie avec d'autres types d'illusions : si vous vous cachez derrière

les apparences, vous ne saurez jamais si quelqu'un vous aime pour ce que vous êtes réellement.

Quant au seizième anniversaire qui catalyse les changements pour Louise comme pour Sabrina, il est commun dans les histoires de sorcières adolescentes d'associer la naissance de leurs pouvoirs à leur passage à l'âge adulte, une métaphore évidente de la puberté et de l'épée à double tranchant que représente la sexualité. Parfois la sorcellerie est une menace, parfois c'est un atout. Dans certains cas, la sorcière hérite de ses pouvoirs, dans d'autres, elle les développe elle-même ou se les voit confier par quelqu'un d'autre. Mais, souvent, elle doit apprendre à perfectionner ses nouveaux talents par la pratique et avec mesure, ou bien y renoncer pour de bon. Elle doit décider quel type de sorcière elle souhaite devenir.

Dans *Sublimes Créatures*, une saga de romans jeunesse (également adaptés au cinéma en 2013 – le film n'a, à mon avis, pas reçu l'accueil qu'il méritait), l'héroïne, Lena Duchannes, descend d'une famille d'enchanteurs. Selon les traditions familiales, le jour de ses seize ans, elle sera vouée aux forces bénéfiques de la lumière ou à la puissance maléfique des ténèbres – et la menace de l'ombre la terrifie. Son destin est-il le bien ou le mal ? Qui est-elle vraiment ? Elle redoute plus que tout sa métamorphose imminente.

Dans *La Fille qui avait bu la Lune*, la sorcière Xan fait accidentellement avaler la magie du clair de lune à un bébé abandonné. La petite fille, nommée Luna, est trop petite pour contrôler ses pouvoirs, et Xan lui jette un sort pour les contenir. Quand Luna a treize ans, la magie qui dormait en elle se réveille, avec des conséquences parfois dévastatrices. Luna doit apprendre à utiliser ses nouveaux talents à bon escient pour éviter qu'ils ne causent plus de dégâts.

Sunny, le personnage principal d'*Akata Witch* de Nnedi Okorafor, est une jeune Nigéro-Américaine qui, à douze ans, a sa première vision. Son histoire commence alors qu'elle fixe la flamme d'une bougie lors d'une coupure d'électricité qui affecte tout son village. Soudain, elle voit l'image de « feux incontrôlables, d'océans bouillonnant, de gratte-ciel effondrés, et de personnes mortes ou mourantes ». Elle se penche tant vers la flamme que

ses longs cheveux prennent feu et que sa mère doit en couper plus de la moitié. Ses talents la perturbent jusqu'à ce que des amis et des professeurs de magie la conseillent.

Dans la série de bande dessinée *Black Magick* de Greg Rucka et Nicola Scott, c'est un retour en arrière qui nous explique comment Rowan Black, flic et sorcière, a obtenu ses pouvoirs. Après son treizième anniversaire, sa mère et sa grand-mère l'emmènent quelque part en voiture. « C'est dur de ne pouvoir en parler à personne », dit Rowan. « Ils ne comprendraient pas, Ro », lui répond sa mère. À leur arrivée dans un bois, elles sont saluées par plusieurs sorcières. Le groupe guide Rowan, qui doit se soumettre à un rituel consistant à être plongée dans une mare magique où elle voit toutes ses vies antérieures défiler sous ses yeux, chaque mirage étant enfermé dans une bulle d'eau. C'est ainsi qu'elle est initiée ou « réveillée », comme disent les sorcières. Pendant les trois mois qui suivent, Rowan traverse une période de profonde dépression. Elle se conduit mal à l'école, pleure de façon incontrôlable à la maison et fait des expériences de magie noire. Se voir torturée et persécutée, vie après vie, est un poids bien trop lourd à porter, et apprendre qui elle est véritablement lui cause une souffrance insupportable. Le montage finit par une vignette montrant la mort de sa mère dans un accident de voiture dont une entité maléfique est sans doute responsable. Bien qu'il ne soit pas exprimé explicitement que Rowan est la cause de l'accident, il est évident qu'elle se trouve désormais prise au milieu d'une bataille occulte. Que cela lui plaise ou non, elle doit prendre sur elle, grandir et se battre pour le bien, en sa qualité de sorcière comme en sa qualité de représentante de la loi.

Les jeunes sorcières doivent apprendre le contrôle et le discernement, tout comme doivent le faire les adolescentes confrontées à leur sexualité naissante et à l'évolution de leur identité. Toutes ces histoires montrent la magie comme un couteau à double tranchant qui présente un énorme potentiel mais est aussi un mécanisme de destruction. La sorcière adolescente est une clé prête à faire démarrer le moteur, une allumette sur le point de s'enflammer.

« LE CHAGRIN D'EMILY ÉTAIT INSONDABLE »



À quinze ans, j'ai subi l'effet d'un autre type de forces invisibles. En 1996, j'ai été appelée dans le bureau du proviseur. Ma grand-mère, Trudy, m'attendait, et je suis partie avec elle avant la fin des cours. Dans la voiture, elle m'a expliqué que ma sœur faisait une dépression nerveuse à l'université et que ma mère était partie pour Savannah afin de passer du temps avec elle. Elle m'a ensuite conduite au centre commercial et m'a acheté une tunique en velours bordeaux chez The Limited. C'est comme cela que j'ai su qu'il se passait quelque chose de grave, parce que Trudy n'achetait normalement jamais rien au prix fort. J'étais en deuxième année de lycée et ma sœur était en première année à l'université d'Emory. Ce fut le début des pires années de nos vies.

Emily est rentrée à la maison avec ma mère ; elle était différente. La personne qui se tenait devant moi n'était pas la sœur affectueuse que je connaissais. À mes yeux, elle semblait possédée, comme si elle livrait constamment un combat intérieur, ne sachant si elle devait libérer le démon qui était en elle ou s'abandonner à lui. Le visage déformé par la rage, elle criait après tout le monde. Elle déchargeait sa hargne sans retenue, verbalement et parfois physiquement. Elle avait des hauts et des bas, passant de moments d'excitation extrême à un état de dépression profonde, sans logique et sans qu'on puisse la raisonner. Quand elle n'était pas prostrée au sol en train de crier, elle était difficile à suivre. Elle emboutissait sa voiture, avalait trop de médicaments, entendait des voix, avait des crises de rire incontrôlables ou ressassait la même pensée en boucle. Un jour, elle s'est enfuie pieds nus, un téléphone sans fil à la main.

C'étaient surtout des pleurs, des torrents de larmes. Le chagrin d'Emily était insondable, ses besoins étaient impénétrables. Ma sœur, l'océan. Le typhon humain.

Emily attaquait quiconque essayait de la consoler. Elle détestait tous ceux qui l'aimait. Elle détestait ce qu'elle ressentait. Elle détestait ce qu'elle nous

faisait subir et nous détestait de vouloir l'aider. Elle était convaincue que tout le monde était contre elle et que le traitement médical était sa punition. Le service psychiatrique était une prison et nous étions ses geôliers. Il avait pourtant bien fallu la faire hospitaliser. Pendant les mois qui ont suivi, je l'ai vue entrer et sortir de différents centres de santé mentale, tandis que les médecins essayaient d'ajuster les dosages de ses antidépresseurs, de l'aider à développer des mécanismes de défense, de la protéger. Ils ont fini par diagnostiquer qu'elle souffrait d'une psychose maniaco-dépressive. C'est un terme désuet – on parle maintenant de troubles bipolaires – mais qui décrit bien ses fluctuations d'humeur insensées ainsi que ses comportements extrêmes et imprévisibles.

Quand elle était à l'hôpital, c'était déchirant. Quand elle était à la maison, c'était cataclysmique. Chaque jour, elle était notre catastrophe naturelle personnelle, un front météorologique erratique dont les rafales risquaient à tout moment de tous nous emporter. Mes parents et moi avons formé notre propre unité de crise. Nous essayions de chercher des stratégies pour l'aider et pour nous protéger nous-mêmes. Nous savions que ce n'était pas de sa faute, et que c'était elle qui souffrait le plus. Mais nous avions aussi besoin de trouver le moyen de survivre. Comme toutes les équipes de triage, nous avons commencé à nous relayer auprès d'elle. Quand mes parents étaient épuisés, c'est moi qui m'occupais d'elle.

Si seulement j'avais été l'une de ces sorcières adolescentes dont les pouvoirs psychiques s'éveillaient tout d'un coup ! Si cela avait été le cas, j'aurais pu voir l'avenir et constater qu'une fois adulte, ma sœur allait non seulement être plus stable mais vivre son existence pleinement, grâce à un traitement médical adapté, à un bon suivi thérapeutique et à une pratique enthousiaste de la méditation bouddhiste. Mais à l'époque, je n'avais aucun moyen de savoir qu'elle allait un jour redevenir elle-même, et encore moins qu'elle allait inspirer des milliers de gens – moi y compris – en partageant son histoire.

Au lieu de cela, mes nouveaux pouvoirs étaient à la fois une bénédiction et un fardeau. Pour une raison qui m'échappe, quand Emily traversait un de

ses maelströms, j'étais la seule qu'elle semblait entendre.

Quand elle criait et gémissait les mêmes lamentations en boucle, je l'écoutais pendant des heures et savais la réconforter. Quand elle délirait, c'est moi qui lui permettais de garder les pieds sur terre. Je pouvais la dissuader de descendre de n'importe quel rebord de fenêtre sur lequel elle se trouvait. C'est moi qui avais réussi à la convaincre, à maintes reprises, de se faire admettre à l'hôpital. C'est moi qui semblais être celle qui pouvait calmer la bête, éloigner le démon. J'étais son ange gardien. Sa protectrice. Sa guérisseuse. Elle avait besoin d'une attention constante, et j'étais convaincue que c'était mon devoir de lui accorder la mienne. Je pensais que c'était moi qui la sauvais et la protégeais de la mort. Parfois, elle semblait le penser aussi.

C'était un don que je n'avais jamais réclamé et que j'avais vite cessé d'apprécier, parce qu'il ne durait jamais. Après chaque conversation fructueuse, après chaque mission de sauvetage ou exorcisme réussi, il ne fallait que quelques heures avant que je ne la retrouve en train de hurler, recroquevillée sur elle-même, et que je redevienne son ennemie. Je lui ai écrit des poèmes, en nous comparant à Orphée et Eurydice, moi qui descendais l'arracher aux enfers de son propre esprit, essayant désespérément de ne pas me retourner au risque de la perdre à jamais.

Notre famille était le théâtre d'une bataille émotionnelle, un véritable champ de mines. Les cris étaient effrayants, mais le silence était pire. À tout moment, quelque chose, ou quelqu'un, pouvait exploser.

Ma chambre devint mon refuge. C'était une chapelle de banlieue qui renfermait des icônes sacrées. J'avais couvert les murs d'images mythiques et de photos de mes musiciennes, artistes, auteures et actrices préférées – les saintes matrones qui me donnaient l'espoir que le monde adulte soit un enchevêtrement de pensées créatives. C'est uniquement grâce à moi que l'entreprise Fun-Tak a pu rester à flot : je roulais sans cesse des petites boules de cette gomme adhésive bleue entre mes doigts avant de les coller au quatre coins de chaque carte postale, poster, découpage, morceau de papier, poème imprimé qui me protégeait jusqu'à ce que je puisse un jour

m'échapper. J'avais collé des étoiles phosphorescentes au plafond et posé des plaids à motifs célestes sur les chaises et sur le sol. C'est un miracle que je n'aie pas réussi à mettre le feu à la maison, tant j'avais disposé de bougies tout autour de la pièce. C'était mon cocon, mon chaudron. Une cabane magique que j'avais construite au cœur du chaos, un lieu sûr éclairé de l'intérieur.



« UNE NOUVELLE FORME DE MAGIE »



L'une des sorcières adolescentes préférées du public est sans aucun doute Willow, dans *Buffy contre les vampires*. Quand nous faisons sa connaissance, elle est la meilleure amie de Buffy et l'un des membres du Scooby Gang – un groupe d'amis (plus Giles, le séduisant bibliothécaire du lycée) qui combat les vampires et tente de résoudre les mystères métaphysiques. Studieuse, fiable et calée en informatique, Willow passe de longues heures à la bibliothèque pour chercher des solutions qui aideraient Buffy à combattre les diverses goules qui ont envahi la bonne ville de Sunnydale. Willow découvre qu'elle a des pouvoirs magiques et ses sortilèges deviennent l'une des armes les plus efficaces à la disposition de Buffy et de sa troupe.

Plus tard dans la série, quand les filles partent pour l'université (comme par hasard, elles choisissent toutes les deux la même université qui, tant qu'à faire, se trouve juste à côté de là où elles ont grandi), Willow se consacre de plus en plus à la sorcellerie ; elle se plonge dans les vieux grimoires et finit par devenir membre d'un club wiccan. Elle y rencontre une sorcière appelée Tara et leur relation se retrouve au centre de l'une des trames LGBT les plus audacieuses de la culture populaire – la première

histoire d'amour authentique entre deux lesbiennes de la télévision américaine. Elles s'aperçoivent qu'être ensemble démultiplie leurs pouvoirs : une jolie métaphore pour ceux et celles qui sont prêts à sortir du placard (à balais ou autre !). Leur premier baiser les conduit littéralement à léviter au-dessus du sol.

Mais leur euphorie ne dure pas. Très vite, Willow ne peut plus se passer de la sorcellerie, recherchant des sensations de plus en plus fortes, sans réaliser qu'elle met en danger ses amis et elle-même. Quand Tara est tuée par une balle perdue, le chagrin de Willow est si profond que ses pouvoirs deviennent maléfiques. Ses yeux et ses cheveux noircissent, et l'on voit ses veines à travers la peau. Elle cherche la vengeance et la justice. Elle veut que Tara lui revienne. Sa quête la pousse à tout saccager, et sa rage est telle qu'elle est à deux doigts de détruire le monde.

Alors qu'elle est sur le point de causer l'apocalypse, son meilleur ami, Xander, intervient et réussit à l'arrêter, grâce à son amour et à sa mansuétude. Giles l'emmène vivre dans la campagne anglaise pour qu'elle apprenne à pratiquer une nouvelle forme de magie qui se fonde sur la nature et la lumière.

La magie de Willow représente les émotions extrêmes. Elle extériorise les sentiments de jeunesse intenses qui menacent de nous envahir. Avec le recul, j'interprète aussi l'histoire de Willow comme une métaphore de l'addiction ou de la santé mentale. Elle montre que lorsqu'une personne souffre, elle peut s'autodétruire mais aussi détruire son entourage. Elle prouve que la situation n'est pas désespérée et qu'avec le bon traitement et le soutien nécessaire, il est possible de remonter la pente.



Le printemps 1997 a été une période très difficile. À la maison, j'étais une échelle de Richter ambulante, sensibilisée à outrance aux aléas

sismiques de ma sœur.

Je détestais presque tous les élèves de mon lycée. Je sortais avec Anthony, un garçon aussi bohème et cafardeux que son style gothique le laissait supposer. Nous faisions des balades en voiture, en écoutant Tricky et Nine Inch Nails, puis nous traînions au centre commercial, parés de notre somptueux maquillage, de nos vêtements en dentelle et de nos incontournables Doc Martens. Il avait quelques années de plus que moi et nous savions qu'il ne tarderait pas à partir pour l'université, c'était une ombre qui planait au-dessus de moi depuis des mois. Molly et lui étaient mes seuls amis, et aucun de nous n'était heureux. Mes notes étaient de plus en plus mauvaises, et je voyais tout en noir. Ma production artistique se limitait à des images de filles ensanglantées et de visages fragmentés. Quand je n'étais pas aux côtés de ma sœur, je passais mon temps toute seule dans ma chambre, porte fermée et musique à fond. Je restais debout tard, occupée à écrire des poèmes ou à préparer des sorts jusqu'à ce que je tombe de sommeil. Je me levais tard le lendemain, épuisée et les yeux vitreux.

Comme les crises d'Emily devenaient pires et que mes pouvoirs de consolatrice semblaient faiblir, j'essayais de m'écarter d'elle autant que possible. J'avais découvert que je pouvais me rendre sur le toit de la maison en passant par la fenêtre de la salle de bains, et j'y allais en douce à chaque fois qu'Emily se lançait dans une de ses tirades. Je mettais mon casque de Walkman sur mes oreilles et je montais le son à fond pour étouffer les bruits qui venaient d'en dessous. Puis, je tendais les bras vers le ciel et je priais pour qu'il me protège. « Aide-moi, Artémis. Aide-moi, Nut. S'il vous plaît, ô grandes déesses de la nuit, écoutez le cri qui monte vers vous dans le noir. »

Il faut reconnaître que, bien qu'ils aient été très occupés par les problèmes de ma sœur, mes parents ont eu le mérite de réaliser que j'avais, moi aussi, besoin d'aide. Ils se sont démenés pour m'empêcher de perdre pied. Ils venaient régulièrement voir si tout allait bien. Ils m'ont envoyée chez un psychologue. Et ils ont fait toutes sortes de recherches pour explorer d'autres formes de soutien.

Ils avaient entendu parler d'un endroit qui avait été très bénéfique pour l'enfant de l'un de leurs amis. C'était une petite école privée qui n'était pas du tout conventionnelle. Les élèves ne devaient pas porter d'uniforme et l'école était dirigée par une poétesse, Lois Hirshkowitz, qui venait tous les jours de Manhattan. Elle avait de longs cheveux gris qu'elle portait en queue-de-cheval, et ses doigts osseux et tachetés étaient couverts de bagues qui ressemblaient à des rouages de montre. Pendant mon entretien de sélection, elle m'a considérée avec beaucoup de sérieux, m'a posé de nombreuses questions et m'a écoutée avec attention. Son regard était dur, mais elle avait les yeux qui pétillaient. J'ai aimé sa salle de classe, où se trouvaient une unique longue table installée au milieu de la pièce, une cheminée et des étagères remplies de livres sur tous les murs. Et j'ai aimé la façon dont je me sentais en sa présence, car elle semblait prendre ce que je lui disais très sérieusement. Je savais que ce serait un gros changement, surtout qu'il ne me restait plus que deux ans au lycée. Mais j'ai décidé d'essayer. Je me suis convaincue que, de toute façon, cela ne pourrait pas être pire que mon lycée actuel, même si cela impliquait de passer une heure dans le bus matin et soir. J'aimais l'idée que cette femme devienne ma professeure. J'aimais la sensation de calme que je ressentais quand j'étais avec elle. Elle était silencieuse, sa classe aussi, mais les deux semblaient regorger de mots sous la surface. Je vivais dans une maison hantée. À tout prendre, le silence n'était pas forcément une mauvaise chose.

Lakewood Prep était un mélange étrange, entre école pour mutants d'une série fantastique et refuge de la dernière chance. Je suis passée de cinq cents élèves dans mon année, à une classe de douze. Nous étions tous très différents les uns des autres, mais quand une classe est si petite, on devient un peu une famille, avec toutes les complexités que cela sous-entend. Chacun de nous était arrivé là pour une raison différente, mais nous partagions tous le même besoin d'être un peu plus soutenus, ce que les écoles publiques n'étaient pas en mesure de nous offrir.

Il y avait une fille qui aimait écrire et qui souffrait de trichomanie. Elle portait une perruque pour cacher les parties de son crâne dont elle avait

arraché les cheveux. Une autre fille était une ancienne toxicomane, qui avait des furets comme animaux domestiques, et qui dessinait des superhéros avec des yeux géants. Il y avait un garçon hilarant dont le père travaillait le jour dans un service de maintien de l'ordre, mais qui, la nuit, ne pouvait pas s'empêcher de frapper ses enfants. Celui qui allait devenir mon petit ami, Eddie, était un gentil garçon et un musicien talentueux dont la vie familiale était tumultueuse et qui avait tendance à vouloir essayer toutes les drogues qu'il pouvait se procurer.

Et il y avait moi. Une nana poète aux lèvres violettes, qui avait une sœur très malade et qui était obsédée par les sciences occultes.

Madame Hirshkowitz enseignait deux cours : la poésie et la fiction contemporaine. Elle nous prenait au sérieux en tant qu'auteurs comme en tant que lecteurs et nous faisait lire Nadine Gordimer, Toni Morrison, Geoff Ryman et Patrick McCabe. Nous lisions aussi des poésies de Sharon Olds et de Mollu Peacock, et des pièces de théâtre de Tom Stoppard. Elle nous faisait aussi écrire tous les jours. Dans son rôle de professeure, madame H. – comme nous l'appelions – nous encourageait, mais elle attendait beaucoup de nous. C'était quelqu'un de gentil, mais elle ne mâchait pas ses mots quand elle pensait que nous pourrions améliorer notre style d'écriture ou notre comportement. J'ai aussi découvert que, malgré son attitude posée, elle avait un sens de l'humour très développé. Quand elle riait, son visage se fendait comme le dessus d'une crème brûlée et ses yeux malicieux brillaient de satisfaction. J'adorais la façon dont elle jouait avec les mots, pas seulement dans sa poésie mais aussi dans la conversation. Elle avait une façon unique d'insuffler un soupçon de décontraction dans la grandiloquence de ses déclarations. « Je trouve cela carrément prodigieux », s'exclamait-elle quand elle appréciait quelque chose que j'avais écrit. Moi aussi, je la trouvais carrément prodigieuse.



« Les mots de chacun de mes poèmes me
rendaient un peu plus forte : des paroles

magiques pour guérir un cœur en détresse. »

Quand j'étais dans sa classe, je savais que je pouvais écrire sur n'importe quel sujet et que ce ne serait pas un problème. Que ce serait même apprécié. Je produisais des tonnes de poèmes sur ma sœur. Emily était mon monstre et ma muse. Même si je ne pouvais pas contrôler la situation à la maison, sur papier, au moins, je pouvais la contenir. J'ai appris à transformer mon chaos intérieur en prose créative. Les mots de chacun de mes poèmes me rendaient un peu plus forte : des paroles magiques pour guérir un cœur en détresse.

**« LA SORCIÈRE ADOLESCENTE EST L'INCARNATION DE TOUTES
LES SOUFFRANCES... »**



Hermione Granger n'a que onze quand nous la découvrons, mais, dans une bonne partie de la série *Harry Potter*, c'est une adolescente. Elle est intelligente, vertueuse et extrêmement studieuse. Elle est aussi un peu en marge. Née de deux parents Moldus, c'est-à-dire non magiques, elle est souvent ridiculisée par les élèves les plus cruels de l'école, qui la traitent de Sang-de-Bourbe – une insulte qui sous-entend qu'elle est moins pure que ceux qui sont les descendants d'une famille de sorciers. Poudlard, l'école de sorcellerie, lui donne toutefois l'opportunité de forger de solides amitiés et de perfectionner sa pratique de la magie grâce à l'aide de professeurs bienveillants. C'est aussi là qu'elle grandit et qu'elle découvre que le monde peut être un endroit cruel et dangereux. Cela aurait pu la rendre amère ou la pousser à mener des expériences maléfiques, comme c'est le cas pour beaucoup des sorcières adolescente. Mais J. K. Rowling fait des choix pour son personnage qui révèlent une opinion bien plus optimiste sur le pouvoir des jeunes femmes. De livre en livre, Hermione s'avère être une véritable activiste, prête à défendre les opprimés. Quand elle apprend que les elfes de maison ne sont pas payés et n'ont pas de temps libre, elle crée la Société d'aide à la libération des elfes pour dénoncer leurs conditions de

travail. Toujours pour les elfes, elle tricote des chaussettes et des bonnets qui ont le pouvoir de les libérer – des décennies avant les bonnets roses à oreilles de chat de la marche des femmes de 2017. Elle met également ses talents d’organisatrice au service de Harry, en l’encourageant notamment à former l’Armée de Dumbledore, un club secret permettant aux étudiants de pratiquer des sorts d’autodéfense, pour les préparer à une attaque éventuelle de Voldemort. Tout au long de la série, Hermione se bat pour le bien : grâce à son esprit et à sa compassion, elle milite pour l’égalité et sauve la situation plus d’une fois.

Comme les autres sorcières adolescentes avant elle, elle commet des erreurs et des faux pas. Mais elle ne se laisse jamais corrompre par le pouvoir et elle n’est jamais ouvertement sexualisée. Elle n’est pas non plus obligée de renoncer à la magie à la fin de l’histoire. Au contraire, elle apprend à perfectionner ses talents naturels et à les utiliser pour les causes qui lui tiennent à cœur. Si Hermione est la sorcière adolescente de la génération qui a suivi la mienne, je dirais que l’avenir est plutôt prometteur.



« De livre en livre, Hermione s’avère être une véritable activiste, prête à défendre les opprimés. »

Il est facile de déprécier le personnage de la sorcière adolescente, de même qu’il est tentant de minimiser les préoccupations des adolescentes en général. La jeune sorcière n’est pas à l’abri des problèmes de cœur ni des petits drames qui se déroulent tous les jours à la maison ou à l’école. Elle veut être embrassée par le garçon le plus mignon, elle veut réussir le contrôle de maths, elle veut être invitée à la fête organisée par les copains les plus populaires de l’école. Elle veut se sentir jolie, c’est sûr. Mais elle veut aussi se sentir puissante. Comme si la vie n’était pas quelque chose qui lui arrive, mais plutôt quelque chose qu’elle peut influencer.

Quelles que soient les conséquences, les jeunes sorcières sont motivées par un sentiment de justice. Elles transforment les filles médisantes en souris, les professeurs en crapauds. Elles veulent que la noblesse de cœur soit récompensée et que la cruauté soit punie. Alors elles créent des groupes clandestins et se réunissent en secret. Elles manigacent et complotent pour changer les choses.

Quand elles ont de la chance, elles reçoivent des conseils de leurs aînées, mentors ou amies, qui les entourent et les aident à perfectionner leurs sortilèges. Ces alliées les empêcheront d'incinérer toute l'équipe de pom-pom girls et leur donneront un antidote contre tout poison qu'elles auraient accidentellement ingéré.

C'est dangereux d'être différente, particulièrement quand vous êtes un être féminin dans un état de perpétuel changement. À tout moment, vous pouvez être ridiculisée, enfermée, chassée. La sorcière adolescente est l'incarnation de toutes les souffrances, de toutes les insécurités et de toutes les tendances étranges que nous sommes tant à intérioriser alors que nous essayons de donner une direction à nos jeunes existences. Elle montre également la voie pour se battre contre l'adversité. Ses aventures les plus satisfaisantes sont celles qui nous apprennent à ne pas craindre ou minimiser notre pouvoir naturel – nous devons juste choisir vers quoi le polariser. La sorcière adolescente nous aide à grandir et à nous accepter.

»»» — CHAPITRE 3 — «««

COMPASSION POUR LA SORCIÈRE SATANIQUE

Au cas où certains penseraient que la crainte de la sexualité féminine s'évapore une fois que les adolescentes sont devenues des adultes, pensez à la sorcière satanique. Voilà une femme si dépravée qu'elle préfère danser avec le diable au clair de lune que passer son existence auprès d'un mari respectable, fidèle à sa paroisse. *Quelle horreur !*

À titre d'illustration, on pensera à des films tels que *Häxan*, *Les Diables* ou *Les Sorcières d'Eastwick*. Ces diablesses sont possédées comme le sont les *Girls Gone Wild* de Madonna. Elles sont incontrôlables, hérétiques. Elles vous conduiront à votre perte.

Les sorcières et les démons forment depuis toujours des ménages sulfureux, comme en témoignent les multiples histoires de sorcellerie qui impliquent toute une gamme de relations diaboliques. Dans la plupart des cas, la sorcière devient la maîtresse de Lucifer, sa servante empressée ou sa fière ambassadrice, et elle s'allie à une cabale de sorcières et de goules qui lui sont dévouées pour l'éternité. En général, le diable se présente d'abord à elle comme sa seule chance d'échapper à sa vie monotone, un émancipateur qui lui offre des plaisirs inépuisables et la toute-puissance. Même si c'est lui qui est à l'origine de leur rencontre et qui se manifeste pour la tenter, devenir son épouse est souvent évoqué comme une décision volontaire de

sa part à elle. Elle fait un pacte avec lui ou signe un contrat consensuel, acceptant ainsi d'exécuter ses ordres en échange du pouvoir, de richesses et/ou de relations sexuelles impies. Dans de nombreux récits, ce sont ses faiblesses qui la conduisent à choisir d'endosser son identité de sorcière. Elle manque de volonté ou elle n'a pas la foi. Elle est concupiscente. Elle s'ennuie. C'est une bombe sexuelle satanique prête à exploser.

Et c'est ce qui arrive. Elle fornique avec des démons. Elle tue les bébés et se sert de leur chair pour concocter un onguent magique qui lui permet de voler. Elle voyage dans les airs vers des villages innocents où elle sème le malheur et la mort. Quand elle retourne auprès du diable, elle rejoint ses autres disciples pour s'adonner à des rituels pervers qui impliquent des orgies, des excès en tout genre, des chèvres... Oh, mon Dieu !

Mais d'où vient cette image démoniaque de la sorcière ?

LILITH, LE DÉMON EST UNE FEMME



En Occident, les croyances concernant les démons et les sorcières remontent à la Mésopotamie ancienne, et ces concepts ont été adoptés plus tard par les Perses, les Hittites et les Hébreux. La littérature grecque et romaine regorge d'ensorceleuses telles que Circé, Médée, Canidie et Pamphile, qui utilisent charmes et potions à des fins amoureuses ou vindicatives, bien souvent au détriment des hommes qui les rencontrent.

Ces personnages étaient en partie inspirés par la réalité. Dès le v^e siècle avant J.-C., les Grecs ont commencé à classifier les différents types de magiciens, dont les *goēs* spécialisés dans les fantômes, les *pharmakeis* (au masculin) et *pharmakides* (au féminin), qui préparaient de potions, et les *magos* qui étaient plus polyvalents et pratiquaient la *mageia*, terme d'où vient évidemment le mot français *magie*. Dans toutes les civilisations anciennes, la population était prévenue des dangers que représentaient la magie noire et ceux qui la pratiquaient, et il existait de nombreuses punitions infligées à ceux qui se livraient à une activité aussi risquée. Mais

ce sont les Romains qui ont véritablement commencé à persécuter les adeptes de la magie.

Toutefois, l'image de la sorcière maléfique, créature nocturne volante, est née du croisement de plusieurs mythologies.

L'une des histoires les plus célèbres présentant une femme considérée comme une créature obsédée, magique et diabolique, est celle de Lilith, censée être la première compagne d'Adam, avant Ève. C'est un texte appelé *L'Alphabet de Ben Sira* qui contribue à répandre l'histoire de Lilith au ^{viii}e siècle. Il y est expliqué que Dieu créa Lilith et Adam à partir de la terre, mais que celle-ci refusa de se coucher sous lui quand ils s'accouplaient, disant qu'ils étaient égaux puisqu'ils venaient tous les deux de la même terre. Adam déclara qu'il était supérieur et n'accepta pas de s'allonger sous elle. Furieuse, Lilith prononça le vrai nom de Dieu – une faute très grave dans la tradition juive – puis quitta l'Éden. Dans certaines versions, Lilith copule ensuite avec Samaël, l'ange de la mort, et donne naissance à des milliers d'enfants, ce qui lui vaut le surnom de « mère des démons ». Dieu envoie trois anges chercher Lilith, et ces derniers lui expliquent que si elle ne retourne pas dans l'Éden, ils tueront cent de ses enfants chaque jour. Elle refuse et commence à tuer des bébés humains pour se venger de la mort de sa progéniture. Dans la tradition juive populaire, la croyance voulait que seule une amulette magique portant le nom des trois anges pouvait la chasser et sauver la vie des nouveau-nés.

À partir des années 1960, Lilith devient, pour le mouvement féministe, un symbole de l'indépendance féminine. Elle est encore aujourd'hui l'une des figures préférées des sorcières modernes. Les femmes non conventionnelles apprécient la façon dont elle refuse de se soumettre à l'homme et choisit de vivre selon ses propres règles, et beaucoup d'entre elles sont convaincues que c'est par misogynie que Lilith n'est pas mentionnée dans la Bible. *L'Alphabet de Ben Sira*, premier texte à affirmer qu'elle était la première femme d'Adam, a été écrit au moins cinq cents ans *après* le livre de la Genèse, mais il est impossible de savoir si l'histoire de Lilith faisait déjà partie de la tradition orale.



« À partir des années 1960, Lilith devient, pour le mouvement féministe, un symbole de l'indépendance féminine. »

Même si Lilith n'est pas mentionnée dans la Genèse, ses origines sont bien plus anciennes que la Bible. Son nom est sans doute dérivé de Lilītu, divinité démoniaque du vent dans la mythologie mésopotamienne. La déité Lilith ou Lilītu est mentionnée par écrit pour la première fois dans le Sumer antique, autour de l'an 2000 avant J.-C. Selon la légende, elle est la « servante noire » qui s'installe sur un arbre *huluppu* dans le jardin de la déesse Inanna. Lilith partage son arbre avec un oiseau et, étonnamment, un serpent. Dans cette version, Lilith et ses compagnons refusent tous les trois de quitter l'arbre, au grand dam d'Inanna. Celle-ci fait appel au dieu Gilgamesh, qui arrive en tenue de combat prêt à les défier, et les trois intrus s'enfuient. D'après la retranscription de Diane Wolkstein et de Samuel Noah Kramer, « Lilith détruisit sa maison et prit la fuite vers des contrées sauvages et inhabitées ».

Le livre de la Genèse a été écrit à peu près 1 500 ans après l'histoire d'Inanna et de l'arbre *huluppu*, et son épisode édénique lui fait écho. Et même si la légende de Lilith a été écrite cinq siècles après l'Ancien Testament, le mot *lilith* est mentionné dans le Livre d'Ésaïe 34 : 14. Différentes traductions interprètent le mot comme voulant dire « spectre de la nuit » ou « démon de la nuit ».

Il existe aussi une théorie selon laquelle Lilith aurait donné son nom au *strix*, qui désignait une chouette surnaturelle s'attaquant aux jeunes enfants pendant leur sommeil. Le sens du terme *strix* a ensuite progressivement évolué pour s'appliquer à une femme capable de se transformer en cette créature ailée. Dans les régions germaniques, on croyait aussi que c'était une cannibale qui se nourrissait de personnes de tous âges, pas seulement d'enfants. Puis le mot *strix* est devenu *stria* ou *striga* qui, dans les régions romaines et germaniques, était employé pour désigner n'importe quelle

femme magique et maléfique. Le mot latin est à l'origine du mot italien signifiant sorcière, *strega*, et l'analogie entre les sorcières et les chouettes ou les hiboux est toujours d'actualité.

Les croyances associées à cette femme à l'appétit insatiable ayant le pouvoir de se métamorphoser se sont répandues un peu partout en Europe. Ces créatures féminines terrifiantes se sont manifestées sous bien des formes avant l'apparition de l'horrible sorcière libidineuse du début de la période moderne. Mais avant d'en venir à elle, attardons-nous un peu sur son amant ténébreux.

LES MÉTAMORPHOSES DU DIABLE



Le personnage du diable a lui-même subi de nombreuses métamorphoses à travers les siècles. Jusqu'au Moyen Âge, il ne tenait qu'un petit rôle dans la théologie chrétienne. Satan n'est mentionné dans la Bible qu'à de rares occasions, et son apparence ne fait jamais l'objet d'une description précise. L'image classique que nous avons maintenant de ce tentateur – avec ses cornes, ses sabots et sa fourche – est la confluence d'éléments multiples, dont l'inventaire mériterait un recueil séparé. Pour faire court, certains de ses prédécesseurs incluent Satan ou *Satanas* dans l'Ancien et le Nouveau Testament, décrit comme un « membre du conseil divin » envoyé pour mettre les humains, notamment Job, à l'épreuve, le serpent du jardin d'Éden, le dragon rouge du livre de l'Apocalypse, ou encore Lucifer, l'ange déchu, dont la représentation a été largement influencée par *Le Paradis perdu* de Milton, écrit au milieu du ^{xvii}^e siècle, sans oublier une bonne poignée de déités païennes (notamment Pan, le dieu de la fertilité, à l'appétit sexuel bestial) pour ajouter un peu de piquant.

Certains pensent que l'intérêt renouvelé de l'Église pour le Malin était dû à l'apparition soudaine de textes grecs et arabes sur la magie cérémonielle, traduits au cours des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Les dirigeants de l'Église avaient commencé à s'inquiéter de l'influence de ces textes occultes qui menaçaient

leur propre domination. Contrairement aux traditions populaires, telles que la « basse magie » à laquelle quelques villageois pauvres ou un peu simples se livraient parfois encore, cette magie littéraire était un grave danger pour l'Église, car elle s'adressait à une classe plus intellectuelle – membres du clergé compris. Des hommes d'Église se comportant comme des sorciers ? Il fallait intervenir. Les dirigeants catholiques décidèrent donc de déclarer cette magie étrangère « démoniaque », et ceux qui la pratiquaient étaient dénoncés comme étant des adorateurs du diable.

Pendant les ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, l'Église commença à se pencher activement sur les dangers de la possession démoniaque. C'est durant cette période qu'il fut déclaré que la pratique de la magie était un acte hérétique, une décision officialisée en 1326 par la bulle pontificale de Jean XXII intitulée *Super illius specula*, qui stipule :

« C'est avec chagrin que nous découvrons, et à cette seule pensée notre âme est assaillie par l'angoisse, que de nombreux chrétiens ne le sont plus que de nom ; beaucoup se détournent de la lumière qui fut un jour la leur, et permettent à leurs esprits d'être à ce point obscurcis par les brumes de l'erreur qu'ils signent un pacte avec la mort et font alliance avec l'enfer. Ils sacrifient aux démons et ils les adorent, ils fabriquent ou font fabriquer des images, des anneaux, des miroirs, des fioles et autres choses du même genre dans lesquelles, par l'art de la magie, les mauvais esprits se retrouvent enfermés. Par ce biais, ils sollicitent et reçoivent des réponses, et appellent à l'aide pour satisfaire leurs funestes désirs. Hélas ! cette maladie mortelle se répand plus que jamais dans le monde, et fait des ravages grandissant parmi les ouailles du Christ. »

Il est ensuite expliqué que quiconque enseigne, étudie ou pratique ces actes maléfiques ou se trouve en possession d'ouvrages contenant ce type d'informations sera excommunié et jugé « par des juges compétents autorisés à infliger tous les châtiments auxquels s'exposent les hérétiques conformément aux termes de la loi »...

C'est ainsi que Satan fut mis sur le devant de la scène par l'Église, qui lança une campagne d'information pour prévenir la population de cette

grave menace. Des frères franciscains et dominicains commencèrent à parcourir les villes et les villages de montagne reculés à travers toute l'Europe occidentale pour expliquer aux habitants que la pratique de la magie était désormais une hérésie et que ceux qui s'y livraient étaient alliés avec le diable.

Les trois coups de la première panique satanique ont été frappés.

Entrée de la sorcière démoniaque, côté cour.

Les registres de l'époque indiquent que, dans les années 1420, de nombreuses personnes ont été accusées de sorcellerie satanique puis exécutées en Europe occidentale, notamment dans la région du Valais dans les Alpes, en France dans le Languedoc et à Rome, le premier incident ayant été enregistré dans les Pyrénées en 1424. Ces événements correspondent directement aux lieux visités par les moines pour prêcher contre la magie. Même si les habitants de ces régions entretenaient sans doute déjà des croyances liées aux chouettes monstrueuses, aux cannibales nocturnes et aux sorcières de village indiscretes, les moines itinérants avaient largement contribué à répandre le concept de la sorcellerie satanique à laquelle il fallait à tout prix mettre un terme.

« SORCIÈRE TUEUSE DE BÉBÉ, PUTAIN DU DIABLE, QUI TERRIFIE LA POPULATION »



La définition de la sorcière comme une vieille femme est attribuée à deux hommes en particulier : le théologien français Jean Gerson et le moine italien Bernardin de Sienne. Avec le temps, toutefois, des personnes de tous âges, hommes et femmes, furent accusées. Inutile de préciser que les rumeurs prirent de l'ampleur et se répandirent rapidement. Toutes sortes d'histoires sur les sorcières sataniques envahirent l'Europe par vagues pendant les trois cents ans qui suivirent, atteignant leur apogée entre 1580 et 1630 et commençant à décliner autour de 1750. Les procès de Salem de 1692, moment célèbre de l'histoire coloniale américaine, survinrent plutôt

tardivement dans la chronologie et firent relativement peu de victimes par rapport aux dizaines de milliers qui périrent en Europe. Les détails concernant les actes de sorcellerie s'étant prétendument déroulés varient d'une région à l'autre et d'une personne à l'autre. Certains thèmes récurrents émergent cependant.

Le concept des assemblées nocturnes de sorcières sataniques – parfois appelé le sabbat des sorcières – est né en grande partie grâce à quelques livres clés, dont le *Formicarius* de Johannes Nider, un texte anonyme intitulé *Errores gazeriorum*, et *Ut magorum et maleficiozeum errores* (des titres faciles à prononcer, n'est-ce pas ?). Ces traités de sorcellerie contenaient tous des détails particulièrement crus et choquants. Ils décrivaient le sabbat comme des orgies démoniaques, durant lesquelles les sorcières, les démons et le diable en personne festoyaient, dansaient et se livraient à de sordides actes coïtaux. Ils mentionnaient parfois l'*osculum infame* ou « baiser de la honte » : une façon pour la sorcière de saluer le diable en embrassant son anus. Ces traités présentaient un vaste catalogue d'informations horribles sur le sabbat, illustrant une large gamme de déviations allant du cannibalisme à la bestialité ou encore la participation à la messe noire, une version perverse de la messe catholique, dont on disait parfois qu'on y utilisait du sperme, de l'urine ou des pertes menstruelles. Ils regorgent aussi de références à l'usage que faisaient les sorcières des différentes parties du corps de nouveau-nés morts pour concocter des onguents grâce auxquels elles pouvaient voler (elles devaient commencer par tuer les bébés en question, bien entendu). Ceux et celles qui participaient aux sabbats avaient la réputation d'être nus, fous et totalement incontrôlables. Ils vivaient dans le péché et étaient littéralement obsédés par le besoin d'assouvir leurs pulsions sexuelles et de satisfaire le prince des Ténèbres.



« Ceux et celles qui participaient aux sabbats
avaient la réputation d'être nus, fous et totalement

incontrôlables. »

Une fois possédées par le Malin ou par l'un de ses démons, les sorcières retournaient dans leurs villes ou leurs villages et y semaient la dévastation. Elles étaient souvent accompagnées par des démons familiers – des animaux ou des lutins qui participaient à leur mauvaise conduite. Parfois, elles se transformaient aussi en animal pour entrer dans la maison ou la ferme de pauvres innocents sans être reconnues. Fait important, elles se déplaçaient d'un lieu à un autre en volant, bien que leurs modes de transport puissent être variés – balai, bâton ou fourche –, ou se transformaient parfois en créatures volantes. C'est ainsi que naît, vers le début du ^{xvi}^e siècle, notre sorcière tueuse de bébés, putain du diable, qui terrifie la population pendant la journée et fait la fête toute la nuit.

Il existe un livre qui, plus que tout autre sans doute, a contribué à faire de la sorcière la créature diabolique – et qui plus est, spécifiquement féminine – que nous connaissons : *Malleus Maleficarum*, le *Marteau des sorcières*. Il est souvent mentionné que ce tristement célèbre guide de la chasse aux sorcières a d'abord été publié en Allemagne autour de 1486 par Kramer et Sprenger. Des recherches récentes suggèrent toutefois que le nom de Jakob Sprenger n'a été ajouté à l'ouvrage qu'en 1519 – soit plus de trente ans après sa publication –, probablement pour lui conférer plus de crédibilité, car Sprenger était un moine dominicain très respecté.

Quoi qu'il en soit, nous savons que l'auteur principal, voire le seul, était Heinrich Kramer, un inquisiteur dominicain ayant une dent contre les femmes. Si l'on peut admettre que ses écrits reflétaient des siècles de convictions sociétales au sujet de l'infériorité des femmes, on ne peut nier qu'il était lui-même un maître absolu de la misogynie et de la paranoïa.

Comme le déclare Malcom Gaskill : « Ce n'est pas vraiment historiquement correct de dire que Heinrich Kramer était un psychopathe superstitieux, mais je le placerais vers cette extrémité du spectre médiéval. » Ou, comme on pourrait l'exprimer dans le jargon de l'ère

numérique « un des trolls de la chasse aux sorcières les plus connus », pour reprendre Kristen Sollée.

Je dois ajouter que c'était un ignoble personnage animé d'une peur pathologique des femmes qui l'a conduit à rédiger l'un des exemples de masculinité toxique les plus stupides et les plus honteux qu'on ait jamais vus.

Kramer a écrit *Le Marteau des sorcières* pour apprendre aux lecteurs la meilleure façon d'identifier les sorcières et leurs comportements, de contrecarrer leur magie, et enfin de les faire passer en jugement et de les condamner, voire de les exécuter. Il met en garde contre les sorcières, qui sont les êtres les plus dangereux qui soient, car elles « rendent hommage à tous les diables en s'offrant à eux corps et âme ». Dans une section intitulée « Les sorcières méritent plus que tout criminel au monde les châtiments les plus sévères », il écrit : « Les crimes des sorcières excèdent donc les fautes commises par tous les autres [...] Même si elles font pénitence et retrouvent la foi, elles ne doivent pas être châtiées comme les autres hérétiques par la prison à perpétuité, mais doivent être condamnées à la peine capitale. »

Il s'attarde sur leurs penchants : elles sont infanticides, bovinicides, cannibales, elles contrôlent l'esprit des autres, provoquent des fausses couches et déclenchent des orages de grêle. Un autre de leurs passe-temps favoris, selon Kramer, est de rendre les hommes impuissants en les convainquant qu'ils ont besoin d'une ablation totale de leur pénis : « Il ne fait aucun doute que les sorcières peuvent faire des prodiges avec les organes masculins... Mais quand [le démembrement] est causé par les sorcières, c'est juste un tour de magie, même si la victime pense que c'est vrai. » Soyons clairs, les sorcières étaient capables de copuler avec le diable, de commettre des meurtres, et de changer les conditions météorologiques, mais causer la perte d'une extrémité si importante était trop difficile à concevoir pour Kramer : *Ne vous inquiétez pas, les gars, c'est juste une illusion d'optique !* Même les sorcières toutes-puissantes ne pouvaient pas empêcher la sacro-sainte érection. Il décrit le pacte qu'elles font toutes avec le diable, parfois au cours d'une cérémonie solennelle,

parfois en privé : la sorcière prête serment de se dévouer à lui, de renoncer à la foi chrétienne, et elle promet de lui amener d'autres adeptes. Elle doit aussi fabriquer des onguents à partir des os et des membres de nouveau-nés morts, surtout s'ils sont baptisés. En échange, elle reçoit la prospérité, une longue vie, et probablement des parties de jambes en l'air endiablées.

Kramer poursuit en déclarant que, des deux sexes, ce sont habituellement les femmes qui s'adonnent à la sorcellerie, et ce pour une multitude de raisons qu'il expose en détail : elles sont plus crédules, plus impressionnables, plus indiscrètes que les hommes et « plus faibles physiquement et spirituellement ». Il disserte sur le sujet pendant plusieurs paragraphes, se fondant sur des exemples historiques et bibliques, et citant d'autres auteurs masculins pour étayer son propos. Mais surtout, Kramer insiste sur le fait que les femmes sont davantage prédisposées à la sorcellerie en raison de leur libido insatiable : « Elle est davantage versée en plaisir de la chair que l'homme, comme le prouvent ses nombreuses abominations charnelles. » Il poursuit en expliquant que c'est parce que les femmes naissent déficientes, puisqu'elles descendent de la côte courbée d'Adam : « Et puisqu'à cause de ce défaut elle est un animal imparfait, elle est toujours trompeuse. »

Voilà, selon Kramer, toutes les femmes sont des putains qui ne savent que mentir. Remarquez bien que ce n'est pas de leur *faute* : nous sommes nées comme cela, mes chéries.

La phrase du *Malleus* la plus souvent citée – et qui exprime sans doute la thèse principale du traité – est la suivante : « Toute sorcellerie provient du désir charnel qui, chez les femmes, est insatiable. » Puis Kramer ajoute : « Donc pour assouvir leurs désirs, elles sont prêtes à fréquenter des démons. » Pas étonnant que nous volions pour aller « baiser » des démons. Les hommes n'arrivent pas à suivre.

La circulation des idées de Kramer au sujet des femmes- sorcières déterminées à émasculer les hommes fut aidée par le progrès technique : la presse typographique de Johannes Gutenberg fonctionnait depuis 1450 ; son innovation consistant à utiliser des caractères mobiles contribua à la

reproduction et à la dissémination à travers l'Europe de textes et d'images sur les sorcières. On estime que le *Malleus Maleficarum* a été réédité une trentaine de fois pendant les deux cents ans qui suivirent, ce qui en fit le deuxième livre le plus vendu après la Bible. Selon l'introduction de Montague Summers dans l'édition anglaise de 1948 : « Le *Malleus* se trouvait sur le bureau de chaque juge et de chaque magistrat. C'était l'autorité suprême, irréfutable et indiscutable. » C'est ainsi que ce livre réussit à établir qui étaient les sorcières (c'est-à-dire les femmes) et comment elles devaient être punies (avec brutalité). Même si le concept des adoratrices du diable aux mœurs légères existait déjà, on peut dire sans hésiter que c'est cet ouvrage qui l'a enraciné. Ce n'est pas juste la *femme fatale* que Kramer a contribué à créer, c'est la *femme infernale*.

L'imagerie est cruciale, et c'est un second traité qui a contribué à la codification visuelle de la sorcière. En 1498, Ulrich Molitor, un homme de loi allemand, écrit *De lamiis et pythonicis mulieribus* (*Des Sorcières et des devineresses*) en réponse au *Marteau des sorcières* dont il réfute quelques affirmations. Mais ce qui distingue l'ouvrage de Molitor, c'est qu'il contient six gravures réalisées par un artiste anonyme et qui sont sans doute les premières illustrations de sorcières à avoir été largement reproduites. Accompagnés de légendes telles que « Deux sorcières préparant un orage », « Des sorcières transformées volent dans le ciel sur des bâtons fourchus », et « Une sorcière et le diable enlacés », ces six dessins ont cimenté l'image de la sorcière comme étant une femme lascive pouvant se métamorphoser, qui a les cheveux défaits et la cuisse légère. Le livre fait l'objet de plus de vingt rééditions illustrées et est consulté par de nombreux artistes allemands de renom, avant qu'ils ne façonnent leur propre représentation de ces tentatrices ensorcelantes et impudiques.

Certains, comme Albrecht Dürer et son élève Hans Baldung Grien, sont influencés par ce type de traités sur la sorcellerie ainsi que par les gravures qu'ils contiennent. Ils commencent alors à intégrer cette sorcière licencieuse dans les œuvres destinées aux « cabinet secrets », c'est-à-dire achetées par des hommes riches pour leur collection privée – *très* privée –

et qu'Yvonne Owens qualifie de « pornographie religieuse ». Les dessins de Dürer, de Baldung et de leurs élèves représentent des femmes nues de tous les âges qui se livrent à des actes de sorcellerie en invoquant les démons et autres forces de destruction. Ces images manifestent une étrange dualité. D'une part, ce sont des allégories morales disant aux observateurs, pour citer Linda C. Hults : « contrôlez vos femmes sinon le diable usurpera votre autorité ». D'autre part, ces images étaient ouvertement affriolantes et visaient intentionnellement à exciter les collecteurs. Comme c'est souvent le cas quand il s'agit de plaisir sexuel, la honte et le jugement font partie de l'équation : *observez longuement cette chose très malsaine*.

**« 75 À 85 % DE CELLES QUI ÉTAIENT EXÉCUTÉES ÉTAIENT
DES FEMMES »**



Des images alarmantes et des anecdotes salaces circulent rapidement au sujet de ces maîtresses du diable. Elles se manifestent dans les textes imprimés prônant la chasse aux sorcières, les représentations qu'en font des artistes de l'époque, les questions des procureurs, et même dans les rumeurs qu'échangent les citoyens lambda. On ne peut sous-estimer le pouvoir de la suggestion pour expliquer pourquoi tant d'éléments communs ont fait surface si régulièrement dans les prétendues confessions des dizaines de milliers de personnes accusées de sorcellerie en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Espagne, au Danemark, en Écosse, en Irlande, en Angleterre, en Islande, en Hongrie, en Pologne, en Russie, au Luxembourg et aux Pays-Bas.

Nombreux sont ceux qui ont décrit les épreuves de la vie quotidienne dans ces régions à cette époque, comme un taux de mortalité infantile élevé, des conditions climatiques rigoureuses, la maladie ou les conflits économiques. Ces difficultés plaçaient souvent les habitants de ces régions dans une position vulnérable qui les poussait naturellement à chercher un bouc émissaire – ou en l'occurrence un démon à pieds de bouc et ses maîtresses ensorceleuses. Ils avaient tôt fait d'accuser leurs voisins de

sorcellerie et de se tenir responsables les uns les autres de l'infortune qui frappait leur famille.

Et les résultats furent terrifiants. Bien qu'il soit impossible de déterminer un nombre exact, les historiens contemporains estiment qu'en Europe occidentale jusqu'à deux cent mille personnes auraient été accusées de sorcellerie et que la moitié d'entre elles en seraient mortes. Des procès avaient lieu à travers tout le continent. Les pratiques pour identifier les sorcières étaient atrocement douloureuses, humiliantes et parfois fatales. Les chasseurs de sorcières examinaient le corps des accusées pour y chercher la « marque du diable », qui signifiait qu'un pacte avait été conclu ; elle aurait été prétendument faite par Satan lui-même, à l'aide d'un fer brûlant ou à coups de griffes. Ils essayaient aussi de repérer la présence d'un « mamelon de sorcière » : un troisième mamelon censé servir aux sorcières à donner la tétée à leur démon animal ou à leur lutin. Un grain de beauté, une protubérance, une décoloration de la peau ou une marque de naissance étaient tous considérés comme suspects et étaient piqués à l'aide d'une épingle. S'il ne coulait pas de sang, c'était la preuve que la personne était une sorcière. Il y avait aussi un test dans l'eau. On nouait une corde autour de la taille de l'accusée, qu'on jetait à l'eau. Si elle flottait, c'était le signe qu'elle était coupable, car l'eau avait « rejeté » la diablerie de la sorcière. Si elle coulait : oh, dommage, elle devait être innocente ! Les accusées étaient souvent torturées jusqu'à ce qu'elles confessent leur crime ou meurent. Si elles étaient encore en vie, elles étaient jetées en prison pour toujours. Les sorcières dont la « culpabilité » était prouvée étaient habituellement brûlées ou pendues tout de suite.

Même s'il est vrai que des personnes des deux sexes pouvaient être accusées de sorcellerie, il est estimé que 75 à 85 % de celles qui étaient exécutées étaient des femmes. Diverses théories allant de motifs socioéconomiques à des croyances bibliques ont été avancées pour analyser ce phénomène. Mais quand on réfléchit à la véhémence du *Malleus Maleficarum*, je pense qu'on peut l'expliquer par de la bonne vieille misogynie ordinaire.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'à partir de la fin du ^{xv}^e siècle, l'une des principales images de la sorcière dont la population était nourrie était celle d'une femme satanique et sexuellement perverse. Il est également évident que cette vision était orchestrée par des hommes – papes, hommes d'Église, démonologues, magistrats, artistes, auteurs. Certes, les accusateurs pouvaient être d'un sexe comme de l'autre. Toutefois, même les histoires les plus glauques de dénonciation par une autre femme finissaient par être déformées par un homme.



Quand j'étais en première année de lycée, nous avons lu la pièce d'Arthur Miller *Les Sorcières de Salem*, écrite en 1953, qui a grandement contribué à rappeler l'existence des procès de Salem à la conscience populaire du ^{xx}^e siècle. L'histoire de l'un des personnages principaux, Abigaïl Williams, est un exemple éloquent de la façon dont les complexes sexuels d'un auteur masculin peuvent pervertir la réalité.

Au début de la pièce, le révérend Samuel Parris s'agite autour de Betty, sa fille de dix ans, allongée sans vie dans son lit. Il l'avait regardée danser dans les bois avec sa nièce de dix-sept ans, Abigaïl Williams, son esclave Tituba et une dizaine d'autres jeunes filles. L'audience apprend vite qu'en fait Abigaïl et compagnie se livraient contre toute convenance à une sorte de rituel magique empreint de sang et de nudité, car Abigaïl tentait de jeter un sort à Elizabeth Proctor, épouse de son ancien employeur et amant, John Proctor, âgé d'une trentaine d'années. Bien que le révérend Parris ne connaisse pas les circonstances du rituel, il craint que les villageois ne crient à la sorcellerie, mettant en danger ses moyens d'existence et sa réputation de bon chrétien.

John Proctor arrive pour une scène en tête à tête avec Abigaïl. On apprend qu'elle a été congédiée car Elizabeth a eu vent de leur aventure.

Abigaïl s'approche de lui, les yeux brûlants de désir, et insiste sur le fait qu'il n'est là que parce qu'il a encore des vues sur elle. Il le nie :

PROCTOR : Abby, c'est une folie de dire cela.

ABIGAÏL : Une inconsciente peut dire des folies.

Proctor dit à Abigaïl d'oublier leur liaison – c'est du passé. Ces mots la rendent furieuse et, en pleurs, elle s'exclame : « Vous m'aimiez, John Proctor, et même si c'est un péché, vous m'aimez encore. » Une femme de Salem humiliée est capable de tout.

Peu après, Abigaïl est interrogée sur ses activités dans les bois par un autre pasteur. Voulant cacher le sort qu'elle a jeté à Elizabeth, elle accuse Tituba de les avoir forcées à participer au rituel. Au départ, l'esclave nie cette accusation : « je n'ai jamais fait de pacte avec le diable ! », mais quand on la menace de pendaison, elle déclare avoir dit au diable qu'elle n'agirait pas pour son compte. Cherchant désespérément à rejeter le blâme sur quelqu'un d'autre, elle ajoute : « Monsieur le révérend, je crois que c'est une autre qui ensorcelle ces enfants... Le diable a de nombreuses sorcières. »

Les sorcières peuvent être n'importe qui et n'importe où. Et nous savons tous ce qui se produit ensuite.

Comme possédées, Abigaïl et Betty commencent soudain à désigner un certain nombre de villageoises qu'elles accusent d'avoir été vues avec le diable. Les procès de Salem débutent. On nous dit que les jeunes filles du village se conduisent comme si elles avaient été victimes de la sorcellerie ; elles hurlent et sont prises de convulsions sur le sol. Les accusations se multiplient et plusieurs villageoises sont emprisonnées.

Plus tard, on apprend qu'Abigaïl a accusé Elizabeth d'avoir utilisé une poupée magique dans laquelle elle a planté une aiguille pour la poignarder à distance. John Proctor se rend au tribunal pour défendre sa femme mais se voit bientôt, lui aussi, soupçonné. Quand sa servante, Mary Warren, témoigne que les convulsions des filles ne sont que des simagrées, Abigaïl l'accuse de l'avoir ensorcelée à l'aide d'un vent glacé. Abigaïl s'écrie :

« Oh Seigneur, ôtez cette ombre ! » Convaincu qu'elle ment, Proctor s'exclame : « Comment oses-tu invoquer le Ciel ? Catin ! Catin ! »

Il finit par admettre leur liaison devant la cour, pour prouver qu'Abigaïl à un motif pour essayer de faire pendre sa femme.

PROCTOR : Elle espère danser avec moi sur la tombe de mon épouse ! Et elle le pourrait bien, car j'ai pensé à elle avec tendresse. Dieu me pardonne, je l'ai convoitée, et il y a une promesse dans cette moiteur. Mais, c'est la vengeance d'une catin, et vous devez la voir pour telle...

Ignorant l'aveu de son mari, Elizabeth s'approche pour témoigner. Quand on l'interroge sur l'adultère, elle le nie pour protéger son époux, mais contribue au contraire à le faire condamner. Le procès s'achève avec cette réplique de John Proctor : « Vous êtes en train de faire crouler le ciel et de sanctifier une putain ! »

Dans le dernier acte, on apprend qu'Abigaïl a disparu après avoir volé les économies du révérend Parris et qu'elle est partie sur un bateau avec l'une des autres filles. John Proctor est sur le point d'être exécuté, et son seul moyen d'échapper à la mort est de « confesser » son allégeance au diable et de dénoncer d'autres personnes qui conspirent aussi avec Satan. Il commence à parler mais ne peut se résoudre à mentir. Il décide qu'il préfère mourir et il est escorté hors de la scène pour son exécution. Le pasteur supplie Elizabeth de convaincre son mari : « Allez à lui ! Soulagez-le de sa honte ! » Mais celle-ci lui répond : « Il a sa bonté. Que Dieu me garde de la lui retirer ! »

C'est une histoire diaboliquement dramatique. Qui pourrait résister au récit d'une Jézabel sexy et ensorceleuse qui cause la chute de son ex-amant et entraîne, dans la foulée, un massacre dans la ville ? Abigaïl Williams est une traînée qui détruit un mariage – et une sorcière adolescente – dont la

colère et la tromperie conduisent un homme innocent à la mort. Pire encore, elle reste impunie et on finit par avoir de la compassion pour le pauvre Proctor et pour sa malheureuse épouse, si pure.

Le caractère allégorique de l'histoire est aussi très efficace. Après tout, l'intention principale de Miller était d'établir un parallèle entre l'hystérie de Salem et le maccarthysme qui sévissait dans les années 1950. Des centaines d'innocents, soupçonnés d'être communistes, firent l'objet d'enquêtes incessantes sous la direction du sénateur McCarthy et furent mis en examen par le comité sur les activités anti-américaines du Congrès. Les accusés étaient encouragés à dénoncer ceux qui soutenaient la cause communiste, sous peine de perdre leurs moyens d'existence ou d'être emprisonnés.

Miller souhaitait montrer que, bien que ces événements se soient produits à 250 ans d'écart, ils reposaient tous deux sur le même type d'attitudes paranoïaques et discriminatoires qui corrodent la société de l'intérieur. Sa pièce est l'une des principales raisons pour lesquelles nous utilisons le terme *chasse aux sorcières* pour décrire toute communauté cherchant à traquer agressivement ceux qui la transgressent, et ce sous des prétextes fallacieux (nous reviendrons là-dessus plus tard). La pièce *les Sorcières de Salem* est indiscutablement l'un des chefs-d'œuvre du théâtre américain. Elle a remporté le Tony Award de la meilleure pièce quand elle a débuté sur Broadway en 1953, a été jouée des milliers de fois à travers le monde, et elle fait partie du curriculum des lycées américains depuis des décennies. C'est à travers l'étude des *Sorcières de Salem* que l'on enseigne à beaucoup d'entre nous la réalité des procès de Salem, qui font partie intégrante de l'histoire américaine.

J'étais en deuxième année de lycée lorsque l'adaptation cinématographique de 1996 est sortie sur les écrans, et il n'était pas difficile de comprendre comment Daniel Day-Lewis avait pu succomber à la beauté d'une Abigail interprétée par Winona Ryder. Selon le scénario (également écrit par Miller), ce sont leur désir mutuel et le chapelet d'accusations « hystériques » proclamées par Williams quand il la rejette qui conduisent éventuellement Proctor à sa perte.

Mais la vérité est un peu différente.

La vraie Abigaïl Williams avait en fait onze ans au moment des procès de Salem, pas dix-sept (et certainement pas vingt-quatre comme Ryder au moment du tournage). Quant à John Proctor, il avait soixante ans et non une trentaine d'année comme le personnage de Miller ou Daniel Day-Lewis. Il n'existe aucune preuve qu'il y ait eu la moindre relation amoureuse entre Abigaïl et John, et celle-ci n'avait jamais travaillé pour les Proctor.

De même, rien ne prouve qu'il y ait eu le moindre rassemblement dans les bois, encore moins qu'il ait été question de nudité ou de consommation de sang. Bien entendu, en tant qu'auteur, Miller est libre d'affabuler, et certains de ses autres choix dramatiques contredisent aussi les archives officielles. Comme il le déclare lui-même dans l'avertissement qui précède le texte : « Cette pièce n'est pas de l'histoire au sens où l'entendent les historiens. » Quelques personnages clés de l'intrigue sont en fait la synthèse de plusieurs personnes ayant réellement existé. Cotton Mather et le mari de Tituba, John Indian, ont quant à eux été totalement oblitérés. Tituba, l'esclave « nègre » pratiquant le vaudou, était sans doute en fait une Indienne d'Amérique du Sud (certains pensent qu'elle venait du village Arawak qui se trouverait aujourd'hui en Guyana ou au Venezuela) qui avait été vendue à la plantation de sucre de la famille Parris à la Barbade.

Certaines décisions de Miller étaient des choix conscients, tandis que d'autres avaient sans doute été influencées par la lecture de livres d'histoire inexacts. Mais il est clair qu'il a totalement fabriqué l'intrigue principale – une adolescente sensuelle assoiffée de vengeance.

Ce qu'ont fait Abigaïl et ses consœurs est épouvantable – impardonnable selon certains. Ses accusations et son témoignage sont largement responsables de l'exécution de dix-neuf êtres humains et de la mort de plusieurs autres. Mais en vérité, sait-on pourquoi elle a agi ainsi ? Peut-être faisait-elle l'expérience d'une hallucination due à l'ergot de seigle, comme l'ont suggéré certains érudits. Peut-être était-elle vraiment ensorcelée ou souffrait-elle d'un trouble de conversion, anciennement connu sous le terme « hystérie ». Peut-être était-elle une préado vivant dans une société

extrêmement oppressive qui avait besoin de se défouler – une enfant prise en flagrant délit qui ment pour se protéger, mais dont les mensonges prennent le dessus. Je pourrais me mettre à la place d'Arthur Miller et créer ma propre histoire : celle d'une jeune fille violée par un homme bien plus âgé qui devient incontrôlable parce qu'elle a du mal à gérer la situation. Mais ce serait de la pure fiction, basée sur mon imagination démesurée et impartiale, et influencée par les conversations et les événements propres à mon époque et à mon environnement.

Nous savons peu de choses sur ce qui est arrivé à la véritable Abigaïl après les procès de Salem. Selon les archives disponibles, elle aurait témoigné pour la dernière fois le 3 juin 1692, avant de disparaître totalement des registres. Ce qu'elle est devenue reste un mystère pour les historiens, et personne ne sait où se trouve sa tombe. Pourtant, dans l'épilogue de sa pièce, Miller écrit : « La légende veut qu'Abigaïl ait réapparu à Boston, où elle se prostituait. »



**« Nous savons peu de choses sur ce qui est arrivé
à la véritable Abigaïl après les procès de Salem »**

La pièce fait de John Proctor une sorte de martyr, un homme fier qui préfère risquer la mort que voir son nom sali par des mensonges diaboliques. Il semble que Miller se soit identifié à Proctor. Après tout, il avait été bouleversé quand le réalisateur Elia Kazan, son ami et un collaborateur régulier, avait témoigné devant le comité des activités anti-américaines en 1952 et trahi plusieurs de leurs collègues, acteurs ou auteurs, gauchistes. Quand Miller fut lui aussi convoqué par le comité, il refusa de communiquer le nom de supposés communistes et fut ainsi placé sur la liste noire d'Hollywood.

Toutefois, en écrivant sa pièce, Miller a terni le nom de la jeune Abigaïl pour des générations en lui attribuant une sexualité destructrice.

SORCELLERIE ET SEXUALITÉ



Miller ne faisait que s'inscrire dans une longue tradition, car tout au long du ^{xx}^e siècle, les sorcières devinrent fréquemment des figures érotiques. Dans les années 1920, le photographe hollywoodien William Mortensen créa une collection de photos appelées *A Pictorial Compendium of Witchcraft and Demonology*. Elle contenait des nus de femmes posant avec des goules, de sorcières en état d'extase qui volaient sur leur balai, et d'hérétiques enchaînés ou attachées à des bûchers – du porno avec une touche de sadomasochisme. Bien que souvent considérées comme étant de mauvais goût à l'époque – Ansel Adams est réputé pour avoir baptisé Mortensen « l'Antéchrist » –, ces images ont depuis refait surface dans plusieurs musées ou galeries d'art, leur intérêt reposant non seulement sur leur sujet surprenant mais aussi sur les techniques inventives de manipulation photographique de Mortensen.

Les années 1960 et 1970 ont vu le développement d'un genre nouveau, entièrement organisé autour de la sorcière sexy. Les films de *witchspoilation* et les publications à sensations, telles que *Virgin Witch* ou *Bitchcraft*, se multipliaient et mettaient en scène des bombes sexuelles occupées à toutes sortes d'activités occultes avec une bonne dose de nudité et de dépravation. Certains films, comme le documentaire *Witchcraft '70*, prétendaient vouloir éduquer le public au sujet de la sorcellerie moderne, tout en incluant toutes sortes d'images perverses. D'autres avouaient plus franchement leur salacité. Le film allemand *La Marque du diable*, en 1970, raconte l'histoire d'un chasseur de sorcières autrichien du ^{xviii}^e siècle, et tout le monde savait qu'il contenait de nombreuses scènes très crues de belles femmes se faisant torturer. L'affiche du film annonçait sa violence, et le matériel de promotion incluait des sacs à vomi sur lesquels on pouvait lire : « Écoeurement garanti ».

De nouvelles recherches universitaires qui renforçaient l'idée de la sorcière érotique firent aussi surface dans les années 1970. À cette époque,

il avait déjà été démontré depuis longtemps que l'onguent qui permettait soi-disant aux sorcières de voler n'était probablement pas fabriqué avec les entrailles d'un nouveau-né. Des traités remontant au *Magia Naturalis* écrit par Giambattista della Porta en 1558 avançaient que c'était sans doute un onguent à base de plantes hallucinogènes telles que la belladone, qui provoquait chez l'utilisateur des visions fantasmagoriques et la sensation de flotter ou de voler. Les histoires de sorcières qui volaient, dansaient et s'accouplaient avec le diable n'étaient donc pas vraies, mais elles n'étaient pas entièrement fausses non plus – il s'agissait simplement d'un trip étrange. C'est l'anthropologue Michael Harner qui, en 1973, dans son livre *Hallucinogènes et Chamanisme*, a tenté d'expliquer comme cet onguent était appliqué. Selon lui, les sorcières étaient associées aux balais car les femmes utilisaient effectivement un manche à balai pour « appliquer la plante riche en atropine sur les membranes délicates du vagin ». En d'autres termes, les balais de sorcière étaient peut-être des godemichés psychotropes.

Étant donné que je suis issue d'une famille juive, la notion de diable, d'enfer ou même de péché n'a pas tenu une place importante dans mon éducation. Je savais pourtant, par expérience personnelle, qu'il était parfois difficile de résister aux tentations du diable. Avant la puberté, j'étais le plus souvent attirée par des garçons au visage poupin : Davy Jones des Monkees, Joey McIntyre des New Kids on the Block, ou Macauley Culkin dans *Maman, j'ai raté l'avion*, pourtant je savais que notre amour était impossible, il était bien trop vieux pour moi (j'avais neuf ans, il en avait dix). Ces garçons aux allures de chérubin n'avaient rien de menaçant et ils faisaient battre mon cœur. En grandissant, j'ai découvert deux personnages diaboliques me donnant des frissons un peu plus bas que dans le cœur : Jareth le roi des Gobelins, interprété avec désinvolture par David Bowie et sa braguette protectrice dans *Labyrinthe*, et Frank-N-Furter, interprété avec un plaisir évident par Tim Curry et son corset dans *The Rocky Horror Picture Show*.



« Les balais de sorcière étaient peut-être des godemichés psychotropes. »

Je me rends compte maintenant que ces personnages étaient deux hommes sexuellement ambigus et très maquillés, que certaines personnes trouveraient particulièrement indécents. Mais outre leur fluidité de genre, Jareth et Frank partageaient d'autres points communs : ces êtres surnaturels dépravés poussaient d'innocentes ingénues au crime – et ils étaient tellement beaux ! Je sais qu'ils étaient censés être cruels et diaboliques, mais moi, j'étais complètement sous le charme.

L'héroïne de *Labyrinthe*, Sarah, jouée par la jeune Jennifer Connelly, est une petite brune de quinze ans fascinée par la magie et le fantastique. Malheureuse parce qu'un soir on l'oblige à surveiller son jeune demi-frère, elle adresse une incantation à Jareth, le roi des Gobelins, en le suppliant de venir la débarrasser du petit Toby. À son grand dam, son vœu se réalise, et Toby est enlevé sous ses yeux. Pour réparer son erreur, elle part donc porter secours à son frère, emmené dans le labyrinthe qui conduit au palais de Jareth. Mais ce dernier installe toutes sortes de pièges et lui joue des tours pour la dérouter. Et il a aussi une autre motivation : il veut séduire Sarah et la mener à le vénérer pour l'éternité.

Dans une scène qui rappelle celle de la pomme empoisonnée dans *Blanche-Neige*, Sarah reçoit une pêche dans laquelle Jareth a injecté un hallucinogène, et elle tombe en transe. Elle rêve qu'on l'emmène à un bal masqué et que Jareth porte un masque à cornes. Ils dansent sur une chanson, *As the World Falls Down*, et Sarah est subjuguée, gardant la bouche entrouverte pendant les trois minutes de la scène. Soudain, une horloge retentit et elle sort de sa stupeur. Elle se réveille sur un tas d'ordures sans aucun souvenir de ce qui vient de lui arriver.

Avec le recul, avec mon esprit d'adulte, je réalise que la différence d'âge est troublante (Connelly avait quinze ans et Bowie presque quarante), et

bien entendu je trouve cela perturbant de voir une femme ingérer du rohypnol dissimulé dans un fruit. Mais, adolescente, je ne pensais pas à la dynamique des genres ni au consentement sexuel. Je me souviens que, quand j'ai vu *Labyrinthe*, c'était la première fois que je trouvais séduisant le méchant de l'histoire. Que ce soit bien ou mal, tout ce que je savais, c'est qu'il m'excitait. Et c'était le but du film. Le réalisateur, Jim Henson, avait voulu confier le rôle à une star de rock qui ait du charme et du sex appeal, et David Bowie correspondait tout à fait à ces critères (apparemment, Michael Jackson était aussi sur la liste d'Henson). Brian Froud, le concepteur artistique du film – et par ailleurs illustrateur de génie –, expliqua qu'ils avaient voulu faire de Jareth un mélange composite de tous les désirs de Sarah. Comme il le confiait au magazine *Empire* en 2016 : « Ce n'est pas la réalité que nous voyons, nous sommes à l'intérieur de la tête de la fille [...] Le costume de Jareth fait référence à toutes sortes de choses. Il y a le danger du voyou dans son blouson en cuir, qui évoque aussi l'armure de certains chevaliers germaniques ; des références à Heathcliff des *Hauts de Hurlevent* ; et le pantalon moulant évoque les danseurs classiques. Il est l'amalgame des fantasmes secrets de cette fille. »

Bien entendu, il s'agit plutôt de la projection des fantasmes d'un homme qui imagine ce qu'une jeune fille peut désirer – le fantasme d'un fantasme, en un sens. Mais, en ce qui me concerne, ils avaient mis dans le mille.

À la fin du film, Jareth et Sarah s'affrontent une dernière fois. Sarah bafouille des incantations magiques pour vaincre le roi des Gobelins et libérer son petit frère, mais elle ne se souvient pas de la fin exacte de la formule magique. Soudain, elle comprend ce qu'elle doit faire. Elle le regarde droit dans les yeux et lui dit : « Vous n'avez aucun pouvoir sur moi ».

Ces mots mettent un terme au pacte qu'elle avait fait avec Jareth (ils font aussi joliment écho aux paroles que Glinda adresse à la méchante sorcière de l'Ouest, dans *Le Magicien d'Oz*, ce qui ne gêne rien : « Vous n'avez aucun pouvoir ici. Partez ! »). Dans la scène suivante, Sarah se retrouve chez elle, à côté de son petit frère, bien à l'abri dans son berceau.

J'adore les costumes opulents de *Labyrinthe*, la magie d'Henson et les pantins de Froud, la bande sonore irrésistible (je continue à considérer *Underground* comme l'une des meilleures chansons de Bowie, et je n'hésiterai pas à en venir aux poings si vous osez dire le contraire). Je suis convaincue que le message féministe de l'histoire d'une jeune fille qui utilise sa jugeote pour sauver un petit garçon et se débarrasser d'un homme toxique compense les défauts du film. À ma connaissance, la quête de Sarah est l'un des premiers exemples de voyage du héros campbellien auquel j'ai été exposée, et dont le personnage principal était féminin.

Objectivement, le roi des Gobelins est un homme manipulateur qui jette son dévolu sur une jeune fille mineure, tout en se présentant lui-même en victime. Les dernières paroles que lui adresse Sarah sont un mantra victorieux et me donnent encore des frissons quand je les entends. Ces mots expriment parfaitement le message d'une femme, ou de n'importe qui d'autre d'ailleurs, qui prend enfin conscience de sa propre force et se libère. Mon esprit le reconnaît. Mon cœur aussi.

Et pourtant, une partie de moi pense encore que Bowie vaut peut-être la peine qu'on abandonne son petit frère.

Le Frank-N-Furter incarné par Tim Curry est encore plus gothique et plus dépravé que le roi des Gobelins de Bowie. Le *Rocky Horror Picture Show* est sorti sur les écrans en 1975, onze ans avant *Labyrinthe*, mais je l'ai découvert plus tard. Adolescente, je l'avais loué au club vidéo du quartier. Avec ses grosses lèvres rouges et ses caractères ensanglantés, la jaquette de la cassette vidéo m'intimidait un peu, mais je m'étais dit que j'arrêterais de regarder avant la fin si le film me faisait trop peur. C'était une comédie et ce fut là la première d'une série de surprises.

Frank-N-Furter ne ressemblait à aucun personnage que je connaissais. C'est un homme d'un bon mètre quatre-vingt avec de gros biceps, portant bas et jarretelles, chaussures à talons compensés vernies et bustier à paillettes. Il est sinistre, tout en étant séduisant, et motivé par une abondance de désir sexuel. Moitié docteur Frankenstein, moitié Dracula, il crée dans son laboratoire un esclave mâle nommé Rocky. Par ailleurs, il

couche avec ses visiteurs innocents, pourtant promis l'un à l'autre, Janet et Brad (interprétés respectivement par Susan Sarandon et Barry Bostwick), dans ce qui constitue sans doute l'un des premiers exemples de bisexualité au cinéma. Janet, en particulier, passe de la jeune femme rangée à une véritable obsédée sexuelle ; elle s'ébat dans le château en sous-vêtements, couche avec Rocky, compromet les liens sacrés de son futur mariage et contrarie son hôte. Tout au long du film, Frank est escorté par un groupe d'individus étranges et débauchés, et l'atmosphère de la demeure qu'ils partagent tient franchement des bacchanales. Dans un numéro musical clé, Frank chante :

« Abonnez-vous au plaisir absolu

Louvoyez sans les eaux tièdes des plaisirs de la chair

Des cauchemars érotiques sans limite

Et des rêves sensuels à chérir pour la vie –

Ne voyez-vous pas ?

Ne le rêvez pas – devenez-le... »

Au bout d'un moment, il devient clair que Frank est aussi un tyran et un meurtrier, et ses adeptes finissent par se rebeller, ce qui conduit à sa mort. Nos diables doivent être vaincus au bout du compte, surtout ceux qui sont les plus séduisants en apparence. Je me souviens avoir été tellement triste que Frank meure. Le monde semblait d'un coup bien moins intéressant sans sa démesure anarchique.

La défaite de Jareth et de Frank est parfaitement justifiée, car ce sont tous deux des êtres maléfiques et cruels, malgré leur sex-appeal. Je dois pourtant avouer que ces deux films m'ont laissé un goût pervers pour les histoires dans lesquelles le diable n'arrive jamais à ses fins mais où l'héroïne, elle, prend son pied !

ODE À LA FEMME LIBRE



L'historien Jules Michelet a bien compris l'attrait du prince des Ténèbres quand, en 1862, il écrit *La Sorcière*, dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre. Son opinion est qu'on ne peut pas reprocher aux femmes du Moyen Âge de s'être tournées vers le satanisme. Selon lui, elles étaient constamment harcelées et négligées, et on les traitait d'impures, alors pourquoi ne pas chercher une alternative plus libératrice ? Comme il l'explique lui-même : « Seuls le diable, l'allié des femmes depuis toujours et leur confident dans le jardin [d'Éden], et la sorcière, la créature perverse qui fait tout à *l'envers* et *sens dessus dessous*, en contradiction directe avec le monde de la religion, pensaient à la misère des femmes et osaient piétiner la tradition pour veiller à leur bien-être malgré leurs propres préjugés. »

Le merveilleux roman de Sylvia Townsend Warner *Laura Willowes*, publié dans sa version originale en 1926, s'inscrit dans la même démarche. À la mort de son père, Laura se retrouve seule. Nous sommes en 1902 et, célibataire à l'âge de vingt-huit ans, elle se voit obligée d'aller s'installer chez son frère, qui vit à Londres avec son épouse et ses deux filles. Elle devient tante Lolly (un nom qu'elle déteste) et regrette d'avoir à abandonner les activités qui lui étaient chères, comme la botanique, le brassage de la bière et la liberté de profiter de la nature. Elle trouve la vie londonienne mortellement ennuyeuse et déteste la routine, les mondanités et les obligations qu'on lui impose, d'autant qu'elle est désormais la gouvernante de ses deux nièces médiocres. Elle n'a jamais le temps de flâner seule car « elle était trop utile pour qu'on l'autorise à s'égarer. » Après une vingtaine d'années passées à honorer ses devoirs familiaux, et après la guerre, Laura a désespérément besoin de changement. Chaque automne, elle ressent une force indiscernable qui l'incite à fuir : « Son esprit essayait de saisir quelque chose qui échappait à son entendement, une sensation trouble et menaçante, et pourtant plaisante. » Avec le temps, elle s'habitue à cette « fièvre automnale récurrente » et tente de l'apaiser grâce à

de longues promenades au crépuscule et à des bouquets de fleurs rares, en attendant que la saison se termine.

Un jour, elle passe devant un étalage de fruits et légumes couvert de produits de la campagne. Elle commence à rêvasser de prunes, de navets et de confitures maison, en imaginant leur région d'origine. Elle achète une brassée de chrysanthèmes, et le fleuriste ajoute quelques branches de hêtre au bouquet. Laura se sent immédiatement envahie par la nostalgie : « Elles avaient l'odeur des sous-bois, des arbres qui bruissaient dans l'ombre comme ceux de la forêt qu'elle avait longée si souvent dans la campagne automnale de son imagination. »

Sans plus attendre, Laura, qui a maintenant quarante-sept ans, décide de partir vivre seule à la campagne. Elle s'apprête enfin à répondre à cet appel mystérieux. Malgré les protestations de son frère, elle s'installe dans un petit hameau du nom de Great Mop, où elle loue une partie de la maison d'une certaine madame Leak. Elle tombe vite amoureuse de sa nouvelle maison et s'éprend de la nature sauvage qui l'entoure, de son indépendance bourgeonnante.

Les choses se gâtent pourtant quand son neveu, Titus, vient habiter chez elle. Elle est submergée par la présence de ce jeune homme sociable et retombe rapidement dans son rôle de tante soumise. Mais elle rêve de retrouver sa vie indépendante et paisible, près des bois. Un jour où, pour une fois, elle arrive à se promener seule, elle s'écrie au milieu d'un champ : « Mais n'y a-t-il *personne* pour m'aider ? » Elle ressent un changement d'atmosphère et réalise que quelque chose – ou quelqu'un – l'a entendue. De retour chez elle, elle découvre un chaton blanc. Quand elle s'approche pour le caresser, il la griffe jusqu'au sang puis se roule sur lui-même pour s'endormir. C'est alors qu'elle se rend compte que : « Elle, Laura Willowes, en Angleterre, en l'an 1922, vient de signer un pacte avec le diable. » Ce chaton est son démon familier et elle est désormais une sorcière.

Dans la dernière partie du livre, elle participe à un sabbat où elle apprend que madame Leak ainsi que la plupart des habitantes de Great Mop sont elles aussi des sorcières. Dans les jours qui suivent, son neveu est

mystérieusement victime de plusieurs mésaventures, allant d'un bol de lait caillé à une attaque de guêpes. Il finit par tomber amoureux et quitte le village avec sa fiancée. Laura est enfin seule et se délecte de sa nouvelle identité de sorcière. Elle réalise que, déjà à Londres, Satan avait jeté son dévolu sur elle et que c'était lui qui l'avait attirée vers sa nouvelle liberté par la ruse. Elle l'appelle « le chasseur bienveillant », car même si elle a été sa proie, il l'a traitée avec douceur et c'est grâce à lui qu'elle a enfin trouvé le bonheur.

À la fin du roman, elle rencontre enfin le diable et lui dit qu'il l'a sauvée :

« Je pense que vous êtes une sorte de chevalier noir, qui erre la nuit et vole au secours des femmes oubliées [...] C'est pour cela que nous devenons sorcières : pour montrer le mépris pour l'idée qu'il ne faut pas prendre de risques dans la vie, et pour satisfaire notre passion pour l'aventure [...] On ne devient pas sorcière pour faire le mal, ni pour faire le bien d'ailleurs, telle une dame patronnesse sur son balai. C'est en fait pour échapper à tout cela – pour vivre sa propre vie. »

Laura Willowes fut un succès à sa sortie mais retomba dans l'ombre jusqu'à sa réédition dans le *New York Review of Books* soixante-treize ans plus tard, en 1999. Je ne l'ai personnellement découvert qu'en 2011. J'avais trente ans et il a vite trouvé sa place dans mon panthéon littéraire. J'ai été touchée par l'histoire d'une femme qui refuse le destin que la société cherche à lui imposer et qui ose considérer une autre voie. Son chasseur bienveillant n'est pas le méchant de l'intrigue. Au contraire, c'est lui qui la libère du carcan des conventions patriarcales. Elle était étouffée et il lui donne l'espace nécessaire pour réaliser pleinement son potentiel.

Cela me rappelle une autre femme qui écrivait à la même époque que Warner. Dans *Une chambre à soi*, son essai de 1929, Virginia Woolf écrit :

« Quand, toutefois, nous lisons l'histoire d'une sorcière noyée, d'une femme possédée par des démons, d'une guérisseuse vendant des herbes médicinales, ou même d'un homme remarquable qui avait une mère, je crois que nous sommes en présence d'une romancière perdue, d'une poétesse réprimée, d'une Jane Austen muette ou inconnue, ou encore d'une Emily Brontë qui aurait mis fin à ses jours dans la désolation de la lande ou aurait erré lamentablement par les chemins, en proie à la torture que son talent lui faisait subir. En fait, j'irais jusqu'à penser qu'Anon, qui a écrit tant de poèmes sans les signer, était souvent une femme. »

Je ne sais pas ce que fait Laura Willowes après sa rencontre avec son rédempteur diabolique. Peut-être écrit-elle des poèmes ou des livres, peut-être passe-t-elle simplement ses journées à errer dans les bois. Mais je suis heureuse que ce soit elle qui décide.

Citons pour finir une autre histoire de libération par l'œuvre du diable : un film d'épouvante de 2015, *The Witch*, de Robert Eggers. Entre conte folklorique et récit historique, le film est une excuse idéale pour explorer l'archétype de la sorcière. L'intrigue se déroule en Nouvelle-Angleterre, autour de 1630, et s'articule autour du personnage de Thomasin, une jeune adolescente puritaine à la peau délicate et aux cheveux de lin, qu'elle dissimule sous plusieurs épaisseurs de vêtements peu flatteurs, en bonne chrétienne qu'elle est. Le film commence alors que son père est chassé du village après une querelle religieuse. Il part avec sa femme et ses cinq enfants et bâtit leur propre ferme où ils souhaitent mener une existence humble, dévouée au Seigneur. Cette ferme est petite et isolée, près d'un champ aride, d'un ruisseau et d'un bois menaçant. Hormis les membres de la famille, leurs seuls compagnons sont un chien, un cheval, deux chèvres blanches et un bouc noir que les enfants nomment Black Phillip. Leurs journées sont exténuantes, ponctuées de prières ferventes et de lectures bibliques. Il y a toujours du bois à couper et du maïs abîmé à ramasser. Personne n'est plus dur à la tâche que Thomasin, à qui ses parents confient une liste de corvées sans fin, de la traite des animaux à la lessive, sans oublier la garde de ses jeunes frères et sœurs, y compris du petit dernier,

Samuel. Un jour, Thomasin joue à coucou avec le bébé près de l'eau, à l'orée du bois. Après avoir réussi à le faire rire à plusieurs reprises, elle retire sa main de devant ses yeux une dernière fois et est horrifiée par ce qu'elle voit : l'enfant a disparu. La scène suivante montre une vieille sorcière emballée dans une cape rouge qui court à travers les bois avec le bébé dans les bras jusqu'à sa cabane. S'ensuit un montage rapide et terrifiant : d'abord le bébé près du feu, puis la sorcière en train de préparer une potion sanguinolente qu'elle applique sur son corps nu et sur son balai et, enfin, on la voit s'envoler dans la nuit vers la lune. Il est clair que la sorcière s'est servie de l'enfant pour concocter son onguent. Le pauvre Samuel est maintenant de la purée de bébé.

Sur ces entrefaites, la famille de Thomasin commence à s'effondrer. Le stress engendré par la disparition du petit dernier, les circonstances éprouvantes de la vie rurale et la ferveur religieuse extrême des parents forment un nuage oppressant qui menace de tous les étouffer. Le développement sexuel de Thomasin est aussi une menace : son frère Caleb ne cesse d'observer sa poitrine naissante, et leur mère commence à la tenir pour responsable du moindre problème. Les parents décident donc de l'envoyer travailler comme servante dans une autre famille. Mais avant, Thomasin et Caleb partent à cheval dans la forêt, déterminés à trouver une autre solution. Ils découvrent un lièvre mort dans un piège posé par leur père et s'en réjouissent, conscients que cette nourriture supplémentaire est une aubaine pour la famille. Sur le chemin du retour, ils croisent un autre lièvre – sans doute le démon familial de la sorcière, voire l'enchanteresse elle-même ayant pris la forme de l'animal – qui effraie le cheval et le chien. Thomasin et son frère sont soudain séparés : la jeune fille tombe de cheval et perd connaissance après s'être cogné la tête, tandis que Caleb court après le lièvre et subit une attaque d'un tout autre genre. Il tombe sur la cabane, et une belle femme brune, très plantureuse, lui ouvre la porte. Elle l'embrasse avec passion et l'on voit son bras, maintenant ratatiné, l'attraper par derrière. C'est évidemment la sorcière, qui a changé son apparence, et Caleb est en péril ; son péché de luxure l'a entraîné vers un destin bien sombre. Quand il retourne à la ferme, il est nu et dans une sorte de transe.

Ses mâchoires semblent bloquées, et ses parents retirent une pomme de sa bouche. Après des heures de prières et de saignées, il finit par mourir. Sa mère est à la fois désespérée et furieuse. Elle est convaincue que son fils a été victime de la sorcellerie et accuse Thomasin d'être la sorcière responsable du sort de Caleb. La jeune fille s'en défend et accuse à son tour son frère et sa sœur, qui sont jumeaux, disant qu'ils parlent au bouc, Black Phillip. Leur père, exaspéré, enferme ses trois enfants dans la chèvrerie et enterre Caleb. Les choses vont alors de pire en pire : la sorcière, dont on voit la bouche couverte du sang des chèvres, apparaît dans l'abri. Le lendemain matin, le père trouve la chèvrerie ouverte et Thomasin prostrée à terre. Les deux chèvres blanches sont mortes, les jumeaux ont disparu, et le bouc s'est échappé. Le crescendo de violence qui s'ensuit conduit les deux parents à leur perte. Le père, attaqué par Black Phillip, trébuche près d'un tas de bois qui s'effondre sur lui. Sa femme tente de tuer Thomasin en l'étranglant, et celle-ci se défend en plantant une hache dans le crâne de sa mère.

Tous les membres de sa famille ayant soit disparu soit trouvé la mort, Thomasin se retrouve seule. Elle regarde vers les bois, puis retourne dans la chèvrerie, quitte ses vêtements ensanglantés et s'endort en chemise. Quand elle se réveille, la nuit est tombée. Les cheveux défaits et une torche à la main, elle se dirige vers Black Phillip.

THOMASIN : Black Phillip, je t'en conjure, parle-moi !

BLACK PHILLIP : Que veux-tu ?

THOMASIN : Que peux-tu me donner ?

BLACK PHILLIP : Aimerais-tu le goût du beurre ? Une belle robe ?

Puis vient la réplique la plus célèbre du film :

BLACK PHILLIP : Aimerais-tu vivre avec délice ?

Il lui demande si elle voit un livre devant elle, puis lui dit de se déshabiller. On le voit – ayant pris forme humaine – poser ses mains sur les épaules nues de la jeune fille. Elle dit qu'elle ne sait pas écrire son nom et il guide sa main.

Après cet échange, Thomasin part dans la forêt. Elle aperçoit un cercle de femmes nues qui dansent frénétiquement autour d'un feu, puis lévitent au-dessus du sol. Gros plan sur le visage de Thomasin. Elle rit et frissonne d'extase, tandis que les flammes éclairent sa peau nue, tachée de sang. Elle s'élève dans les airs, au-dessus de la cime des arbres, les bras écartés comme des ailes.

La fin de ce film a été interprétée de multiples façons. Pour certains, c'est une tragédie : toute la famille de Thomasin s'est retournée contre elle avant de succomber à une force surnaturelle maléfiques, puis c'est à son tour d'être possédée par le diable, confirmant que les soupçons de sa famille étaient bien fondés. Elle est orpheline et n'a pas d'autre choix que de se tourner vers Satan, ce qu'elle finit par faire. En surface, *The Witch* raconte la chute d'une jeune fille innocente, délaissée par l'Église et par sa communauté. Une fois abandonnée à son triste sort, elle se jette dans les bras du diable. C'est peut-être un conte moral, ou du moins un fantasme pervers montrant ce qui se produit quand on ne contrôle pas le pouvoir d'une femme.

À mon avis, toutefois, cette analyse trahit le personnage de Thomasin et le scénario d'Eggers. Jusque-là, la jeune fille a toujours été prise au piège dans une existence empreinte de violence. Tout au long du film, elle est brutalisée par ses parents, qui la jugent responsable de toutes les épreuves qu'ils subissent. Elle n'est pas en sécurité ; elle est traitée comme un cheval de labour et sa famille est prête à la vendre à une autre quand elle craint qu'elle ne soit dangereuse. La sexualité de tous les membres de la famille est réprimée par des coutumes religieuses strictes, et ils sont privés de tout : de nourriture, de plaisir et de toute pratique cathartique. C'est à cause de l'orgueil et des croyances puritaines de son père qu'ils ont été bannis par la communauté. C'est lui qui a placé sur eux les chaînes du fanatisme et du

littéralisme biblique, et c'est par sa faute qu'ils sont forcés de vivre dans des conditions accablantes. Le fait que Thomasin devienne son souffredouleur est une allégorie astucieuse de la façon dont les autorités patriarcales et religieuses ont si souvent puni les femmes pour les méfaits des hommes. Thomasin vit déjà un enfer. Après tout ce qu'elle a subi, comment pourrait-elle refuser l'offre de Black Phillip, qui lui promet une vie plus luxueuse en échange de son âme éternelle ? Si on vous promettait une vie de délices, vous signeriez sans doute aussi.

L'enchanteresse sylvestre d'Eggers est une image composite réussie qui reprend de multiples préconceptions au sujet de la sorcière : elle est tour à tour une vieille mégère, une tentatrice, une créature nocturne, une meurtrière, une servante du diable et, pour finir, une jeune femme indépendante et consciente de sa sexualité. C'est peut-être le personnage négatif de l'histoire, mais elle semble être celle qui s'amuse le plus. Quand Thomasin devient elle-même sorcière, cela marque peut-être sa chute. Mais au moins, elle chute vers le haut.

Dans la dernière image du film, elle a les bras ouverts comme si elle était sur la croix, peut-être sacrifiée à un dieu impie aux allures de bouc. Mais la crucifixion ne conduit-elle pas à la résurrection ? Elle vole, souriante et plus libre qu'elle ne l'a jamais été. Et en la regardant, moi aussi, j'ai ressenti un sentiment de libération.



« La sorcière est tour à tour une vieille mégère,
une tentatrice, une créature nocturne, une
meurtrière, une servante du diable et, pour finir,
une jeune femme indépendante et consciente de
sa sexualité. »

En fin de compte, ces diverses fictions méphistophéliques posent les mêmes questions : dans quelle mesure ces femmes sorcières ont-elles leur libre arbitre ? N'ont-elle pas simplement échangé une prison patriarcale

pour une autre ? Après tout, autant que je sache, le diable est un mâle, et maintenant il est leur maître et leur gardien. Le phallocentrisme doit-il aussi exister en enfer ? Mais, à mon avis, c'est une simplification outrancière. Je pense que ces histoires de diable et de sorcières représentent quelque chose de plus complexe, car elles constituent un commentaire sur l'idée fallacieuse de la déficience féminine. Elles ouvrent une porte sur un autre imaginaire : un monde où les femmes peuvent vivre sans contraintes et sans vergogne. Dans ces différents récits, la sorcière s'embrase enfin, non dans les flammes du bûcher mais en se laissant envahir par son feu intérieur.

»»» — CHAPITRE 4 — «««

UN CORPS QUI DÉRANGE

Lors de l'inauguration de son exposition d'autoportraits en 2012, l'artiste de renommée internationale Tracey Emin déclarait : « Mon travail est motivé par le désir de ne pas avoir d'enfants. Dans notre société, une femme qui ne veut pas avoir d'enfants est un peu considérée comme une sorcière. » Et elle n'a pas tort. Les femmes qui n'ont pas d'enfants sont un sujet d'inquiétude. *A-t-elle un problème physique ? Y a-t-il quelque chose qui ne va pas psychologiquement ? Est-elle envieuse de ma famille ? Est-ce qu'elle nous veut du mal ?* Au mieux, une femme en âge d'être mère, ou plus âgée, qui n'a pas d'enfants intrigue. Au pire, elle est vue comme une transgression de l'ordre naturel.

C'est un tabou qui ne m'est pas étranger, car je suis moi-même une femme mariée, âgée d'une trentaine d'années, et j'ai choisi de ne pas devenir mère. Après des années de discussion avec mon mari, mes amis, mon psychologue, mes divinités et moi-même, j'ai réalisé que ma décision de ne pas avoir d'enfants repose à la fois sur des motifs très complexes et sur la raison la plus simple du monde. Elle se résume en quelques mots : mon désir de ne pas avoir d'enfants est plus fort que mon désir d'en avoir. Il y a de plus en plus de femmes dans mon cas. Selon un sondage mené par Pew Research en 2017, près d'une Américaine en âge de procréer sur cinq n'a pas d'enfants, contre une sur dix dans les années 1970. Et pourtant, nous sommes encore considérées comme anormales. Nous

occupons une zone très particulière de la féminité à la fois merveilleusement paisible et sujette à des confrontations houleuses. Ces dernières années, il m'a fallu subir des conversations à cœur ouvert involontaires avec des membres de la famille inquiets, des plaisanteries un peu déplacées de la part de mes collègues, ainsi que des échanges intenable avec des étrangers qui pâlisent et essayent de faire marche arrière quand ce qu'ils croyaient être un sujet de conversation banal – « Quel âge ont vos enfants ? » – les pousse soit à s'excuser, soit à paniquer en suggérant : « Et si nous changions de sujet ? » Il y a aussi les connaissances qui défendent fermement leurs propres choix, me disent à quel point ils sont heureux d'être parents et m'expliquent que c'est la chose la plus importante et la plus enrichissante qu'ils aient accomplie. Il y a ceux qui suggèrent d'un ton nostalgique que je changerai peut-être d'avis, comme si j'avais raté l'aspect « important et enrichissant » en faisant ma liste de pour et de contre. Dans ces moments-là, on me traite comme une faille dans un logiciel. Ou, pire : je fais pitié.

Je pense aux sorcières avec lesquelles j'ai grandi, aux créatures de la forêt et aux diseuses de bonne aventure qui peuplaient les contes de fées que j'aimais tant quand j'étais plus jeune. Il y a la mère Gothel, qui enferme Raiponce dans une tour parce que le père de l'enfant a volé des légumes dans son jardin. Il y a la sorcière d'Hansel et Gretel, qui attire les enfants dans sa maison en pain d'épices pour les faire cuire et les dévorer – elle doit préférer le salé. Il y a la sorcière (techniquement une méchante fée) de *La Belle au bois dormant* – baptisée Maléfice dans le dessin animé de Walt Disney en 1959 – qui, n'ayant pas été invitée au baptême de la princesse, lui jette un sort : elle se piquera le doigt sur le fuseau d'un rouet et en mourra. Dans le livre de Roald Dahl de 1983 *Sacrées Sorcières*, il y a la Grandissime Sorcière – interprétée par Anjelica Huston dans l'adaptation cinématographique de Nicola Roeg en 1990 –, qui entretient le projet diabolique de transformer tous les enfants d'Angleterre en souris pour que leurs professeurs les exterminent sans savoir qui ils sont.

« LES FEMMES SANS ENFANTS SONT DES COUPABLES IDÉALES »



Toutes ces protagonistes ont un point commun : elles ne font pas partie d'une unité familiale et n'ont pas d'enfants. Elles s'emportent et cherchent à kidnapper, assassiner ou dévorer la progéniture des autres, ce qui est, à n'en pas douter, inspiré par la sorcière du Moyen Âge, tueuse d'enfants et inconditionnelle du balai. Les femmes sans enfant ayant des pouvoirs diaboliques sont des coupables idéales. D'après Marilynne K. Roach, spécialiste de Salem, être mariée mais sans avoir un nombre d'enfants suffisant était, en 1692, une raison courante d'être accusée de sorcellerie. John Demos, auteur de *The Enemy Within : A Short History of Witch-Hunting*, explique que lorsqu'une femme était accusée de sorcellerie, « son expérience familiale pouvait également inclure une progéniture plus réduite que les attentes. Les accusées avaient souvent moins d'enfants que la moyenne ; parfois aucun ». Il était courant de penser que c'était la jalousie entretenue par une sorcière à l'égard des familles nombreuses qui la poussait à leur jeter un sort, pour les punir d'avoir ce qu'elle était supposée vouloir. Et même si les études sur la fécondité et les connaissances médicales en général ont beaucoup progressé depuis, le concept de l'anti-mère monstrueuse n'a pas disparu. Aujourd'hui encore, à une époque où l'on révere pourtant le libre arbitre, le choix de ne même pas *essayer* d'avoir des enfants reste suspect. Égoïste, traumatisée, chétive, trop axée sur sa carrière – quels que soient les qualificatifs, l'implication est qu'une femme qui ne veut pas d'enfants est déficiente, et par conséquent destructrice.

Aux États-Unis en particulier, la pression de procréer se manifeste dans tous les domaines de la vie d'une femme. Le gouvernement joue sa part en limitant son accès à la contraception et en remettant sans cesse en cause son droit de prendre des décisions pour son propre corps (cela étant dit, il faut avouer qu'il ne soutient pas non plus très activement les jeunes mères. Les États-Unis sont le seul pays du monde développé où le congé de maternité n'est pas une obligation légale pour les employeurs et celui, en outre, où le

taux de décès en couches est le plus élevé). Le christianisme, religion prédominante aux États-Unis, considère une mère – vierge de surcroît – comme la femme idéale. Et n’oublions pas le message que font constamment circuler les médias – et bien entendu, les cercles familiaux et sociaux de chacune : une femme en bonne santé aura des enfants un jour ou l’autre.



**« Aujourd’hui encore, à une époque où l’on révere
pourtant le libre arbitre, le choix de ne même pas
essayer d’avoir des enfants reste suspect. »**

Au fur et à mesure que je prends de l’âge, tout semble vouloir me rappeler les enfants que je n’ai pas : quand je passe du temps avec des amis et leur famille ; quand je me promène dans notre quartier jonché de poussettes ; quand je regarde le moindre film ou la moindre série télé au sujet d’une trentenaire qui essaie d’équilibrer sa vie professionnelle et familiale, qui tente désespérément de tomber enceinte avant que ses ovaires ne fonctionnent plus, ou encore qui lutte contre l’adversité pour montrer à ses enfants que « Maman est un héros ». Ces divers scénarios sont, à n’en pas douter, parfaitement nobles et propres à de nombreux rebondissements, et je me laisse souvent prendre à l’intrigue avec plaisir. Mais j’apprécie aussi un modèle féminin alternatif, et c’est ce que peut apporter la sorcière. Les histoires de sorcières s’attardent rarement sur le désir de devenir mère. Les sorcières sont bien trop occupées à faire d’autres choses.



Ne croyez pas que je sois totalement dénuée d’instinct maternel pour autant. L’amour que j’éprouve pour les enfants de mes amis est immense, et leurs

parents sont des êtres humains particulièrement remarquables et d'une grande ouverture d'esprit. Ils apprécient ce que je peux apporter à leurs enfants : la promesse que, dans certaines parties de leur univers, même chez les adultes, il y a une place pour l'enchantement. Les filles de mes amis, en particulier, semblent attirées par mes pratiques ésotériques, et quand elles viennent chez nous, elles aiment jouer avec mes cristaux et mes grimoires (et bien entendu avec la collection de jouets Star Wars de mon mari). Il y a quelques semaines, une de mes copines de huit ans, Emma, a confié à son père : « Quand je suis avec Pam, je crois à la magie. » Elle m'aide à, moi aussi, croire à la magie.

Certaines de mes sorcières de fiction préférées ont beau ne pas avoir d'enfants, elles veillent quand même sur le bien-être des plus jeunes. Comme Juniper dans la série *Wise Child* que j'adore, elles deviennent une figure maternelle dans un contexte de « famille reconstituée » – des tantes ou des tutrices qui découvrent une nouvelle sorte de magie quand elles prennent les enfants des autres sous leurs ailes. *Maléfique*, dans la réinterprétation de *la Belle au bois dormant* par les studios Disney en 2014, avec l'irrésistible Angelina Jolie dans le rôle-titre, est un autre exemple intéressant. Au début du film, elle est la méchante assoiffée de vengeance, mais elle devient la protectrice de la princesse à laquelle elle avait elle-même jeté un sort. C'est *son* baiser d'amour – et non celui d'un prince – qui rompt le charme et délivre la princesse.

La gouvernante Mary Poppins est une autre de ces demi-mères, et elle a un passé bien plus ancré dans la sorcellerie que certains ne le pensent. Sa créatrice, P. L. Travers – d'après ce qu'on raconte, elle-même une femme fort peu conventionnelle –, était une disciple de plusieurs maîtres spirituels, tels G. I. Gurdjieff, et comptait parmi ses amis les poètes William Butler Yeats et George William Russell (plus connu sous le pseudonyme Æ), grands créateurs de mythes. Selon la biographe de Travers, Valerie Lawson, « [Elle] confia à Æ que son esprit débordait d'histoires fantastiques au sujet d'une sorcière dont le balai volait aussi bien grâce à la magie blanche qu'à la magie noire ». Æ l'encouragea et lui dit qu'elle devrait écrire un livre qui

regrouperait ses nombreux centres d'intérêt spirituels, qu'elle pourrait appeler *The Adventures of a Witch*. Travers avait déjà écrit quelques récits fantastiques pour enfants, dont un en 1926 qui s'appelait *Mary Poppins et le marchand d'allumettes*. C'est l'histoire d'une gouvernante qui passe un moment magique avec Bert, marchand d'allumettes et artiste de rue, pendant lequel ils sont transportés à l'intérieur d'un de ses dessins. Quand elle rentre s'occuper des enfants qui sont à sa charge, ils lui demandent où elle était. « Au royaume des fées », leur répond-elle. Quand ils insistent pour avoir des détails, ils s'étonnent que ce royaume des fées ne corresponde pas à celui des contes qu'ils connaissent. « J'imagine, explique Mary Poppins, que chacun a son propre royaume des fées ! »



« La gouvernante Mary Poppins est une autre de ces demi-mères, et elle a un passé bien plus ancré dans la sorcellerie que certains ne le pensent. »

Plusieurs années plus tard, Travers décida de réutiliser le personnage de Mary Poppins, mais cette fois en instillant davantage d'éléments de sorcellerie comme l'avait suggéré Æ. À sa requête, elle incorpora plus de mythologie et plus d'objets magiques. Et contrairement aux charmants protagonistes de sa nouvelle de 1927 (et à la sautillante Julie Andrews du film de Disney, que Travers détestait), dans la version longue sa Mary Poppins est sévère, capricieuse et vaniteuse malgré son allure austère. Dans le roman d'origine, Mary Poppins arrive au 17, allée des Cerisiers, portée par le vent de l'est (l'est étant la direction du renouveau, comme le savent tous les fans de magie). Elle entraîne les enfants dont elle s'occupe, Jane et Michael, dans toutes sortes d'aventures miraculeuses impliquant un goûter en pleine lévitation, des vaches enchantées et une fille-étoile qui brille de tous ses feux – l'une des Pléiades venue sur terre pour faire ses courses de Noël.

Dans l'un de mes chapitres préférés, l'anniversaire de Mary tombe le soir de la pleine lune et elle emmène les enfants au zoo pour une célébration nocturne. Ils y rencontrent plusieurs animaux dotés de la parole qui traitent Mary comme leur invitée d'honneur. L'Hamadryade – un cobra royal – l'appelle « cousine » et lui offre une peau de serpent. Les animaux forment un cercle autour de Mary et se balancent au son du sifflement de l'Hamadryade : « Oiseau, bête, pierre et étoile, nous ne faisons qu'un... Enfant, serpent, étoile et pierre, ils ne font qu'un. » Les enfants commencent à se balancer aussi, entraînés dans le rituel, jusqu'à ce qu'ils s'endorment, en transe. Quand ils se réveillent le lendemain, Jane et Michael interrogent Mary sur les événements étranges de la nuit précédente. Faisant l'innocente comme toujours, elle leur répond qu'elle ne sait absolument pas de quoi ils parlent et leur dit de finir leur petit déjeuner au plus vite. Les enfants pensent que c'était un rêve jusqu'à ce qu'ils remarquent une ceinture en peau de serpent autour de la taille de Mary. Ce chapitre a indéniablement des relents de paganisme : la pleine lune, la danse en cercle et le chant des animaux, ou encore les origines reptiliennes de Mary. Quand, à la fin du livre, elle quitte les enfants, le parapluie dont elle se sert pour voler pourrait tout aussi bien être un balai...

Je préfère de beaucoup ce roman de 1934 au film de 1964. L'héroïne y est complexe et ensorcelante ; malgré son attachement aux enfants, le sentiment de soi qu'elle entretient est suffisamment fort pour qu'elle sache qu'il est temps de partir. Les deux enfants l'aiment et elle les a changés, mais ils savent qu'ils la reverront un jour (les sept romans et les deux films qui suivent leur donnent d'ailleurs raison). C'est ce genre d'influence que je voudrais avoir sur les enfants que je connais. Débarquer dans leur vie avec beaucoup de magie et de dévotion, mais avoir la liberté de partir quand le vent tourne. J'ai la chance d'avoir ce choix.



UN CORPS QUI SOIGNE



Si seulement c'était aussi simple. Mon corps est à moi, et je devrais donc pouvoir décider de l'usage que j'en fais. Mais il est choquant de constater à quel point la question de savoir si une femme va devenir mère, quand et comment, reste controversée. C'est en partie parce que le corps de la femme est traditionnellement considéré comme « autre », une terre pleine de cavernes profondes et de lagons inexplicables. L'état féminin est vu comme une aberration immédiate par rapport aux normes masculines dominantes.

Et les personnes qui se spécialisent dans la santé féminine sont suspectes par association, surtout si ce sont des femmes. Aider une autre femme à soigner son corps chaotique est un motif suffisant pour se voir attribuer des qualités occultes.

Dans leur traité *Sorcières, Sages-femmes et Infirmières*, publié en 1973, Barbara Ehrenreich et Deifre English exposent l'évolution à travers l'histoire des soins naturels dispensés essentiellement par des femmes vers un système médical institutionnalisé par des hommes. Selon elles : « La chasse aux sorcières a eu un effet durable : une partie de la femme est depuis restée associée à la sorcière et une aura de contamination a perduré – particulièrement autour de la sage-femme et des autres guérisseuses. » Les sages-femmes savaient quelles herbes administrer pour contrecarrer les complications de la grossesse, pour accélérer et faciliter l'accouchement, et pour stimuler la montée du lait. Elles avaient aussi appris à utiliser des plantes pour traiter les problèmes gynécologiques, ainsi que pour éviter les grossesses ou provoquer un avortement. Comme « ces problèmes de femme » étaient traités à huis clos, et comme les sages-femmes et les guérisseuses étaient en possession de connaissances « secrètes », elles étaient puissantes mais on se méfiait d'elles.



**« Aider une autre femme à soigner son corps
chaotique est un motif suffisant pour se voir
attribuer des qualités occultes. »**

Au début du *Malleus Maleficarum*, notre macho préféré qui voyait Satan partout, Heinrich Kramer, explique qu'il va partager des informations « en particulier en ce qui concerne les sages-femmes, qui sont plus maléfiques que quiconque ». Et il tient sa promesse, vu qu'il entache leur réputation tout au long du texte, notamment dans une section intitulée « Les sorcières qui sont sages-femmes de diverses façons tuent l'enfant conçu dans le ventre en l'avortant ; ou si elles ne le font pas, elles offrent les enfants nouveau-nés au diable ». Contrairement à ce qu'il pense des autres sorcières, Kramer ne considère pas que les sages-femmes soient une menace à cause de leur appétit charnel – même si certaines de leurs patientes ont sans doute fauté – mais parce qu'elles sont spécialistes de la physiologie féminine. Elles pourraient contrôler ses fluctuations et aider à créer la vie, ou au contraire y mettre un terme par des mesures préventives ou abortives.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les sages-femmes étaient facilement soupçonnées de sorcellerie. Si un bébé mourait pendant l'accouchement ou peu après, la sage-femme chargée de faire venir l'enfant au monde n'était-elle pas la responsable toute trouvée ? Si quelqu'un ne survivait pas à une maladie, peut-être était-ce parce que la guérisseuse qu'il avait consultée lui avait jeté un sort. Les connaissances médicales du commun des mortels étaient limitées, mais nombreux étaient ceux qui croyaient à la sorcellerie. Il était donc parfaitement envisageable que des forces surnaturelles – et la sage-femme-sorcière qui savaient les invoquer – soient responsables de ces décès tragiques.

Cela étant dit, selon des études récentes, rien ne tend à prouver que de nombreuses sages-femmes aient été persécutées pendant les chasses aux sorcières. Certes, elles ont progressivement été éclipsées par des docteurs masculins, mais cela est sans doute davantage dû au développement

d'institutions universitaires et gouvernementales patriarcales. Et c'est logique : les connaissances des sages-femmes était transmises de femme en femme. Une fois que les hommes ont pris le contrôle des universités et des hôpitaux, les femmes ont été plus ou moins exclues du secteur médical (ce qui explique sans doute pourquoi il a fallu attendre 1998 pour que l'anatomie du clitoris soit décrite de façon complète et exacte – merci docteur Helen O'Connell !). Le nombre de sages-femmes n'a pas diminué parce qu'elles avaient fini sur le bûcher, mais simplement parce que c'étaient des femmes, exclues et ignorées.

Ce qui est frappant, toutefois, c'est que *l'idée* que les sages-femmes étaient sorcières a perduré jusqu'à nos jours. Que ce soit de la désinformation ou du romantisme, c'est un concept qui a la vie dure. Aujourd'hui, les femmes qui souhaitent prendre le contrôle de leur corps, ou celles qui aident les autres dans cette démarche, font encore frémir les conservateurs.



« L'idée que les sages-femmes étaient sorcières a perduré jusqu'à nos jours. »

Alors que j'écris ce livre, Trump et son administration s'en prennent sans relâche à la contraception et au planning familial, ce qui a conduit l'activiste sexagénaire Cecile Richards, alors présidente de la Planned Parenthood Federation, à déclarer sur CNN en mai 2018 que « cette administration est la pire que j'ai connue pour les femmes ». Non seulement Trump semble soutenir la promesse du vice-président qui souhaite que « Roe vs Wade [NDT : un arrêt sur la question de la constitutionnalité des lois qui criminalisent ou restreignent l'accès à l'avortement] soit, comme il se doit, jeté dans les oubliettes de l'histoire », mais il est aussi le premier président au pouvoir à être le principal intervenant du gala annuel de Campaign for Life, organisé par l'association anti-avortement Susan

B. Anthony List. Par ailleurs, les juges qu'il a nommés pour la Cour suprême ont la réputation d'être également contre l'avortement.

Si les membres du parti conservateur s'insurgent contre l'avortement, ils ne semblent pas plus favorables aux mesures fiables de prévention de la grossesse. L'accès à la contraception féminine en général est menacé par la pression qu'exerce la droite religieuse. En novembre 2018, l'administration de Trump a publié deux décrets qui permettent aux employeurs, aux universités et aux caisses d'assurance maladie de refuser le remboursement des méthodes contraceptives en cas d'objections morales ou religieuses.

Plus tôt dans l'année, le ministère de la Santé américain avait annoncé qu'il soutiendrait les programmes d'éducation sexuelle prônant l'abstinence comme méthode principale de prévention des grossesses adolescentes en leur accordant des fonds. C'était sans compter le fait que de nombreuses études aient prouvé que cette pratique est parfaitement inefficace – surtout si on la compare à l'utilisation de la contraception.

Législation mise à part, il est navrant que plusieurs figures politiques aient fait des déclarations qui montrent une incompréhension totale du fonctionnement de la physiologie féminine, ou avancé des remarques désobligeantes sur la sexualité des femmes en général. Quand, en 2012, une chaîne de télévision de St Louis a demandé au représentant du Missouri, Todd Akin, s'il pensait que l'avortement se justifiait en cas de viol, il a répondu : « S'il s'agit vraiment d'un viol, le corps de la femme a des moyens d'essayer de tout bloquer. » Foster Friess, un donateur généreux du parti républicain, aurait, quant à lui, déclaré : « Vous savez, à mon époque, on utilisait l'aspirine Bayer comme contraceptif. Les nanas la mettait entre leurs cuisses et ce n'était pas très cher. » La même année, Sandra Fluke, une étudiante en droit à Georgetown, fit la une quand elle délivra un discours devant un comité démocrate du Congrès pour expliquer pourquoi les étudiantes féminines ne devraient pas se voir refuser le remboursement des contraceptifs par cette université catholique. En réaction à son intervention, le présentateur de télévision Rush Limbaugh a déversé cette diatribe illogique et misogyne :

« Qu'est-ce que cela révèle sur l'étudiante Susan Fluke [*sic*], si elle se présente devant un comité du Congrès et, en gros, déclare qu'elle devrait être payée pour avoir des rapports sexuels ? Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que c'est une pute, pas vrai ? C'est une prostituée. Elle veut être payée pour baisser. Elle baise tellement qu'elle n'a pas les moyens de payer ses contraceptifs. Elle veut que vous et moi, et tous les contribuables, payions pour qu'elle s'envoie en l'air. Qu'est-ce ça fait de nous ? Des proxénètes. »

Nous avons déjà évoqué, dans le chapitre précédent, la sexualité féminine comme étant une force satanique, je ne vais donc pas ouvrir à nouveau la boîte de Belzébuth. Mais il y a une autre implication qui se cache insidieusement derrière les arguments contre la contraception et qui nous ramène à un concept que nous avons déjà mentionné : l'idée qu'une femme n'a de valeur que si elle se reproduit ; par conséquent fornicer pour le plaisir et sans avoir l'intention de procréer est une attitude honteuse et dénaturée. Comme de nombreuses auteures féministes l'ont souligné, cette démarche de la pensée n'est pas uniquement rationalisée selon le point de vue de la moralité religieuse, mais répond aussi à un « pragmatisme » économique. Dans son livre de 2004 *Caliban et la sorcière : femmes, corps et accumulation primitive*, Silvia Federici expose une théorie selon laquelle la chasse aux sorcières était en partie une façon de punir toute femme qui ne se reproduisait pas et donc ne contribuait pas à la croissance de la force de travail capitaliste. Elle ajoute que c'était une préoccupation importante en Europe, à la fin du XVIII^e siècle, alors que la population déclinait : « Dans ce contexte, il semble plausible que la chasse aux sorcières ait été, dans une certaine mesure, une tentative de criminaliser le contrôle des naissances et de placer le corps de la femme, et son utérus, au service de la croissance de la population et de la production et de l'accumulation de la main-d'œuvre. »

Vous pouvez penser que c'est immoral ou juste égoïste, il n'en est pas moins vrai que les femmes ont des relations sexuelles pour bien d'autres raisons que faire des bébés, et que pouvoir le faire sans tomber enceinte est important pour elles. En juillet 2018, l'Institut Guttmacher a publié des

statistiques indiquant que « plus de 99 % des Américaines âgées de quinze à quarante-quatre ans sexuellement actives ont déjà utilisé au moins une méthode de contraception » – et, notons-le, cela inclut très certainement des femmes ayant des enfants ou souhaitant en avoir un jour. Nier aux femmes l'accès aux contraceptifs, c'est les empêcher de choisir si et quand elles veulent devenir mère, alors que cette décision a un impact sur chaque aspect de leur vie, de leur mobilité économique à leur santé mentale et physique. Nous avons fait bien des progrès depuis que les femmes consultaient une sage-femme en cachette pour tout ce qui concernait leur système reproductif. Plus de cinq cents ans après que Heinrich Kramer a déclaré que les sages-femmes étaient pires que les sorcières, les consommatrices et les pourvoyeurs de soins féminins sont toujours dénigrés et attaqués. Certains considèrent encore que les femmes ne devraient pas pouvoir décider de ce qu'elles veulent faire de leur corps et de leur vie. Et si cela n'est pas diabolique...

CORPS FÉMININ, CORPS ÉTRANGE, CORPS MONSTRUEUX



Puisque nous évoquons les tabous liés au corps féminin et à la sorcière, il semble difficile de ne pas aborder quelques détails plus crus. Beaucoup des ingrédients censément utilisés en sorcellerie sont toxiques, ou du moins dérangeants ; outre les parties de nouveau-nés susmentionnées, ils incluent toutes sortes d'animaux, de plantes vénéneuses et de substances biologiques humaines, ongles, cheveux, urine, larmes et sang. Les liquides organiques ont toujours été considérés comme totalement magiques, et par conséquent dangereux. Comme l'a écrit l'anthropologue Mary Douglas en 1966, dans *De la souillure : essai sur les notions de pollution et tabou* (2005 pour l'édition française) : « Tous les confins sont un risque [...] Il est donc logique que les orifices du corps symbolisent ses points les plus vulnérables. Toute substance qui s'en échappe est de toute évidence menaçante. »

De tous les liquides organiques et de toutes les substances que le corps produit, aucun n'est sans doute plus craint ou méprisé que le sang

menstruel. Que ce soit parce que ce sang signale qu'une femme n'est pas enceinte (Horreur, malheur !) ou parce qu'on pense à tort qu'il est malsain, les menstruations sont tabous dans de nombreuses cultures depuis des siècles – et la conviction qu'une femme qui a ses règles est impure ou instable persiste encore de nos jours. Dans la Bible, le livre de Lévitique 15 : 19-30 explique que, pendant qu'une femme a ses règles, toute personne ou chose qu'elle touche est souillée ; et dans le Coran, la sourate Al-Baqarah 2 : 222 dit aux hommes de ne pas toucher une femme pendant cette période du mois jusqu'à ce qu'elle soit « purifiée ».

C'est l'auteur et historien romain Pline l'Ancien qui a popularisé le premier l'idée que les menstruations des femmes lui donnaient des pouvoirs de magie noire. À la fin du 1^{er} siècle, dans le trente-septième volume de son *Histoire naturelle* (*Naturalis Historia*), il écrit :

« Le contact avec le sang menstruel des femmes aigrit le vin, affaiblit les récoltes, tue les greffes, assèche les graines du jardin, fait tomber les fruits des arbres, ternit la surface des miroirs, attaque l'acier et l'éclat de l'ivoire, fait mourir les abeilles, fait rouiller le fer et le bronze et remplit l'air d'une odeur nauséabonde. Les chiens qui goûtent ce sang s'enragent, et leur morsure devient fatale. Les eaux de la mer Morte, riches en sel, ne se laissent diviser par rien sauf si l'on y plonge un fil trempé dans le liquide vénéneux du sang menstruel. Il suffit d'un fil tombé d'une robe infectée. Le linge, touché par une femme pendant qu'elle le fait bouillir et le lave dans l'eau, devient noir. Le pouvoir des femmes pendant cette période mensuelle est si magique que l'on dit que les orages de grêle et les tempêtes de vent sont chassés si le liquide menstruel est exposé à la lueur des éclairs. »

Il n'est donc pas étonnant que les représentations modernes de la sorcellerie s'articulent encore autour du sang menstruel. *Carrie* est le

premier roman de Stephen King à avoir été publié et marque le début de sa carrière en 1974. C'est l'histoire d'une jeune fille dont les pouvoirs psychokinétiques sont éveillés quand des filles mesquines s'acharnent sur elle car ses premières règles débutent dans les vestiaires. Elles la bombardent de tampons et de serviettes hygiéniques en lui hurlant dessus. Carrie développe d'abord ses pouvoirs surnaturels en secret. Sa mère, violente et ultra religieuse, la punit, convaincue que Carrie se livre à une forme de magie qui refait surface dans la famille toutes les trois générations : « D'abord était venu le premier flot de sang et les fantasmes répugnants que le diable avait envoyé avec. Puis ce pouvoir infernal que le diable lui avait donné. » Avec le stress de la maison et de l'école, la tension monte. Carrie finit par craquer quand elle est élue reine de la promotion grâce à une élection truquée et qu'on lui verse un seau rempli de sang de porc sur la tête – nouvelle allusion à ses premières règles. Comme le savent ceux qui ont lu le roman ou vu les adaptations cinématographiques qui en ont été tirées, et éventuellement la pièce sur Broadway, cela la pousse sur la voie de la vengeance, et elle finit par utiliser ses pouvoirs pour détruire toute la ville.

The Love Witch, réalisé par Anna Biller en 2016, exploite l'idée des menstruations maléfiques sous un jour nouveau. C'est l'histoire d'une sorcière nommée Elaine qui cherche l'amour mais qui, dans sa quête, laisse derrière elle une série d'amants assassinés. Dans une scène clé du film, elle vient de tuer sa dernière conquête et remplit un « flacon de sorcière », qu'elle projette d'enterrer avec son amant pour qu'une partie d'elle reste avec lui pour toujours. On la voit remplir la bouteille de sa propre urine et de son tampon ensanglanté. « La plupart des hommes n'ont jamais vu un tampon utilisé », nous dit-elle, une déclaration qui est à la fois une démarche factuelle et politique de la part de la réalisatrice. À vrai dire, la plus grande majorité des films ne montrent pas de tampons usagés non plus, alors que des millions de femmes voient les leurs deux à sept jours par mois. La présence du sang menstruel dans le film de Biller est significatif à divers niveaux. C'est à la fois un élément narratif qui illustre le pouvoir de sa protagoniste et un tour de magie adroit qui laisse la vraie vie s'immiscer

à l'écran : grâce à cette scène, le tampon usagé n'est plus un secret féminin honteux mais un symbole culturel visible et puissant.

Même si une fille qui saigne effraie, c'est sans doute la femme ménopausée qui remporte toutefois le prix de l'être le plus terrifiant. Le corps vieillissant est une vision d'horreur – d'autant plus s'il s'agit d'une femme qui n'est plus fertile. Nous frissonnons rien qu'en voyant ses rides et sa peau distendue. Cela nous rappelle la mort. On nous apprend à le considérer comme décrépît et parfaitement asexuel. Quand le physique d'une femme âgée n'est pas rejeté, il est décrié comme étant diabolique. Bien que, comme nous l'avons vu, la sorcière se manifeste à tout âge, elle est le plus souvent représentée sous les traits d'une vieille femme putride. Vous connaissez le stéréotype : hideuse, cheveux gris, nez crochu. C'est la sorcière que l'on rencontrera le plus fréquemment dans les contes de fées, telle la Baba Yaga du folklore slave, censée vivre dans une cabane en bois qui se déplace sur des pattes de poulet géantes. C'est la méchante dans les films d'épouvante, à l'image de Silvia Ganush dans *Jusqu'en enfer*, avec son œil vitreux et ses chicots jaunis. Et, dans le film *Blair Witch Project*, la simple idée d'une « vieille femme dont les pieds ne touchent pas le sol » est suffisamment effrayante pour qu'on sache avant de l'avoir vue qu'elle sera cauchemardesque.



« Même si une fille qui saigne effraie, c'est sans doute la femme ménopausée qui remporte toutefois le prix de l'être le plus terrifiant. »

Dans le schéma de la triple déesse fille/femme/sorcière ou vierge/mère/vieille, popularisé par les auteurs Robert Graves et Starhawk, la vieille est souvent l'aspect le plus négligé et le plus sous-estimé dans une culture obsédée par la jeunesse. Les jeunes filles et les mères sont célébrées pour leur beauté, leur amour inconditionnel, le fruit de leurs entrailles. Leur potentiel. Mais la femme qui n'est plus de la première

jeunesse est généralement détestée. Si les jeunes filles et les mères sont mûres, la vieille est pourrie. De la méchante reine de *Blanche-Neige* aux sœurs Sanderson d'*Hocus Pocus : Les trois sorcières*, en passant par Lamia dans *Stardust* de Neil Gaiman, les sorcières de fiction ont souvent peur de la mort. Cela les confronte à un paradoxe : punies par la société pour être vieillissantes, elles sont diffamées quand elles prennent des mesures extrêmes pour conserver leur beauté et leur jeunesse. Et Dieu nous garde d'un corps plus âgé qui éprouve encore du désir et cherche à le satisfaire. Dans *Games of Thrones*, Mélisandre, la « femme rouge », est une sorcière d'une grande beauté qui pratique la magie noire à des fins sexuelles. Quand il est révélé qu'elle n'est en fait qu'une vieille bique métamorphosée, c'est choquant non seulement car elle n'est pas ce que nous croyions mais aussi parce que nous réalisons que sa sorcellerie sexuelle torride était en fait l'œuvre d'un vieux sac d'os.

L'une des représentations les plus célèbres d'une sorcière est une gravure d'Albrecht Dürer datant de 1500 environ et communément intitulée *La Sorcière*. Elle dépeint une vieille harpie aux seins tombants et à la peau ridée, chevauchant un bouc – créature souvent utilisée pour symboliser la sexualité et le diabolisme, comme en témoigne la présence de Black Phillip dans *The Witch*. La sorcière tient un balai entre ses jambes – phallique et, comme on nous pousse à le croire, répugnant. Sa position à l'envers sur le bouc, le chérubin du premier plan ayant la tête en bas et le monogramme inversé de Dürer ont poussé de nombreux observateurs à interpréter cette image comme une allégorie de ce qui se produit quand on œuvre contre l'ordre naturel des choses, et dont l'objectif était de mettre le public en garde contre le péché et la perversion. Pour une féministe moderne, il semble surtout que cette femme se soit payé une bonne partie de plaisir. Mais l'intention était de créer une image dérangeante, si ce n'est menaçante. Pour Dürer et ses observateurs, on ne devrait jamais voir le corps nu d'une vieille femme exposé sans vergogne. Cette harpie libidineuse, ne l'oublions pas, est l'épouse du diable en personne.

LA VIEILLE FEMME, FIGURE AMBIGUË



Les connotations suggérées par la vieille sorcière ne sont toutefois pas toutes négatives. L'une des vieillardes les plus aimées de la mythologie est Hécate, déesse grecque de la sorcellerie et de la nécromancie. C'est une déité extrêmement puissante, souvent associée à la lune noire. Il faut noter qu'elle n'a pas toujours été âgée et qu'elle portait alors, traditionnellement, une tunique de jeune fille qui lui arrivait au genou. Elle devient plus tard une triple déesse, parfois représentée avec la tête d'un chien, d'un lion et d'un cheval. On retrouve cette triplicité dans la déesse romaine Trivia, qui veillait sur les endroits où trois chemins se croisaient. Quelle que soit sa forme, elle est aussi la gardienne des frontières, des passages et des portes. Les lieux de transition. Le pays de la transformation.

Avec la montée du mouvement wiccan moderne, Hécate s'est peu à peu confondue avec la vieillarde du paradigme de la triple déesse. Elle est maintenant souvent représentée simplement comme une vieille femme enveloppée dans une longue cape, avec quelques mèches de longs cheveux gris s'échappant de sa capuche. Elle est communément accompagnée de chiens et elle détient les clés d'un mystère divin. Elle incarne la sagesse, qu'elle puise dans les secrets antiques et ne révèle qu'aux plus méritants.

Dans ses différentes incarnations, Hécate semble presque toujours porter une torche. C'est elle qui conduisit Déméter dans les méandres des Enfers à la recherche de Perséphone. On raconte aussi que les mots « EN EREBOS PHOS » étaient inscrits au-dessus de l'entrée principale de son temple dans la Grèce antique. Ils signifient « Dans l'obscurité, la lumière », un mantra on ne peut plus pertinent pour la société actuelle.

Tout comme Hécate, les vieilles femmes sont souvent d'un grand secours dans les contes. Ce sont généralement elles qui apparaissent pour donner des conseils, préparer des charmes ou partager leurs connaissances avec celui ou celle qui poursuit sa quête. Dans *Le Héros aux mille et un visages*, Joseph Cambell explique : « Pour celui qui a répondu à l'appel, la première

rencontre de son voyage héroïque est souvent une figure protectrice (une vieille femme chétive ou un vieillard) qui lui fournit des amulettes pour l'aider à lutter contre les forces démoniaques qu'il s'apprête à affronter. » Parmi mes vieilles sorcières de fiction préférées, je citerais : madame Quidam, madame Qui et madame Quiproquo dans *Un raccourci dans le temps* ; Aughra, l'astrologue de *Dark Crystal* ; et Joan Clayton, alias la Découpeuse, dans la série télévisée *Penny Dreadful*, une sorcière avorteuse. Chacune d'elles offre son assistance au héros ou à l'héroïne, ou devient leur mentor, le plus souvent quand ils traversent des périodes difficiles ou des moments de doute. Il est plus rare, en revanche, que la vieille femme soit elle-même la protagoniste principale de l'histoire.

Au fur et à mesure que je prends de l'âge, je me surprends à être aussi assoiffée de représentations positives du vieillissement qu'une rose de Jéricho. Regarder un film mettant en scène une femme un peu âgée qui se voit offrir une deuxième chance est un de mes péchés mignons : *Harold et Maude*, *Sous le soleil de Toscane*, *Indian Palace*, *Museum Hours*... Je veux savoir qu'il existe un espoir. Que je ne vais pas juste me recroqueviller et disparaître, comme l'essentiel de la culture visuelle cherche à me le faire croire. Je veux la confirmation que la vitalité et l'accomplissement personnel sont possibles à n'importe quel stade de la vie.

Mon personnage de vieille dame préférée est sans doute Marian Leatherby, la protagoniste de quatre-vingt-douze ans, sourde et édentée, du *Cornet acoustique* de Leonora Carrington, auteure surréaliste de génie. Marian a une petite barbe blanche qu'elle trouve « plutôt seyante ». Elle a une amie, aussi âgée qu'elle, nommée Carmella, qui déclare : « les gens de moins de soixante-dix ans et de plus de sept ans ne sont pas fiables du tout, sauf si ce sont des chats. » Grâce à la sorcellerie et à son imagination débordante, Marian se lance dans une aventure audacieuse : s'échapper de la maison de retraite où sa famille l'a laissée. Tout au long de l'histoire, elle se montre pleine de ressources, magique et déterminée (pas si différente de ce que Carrington est elle-même devenue, comme nous le verrons plus tard).

Ces vieilles dames contemporaines me rappellent que c'est toujours une bonne idée de se concentrer sur sa force intérieure et sur la personne que l'on souhaite être plutôt que sur ce à quoi on aimerait ressembler physiquement. Elles m'encouragent aussi à accepter de vieillir, en sachant que chaque âge offre sa propre magie, puisque l'on devient aussi plus expérimenté, qu'on tire des leçons du passé et que l'on acquiert une sagesse à partager avec les jeunes générations.

CAPE ET CHAPEAU POINTU : L'ORIGINE D'UN COSTUME



Ces ensorceleuses de fiction ont un corps de femme, et il est donc intéressant de réfléchir à la façon dont elles sont vêtues.

Selon la fédération américaine de la vente au détail, la sorcière est chaque année depuis quatorze ans le costume d'Halloween le plus porté par les adultes. Si le costumier Adrian a consolidé l'image que nous nous faisons de la sorcière en créant la tenue de la méchante sorcière de l'Ouest pour *Le Magicien d'OZ* de la MGM, il s'est appuyé sur une iconographie bien plus ancienne. À la sortie du film, des photographies d'époque montrent des femmes déguisées en sorcières au cours des décennies antérieures et le costume de sorcière a été porté dans des soirées, d'Halloween ou autres, depuis l'ère victorienne.

Le livre d'Arden Holt *Fancy Dresses Described or What to Wear at Fancy Balls* était si connu dans les années 1880 qu'il a été réédité six fois. C'était un catalogue alphabétique de costumes destiné aux dames aisées de l'ère victorienne et il comportait l'entrée suivante :

SORCIÈRE. HUBBARD, MOTHER Mother Bunch, Mother Shipton, Nance Redfern, Dame Trott, les enchanteresses, les sorcières et les marraines fées s'habillent plus ou moins toutes pareil. Dame Trot porte un chapeau pointu mais pas très haut. Nance Redfern, Mother Shipton, et

la vieille femme qui balayait le ciel, étant toutes sorcières, portent un balai et ont, sur leur jupe, des crapauds, des chats, des serpents, des courlis, des grenouilles, des chauves-souris et des lézards en velours noir ; un serpent enroulé autour de leur chapeau, avec une chouette sur le devant et un chat noir sur l'épaule. Elles portent parfois une cape rouge ponceau sur les épaules, et le corsage en velours de la robe est doté de manches longues évasées.

Les illustrations de livres pour enfants ont évidemment eu une grande influence sur l'imaginaire collectif des époques victorienne et edwardienne, particulièrement celles des contes de fée et des histoires de ma mère l'Oye. Les dessins des artistes de l'époque représentent souvent cette dernière portant un chapeau pointu – et il est intéressant de noter que beaucoup d'analystes estiment que son démon aviaire familial indique qu'elle est en fait une version édulcorée de la déesse germanique Holda.

Les premières histoires de ma mère l'Oye furent publiées en 1697 par Charles Perrault, sous le titre *Histoires ou contes du temps passé, avec des moralités*, accompagné du sous-titre *Contes de ma mère l'Oye*. Ces contes ont bien entendu circulé abondamment après cela, et le personnage de ma mère l'Oye a été repris autant de fois que les contes eux-mêmes. À la fin du ^{xix}^e siècle, dans les éditions anglaises des contes, telles celles publiées par McLoughlin Brothers ou Henry Artemus Company, elle apparaissait coiffée d'un chapeau noir pointu et tenant le plus souvent un balai ou un bâton. L'illustration d'Arthur Rackham pour le livre de 1913 *Mother Goose : The Old Nursery Rhymes* a contribué à cristalliser son image de vieille mégère coiffée d'un chapeau de sorcière noir, à cheval sur une oie, et cape au vent.

Mais cela n'explique pas tout : quelle est donc l'origine de ce chapeau pointu ?

J'ai lu un certain nombre de théories sur le sujet. D'aucuns pensent que c'était une nouvelle incarnation du Judenhut, à savoir la coiffe que les juifs étaient obligés de porter au Moyen Âge. D'autres ont avancé qu'à l'époque,

ce sont surtout les femmes qui brassaient la bière et qu'elles portaient de grands chapeaux pour se faire repérer plus facilement sur les marchés. (Incidentement, certaines théories indiquent que le chaudron et le chat de la sorcière seraient aussi liés à la fabrication de la bière, le premier pour le brassage, le second pour tenir les souris à l'écart.) J'ai aussi lu que les coiffes pointues étaient tout simplement à la mode chez les femmes riches au Moyen Âge. D'après la prêtresse wiccan Doreen Valiente, le chapeau de la sorcière serait dérivé du *capotain*, un chapeau porté en France, pour l'équitation notamment. Erica Jong, quant à elle, explique qu'il est associé aux hérétiques du Moyen Âge et qu'entre les années 1440 et 1480, le hennin pointu des élégantes françaises de l'époque était considéré comme diabolique par l'Église.

La réponse est peut-être plus simple – et relativement plus récente : selon les historiens Ronald Hutton et John Callow, le costume de la sorcière, chapeau compris, vient des tenues de voyage que les femmes britanniques de la classe ouvrière portaient aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Hutton a par ailleurs souligné que le costume national gallois, adopté dans les années 1820, incluait aussi une coiffe pointue. (Il semblerait que certaines femmes de la haute société britannique portaient le même type de chapeau, si l'on en croit le tableau *Portrait of Mrs Salesbury with her grandchildren Edward and Elizabeth Bagot*, peint par John Michael Wright en 1675 et sur lequel la grand-mère, même si c'était involontaire, a de toute évidence des allures de sorcière.) Ces choix vestimentaires furent ensuite utilisés par les artistes pour dépeindre une femme démodée, qui incarnait les traditions artisanales et des modes de pensée archaïques (et, dans le cas de ma mère l'Oye, les vieilles histoires).

La sorcière en illustration parodiait ainsi une vieille bonne femme ou une péquenaude sortie de sa campagne. Une vieille figure clownesque, tour à tour ridicule ou terrifiante, selon le contexte. Et sa tenue a été codifiée encore davantage par les dessins populaires du ^{xviii}^e siècle, une fois que les chasses aux sorcières avaient bel et bien cessé. L'une des représentations de la sorcière les plus marquantes est celle qui figure sur une gravure réalisée

en 1762 par William Hogarth, *Crédulité, superstition et fanatisme*. C'est une satire de la foi religieuse aveugle, qui vise tout particulièrement le mouvement méthodiste. On y voit un pasteur mettre sa congrégation en garde contre les méfaits du diable ; d'une main, il tient une marionnette du Malin et de l'autre celle d'une sorcière avec son chapeau pointu, à cheval sur un balai, un démon pendant à son sein. Cette image eut un énorme impact sur la culture visuelle de l'époque, même si la sorcière elle-même est de relativement petite taille. Il n'en est pas moins qu'elle a très vraisemblablement influencé la façon dont les sorcières sont dépeintes à travers les dessins animés, les livres et les déguisements d'aujourd'hui.

La sorcière a également eu un impact sur la mode, surtout ces dernières années. Des dizaines de créateurs puisent librement dans son placard à balai. La collection printemps 2013 d'Hedi Slimane pour Yves Saint Laurent comprenait des chapeaux noirs à large bord, des robes en voile noir, des accessoires en cuir noir cloutés et reflétaient une ambiance bohème un peu lugubre, tendance méchante sorcière de la côte ouest. La collection printemps 2015 de prêt-à-porter de Gareth Pugh comportait des pentagrammes en sequins, des effigies païennes, et des crânes d'animaux à cornes. La maison Alexander McQueen puise dans l'iconographie de la sorcellerie et des contes de fées depuis sa création, et la directrice artistique actuelle, Sarah Burton, poursuit cette tradition. Sa collection automne/hiver 2017 a été inspirée par la Cornouaille et incluait notamment de larges rubans rappelant ceux des arbres à vœux, ainsi que de longues robes folkloriques noires et des combinaisons ornées de symboles de tarot en argent filigrané. Valentino, Rodarte, Elie Saab, Rick Owens, Marc Jacobs, Yohji Yamamoto, Iris van Herpen et Ann Demeulemeester comptent aussi parmi les nombreux couturiers qui ont emprunté, au cours de la dernière décennie, des éléments des atours des sorcières, de leurs coiffes et de leurs pratiques.



« La sorcière a eu un impact sur la mode, surtout ces dernières années. »

Il est aussi encourageant de voir plus de femmes mûres dans les campagnes de mode récentes ; elles y sont souvent présentées comme des êtres mystiques et glamour, telle Joni Mitchell incarnant la sagesse avec panache pour YSL en 2015 ou Tippi Hedren en cartomancienne ultrachic pour Gucci en 2018. Voilà que la « vieillearde » devient très couture.

Si la sorcière est une muse pour les iconoclastes contemporains, c'est parce qu'elle bouscule les règles de la bienséance. Elle se préoccupe fort peu de satisfaire le regard masculin ; au contraire, elle se rebelle souvent contre. Comme le confiait Hayley Phelan, la rédactrice en chef de [Fashionista.com](https://www.fashionista.com), au *New York Times* en évoquant la tendance sorcière : « Les robes longues et les capes ne révèlent pas beaucoup de chair. [Ces couturiers] célèbrent un type de beauté qui attire peut-être plus les autres femmes que les hommes. » Cette incarnation de la sorcière a beaucoup de force parce qu'elle remet en question les attentes habituelles en matière d'image féminine. Même si elle est attrayante, elle n'est pas *avenante*. Les atours de la sorcière sont merveilleusement peu engageants. Leur message est « ne me cherchez pas » ou, comme le disait Carmen Maria Machado dans un article d'*Harper's Bazaar* en novembre 2018, la mode de la sorcière, c'est « luxe plus épanouissement personnel plus allez vous faire foutre ». En portant des vêtements qui défient le besoin de s'habiller pour séduire et pour suivre les conventions sociales, une femme peut filtrer les observateurs potentiellement rebutés par son apparence revêche. Elle est l'antithèse d'une blonde souriante en maillot de bain. La sorcière se veut forte et complexe plutôt que plaisante et unidimensionnelle. Son esthétique évoque le mystère, voir le chaos, et elle subvertit les qualités généralement associées à ce qu'une femme attirante devrait être : passive, agréable, offerte au regard scrutateur de tous.



« Si la sorcière est une muse pour les iconoclastes contemporains, c'est parce qu'elle bouscule les règles de la bienséance. »

Si la garde-robe d'une sorcière peut être sexy, elle ne s'articule pas autour de la mise en valeur du corps. Souvent elle se compose d'épaisseurs flottantes superposées qui cachent les formes et de tissus enveloppants et couvrants. Elle dissimule plus qu'elle ne révèle. Elle constitue un voile de protection, même quand ce dernier est orné de paillettes et de symboles talismaniques. Celle qui la porte s'autoprotège, comme s'il s'agissait d'un charme ambulant. Quand elle est choquante, c'est parce qu'elle veut l'être. La sorcière est une perturbation consciente.



« La sorcière se veut forte et complexe plutôt que plaisante et unidimensionnelle. »

On répète depuis toujours à des générations de femmes que leur corps est défectueux et peu seyant – et qu'il appartient aux autres. La mode de la sorcière est avant tout une façon de reprendre le contrôle. C'est la femme qui décide ce qu'elle veut montrer et partager.

Les autres peuvent bien considérer que son anatomie est monstrueuse ou, au contraire, majestueuse, cela ne la préoccupe pas. Elle sait que son corps lui appartient. Et cela est un réel pouvoir.



« La mode de la sorcière est avant tout une façon de reprendre le contrôle. C'est la femme qui décide ce qu'elle veut montrer et partager. »

»»» — CHAPITRE 5 — «««

SŒURS PROPHÉTIQUES ET FEMMES INQUIÉTANTES

Ma coiffeuse est aussi ma cartomancienne. C'est un gain de temps significatif qui satisfait totalement la sorcière pragmatique qui sommeille en moi. Tous les trois mois environ, je me rends dans l'appartement Art nouveau d'Amber King et je m'assois avec elle autour de sa table en bois, où nous parlons de la vie en sirotant une boisson chaude à base d'herbes de sa composition. Nous discutons des mois passés, de ce qui me tracasse et de ce que j'espère accomplir. C'est alors que le véritable rituel commence : elle me tire les cartes à l'aide du tarot doré de Klimt qu'elle utilise toujours et me transmet des messages concernant l'état de ma vie spirituelle, me suggère des mesures à prendre ou identifie les aspects à surveiller. Ensuite, elle me lave les cheveux dans une sorte de grand bac dont sont dotés la plupart des vieux appartements de Manhattan, et m'installe devant le miroir d'une coiffeuse. Le processus complet prend environ deux heures et me coûte plus ou moins ce que l'un des deux services me coûterait individuellement. Mais ce qui compte le plus, c'est que je me sens toujours mieux en repartant qu'en arrivant. Plus légère, avec quelques boucles en moins, certes, mais aussi subtilement rééquilibrée.

La lecture des cartes et la coupe de cheveux sont les deux moitiés d'une démarche holistique magique. Ensemble, elles alignent mon intérieur et mon extérieur pour garantir une harmonie parfaite. Aller voir Amber est à la

fois une façon de m'occuper de moi et une expérience métaphysique. Amber réajuste ma boussole intérieure, puis élague tout ce qui ne me sert plus à rien, pour dégager la voie. La coupe est toujours réussie, mais ce que j'apprécie le plus, c'est l'espace mental qu'elle crée en démêlant littéralement mon esprit grâce à ses remarques judicieuses. Je la considère comme mon oracle du follicule.

ESPRIT FÉMININ, ESPRIT OCCULTE ?



Si les craintes et les fantasmes que suscite le corps des femmes ont souvent été liés à la sorcellerie, il en va de même pour l'esprit féminin.

Les femmes sont depuis longtemps associées à des aptitudes surnaturelles, allant des pouvoirs étonnants de la connaissance à des perceptions extrasensorielles, en passant par un lien puissant avec le monde spirituel. Même en dehors du contexte mystique, le concept tenace de « l'intuition féminine » veut que les femmes possèdent un sens inné que les hommes n'ont pas. Personnellement, je ne suis pas convaincue que ce soit vrai. Même si les femmes semblent plus sensibles à des forces invisibles ou à des signaux émotionnels subtils, cela dépend sans doute tout autant de la socialisation que de la biologie. Et quel que soit le genre, tout le monde a probablement le potentiel d'être intuitif, mais on apprend souvent aux hommes à le réprimer car, historiquement, la sensibilité a toujours été associée à la féminité, et à la faiblesse.

Quoi qu'il en soit, la conviction que les femmes sont davantage programmées pour les activités occultes persiste, et la sphère ésotérique actuelle semble renforcer cette généralisation. La vaste majorité des « guides spirituels » que j'ai rencontrés dans ma vie – médiums, astrologues, adeptes de la chiromancie en tout genre – étaient des femmes. À Lily Dale, une communauté de l'État de New York où les gens se rendent régulièrement depuis 1879 pour communiquer avec les morts, 40 des 51 « médiums officiels » sont des femmes (soit environ 80 %). Il en va de

même pour 23 des 31 médiums (soit 74 %) sur bestamericanpsychics.com, et pour 99 des 123 tireurs de carte répertoriés sur bestpsychicdirectory.com (soit plus de 80 %). L'objectif de ce livre n'est pas de mener des études plus poussées sur la répartition des genres dans le domaine des professionnels de l'intuition, mais je serais prête à parier que les statistiques seraient cohérentes avec ces chiffres.

Toutes les personnes mentionnées ci-dessus ne s'assimilent pas à des sorcières, mais les activités qu'elles pratiquent et celles que l'on attribue aux sorcières depuis des siècles se recoupent toutefois. Elles sont toutes supposées avoir accès à l'au-delà et nous communiquer les instructions du monde spirituel. Qu'on appelle cela le don de double vue, le troisième œil ou le sixième sens, ce sont généralement les femmes qui possèdent censément les aptitudes nécessaires pour accéder à une connaissance qui peut prévenir, informer ou guider.

Qu'on les appelle sorcières, sibylles, oracles ou voyantes, si ces femmes sont parfois révérees, elles sont bien plus souvent vilipendées. Pour beaucoup de gens, l'idée que leurs étranges talents puissent leur donner un avantage sur les autres ou influencer l'avenir est pour le moins déroutante.

« Que font les sorcières ? », demande Suzy Bannion à son professeur de danse dans le film d'épouvante *Suspiria*, réalisé en 1977 par Dario Argento. Et celui-ci lui explique : « Elles peuvent changer le cours des choses et la vie des gens, mais seulement pour faire le mal [...] Elles causent la souffrance, la maladie et même la mort de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, les ont offensées. » Les sorcières de l'académie de danse Tanz se montrent à la hauteur de ce jugement, et notre jeune Suzy doit détruire leur leader, Helena Markos, pour ne pas être tuée elle-même. Dans le remake de 2018, les sorcières qui dirigent l'école de danse ont des aptitudes mentales inquiétantes. Elles sentent quand leurs élèves sont « prêtes » à se livrer à des rituels de danse occulte et elles accablent les jeunes filles de cauchemars. Leur congrégation est dévouée à une déité maléfique appelée *Suspriorium*, ou la mère des Soupirs, et elles sacrifient de jeunes danseuses pour la maintenir en vie. Bien que ces sorcières soient charismatiques et

relativement attirantes (Tilda Swinton dans le rôle de leur leader, madame Blanc, ne peut qu'ajouter au glamour de la chose), elles s'adonnent à la magie noire et leurs pouvoirs parapsychologiques sont un des éléments clés de leurs plans machiavéliques.

SORCIÈRE BIBLIQUE



La crainte des femmes dotées d'aptitudes paranormales perdure depuis des siècles. La Bible, notamment, ne fait pas de quartier quand il est question de sorcellerie. Ainsi, quand Dieu transmet ses lois à Moïse, il lui dit : « Tu ne laisseras point vivre la magicienne » (Exode 22 : 18, Bible Segond).

Le Lévitique 20: 27 précise : « Si un homme ou une femme ont en eux l'esprit d'un mort ou un esprit de divination, ils seront punis de mort ; on les lapidera : leur sang retombera sur eux. »

Enfin, dans le Deutéronome 18 : 10, on peut lire : « Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de magicien. »



« La Bible ne fait pas de quartier quand il est question de sorcellerie. »

Linguistiquement, les choses se compliquent un peu quand on compare différentes versions de la Bible, car certaines parlent de « magie » alors que d'autres évoquent la « sorcellerie ». Quoi qu'il en soit, si l'on en croit l'Ancien Testament, posséder des pouvoirs surnaturels n'était pas la meilleure façon de s'attirer les faveurs du Tout-Puissant (sauf si c'est lui qui vous accordait directement ces pouvoirs, comme il l'avait fait pour certains hommes, Moïse notamment). Cela voulait dire aussi que si vous aviez un penchant pour l'occulte, les adeptes du Créateur feraient de leur mieux pour vous le faire payer de votre vie.

Et pourtant, dans les livres de Samuel, une jeune femme qui communique avec les esprits est présentée sous un jour plus positif. L'histoire du personnage que l'on connaît désormais sous le nom de la pythonisse ou la sorcière d'Endor débute avec Saül, le roi des Israélites. Ne sachant que faire quand ses troupes sont encerclées par les Philistins, Saül implore Dieu de lui venir en aide. Comme Dieu ne répond pas, le roi décide de prendre les choses en main et, avec deux de ses hommes, va consulter une magicienne, espérant qu'elle pourra communiquer avec les esprits. Le seul problème est que Saül a interdit la nécromancie et la sorcellerie dans son royaume. Dommage. Du coup, il se déguise et va rendre visite à une femme qui œuvre encore clandestinement.

Au départ, pensant que c'est un piège, celle-ci refuse de l'aider. Elle mentionne le décret du roi en disant à ses visiteurs : « Vous savez ce que Saül a fait, comment il a chassé du pays ceux qui consultent les esprits et les sorciers : pourquoi donc me tendez-vous un piège, pour causer ma mort ? »

Saül jure sur Dieu qu'il ne lui sera fait aucun mal. À qui voudrait-il faire appel, lui demande-t-elle. Le prophète Samuel, lui répond-il, et elle s'exécute. Elle comprend alors que son visiteur n'est autre que le roi. Elle lui dit qu'elle voit un spectre monter du sol tel un dieu, qu'il est âgé et drapé d'un linceul. Reconnaisant sa description, Saül réalise que cela a marché.

Malheureusement pour lui, Sam le fantôme a de mauvaises nouvelles à lui donner. D'abord, il invective Saül pour l'avoir invoqué, en lui disant que si Dieu ne veut pas l'aider, ce n'est vraiment pas son affaire. Il ajoute que les Philistins vont envahir Israël et que Saül et ses fils vont mourir le lendemain. Pas de chance.

Saül s'effondre à terre, choqué par la nouvelle et affaibli par la faim. La voyante insiste pour le nourrir, tue le veau gras et prépare du pain azyme qu'elle sert au roi et à ses hommes. Puis l'on n'entend plus parler d'elle et on ne peut que supposer qu'elle continue joyeusement à communiquer avec les esprits. Elle a également préservé sa réputation : non seulement elle a

conduit une séance secrète très réussie, mais elle s'est aussi montrée une excellente hôtesse. Les choses sont moins roses pour Saül, car les prédictions du spectre se confirment. Le lendemain, ses trois fils sont tués en pleine bataille et, après avoir été blessé par plusieurs flèches, Saül s'effondre sur sa propre épée. Les Philistins prennent le contrôle d'Israël.

C'est une histoire dont la morale est étrange, mais elle reflète aussi l'ambivalence avec laquelle les gens consultent ceux qui communiquent avec l'au-delà. Je dois avouer que l'hypocrisie de Saül m'horripile franchement. Comme tant de législateurs (par exemple ceux qui se déclarent contre Roe vs Wade, mais qui pourtant ont payé les avortements de leurs maîtresses), il utilise secrètement les services qu'il a déclarés illégaux. Sans oublier notre pauvre sorcière à qui il met le couteau sous la gorge. Elle ne peut pas refuser sa requête, à savoir invoquer l'esprit de Samuel, mais en même temps, elle sait qu'elle risque sa vie. Avant je considérais cette histoire comme un acte de clémence de la part de Saül et de gentillesse de la part de la sorcière. Maintenant, je vois plutôt cela comme un énième exemple de l'apanage des hommes. C'est le récit d'un homme qui a le pouvoir de changer ses propres règles quand cela l'arrange, sans aucun égard pour les personnes vulnérables dont il affecte l'existence. J'aime à penser que quand notre brave pythonisse a appris la mort de Saül, elle a fêté l'événement en se préparant un bon ragoût de veau.

Autre aspect intéressant de cette histoire, la Bible ne décrit jamais la sorcière d'Endor en ces termes. La description originale en hébreu est *ba'alat ob*, ce qui signifie plus ou moins « la maîtresse de l'ob ». Qu'est-ce donc qu'un ob ? vous demandez-vous. Les interprétations varient, mais cela semble décrire une sorte de récipient ou de creux où se logerait un esprit ou toute autre entité spectrale. Cela a l'air bien utile.

Il semble que notre femme de l'ombre n'ait acquis le nom de sorcière d'Endor que des centaines d'années après que son histoire a été écrite pour la première fois. Dans la Vulgate, version latine de la Bible traduite par saint Jérôme au ^{iv}e siècle, ce personnage est décrit comme une « *mulierem habentem pythonem* ». Le terme vient de la « pythie », une grande prêtresse

de la Grèce antique, connue sous le nom d'« Oracle de Delphes ». Du ^{viii}^e au ^{iv}^e siècle avant J.-C., c'était une femme qui tenait ce rôle dans la ville de Pytho (ainsi nommée à cause du serpent mythique, le python, tué par le dieu Apollon). L'une des fonctions principales de la pythie, ou pythonisse, consistait à entrer en transe et à transmettre les paroles et les prophéties d'Apollon à ceux qui la consultaient. Le terme *pythonisse* se rapprocha progressivement du concept de la sorcière, les deux mots désignant une femme dotée de pouvoirs inhabituels. La première occurrence de l'expression « sorcière d'Endor » se trouve dans le livre de Reginald Scot publié en 1584 *The Discoverie of Witchcraft (La Sorcellerie démystifiée)*. Il emploie aussi pour la décrire le terme « pythonisse », mais il évoque ce personnage principalement pour l'accuser d'être une sorte d'imposteur qui aurait utilisé une forme sophistiquée de ventriloquisme pour duper Saül ; elle n'est donc pour lui ni sorcière ni oracle. En 1597, le roi d'Angleterre Jacques I^{er} réfute cette analyse dans son propre traité sur la sorcellerie, *Daemonologie*. Pour lui, les sorcières existent bel et bien et sont particulièrement menaçantes, mais la femme d'Endor était plus pythonisse que sorcière. Le célèbre tableau de Salvator Rosa *l'Ombre de Samuel apparaissant à Saül chez la pythonisse d'Endor*, a été ainsi baptisé par le musée du Louvre, où il est désormais exposé. Rosa n'a sans doute jamais donné de titre à son tableau, car ce n'était pas une pratique courante à l'époque, mais dans une lettre datée du 15 septembre 1668, il décrit lui aussi la protagoniste de son tableau comme étant une *pitonessa* plutôt que de parler de *strega* (sorcière en italien).

Si le mot « pythonisse » avait à l'époque un sens distinct de celui de sorcière, il est depuis tombé en désuétude. Et « la sorcière d'Endor » est devenue une expression plus communément usitée pour narrer cet épisode biblique. Ce qui est ici intéressant, c'est que les différents types de magie – divination, nécromancie, voyance, etc. – sont très souvent regroupés sous l'appellation plus générique de « sorcellerie ».

SORCIÈRES SHAKESPEARIENNES



Les prophéties et les mystères autour de la mortalité sont un élément important d'une autre histoire de sorcières légendaire : *Macbeth* de Shakespeare. Les trois sœurs fatales sont l'un des trios de sorcières les plus célèbres de la littérature, et elles sont le catalyseur de la quête sanglante de Macbeth, déterminé à devenir roi. Tout comme la sorcière d'Endor, ce sont des personnages moralement nébuleux, que le protagoniste consulte avec réticence. Et elles non plus ne se décrivent jamais comme étant des sorcières, même si Shakespeare, lui, emploie le mot.

Par ailleurs, dans l'édition originale de la pièce, Shakespeare utilise le mot « *wayward* » (incontrôlable) pour décrire les trois sœurs. L'histoire de Macbeth vient directement d'un recueil de récits appelé *Holinshed's Chronicles of England, Scotland, and Ireland*, où elles sont qualifiées à l'aide de l'adjectif « *weird* » (étrange), qui a été réutilisé pour les adaptations en anglais moderne. *Weird* vient du vieil anglais *wyrd*, qui signifie *fate* (mort, destin). C'est la raison pour laquelle les traducteurs français ont choisi le mot « fatal » pour décrire les trois sœurs, qui sont sans aucun doute l'incarnation d'une sombre destinée.

Au début de la pièce, les sœurs annoncent qu'elles sont sur le point de rencontrer MacBeth et que la situation sera pleine d'ambiguïté : « le clair est sombre et le sombre est clair. » Cela préfigure les nombreuses oppositions tissées dans l'intrigue. Les dichotomies telles que nature humaine/surnaturel, pouvoir masculin/pouvoir féminin, désir/destruction sont constamment mises en exergue par Shakespeare, et son texte explore les situations où ces contraires coexistent, se recoupent ou s'inversent.

Quand Macbeth et son compagnon, Banquo, rencontrent les sœurs pour la première fois, celles-ci leur disent que Macbeth sera roi et que Banquo engendrera une lignée royale, même s'il ne règne pas. C'est cela (ajouté à une vive remontrance dispensée par sa femme, la maîtresse de la maison) qui motive Macbeth à assassiner le détenteur de la couronne, le roi Duncan, ainsi que quelques-uns de ses gardes. Il engage ensuite des assassins pour qu'ils tuent Banquo et son fils Fleance, mais ce dernier parvient à

s'échapper. Le fantôme de Banquo apparaît devant Macbeth plus tard cette nuit-là, lors d'un banquet. Se sentant légitimement effrayé et inquiet de ce que l'avenir lui réserve, Macbeth consulte à nouveau les trois sœurs dans l'espoir qu'elles pourront partager quelques prédictions supplémentaires.

La fameuse scène du chaudron bouillonnant représente la préparation à cette rencontre. Œil de triton, pattes de grenouille, sang de babouin et autres abats sont les ingrédients de leur « exploit sans nom », grâce auquel apparemment elles réussissent à conjurer les quatre visions prophétiques – quoique fort cryptiques – qu'elles livreront à Macbeth. Celui-ci interprète à tort ces messages comme rassurants et poursuit sa folie meurtrière, tout en étant de plus en plus paranoïaque. Notamment, il croit que la prédiction des sorcières selon laquelle « aucun né d'une femme ne fera de mal à Macbeth » signifie qu'il est protégé des mortels. Comme il le découvre rapidement, ce n'est pas le cas, car son ennemi Macduff est né par césarienne, probablement après la mort de sa mère en couches. C'est cet homme qui tue Macbeth et c'est ainsi que le présage des trois sœurs se réalise.

Plus qu'autre chose, *Macbeth* est une histoire d'opposition entre le destin et le libre arbitre. Les sœurs sont-elles la cause des assassinats perpétrés par Macbeth et de sa propre mort ? Ou la chute de Macbeth n'est-elle qu'une prophétie autoréalisatrice – la culmination inévitable d'une ambition sans limite encouragée par le pouvoir de suggestion ?

Tout au long de la pièce, il ne fait aucun doute que les sorcières font parfois les choses intentionnellement : elles déclenchent le vent, elles se targuent d'infliger des souffrances à certaines personnes, et ce sont elles qui insistent pour croiser le chemin de Macbeth en premier lieu. Juste avant qu'elles ne rencontrent Macbeth et Banquo pour la première fois, on apprend qu'elles sont en train de préparer un sort en dansant en cercle :

Les sœurs fatales, main dans la main

Voyageant sur terre et sur l'eau

*Vont et viennent, autour, autour,
Trois fois pour toi, trois fois pour moi
Et trois encore qui font neuf
Paix, car le charme est accompli.*

On nous soumet aussi une déclaration de leur déesse, Hécate (qui, d'après certains, aurait été écrite par Thomas Middleton puis ajoutée plus tard à la pièce pour compliquer les choses). Elle leur dit :

*Comment osez-vous
Faire commerce avec Macbeth
Pour des énigmes et des affaires de mort
Alors que moi, maîtresse de vos charmes
Ouvrière de tous les malheurs,
Je n'ai pas même été conviée à jouer mon rôle
Ni à démontrer la gloire de notre art ?*

En clair, Hécate reproche aux trois sœurs d'avoir essayé de tromper Macbeth sans elle. Dans les versions de la pièce qui incluent ce discours, c'est elle qui les encourage à ensorceler Macbeth : elle leur dit de la retrouver le matin suivant pour mettre au point les prophéties qu'elles lui révéleront concernant sa destinée.

Pourtant, on peut aussi considérer que Macbeth interprète ces prédictions pour satisfaire ses désirs et que ce sont donc ses propres actions qui le conduisent à sa fin tragique. Ou peut-être est-ce un mélange des deux, ce qui signifierait que nos choix nous dirigent à mi-chemin vers notre destinée.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant d'analyser les éléments disparates que Shakespeare choisit pour peindre ses sœurs fatales, car ils apportent une nouvelle dimension à notre conception des sorcières. Elles sont en partie inspirées par des triades empruntées à plusieurs traditions : les Moires grecques et les Nornes nordiques sont différentes incarnations d'un groupe de trois déités féminines déterminant l'existence et le moment de la mort de chacun. Cette triade mythologique est parfois représentée par une femme qui tisse le fil de la vie, une autre qui mesure sa longueur et une troisième qui le coupe impitoyablement. Ces femmes, puissantes et hautement respectées, sont les protectrices de la destinée.

Shakespeare écrit cette pièce sous le règne du roi Jacques I^{er} d'Angleterre (précédemment Jacques VI d'Écosse), un homme qui, comme nous l'avons déjà évoqué, est obsédé par la sorcellerie. Il pense que des sorcières ont déclenché un orage dans le but de faire couler le navire sur lequel son épouse la princesse Anne et lui ont voyagé depuis Copenhague après leur mariage. En réponse à cet incident, des femmes sont jugées pour sorcellerie lors d'un procès tenu au Danemark, puis en Écosse, à North Berwick (une première pour ce pays). Le roi préside lui-même ce deuxième tribunal. C'est à l'issue de ce procès qu'il écrit *Daemonologie*, pour dénigrer les théories exposées dans *The Discoverie of Witchcraft (La Sorcellerie démystifiée)* de Reginald Scot. Pour Jacques I^{er}, les sorcières sont « des esclaves du diable », une thèse appuyée, selon lui, par de nombreuses « confessions » recueillies pendant ce procès. Dans ce contexte, *Macbeth* peut être vu comme la preuve que Shakespeare n'est qu'un « lèche-bottes » royales. Comme l'écrit la professeure Carole Levin : « la fascination de Jacques I^{er} pour les sorcières était bien connue, et il ne fait aucun doute que Shakespeare a composé *Macbeth* en 1605 ou 1606 [...] pour plaire à son nouveau roi ». Le barde d'Avon s'est d'ailleurs inspiré, en partie, du contenu de *Daemonologie* pour étoffer le personnage de ses sorcières, ce qui explique sans doute pourquoi ce sont à la fois des oracles qui prophétisent et des femmes qui mijotent des sortilèges douteux.

La pièce repose par ailleurs sur un thème pertinent pour le public de l'époque. Les croyances selon lesquelles les sorcières pouvaient utiliser la magie pour se venger de ceux qui leur avaient fait du tort étaient encore bien vivantes chez les Anglaises et les Anglais, quel que soit leur niveau social. Pratiquer la magie était devenu un crime en Angleterre depuis le décret sur la sorcellerie de 1542 (qui fut révoqué cinq ans plus tard, puis remplacé par plusieurs autres du même acabit). Les actes de 1563 et 1604 ont transféré les procès de l'Église au tribunal. L'acte de 1604, intitulé *Acte contre la conjuration, la sorcellerie et les relations avec le diable et les esprits maléfiques*, a été approuvé peu après l'accession au trône de Jacques I^{er}. C'est ce texte de loi qui a poussé Matthew Hopkins, s'étant autoproclamé traqueur de sorcières en chef, à poursuivre en justice et à exécuter environ trois cents femmes entre 1644 et 1646, puis à écrire, en 1647, son ignoble traité *The discovery of Witches*. La dernière personne à avoir été exécutée pour sorcellerie dans les îles Britanniques fut une Écossaise nommée Janet Horne, envoyée sur le bûcher en 1721.

Cela étant dit, Reginald Scot n'était pas le seul à considérer avec scepticisme le fait que la sorcellerie soit une véritable menace – voire qu'elle existe réellement. Personne ne sait avec certitude ce qu'en pensait Shakespeare, même si la magie occupait une place notable dans ses préoccupations, comme le prouve, en particulier, *la Tempête*, que beaucoup considèrent comme la dernière pièce écrite entièrement par lui, six ans avant sa mort, survenue en 1616. Il avait aussi rédigé un sort irrévérencieux pour sa propre tombe :

*Ami passant, pour l'amour du Très-Haut,
Garde-toi bien de creuser la poussière,
Béni celui qui respecte ces pierres,
Maudit celui qui disperse mes os.*

On imagine bien les trois sœurs en train de psalmodier des mots semblables. Elles sont devenues les sorcières par excellence et ont marqué les esprits car Shakespeare a su mélanger avec brio différents tabous concernant les femmes. Il ne se contente en effet pas d'illustrer le lien mythologique entre la femme et le surnaturel, il décrit aussi la déchéance de leur corps laid et vieillissant. Comme nous l'avons déjà établi, beaucoup, si ce n'est la plupart, des personnes exécutées au nom de l'éradication de la sorcellerie étaient des femmes sans intérêt pour la société et, souvent, d'âge mûr. C'est aussi l'image que reflètent les sorcières de Shakespeare. On dit d'elles qu'elles sont « si flétries et si étranges dans leur accoutrement » et qu'elles ont des « doigts noueux », « des lèvres pincées » et qu'elles portent une « barbe » – ce dernier attribut étant sans doute une façon malicieuse de jouer sur les mots, clin d'œil au fait qu'à l'époque shakespearienne, tous les personnages étaient joués par des hommes.

Quoi qu'il en soit, les sorcières de *Macbeth* se sont métamorphosées avec le temps pour devenir notamment les praticiennes haïtiennes de vaudou de l'adaptation scénique d'Orson Welles en 1936, puis de sa version cinématographique de 1948 ; un esprit de la forêt avec son rouet, dans *le Château de l'araignée* d'Akira Kurosawa, en 1957 ; un groupe de fêtardes dans *Sleep no More*, une pièce de théâtre immersif créée par la troupe Punchdrunk qui continue d'être jouée à New York depuis la première en 2011.



« Les sœurs fatales nous confrontent de force aux grandes questions de la vie – celles que nous sommes censés ne pas poser dans nos conversations quotidiennes parce que nous sommes trop polis ou trop terre à terre. »

Chacune de ces nouvelles adaptations reflète l'environnement culturel ainsi que les préoccupations et les goûts des divers metteurs en scène. Mais

quelle que soit leur apparence, les sorcières de *Macbeth* sont particulièrement symboliques car ce sont toujours des figures féminines grotesques, et capables de voir des choses qui nous échappent à tous. Qu'on les considère comme des fascistes du destin ou des entités anarchiques, elles sont les messagères de l'inconnu. Elles nous rappellent à chaque instant la difficulté que nous avons à admettre le peu de contrôle que nous exerçons sur notre propre existence. Les sœurs fatales nous confrontent de force aux grandes questions de la vie – celles que nous sommes censés ne pas poser dans nos conversations quotidiennes parce que nous sommes trop polis ou trop terre à terre. Celles qui nous font nous interroger sur qui ou ce que nous sommes vraiment.

CONVERSATION AVEC L'AU-DELÀ



Les pouvoirs extrasensoriels des femmes ont continué à intriguer bien au-delà de l'époque shakespearienne. Deux cent cinquante ans après *Macbeth*, ces préoccupations se manifestent sous de nouvelles formes, en obéissant à une sémantique différente. Aux États-Unis, pendant le mouvement spiritualiste de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, on ne parlait plus tant de sorcellerie, mais les associations entre la féminité et les forces spectrales étaient toujours d'actualité.

En 1848, deux sœurs adolescentes, Kate et Margaret Fox, domiciliées à Hydesville, dans l'État de New York, causent un grand émoi quand elles disent entendre des bruits étranges dans leur maison. Dans les mois qui suivent, elles commencent à communiquer avec l'esprit qu'elles estiment responsable de ce vacarme et qu'elles décident de nommer « Mr. Splitfoot » (pied fourchu), pour insister sur son caractère diabolique. Selon les deux jeunes filles, cette entité se présente plus tard comme le fantôme d'un certain Charles B. Ronas, qui aurait été assassiné et enterré dans leur cave cinq ans auparavant. Des voisins inquiets viennent creuser sous la maison. Ils trouvent des ossements, et une enquête est alors ouverte. Un homme du

quartier est arrêté et reconnu coupable du prétendu meurtre. L'information sur cet incident lugubre circule rapidement et bientôt, la ferme de la famille Fox est envahie par tous les badauds désireux de rencontrer les jeunes filles qui parlent aux morts. Pour qu'elles soient protégées de ce tohu-bohu, Kate qui a onze ans et Margaret qui en a quatorze partent vivre chez leur sœur de trente-trois ans, Leah, à Rochester. Mais, elles ne peuvent échapper aux rumeurs sur leur intimité avec les revenants.

Les deux sœurs avouent à Leah qu'elles ont tout inventé (même si elles disent à nouveau le contraire plus tard). Au lieu de dénoncer leur mensonge, Leah décide de profiter de cette opportunité. Elle commence à organiser des séances payantes et se présente comme « l'interprète » de ces bruits secs. La nouvelle se répand très vite, et elles attirent à la fois les visiteurs curieux prêts à payer et les railleries du clergé local, qui les traitent d'hérétiques et de sorcières. Mais leurs services sont de plus en plus demandés, et elles voyagent ainsi à New York, Philadelphie et Washington pour faire la démonstration de leurs dons de voyance miraculeux. Convaincus ou sceptiques, les gens se précipitent en masse pour voir les sœurs aux talents surnaturels. Leur influence prend beaucoup plus d'ampleur qu'elles ne l'avaient imaginé, et les conversations avec les esprits deviennent la nouvelle vogue.

C'était une époque idéale pour ce genre de phénomène. Cela faisait longtemps que les gens essayaient de communiquer avec les morts. Les États-Unis du milieu du ^{xix}^e siècle étaient friands de spiritualité alternative, surtout dans la région de l'État de New York, connue plus tard sous le nom de « Burned-Over District » (district incendié). Certains groupes essayaient de rejeter l'idée calviniste selon laquelle les âmes sont damnées dès la naissance et seuls les plus pieux peuvent être sauvés. Une faction de quakers radicaux nourrissait la conviction que tous les êtres humains étaient égaux, quels que soient leur origine ou leur genre – un concept auquel des communautés plus ouvertes d'esprit commençaient également à adhérer. Communiquer avec l'au-delà semblait confirmer que le corps était juste une enveloppe et que l'esprit était ce qui comptait réellement. Partout en

Amérique et en Europe, les gens ont commencé à organiser des séances dans leur salon et à utiliser des méthodes telle que la transe, l'écriture automatique et, au bout d'un moment, la photographie des esprits pour tenter d'entrer en contact avec leurs chers défunts. Ces pratiques spirituelles finirent par se répandre dans les pays latins sous le nom de spiritisme ou *espiritismo*, en grande partie grâce aux livres d'un Français dont le nom de plume était Allan Kardec. Il faut toutefois préciser que ses idées étaient incorporées à des pratiques déjà existantes dans le cadre du culte des morts.



« Communiquer avec l'au-delà semblait confirmer
que le corps était juste une enveloppe et que
l'esprit était ce qui comptait réellement. »

Le mouvement spiritualiste était un phénomène social. Comme il s'organisait de façon informelle, sans dépendre d'une instance spécifique, il est difficile d'établir avec certitude le nombre de spiritualistes ayant œuvré pendant les années 1850 et 1860, période où ils étaient le plus en vogue. Selon les sources, les chiffres pour les États-Unis varient en effet entre 45 000 et 11 millions. Ce qui est clair, c'est que la force motrice de ce mouvement était essentiellement composée de femmes. Pendant cette période, le taux de mortalité infantile élevé et la guerre civile faisaient que de nombreuses mères et épouses étaient perpétuellement en deuil. On affichait aussi plus publiquement sa douleur qu'auparavant, en partie grâce à la reine Victoria, qui porta du noir pendant quarante ans après la mort de son mari, Albert. En 1862, après la mort de Willie, le fils préféré d'Abraham et de Mary Todd Lincoln, des suites de la fièvre typhoïde, Mary se livra à des séances de spiritisme à la Maison-Blanche pour essayer de communiquer avec lui. Le spiritisme apportait du réconfort aux vivants car il leur permettait de se consoler en pensant que les défunts étaient encore parmi eux, et qu'ils pouvaient être contactés ou vus sur des photographies spectrales.



« Le spiritisme apportait du réconfort aux vivants
car il leur permettait de se consoler en pensant
que les défunts étaient encore parmi eux, et qu'ils
pouvaient être contactés ou vus sur des
photographies spectrales. »

Les femmes n'étaient pas seulement des adeptes de cette croyance, elles en étaient aussi les leaders. La majorité des médiums étaient des femmes ; et en ce sens le spiritisme était un mouvement profondément unique et socialement progressif. Comme le fait remarquer Ann Braude dans *Radical Spirits*, un ouvrage crucial : « Le spiritisme permet à la direction religieuse par des femmes de devenir la norme pour la première fois dans l'histoire des États-Unis. » Le spiritisme fut en effet l'une des rares activités professionnelles ouvertes aux femmes. Cela leur a donné la possibilité de gagner de l'argent et d'avoir une influence sur le public, quelle que soit leur origine sociale. Contrairement à l'Église, il n'était pas nécessaire d'être ordonné pour devenir médium, il suffisait d'avoir « le don ».

En surface, le spiritualisme ne me semblait pas être une menace pour le patriarcat, car les caractéristiques attribuées au sexe prétendument faible – la nervosité, l'hypersensibilité et une constitution délicate – étaient ce qui faisait des femmes les meilleures candidates pour devenir médiums. Qui plus est, dans leur capacité d'intermédiaires passives, les médiums n'étaient pas responsables des paroles qu'elles transmettaient. Beaucoup d'observateurs constataient le caractère éloquent et péremptoire des discours. Le vocabulaire et l'élocution utilisés en état de transe étaient considérés comme bien trop sophistiqués pour être l'œuvre d'une femme médium.



« Les femmes n'étaient pas seulement des adeptes de cette croyance, elles en étaient aussi les leaders. La majorité des médiums étaient des femmes, et en ce sens le spiritisme était un mouvement profondément unique et socialement progressif »

Qu'elles soient ou non responsables de la formulation de ces propos, ces femmes qui communiquaient avec les fantômes se voyaient confier le rôle inaccoutumé de transmettre des messages importants à un nombre conséquent de personnes. C'est pour cette raison que le spiritualisme était intrinsèquement lié à divers mouvements de justice sociale, allant de l'abolitionnisme au droit des enfants, en passant par le féminisme. Braude écrit : « Le spiritualisme devint un mode essentiel – si ce n'est le mode principal – pour faire circuler les idées sur les droits des femmes dans l'Amérique du milieu du ^{xix}^e siècle [...] Même si toutes les féministes n'étaient pas spiritualistes, toutes les spiritualistes défendaient les droits des femmes. »

De larges regroupements de spiritualistes contribuèrent considérablement à disséminer ces idées radicales, à la fois par le biais des médiums qui transmettaient des messages de l'au-delà sur l'importance de libérer tous les êtres humains et grâce aux conversations entre les participants. De même, certaines représentantes du mouvement spiritualiste intervenaient parfois dans les réunions de défense des droits de la femme. Bien que cet aspect soit souvent négligé par les manuels d'histoire, les recoupements significatifs du diagramme de Venn entre spiritualistes, abolitionnistes et suffragettes ont été un élément crucial dans certaines étapes clé de l'histoire américaine, telles que la criminalisation de l'esclavage ou la légalisation du droit de vote des femmes.

Certaines des personnalités les plus engagées dans la lutte pour l'égalité ont croisé le chemin du spiritualisme, même si elles n'adhéraient pas personnellement à sa pratique. La table autour de laquelle Elizabeth Cady

Stanton et Lucretia Mott se sont retrouvées pour rédiger la « Déclaration de sentiments » pour la convention de Seneca Falls avait apparemment aussi été frappée par les esprits au cours de plusieurs séances. (Cette table appartenait à deux quakers et futurs médiums, Thomas et Mary Ann McClintock.)

Susan B. Anthony ne croyait pas au spiritisme, pourtant en 1855, dans une lettre adressée à Stanton, elle écrit : « Oh mon Dieu ! Si seulement les esprits daignaient faire de moi leur médium et me mettaient les mots qu'il faut dans la bouche [...] Vous n'imaginez pas à quel point j'ai prié pour devenir un médium ces jours derniers. S'ils se présentaient ainsi à moi, je les accueillerais à bras ouverts ». Malgré sa réputation d'oratrice talentueuse, Susan Anthony était nerveuse à l'idée de s'exprimer en public, et elle enviait la façon dont les médiums pouvaient laisser couler les mots en totale improvisation. Elle s'est finalement adressée à la communauté spiritualiste de Lily Dale plusieurs étés de suite, pendant leurs journées annuelles des suffragettes, au cours des années 1890. Ce fut aussi le cas de nombreuses autres sommités féministes, comme Margaret Sanger, qui soutenait le droit de contrôler les naissances.

Quand Sojourner Truth, abolitionniste et activiste pour la justice sociale, a découvert le spiritualisme, elle était sceptique. En 1851, alors qu'elle assistait à sa première séance à Rochester, dans l'État de New York, elle fit apparemment montre de son irrévérence habituelle en s'exclamant : « Allez, esprit, saute sur la table et on verra si tu peux faire plus de bruit. » Elle finit pourtant par adopter le spiritualisme et, en 1857, elle s'installa même avec sa famille dans une communauté quaker spiritualiste du Michigan appelée Harmonia. Elle était attirée par les valeurs de ce groupe, l'ouverture d'esprit, le pacifisme et la tolérance, si ce n'est par sa propension à vouloir communiquer avec l'au-delà. Nell Irvin Painter écrit toutefois qu'avec le temps, elle « était moins réticente envers les esprits, et considérait même l'esprit de son père comme protecteur ». Quand Harmonia commença à s'étioler, Sojourner Truth décida de rester dans la région et s'installa non loin de là, à Battle Creek, où elle passa les seize dernières années de sa vie.

Victoria Woodhull était médium et voyante de fête foraine. Elle soutenait que les esprits l'avaient protégée et guidée toute sa vie. Peut-être était-ce leur soutien qui lui a permis de réaliser tant d'accomplissements inédits : avec sa sœur, elle a acquis la première société de courtage dirigée par des femmes ; elle a lancé le premier journal américain dont la propriétaire était une femme ; et elle a été la première femme à s'adresser publiquement devant un comité du Congrès pour réclamer que le droit de vote soit accordé aux femmes. Elle est surtout célèbre pour avoir été la première femme à se présenter à l'élection présidentielle, en 1872, où elle était la candidate du Cosmo-Political Party. Elle avait choisi de se présenter avec Frederick Douglass, même si c'était surtout un acte symbolique – apparemment, il n'avait pas été mis au courant avant que cela soit annoncé publiquement. Elle défendait l'amour libre, elle était convaincue que le mariage était une forme d'esclavage institutionnalisé et que les rapports sexuels devaient toujours être consensuels, elle insistait pour que les femmes portent des vêtements moins contraignants et elle soutenait la prostitution. Ce ne sont ici que quelques-unes de ces opinions « extrémistes » qui lui ont valu le surnom de madame Satan (son implication dans certaines pratiques douteuses dans le domaine spirituel et politique expliquent sans doute aussi ce surnom).

Les suffragettes et les socialistes ont fini par laisser tomber Victoria Woodhull. Ils considéraient que ses opinions étaient trop controversées et qu'elle aimait trop être au centre de l'attention, mais l'Association américaine des spiritualistes continua à la soutenir jusqu'à sa dissolution, en 1875. Victoria Woodhull était complexe et pleine de contradictions : elle était contre l'avortement, et dénonçait aussi certains spiritualistes comme des imposteurs. Il n'en est pas moins vrai qu'elle était une pionnière dans le domaine de la libération de la femme et terriblement en avance sur son temps. Pendant une bonne partie de sa vie, elle a insisté sur le fait que ses convictions et ses actions étaient guidées par le monde des esprits. Comme l'écrit sa biographe Barbara Goldsmith : « C'est le fait que Victoria ait cru aux conseils des esprits qui lui a donné, ainsi qu'à ses adeptes, la détermination de défier la loi, l'Église et l'ordre établi patriarcal. »

Communiquer avec le monde spirituel n'était donc pas simplement un passe-temps pour ceux qui étaient en deuil. À ses débuts, le spiritisme a sans doute été une source de consolation pour certains, mais il est peu à peu devenu un moteur immatériel qui a su donner confiance en elles à celles qui le pratiquaient. Les femmes ont ainsi trouvé dans la voix des défunts les messages de fierté personnelle et d'indépendance qui manquaient à leur vie quotidienne.

LE MYSTÈRE DE L'EXISTENCE



Il n'y a pas longtemps, j'ai rêvé de ma grand-mère Trudy. Elle avait un bébé dans les bras, et je savais que c'était le mien. C'était assez déconcertant. D'abord, comme nous l'avons déjà établi, je ne veux pas d'enfant ; ensuite, ma grand-mère est décédée en 2001. Qu'essayait-elle de me dire ? M'envoyait-elle un message de l'au-delà pour me dire que j'avais fait une erreur ? Était-ce une prophétie annonçant l'avenir ou une vision spectrale de ce que je ratais ? En m'approchant d'elle, j'ai pu discerner plus de détails, et j'ai été prise d'un énorme soulagement : ce n'était pas du tout un bébé, c'était un livre. Elle me l'a tendu, puis a fait un geste pour me laisser voir une rangée d'autres livres qui flottaient dans l'air : soit des choses écrites par moi soit des ouvrages auxquels les miens allaient s'ajouter. Une autre sorte de lignée familiale.

En me réveillant, je me sentais rassurée. Même si j'assume parfaitement ma décision de fabriquer autre chose que des enfants, j'ai aimé la confirmation de cette apparition. S'il m'a été agréable de la voir, cela m'a toutefois rappelé qu'il y a beaucoup de choses que je ne comprendrai sans doute jamais. Est-ce que ma grand-mère a vraiment essayé de me contacter depuis une autre dimension ? Ou est-ce que c'était simplement mon esprit qui projetait des images que je trouvais apaisantes ? Je n'en ai aucune idée.

Ce que je sais, c'est que, malgré les progrès de la science, les grands mystères de l'existence continuent à concerner la mort, le destin et le

royaume de l'invisible : que se passe-t-il quand nous mourons ? Y a-t-il des fantômes et des esprits et pouvons-nous communiquer avec eux ? Pouvons-nous contrôler notre destin, ou sommes-nous des marionnettes au bout de ficelles célestes ?

Ce sont les sorcières – qu'elles soient des figures shakespeariennes ou des suffragettes spiritualistes – qui nous rappellent qu'après des milliers d'années passées à poser les mêmes questions, nous n'avons toujours pas de réponses définitives. Ces personnages se complaisent dans l'ambiguïté et traversent les frontières de l'enfer. Les sorcières savent des choses que nous ignorons ou que nous ne voulons peut-être pas vraiment savoir. Elles voient des choses qui nous échappent et que nous ne devrions peut-être pas voir. Leurs connaissances secrètes sont *sublimes*, au sens philosophique du terme : elles inspirent l'admiration *et* la terreur. Leurs aptitudes nous font frémir, mais nous sommes reconnaissants des conseils qu'elles partagent, aussi cryptiques soient-ils. Elles nous poussent à affronter l'irrationnel, l'inconcevable.



« Ce sont les sorcières – qu'elles soient des figures shakespeariennes ou des suffragettes spiritualistes – qui nous rappellent qu'après des milliers d'années passées à poser les mêmes questions, nous n'avons toujours pas de réponses définitives. »

Quand nous avons de la chance, ces femmes fatales peuvent nous conduire à des moments d'épiphanie. Elles nous laissent entrevoir qui nous sommes et qui nous pourrions être.

»»» — CHAPITRE 6 — «««

L'ART OBSCUR : CONFIDENTES DES ESPRITS ET CRÉATRICES DE MAGIE

« Les premiers artistes étaient-ils essentiellement des femmes ? » C'est la question que posait un article de 2013 de NationalGeographic.com consacré à de nouvelles analyses des empreintes de main présentes dans les peintures rupestres de huit sites paléolithiques dans le monde. Selon ces recherches récentes, environ 75 % de ces empreintes ont été faites par des femmes et non par des hommes chasseurs, comme on le croyait jusqu'ici. Bien entendu, c'est une idée qui me ravit, et je ne peux pas m'empêcher de me demander quelles étaient les intentions de ces artistes du passé. Des archéologues ont suggéré que ces peintures ont peut-être été réalisées par des enchanteresses ou des chamanes de Cro-Magnon, qui auraient dessiné des animaux et des femmes nues pour célébrer la nourriture et la fécondité. Les traces de main pourraient avoir été placées pour ajouter à la magie, ou peut-être simplement en guise de signature : une empreinte pour indiquer « c'est moi qui ai fait ça ».

LA FEMME DANS LES YEUX DES HOMMES



Nous ne saurons peut-être jamais la vérité. Mais ce qui est intéressant dans l'idée de ces ensorceleuses de l'âge de pierre, c'est qu'à travers l'histoire de

la civilisation humaine, ce sont surtout des hommes qui ont été autorisés à créer des œuvres partagées avec le public, ou du moins qui ont été le plus souvent honorés pour leurs créations. Et comme les artistes masculins représentaient souvent des images de l'autre sexe, ils pouvaient dicter ce qui était considéré comme désirable ou au contraire répugnant chez la femme, sur le plan esthétique comme psychologique.

Cela est particulièrement clair quand on se penche sur la représentation artistique de la sorcière. Comme nous l'avons déjà vu, ce sont des hommes tels qu'Albrecht Dürer ou Hans Baldung qui ont contribué à définir visuellement la sorcière grâce à leurs dessins de femmes nues et autres créatures diaboliques, à la fin du ^{xv}^e et au début du ^{xvi}^e siècle. Parmi les autres artistes à avoir dépeint des sorcières à travers les âges, on citera Frans Francken le Jeune, Salvator Rosa, Henry Fuseli, Francisco de Goya et John William Waterhouse. Même si les croyances des artistes en matière de sorcellerie ont varié au cours des siècles, tout comme les esprits ont évolué dans la société, leur vocabulaire visuel reste très semblable : les sorcières sont représentées comme étant vieilles et laides ou jeunes et d'une beauté diabolique.

Au premier abord, il semble que le ^{xx}^e siècle ait offert à la sorcière une forme de rédemption. Plusieurs artistes surréalistes masculins ont été inspirés par l'archétype de la *femme-sorcière*, en grande partie grâce à l'ouvrage de Michelet dont nous avons déjà parlé, *La Sorcière*, et au film muet scandinave de 1922 qu'il a influencé, *Häxan*. Le concept d'une femme à l'esprit libre, ensorceleuse et intuitive, est à la source de plusieurs œuvres surréalistes peintes par Max Ernst, Paul Delvaux, Victor Brauner et Kurt Seligmann. Ces hommes ont composé plusieurs tableaux autour du thème de la sorcière, dont la plupart étaient censés être aussi enchanteurs qu'érotiques. Malgré leur point de vue prétendument plus positif sur ces femmes aux pouvoirs surnaturels, la plupart de ces œuvres représentent des femmes nues ou sans visage, quand ce n'est pas les deux à la fois.



« Les femmes matérialisent leur propre magie, et deviennent ainsi un peu sorcières, elles aussi. »

En tant qu'amatrice d'art en général, et particulièrement obnubilée par les sorcières, il y a de nombreux tableaux peints par ces hommes fascinants que j'adore, même si aujourd'hui ces œuvres semblent « chosifier » la femme. Il se passe pourtant quelque chose d'intéressant quand les femmes brandissent leurs baguettes créatives, qu'il s'agisse de crayons ou de pinceaux : elles matérialisent leur propre magie, et deviennent ainsi un peu sorcières, elles aussi.

LES MAGICIENNES DE L'ART



Beaucoup d'ouvrages sur l'histoire de l'art considèrent Vassily Kandinsky comme le grand-père de l'art abstrait, et il est indéniable que ses compositions lumineuses riches en taches de couleur et en lignes irrégulières étaient particulièrement innovantes quand il commença à peindre en 1910. Inspiré par la théosophie et certaines autres disciplines ésotériques, il était convaincu que la société devait tourner le dos au matérialisme. La construction métaphysique de ses images visait à traduire des énergies invisibles en formes visibles et à faire place à une nouvelle ère de pleine conscience. « La littérature, la musique et l'art sont les premiers et les plus sensibles domaines dans lesquels apparaîtra réellement ce tournant spirituel », écrivait-il en 1911 dans son livre *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*. C'est sans aucun doute Kandinsky, Piet Mondrian, Kazimir Malevitch et František Kupka qui ont contribué à populariser l'idée selon laquelle l'art non figuratif pourrait être un moyen de contacter le royaume des esprits. Mais si l'on considère les balbutiements de l'art abstrait européen, deux femmes aux dons magiques avaient un pas d'avance sur eux : Georgiana Houghton et Hilma af Klint.

Georgiana Houghton est née sur l'île de la Grande Canarie en 1814 mais a vécu à Londres presque toute sa vie. Après des études artistiques, elle

abandonne la peinture pendant plusieurs années quand sa sœur meurt, en 1851, à l'âge de trente et un ans. C'est le deuxième drame qui touche sa famille car, en 1826, elle a déjà perdu son jeune frère, alors âgé de neuf ans. Comme beaucoup d'Européens et d'Américains du milieu du ^{xix}^e siècle, elle est attirée par le spiritisme. Traumatisée par la mort de sa sœur, elle assiste à deux séances en 1859. Elle est tellement bouleversée par l'expérience qu'elle décide de devenir médium. Puis elle se tourne vers le dessin automatique, une méthode qui permet au médium de retranscrire les messages et les visions des esprits à travers le dessin. En 1861, à l'âge de quarante-sept ans, Houghton communique avec sa défunte sœur et, par la même occasion, ressuscite son activité artistique.

Comme c'est le cas pour de nombreux médiums artistes, ses dessins représentent d'abord des fleurs, des fruits ou autres objets identifiables. Ses guides spirituels – ou ses amis invisibles, comme elle les appelle – la dirigent rapidement vers une esthétique peu semblable à celle de ses contemporains. Des tourbillons, des spirales et des motifs entrelacés apparaissent bientôt sur le papier. Ses compositions rappellent des toiles d'araignée psychédéliques ou les plumes ébouriffées d'un oiseau de paradis, mais au fond, elles ne ressemblent à rien de familier. Ces images ne sont toutefois pas un mystère complet pour Houghton, car elle a sa propre interprétation de ce que les différentes formes et couleurs signifient. Selon Simon Grant et Marco Pasi, elle est convaincue que « le jaune, par exemple, représente Dieu le Père, mais aussi la foi et la sagesse ; l'orange est le pouvoir et le violet le bonheur ». Ses dessins sont complexes, délicats et d'une beauté étonnante aux yeux d'un observateur moderne, et on ne peut que supposer à quel point les contemporains de Georgiana Houghton les ont trouvés choquants. Elle les décrit comme étant du « symbolisme sacré », qui représente des informations éclairantes venues du ciel.

Georgiana Houghton n'avait pas seulement des convictions, elle avait de l'ambition. En 1871, elle organise une exposition regroupant 155 de ses dessins, car elle souhaite qu'ils soient vus par un plus large public que ceux qui cherchent à communiquer avec les esprits par son intermédiaire.

L'exposition est un échec sur bien des plans. L'artiste se fait écharper par la critique, y laisse presque toutes ses économies et ne vend qu'un dessin. Elle passe le reste de sa vie à écrire, à créer et à pratiquer le spiritisme, et meurt en 1884, quasiment dans l'anonymat. Ses étonnantes œuvres spectrales sont éparpillées à travers le monde et sont restées relativement inconnues, à l'exception de certains milieux spiritualistes, pendant plus de cent ans.

C'est grâce à une exposition à la Courtauld Gallery de Londres, en 2016, comportant trente-cinq de ses dessins, que sa contribution artistique a été redécouverte. J'ai eu la chance de visiter cette exposition en personne et j'ai été émue non seulement par son immense talent, mais aussi par la vivacité des couleurs. J'avais déjà vu énormément de photographies d'esprits : des images en noir et blanc d'hommes et de femmes de l'époque victorienne posant avec des « fantômes » ou des ectoplasmes translucides. Les dessins de Georgiana Houghton, avec leurs radieuses volutes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sont un tel contraste en comparaison. Il y a en eux quelque chose qui est proche de l'extatique. Que sa main ait été guidée par les défunts ou par les anges, j'ai ressenti un sentiment d'euphorie en regardant ses œuvres.

J'éprouve des sensations semblables quand je suis face aux tableaux d'une autre créatrice d'art abstrait, l'artiste suédoise Hilma af Klint. Bien qu'elles aient vécu à cinquante ans d'écart et dans des pays différents, l'histoire d'af Klint n'est pas très éloignée de celle de Houghton. Née en 1862, Hilma af Klint grandit à Stockholm et prend très jeune des cours de peinture. Comme Houghton, elle est attirée par le spiritisme et commence à assister à des séances alors qu'elle est adolescente. Le décès de sa sœur en 1880 ne fait que renforcer son intérêt pour les médiums. Elle suit des cours à l'Académie royale des beaux-arts de Stockholm entre 1882 et 1887. Pendant cette période, elle peint – et expose parfois – les habituels portraits, paysages et arrangements de fleurs que les femmes de son école apprenaient à représenter. À partir de 1896, elle commence à expérimenter d'autres styles, qui allient sa formation artistique à son intérêt pour le spiritualisme. Cette année-là, elle forme, avec quatre autres femmes, un collectif qu'elles

appellent De Fem (Les Cinq). Leur objectif est d'entrer en contact avec des entités spirituelles qui transmettraient leurs messages à travers les tableaux des membres du groupe. Les artistes se retrouvent régulièrement pendant une dizaine d'années et se livrent à l'écriture et au dessin automatiques ; cela leur permet de générer des œuvres dans un état d'inconscience ou de transe qui, selon elles, les rend plus réceptives aux esprits qui les contactent (cette méthode de création prendra le nom d'automatisme et sera rendue célèbre par les surréalistes, quelques décennies plus tard). Elles se relayent pour dessiner jusqu'à ce que Hilma devienne la principale artiste médium du groupe, en 1903.

En 1905, à l'âge de quarante-trois ans, elle est avertie par un guide spirituel nommé Amaliel qu'elle va recevoir une vaste quantité de travail. Il s'agit, comme l'explique Iris Müller-Westermann, d'un cycle « d'images d'une réalité surnaturelle, immatérielle ». Le projet se concrétise sous la forme de 193 œuvres réalisées par Hilma af Klint entre 1906 et 1915, appelées « les peintures pour le Temple ». Comme l'a écrit Tracey Bashkoff, conservatrice au Guggenheim : « Le temple mentionné dans le titre n'existait pas. Elle envisageait que ses *Peintures pour le temple* rempliraient un bâtiment arrondi, au sein duquel les visiteurs se déplaceraient dans un couloir montant en spirale, qui les plongerait dans un voyage spirituel défini par ses tableaux. » Ces œuvres n'auraient pas pu être plus différentes des compositions délicates et plus académiques qu'elle peignait au début de sa carrière.

La première série de « peintures pour le Temple », qu'elle baptise *Primordial Chaos*, est jonchée de formes arrondies semblables à des amibes, des serpents en volute ou des coquilles d'escargot, qui flottent dans l'espace et sont accompagnées de lignes courbes et de lettres ou de mots peints en grands caractères. Les couleurs dominantes sont le bleu, qu'elle considérait comme une teinte féminine, et le jaune, qui était pour elle masculin. On note aussi la présence de vert, sans doute pour sous-entendre le mélange de ces deux énergies. Sa série *Eros*, peinte en 1907, est plus douce, avec des roses et des blancs, et des volutes qui font penser à des

fleurs ou à des orbites de planètes pastel. Ces motifs sont plus proches du diagramme que d'autre chose, tels les gribouillages d'un savant fou essayant de décoder un message secret.

La même année, Hilma commence à travailler à plus grande échelle avec des couleurs plus vives. Le titre de sa série, *Ten Largest* (les dix plus grands), est parlant en ce qui concerne le format des tableaux, mais il s'applique peut-être aussi à l'envergure du projet. Ces dix œuvres retracent le développement humain de l'enfance à la vieillesse, mais peuvent également être interprétées comme représentant l'évolution de l'univers. Elles sont magnifiques et utilisent une palette de couleurs richement saturées comprenant des tons orange, roses, violets, jaunes et bleus qui décrivent des formes ovoïdes, des cercles et des spirales ondulantes. Elles évoquent des constellations ou des atomes, des représentations macrocosmiques et microcosmiques à la fois. Certaines comportent des chiffres romains, des lettres ou des mots. Elles offrent une vision quasi kaléidoscopique. Hilma af Klint était en état de transe quand elle les a peintes, et cette énergie est communicative. Il est difficile de ne pas se sentir transporté quand on les observe. Elles contiennent peu de repères classiques et peu de formes reconnaissables. Je ne sais pas si elles traduisent effectivement le langage visuel d'un être céleste, mais c'est tout à fait imaginable. Ces images sont, au sens propre, extra-ordinaires.

Au fur et à mesure que l'œuvre de Hilma af Klint progresse, des formes plus identifiables apparaissent. À partir de 1913, on commence à distinguer des signes, des cœurs et des pyramides juxtaposés à des formes plus géométriques, comme des cubes ou des croix. L'artiste s'intéresse de plus en plus aux enseignements du philosophe ésotérique Rudolf Steiner, qu'elle connaît personnellement – et qui critique ses méthodes spirituelles et artistiques –, ainsi qu'au rosicrucisme, à la théosophie et aux diverses religions du monde en général – même si, presque tout au long de sa vie, elle est luthérienne pratiquante. Bien qu'elle pense ses visions provenant d'une source extérieure, avec le temps, elle commence à se considérer comme une participante active et non plus simplement la messagère de

communications extrasensorielles. Son style a beau évoluer avec les années, certains éléments de son œuvre sont permanents : son utilisation audacieuse de la couleur et son sens de l'équilibre, si ce n'est de la symétrie absolue. Qu'elle peigne des hélices opalescentes, des grilles en miroir ou des retables solaires, elle semble en quête d'une réconciliation. Comme le dit l'adage alchimique : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. » Les oppositions binaires, masculin/féminin, clair/obscur, intérieur/extérieur, etc., sont toutes présentes ici, comme pour signifier une sorte d'équilibre universel entre ces forces opposées, ou en tout cas le désir que cet équilibre existe.

De nombreux spécialistes se sont empressés de souligner qu'il était peut-être injuste de dire que Georgiana Houghton et Hilma af Klint étaient « les véritables inventrices » de l'art abstrait. L'argument est que, même si elles se sont désaltérées des mêmes eaux intellectuelles et spirituelles que Kandisky et ses compères, elles n'ont pas contextualisé ce qu'elles faisaient comme une forme d'art pur (même si elles se considéraient comme des artistes) et, contrairement à eux, elles n'avaient ni l'intention ni la capacité de faire évoluer la compréhension esthétique de la société. Et si, en termes de contenu, il y a un *léger* recoupement – après tout, Kandinsky essayait lui aussi de faire vivre à l'observateur une expérience du divin, à la différence près que ses idées venaient de lui plutôt que de guides spirituels extérieurs –, Georgiana Houghton et Hilma af Klint n'avaient pas fait partie de la conversation. Elles ne pouvaient pas influencer d'autres artistes ni être à l'origine de canons esthétiques, puisque très peu de gens avaient pu voir leurs œuvres. Le monde artistique était dominé par les hommes, et il était difficile pour les femmes artistes d'être prises au sérieux. Le fait que ces deux artistes aient créé des œuvres aussi visionnaires, impossibles à comparer à ce qui avait été fait avant elles, les rendait encore plus marginales – et encore plus remarquables.

Si très peu de gens connaissent l'œuvre de Georgiana Houghton, ce n'est certainement pas de sa faute. Non seulement elle avait organisé l'exposition évoquée, mais elle avait aussi soumis ses dessins à plusieurs institutions,

dont la Royal Academy à Londres, et écrit plusieurs livres. Hilma af Klint, en revanche, était convaincue que ses contemporains ne comprendraient pas son œuvre et décida que les 1 200 tableaux qu'elle avait réalisés ne devraient être présentés au public que vingt ans après sa mort. Elle souhaitait toutefois que ses œuvres soient vues un jour ou l'autre, et elle laissa des indications très précises dans son journal pour indiquer les tableaux qu'elle pensait dignes d'être exposés une fois que la société serait prête à les apprécier. Elle mourut en 1944.

Il a fallu attendre plus longtemps qu'elles ne l'avaient, toutes deux, envisagé pour que le public découvre leurs créations. C'est en 1985 que les premiers tableaux de Hilma af Klint ont été exposés, dans le cadre d'une exposition majeure du Musée d'art du comté de Los Angeles, intitulée « Le spirituel dans l'art : peinture abstraite 1890-1985 ». Et ce n'est pas avant 2013 qu'une rétrospective conséquente de son travail fut organisée au Moderna Museet de Stockholm. Elle a été suivie en 2018 par la première exposition à lui être entièrement consacrée, cette fois au musée Guggenheim de New York (dont la forme ressemble étrangement au temple arrondi et à la promenade en spirale de ses visions). Ce n'est que ces dernières années que les spécialistes ont commencé à reconnaître sa contribution et que la trajectoire de l'art moderne a été progressivement revisitée. Comme l'écrit Richard Armstrong, le directeur du Guggenheim, le travail d'af Klint « fait plus que changer une chronologie. Il suscite une réévaluation importante et opportune de l'émergence de l'abstrait, qui met en avant des questions fondamentales quant aux facteurs qui ont façonné sa formation, à la manière dont nous faisons le récit de son développement, et aux protagonistes de cette histoire inachevée ».

Cette attitude s'étendra peut-être un jour à Houghton. Je ne pense pas qu'il y ait eu d'exposition consacrée à ses dessins dans un musée important avant celle à laquelle je suis allée à Londres en 2016. J'espère que cela changera, car son talent d'artiste mérite d'être reconnu dans le monde entier.

Georgiana Houghton est née il y a plus de deux cents ans et Hilma af Klint il y a plus de cent cinquante ans. Il est bien dommage qu'il ait fallu si longtemps avant que nous ne découvriions leurs accomplissements. S'il y a une vie après la mort, j'espère qu'elles nous observent.

« LA SŒUR D'UNE FÉE »



Une autre artiste fait coexister l'illustration et la divination, dont le talent reste trop méconnu. Beaucoup de gens connaissent son travail, mais peu connaissent son nom. Et la raison en est bien simple : pendant plus de cent ans, celui-ci n'a pas été cité sur les jeux de tarot Rider-Waite, bien qu'elle soit l'artiste qui a créé son imagerie unique – et désormais omniprésente.

Pamela « Pixie » Colman Smith naît en Angleterre en 1878, de deux parents américains. Elle vit de nombreuses années à New York et à Kingston, en Jamaïque, car son père travaille pour la West India Improvement Company. En grandissant, elle découvre les sphères artistiques et passe quelque temps chez l'actrice britannique Ellen Terry, pendant que son père est en voyages d'affaires. Ce sont souvent les employés du Lyceum, un théâtre londonien, qui s'occupent d'elle, y compris l'administrateur – et futur auteur de *Dracula* – Bram Stoker. D'ailleurs, plusieurs années plus tard, Pamela illustrera un autre des livres de Stoker, *Le Repaire du ver blanc*. Elle étudie les beaux-arts à l'Institut Pratt, à Brooklyn, de 1893 à 1896, mais n'obtient jamais son diplôme, sans doute à cause de la mort soudaine de sa mère. Nombreux sont ceux qui affirmaient que celle-ci était d'origine jamaïcaine, ce qui aurait expliqué le physique dit « exotique » ou métissé de l'artiste, même si cela n'a jamais été confirmé. Ce qui est certain, toutefois, c'est que la culture jamaïcaine a eu une énorme influence dans la vie de Pamela Smith. L'un de ses passe-temps préférés consiste à enfiler une robe semblable à celles portées aux Caraïbes et à raconter des histoires traditionnelles dans les soirées ou les salons. Elle est si captivante que l'écrivain et journaliste Arthur Ransome la

décrit un jour comme étant « la filleule d'une sorcière et la sœur d'une fée ». Pamela écrit et illustre même ses propres livres de contes jamaïcains, dont *Annancy Stories* en 1899.

En tant qu'artiste, elle connaît un certain succès commercial à New York, puis en 1900, après la mort de son père, elle retourne vivre à Londres. Malgré son chagrin, elle entame une période très prolifique ; elle écrit plusieurs livres qu'elle illustre elle-même et, selon Stuart R. Kaplan, fabrique « des théâtres miniatures avec des personnages et des accessoires en carton ». Elle accueille une cohorte de personnages bohèmes dans son atelier et se lie d'amitié avec des auteurs irlandais intéressés par le mysticisme, dont Æ (celui-là même qui inspirera une autre Pamela, P. L. Travers, l'auteur de *Mary Poppins*) et le poète et dramaturge William Butler Yeats.

Son amitié avec Yeats a une influence notable sur Smith, sur le plan artistique comme sur le plan spirituel. Grâce à lui et à sa famille, elle se familiarise notamment avec la mythologie celtique. Elle déclare alors croire aux fées et aux lutins, et explique qu'elle voit les Sidhe, des créatures surnaturelles. Par l'intermédiaire de Yeats, elle découvre également l'ordre hermétique de la Golden Dawn, une société d'artistes et de penseurs qui se réunissent pour étudier les enseignements occultes et se livrent à des rituels de magie. Cet ordre procède à des rites d'initiation vaguement inspirés de ceux de la franc-maçonnerie, et ses membres approfondissent peu à peu leurs connaissances sur des sujets tels que la Kabbale, l'astrologie, l'alchimie et le voyage astral. Contrairement aux francs-maçons, cet ordre accepte les femmes parmi ses membres, en parfaite égalité avec les hommes. Yeats encourage Smith à rejoindre le temple Isis-Urania de l'ordre de la Golden Dawn en automne 1901.

Durant cette période, la production artistique de Pamela prend de l'ampleur (contrairement à ses finances !). Elle lance son propre magazine, intitulé *The Green Sheaf*, qui contient toutes sortes de poèmes, de récits de fiction et d'illustrations fantastiques, dont bon nombre des siennes. Quand le magazine et la maison d'édition qu'elle a créée par la même occasion,

The Green Sheaf Press, font faillite, elle se concentre sur les beaux-arts. Elle s'intéresse particulièrement aux stimuli sonores, et commence une série d'œuvres basées sur les images synesthésiques que lui suggère la musique classique. Quand un journaliste du *Strand Magazine* l'interroge sur la genèse de ces œuvres, elle répond que ce ne sont pas « des illustrations conscientes » mais plutôt « ce que je vois quand j'entends de la musique – mes pensées sont libérées par le charme de la musique ». Même si ces tableaux varient selon le morceau qu'elle essaye de dépeindre, ils comportent souvent des femmes mythiques vêtues de robes fluides et évoluant dans la nature. Ce sont les premières œuvres non photographiques que le célèbre photographe Alfred Stieglitz (le futur mari de Georgia O'Keeffe) expose dans sa galerie new-yorkaise, et ils sont très bien accueillis par le public. Smith entame aussi à cette époque une collaboration plus active avec Yeats. Elle conçoit des décors et des costumes pour plusieurs de ses pièces. Rétrospectivement, il semble que ces projets apparemment disparates la préparent parfaitement pour son *magnum opus*.

En 1903, Smith quitte le temple Isis-Urania dirigé par Yeats et suit le poète Arthur Edward Waite, qui crée une nouvelle faction appelée l'Ordre indépendant et rectifié de la Golden Dawn. Comme l'écrit Elizabeth Foley O'Connor : « Waite souhaitait créer un ordre plus spirituel, à la croisée du rosicrucisme et du christianisme, et il est possible que ce soit cette intention qui ait influencé la décision de Pamela de se convertir au catholicisme [...] en juillet 1911. » Quoi qu'il en soit, en 1909, Smith reçoit de la part de Waite une commande qui change son destin : il lui demande d'illustrer un jeu de tarot. Elle qui inclut déjà de nombreux éléments mystiques dans ses œuvres et qui est « anormalement télépathe », comme le dit Waite, est la personne idéale pour le projet. Ses illustrations n'allaient pas simplement être vues, elles allaient servir à éduquer la conscience des utilisateurs et à transmettre des conseils venus d'un autre monde.

Le tarot a évolué à partir de divers jeux de cartes à travers les siècles, mais la provenance du tarot divinatoire tel que nous le connaissons remonte à l'Italie du ^{xv}^e siècle, et notamment au Sola-Busca qui a très certainement

inspiré Smith. Pendant les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, la fabrication des jeux de tarot était concentrée à Marseille. C'est là que les arcanes majeurs (à savoir les vingt-deux premières cartes, dont le fou, le bateleur, la papesse, etc.) ont été standardisés et numérotés. Le tarot de Marseille n'a cependant pas d'illustrations complètes pour les cartes numérotées des arcanes mineurs (par exemple, le deux de coupe ou le neuf de denier).



« Waite veut créer un nouveau jeu de tarot qui, contrairement aux autres, comporterait des illustrations détaillées sur chacune des soixante-dix-huit cartes et incorporerait des éléments astrologiques. »

Waite veut créer un nouveau jeu de tarot qui, contrairement aux autres, comporterait des illustrations détaillées sur chacune des soixante-dix-huit cartes et incorporerait des éléments astrologiques. Cela signifie que Smith aura non seulement besoin de réinterpréter les illustrations existantes des vingt-deux arcanes majeurs, mais aussi d'en concevoir de toutes nouvelles pour les arcanes mineurs, y compris les quarante cartes à valeur numérique. Elle est aussi chargée de créer le dos des cartes et leur étui, soit quatre-vingts illustrations au total.

Dans une lettre qu'elle adresse à Alfred Stieglitz en novembre 1909, elle écrit : « Je viens juste de finir un gros travail pour très peu d'argent ! Une série de quatre-vingts illustrations pour un jeu de tarot. Je vous enverrai quelques-uns des dessins originaux car il y a peut-être des gens à qui ils plairont ! »

Aujourd'hui, la lecture de ce petit mot est assez poignante. Cette jeune femme de trente et un ans ne savait absolument pas à quel point ses images deviendraient célèbres après leur publication en 1910. Le tarot Rider-Waite, comme on l'appelle désormais (William Rider & Son en étant l'éditeur) est sans doute le tarot le plus connu et le plus utilisé au monde. Depuis plus

de cent ans, les illustrations complexes et symboliques de Smith sont une source d'inspiration porteuses d'une signification profonde pour ceux qui lisent les cartes, sans parler de leurs multiples utilisations sur des tee-shirts ou des mugs, ou encore sur des robes de haute couture chez Dior ou Alexander McQueen. On pourrait sans doute dire que la plupart des milliers de tarots créés après le Rider-Waite empruntent des éléments à sa propriété intellectuelle, quand ils ne se contentent pas de les copier.

Sans le savoir, Smith a créé le type d'héritage dont tout artiste rêve. Le fait qu'elle ait été payée une misère et qu'elle n'ait touché aucun droit d'auteur est une tragédie. Bien qu'elle ait continué à dessiner et à exposer après la mise en vente du tarot, elle n'a pas pour autant cessé d'avoir des problèmes financiers et n'a jamais acquis le degré de notoriété qu'elle espérait. Il est difficile de savoir ce qui est le plus vexant : le paiement ridicule qu'elle a reçu ou le peu de mérite qu'elle s'est vu attribuer pour ses illustrations. De nos jours, tout le monde connaît le tarot Rider-Waite. Personne ne connaît Pamela Colman Smith.

Heureusement, les pendules historiques sont peu à peu remises à l'heure. U. S. Games Systems, le plus gros éditeur de jeux de tarot du monde, a fait paraître en 2009 un jeu Pamela Colman Smith pour commémorer le centenaire de sa création. Il vend également un tarot « Smith-Waite ». Stuart R. Kaplan, fondateur de l'entreprise et spécialiste du tarot, a récemment publié la première biographie consacrée à l'artiste, *Pamela Colman Smith : The Untold Story*. L'Institut Pratt, son alma mater, a organisé une exposition de ses illustrations au cours de l'hiver 2019. Certaines boutiques ésotériques ne vendent plus que le tarot Smith-Waite, et j'ai beaucoup d'amis qui, comme moi, n'utilisent plus que celui-là. Il est trop tard pour accorder une rémunération décente à Pixie, mais nous pouvons au moins lui offrir notre respect.

Comme beaucoup de gens, avec le temps, j'ai accumulé des dizaines de jeux de tarot de différents styles sur diverses thématiques. Pourtant, mon exemplaire du tarot Smith-Waite occupe une place spéciale dans mon cœur. Quand je l'utilise, je me sens particulièrement en phase avec cette femme,

cette « filleule de la sorcière ». Nous n'avons pas simplement le même prénom, nous avons aussi la même conception de la vie. Toutes les deux nées sous le signe du Verseau, nous sommes donc liées à l'Étoile, cette carte du tarot qui représente l'intuition et l'inspiration. Et comme elle, j'ai la chance de faire partie d'une communauté de faiseurs de magie et d'artistes intéressés par la mystique, en quête de connaissances et de développement spirituel. Pamela Colman Smith était convaincue que le monde avait bien plus à offrir que ce que nous voyons. Elle souhaitait que son art ouvre des possibilités au-delà du rationnel, du quantifiable, du connu. Nous emmener plus loin et nous en faire découvrir davantage.

Je bats mon jeu et retourne les cartes une à une. Je les laisse me raconter une histoire : me dire qui je suis, d'où je viens et où je vais. Le tarot divinatoire étant plus populaire que jamais, je ne suis pas la seule à consulter les images de Pixie de cette façon. Elle est décédée en 1951, mais elle a encore beaucoup à nous apprendre.

« NAÎTRE DE NOUVEAU » : SORCIÈRES SURRÉALISTES



Je n'avais jamais entendu parler de Georgiana Houghton, Hilma af Klint et Pamela Colman Smith avant d'être adulte. Mais j'ai eu la chance de découvrir les œuvres de deux autres sorcières de l'art durant mon adolescence. Remedios Varo et Leonora Carrington sont un peu plus connues depuis quelques années, mais quand j'ai découvert leurs tableaux dans les années 1990, j'ai eu l'impression d'avoir trouvé un trésor caché.

Comme j'ai grandi tout près de New York, et que mon père y travaillait, nous allions souvent à Manhattan en famille. Nous retrouvions mon père à la fin de sa journée de travail pour y passer la soirée, ou nous y allions le week-end pour les occasions spéciales. Ma sœur aimait fêter son anniversaire en allant voir un spectacle sur Broadway. C'est comme cela que j'ai vu un certain nombre de classiques des années 1980, dont *Cats*

(terrifiant), *Les Misérables* et *Le Fantôme de l'Opéra* (à se pâmer, j'ai adoré le Fantôme – non, j'étais le Fantôme !).

Pour mon anniversaire, nous nous rendions toujours et presque religieusement dans mon endroit préféré, le Metropolitan Museum of Art. Nous assistions à la nouvelle exposition en cours, puis nous faisons le tour des choses que j'aimais le plus : passage obligé devant le temple d'Isis de Dendour, salut lunaire à la *Diane* en bronze d'Augustus Saint-Gaudens dans l'aile américaine, visites à de vieux amis, la *Lilith* de Kiki Smith et *La Tempête* de Pierre-Auguste Cot. Nous finissions par un repas de fête dans la cafétéria principale, avec ses fascinantes mosaïques au sol et ses délicieuses entrecôtes de bœuf (je pleure encore la disparition de ce restaurant, bien que les galeries grecques et romaines qui l'ont remplacé soient extrêmement élégantes). Puis, pour finir la journée en beauté, nous flânions dans la librairie du musée. Tout le musée était un paradis pour moi, mais c'est dans la boutique que j'ai eu le plus gros coup de cœur.

J'aimerais penser que la plupart d'entre vous ont connu cette expérience au moins une fois dans leur vie : la découverte d'une œuvre d'art si renversante qu'elle devient immédiatement un phare qui vous guide vers un monde plus grand et plus riche. Son impact est aussi physique que psychologique. Vos pupilles se dilatent. Votre cœur bat la chamade. Vous avez la chair de poule. C'est comme une clé qui glisse dans une serrure et qui, d'un clic, vous ouvre le cœur. L'équilibre biochimique de votre corps ne sera jamais plus le même.

Imaginez : une femme à la peau dorée émerge d'une déchirure dans le mur et s'avance dans une chambre hexagonale aux murs pourpres. Une ouverture dans le toit laisse apercevoir un croissant de lune et une table à six côtés se dresse au milieu d'un sol géométrique. Au plafond, des racines et de la mousse poussent en cascade et des branches d'arbre tortueuses s'insinuent à travers les murs et les fenêtres. Sur la table se trouve une coupe remplie d'un liquide qui reflète l'image de la lune. La femme est venue pour boire cet élixir céleste. Pour prêter serment et être initiée dans cette demeure emplie de mystères féminins sacrés.

Ce tableau de Remedios Varo, peint en 1960, s'intitule *Nacer de nuevo*, « naître de nouveau ». Et c'est exactement ce qui venait de m'arriver. J'ai vu cette œuvre pour la première fois en feuilletant *Les Femmes dans le mouvement surréaliste* de Whitney Chadwick, bien avant de savoir que c'était un ouvrage révolutionnaire qui avait révélé le rôle important des femmes surréalistes. Ce livre m'a permis de découvrir une nouvelle famille : des ancêtres avec qui je ne partageais aucun lien génétique mais auxquelles j'étais rattachée spirituellement. Page après page, j'ai ainsi fait la connaissance de Varo et de beaucoup de ses consœurs que j'allais apprendre à mieux connaître dans les années qui ont suivi : des femmes telles que Leonora Carrington, Leonor Fini, Ithell Colquhoun et Dorothea Tanning, qui ne voulaient plus se contenter d'être le sujet d'un tableau, mais qui insistaient pour créer leur propre univers visuel à grand renfort de pigments, de toiles, de papier et de crayons. Ces artistes osaient penser que, malgré la domination masculine dans les sphères artistiques de leur époque, leur vie méritait aussi d'être explorée. Elles étaient des navigatrices de l'âme, qui se plongeaient intrépidement dans les méandres de leur esprit à la recherche de matières précieuses : mythes, souvenirs, histoire personnelle et rêves secrets.

Mis à part son contenu, le don le plus estimable qu'un livre puisse vous apporter est de vous en faire découvrir d'autres. En ce sens, l'ouvrage de Chadwick a été un véritable tremplin. Après l'avoir lu, je me suis précipitée à la bibliothèque pour faire des recherches sur Remedios Varo. J'ai trouvé un titre : *Unexpected Journeys : The Art and Life of Remedios Varo*, de Janet A. Kaplan. J'ai passé des heures à le consulter, je m'imprégnais des reproductions des tableaux de Varo et j'apprenais des milliers de détails sur son parcours, sa naissance en Espagne, son séjour à Paris puis son départ pour Mexico, où elle s'était liée d'amitié avec une autre peintre, Leonora Carrington. C'était la rencontre fortuite de deux esprits magiques et chacune d'elle a énormément influencé la vie et l'œuvre de l'autre – sans parler de l'impact qu'elles ont eu sur moi.

Les tableaux de Varo sont techniquement très précis. C'est en partie grâce à son père qui, étant ingénieur, avait insisté pour qu'elle apprenne le dessin industriel. Ses œuvres fourmillent d'images qui brouillent les frontières entre science et magie : des alchimistes qui font des expériences avec des notes de musique, des cristaux et des plantes ; le temps et l'espace représentés par un panier tressé translucide ou par une fenêtre qui se superpose à elle-même ; des paysages étranges peuplés de pendules, de véhicules sur roues et de tours à l'architecture complexe. Beaucoup de ses protagonistes féminines semblent être en quête de quelque chose : elles naviguent sur l'Orénoque (comme Varo l'a fait elle-même), escaladent des montagnes sacrées, visitent des lieux secrets dans des forêts nocturnes ou des cités célestes. Parfois, ses héroïnes sont à moitié animales, comme la femme-hibou de son tableau de 1957 *Creación de las aves* (la création des oiseaux), qui utilise la lune pour donner vie à ce qu'elle peint. Le fait que cette créature ressemble beaucoup à l'artiste elle-même rappelle que Varo croyait aux pouvoirs magiques du processus créatif.

La production artistique de Leonora Carrington repose sur des lignes plus floues, sans doute encore plus magiquement complexe. Le cheval était son animal totem et figure même sur ses premiers tableaux, notamment sur son autoportrait *The Inn of the Dawn Horse*, de 1937-1938. Beaucoup de ses tableaux contiennent des scènes qui semblent raconter plusieurs histoires à la fois, une caractéristique qui fait écho à l'un de ses artistes préférés, Jérôme Bosch. Elle a aussi été très influencée par les gravures des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles qui utilisaient des images de fleurs, d'animaux et de déités grecques et romaines pour symboliser les opérations de transformation chimique et spirituelle. Ses propres œuvres fourmillent de déesses, de saints, de bêtes, de démons et autres créatures mythiques, la plupart femelles. Les tableaux qu'elle peint dans sa carrière comportent des cercles magiques, des incantations et des messages secrets qui ne peuvent se lire qu'à l'aide d'un miroir. Quand on regarde un tableau de Carrington, c'est comme si l'on entrait dans un univers magique incroyablement détaillé.

Outre leur contenu spirituel plutôt radical et centré autour de la femme, les œuvres de ces deux artistes présagent aussi du mouvement artistique féministe des années 1960 et 1970. En effet, elles subliment des espaces domestiques, des activités et des travaux généralement associés aux femmes en leur donnant une dimension divine. Les tableaux de Carrington mettent souvent en scène une transformation qui se produit dans une cuisine ou utilise de la nourriture. Comme Susan L. Alberth l'explique : « Elle commença à concevoir la cuisine comme étant un espace chargé de magie, dans lequel on concocte des potions, on prépare des sorts, on mélange des herbes et on se livre à des expériences culinaires "alchimiques". » De même, l'œuvre de Varo dépeint souvent des textiles filés ou tissés, dont elle révèle parfois qu'ils constituent la toile cosmique. La sphère féminine est si souvent négligée, invisible ou banalisée. Carrington et Varo ont voulu montrer que des tâches quotidiennes et des domaines considérés comme purement féminins étaient en fait des lieux d'enchantement.



« Carrington et Varo ont voulu montrer que des tâches quotidiennes et des domaines considérés comme purement féminins étaient en fait des lieux d'enchantement. »

Varo a été élevée en Espagne et Carrington en Angleterre, mais elles se sont découvertes beaucoup de points communs. Comme de nombreux artistes de leur génération, elles ont fui l'Europe et les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, et dans le cas de Varo, de la guerre civile espagnole qui avait sévi un peu plus tôt. Carrington a eu une expérience de la guerre particulièrement atroce, à l'origine d'une dépression nerveuse grave à la suite de laquelle elle a passé un séjour traumatisant dans un hôpital psychiatrique espagnol. Bien que leurs chemins se soient déjà croisés au moins une fois à Paris, c'est à Mexico qu'elles deviennent amies,

faisant toutes deux parties d'une communauté très unie d'expatriés et d'artistes.

Les deux jeunes femmes se sont liées d'amitié grâce à leur intérêt commun pour le surréalisme, mouvement artistique lancé par André Breton dans les années 1920 qui se servait des images oniriques, mythologiques et subconscientes dans le processus de création. Toutes deux avaient déjà peint, exposé leurs tableaux et fréquenté des artistes surréalistes à Paris, même si, en tant que femmes, elles n'avaient jamais été complètement acceptées par ce groupe.

Dans ce cercle artistique, la plupart des femmes étaient effectivement cantonnées au rôle de muse et devaient incarner l'archétype de la *femme-enfant*, obsession de Breton et de ses adeptes. Ancêtre de la « *manic pixie dreamgirl* » qui peuple le cinéma américain contemporain, la *femme-enfant* était admirée pour sa jeunesse, on recherchait sa naïveté, on dépeignait son visage innocent en peinture ou en poésie. Mais elle-même ne créait pas. C'est pourquoi Varo, Carrington et quelques autres artistes surréalistes se trouvaient reléguées en marge du groupe par les hommes. À ce que l'on dit, elles étaient appréciées, mais on faisait rarement leurs louanges. Comme Joanna Moorhead, la cousine de Carrington, l'explique : « [les femmes] étaient peut-être adorées, chéries, et même écoutées parfois, mais elles n'avaient aucun pouvoir et elles n'étaient certainement pas considérées comme des égales sur la scène du surréalisme ». Mexico n'est peut-être pas un centre artistique au même titre que Paris ou New York, mais c'est un sanctuaire qui les protège des drames de la guerre et, par la même occasion, des hommes égocentriques qui dominent le mouvement surréaliste en Europe. Pour Varo et Carrington, c'est un endroit où elles peuvent travailler relativement paisiblement et se concentrer sur leurs propres muses. Avec le temps, elles réalisent que leur sensibilité surréaliste n'est pas leur seul point commun : elles ont toutes les deux été élevées dans un milieu catholique et se sont rebellées contre leur éducation très contraignante. Elles découvrent aussi qu'elles sont toutes les deux attirées par la magie, sous toutes ses

formes, qu'elles incorporent à leurs œuvres de façons différentes, quoique complémentaires.

Leur fascination pour l'ésotérisme débuta, pour toutes les deux, dans l'enfance. Carrington grandit en écoutant les contes et les mythes celtes que lui racontaient sa mère, sa grand-mère et sa gouvernante. Sa grand-mère venait d'Irlande et elle avait dit à la jeune Leonora que toute leur famille descendait d'un peuple irlandais féérique, appelé les Sidhe (les mêmes êtres surnaturels que Pamela Colman Smith disait avoir la capacité de voir). Petite, Carrington habitait dans le Lancashire, non loin de l'endroit où se sont tenus les procès de sorcières de Pendle en 1612, et elle avait également été frappée par cette histoire. Elle fit aussi l'expérience directe d'épisodes surnaturels qui ont eu une influence sur sa vision du monde. Selon Aberth : « Carrington se souvenait d'avoir vu des fantômes quand elle était petite et d'avoir eu peur, mais aussi d'avoir eu des “visions” amusantes, comme celle d'une tortue qui croisait son chemin ou d'un chat assis sur une niche à chien vide. » Toutes ces influences surnaturelles se manifestent dans ses tableaux.

L'éducation catholique stricte et oppressive que la mère de Varo lui imposa, la poussait, quant à elle, à s'échapper en lisant et en écrivant des contes fantastiques. « Elle a lu Alexandre Dumas, Jules Verne et Edgar Allan Poe ainsi que de la littérature basée sur le mysticisme et la pensée orientale », explique Janet A. Kaplan, qui parle ensuite d'une lettre que Varo a secrètement écrite à un hindou pour obtenir des racines de mandragore, « car elle a entendu dire qu'elles avaient des propriétés magiques ».

À Mexico, Varo et Carrington se rencontrent presque chaque jour et échangent des idées sur la magie, la conscience et la spiritualité. Elles lisent énormément et, avec le temps, leur goût de l'ésotérique se diversifie ; elles font notamment des recherches sur l'alchimie, la Kabbale, le Yi Jing, l'astrologie, la géométrie sacrée, les légendes du Saint-Graal, le soufisme, le tantrisme tibétain et le bouddhisme zen, et elles s'intéressent aux écrits de Carl Jung, Robert Graves, Helena Blavatsky et maître Eckhart. Elles

assistent également à des réunions des adeptes des mystiques russes G. I. Gurdjieffe et P. D. Ouspensky. Elles étudient avec beaucoup d'intérêt les livres sur la sorcellerie et sur les sciences occultes. Carrington est amie avec l'artiste surréaliste Kurt Seligmann et admire beaucoup son livre de 1948, *The Mirror of Magic. Le Musée des sorciers, mages et alchimistes* de Grillo de Givry, publié en 1929, les influence aussi énormément. Elles sont sensibles au mouvement naissant de la sorcellerie moderne, mené en Angleterre par Gerald Gardner. Après avoir lu l'un des livres de Gardner (probablement *Witchcraft Today*, paru en 1954), Varo lui écrit :

« Nous – c'est-à-dire moi-même, madame Carrington et quelques autres personnes – nous sommes dévouées à la recherche d'informations conservées dans des lieux isolés qui participent à la véritable pratique de la sorcellerie... Par ailleurs, après de longues années d'expérimentation, je suis désormais capable de reproduire à la perfection le système solaire dans la maison, j'ai compris l'interdépendance des objets et la nécessité de les placer d'une certaine manière pour éviter les catastrophes, ou de les changer soudainement de place pour provoquer des actes nécessaires au bien commun. »

Varo poursuit en demandant des conseils à Gardner sur la meilleure façon d'utiliser la lave fraîche d'un volcan miniature qui est apparu dans le jardin de l'une de ses amies. Elle conclut en disant qu'elle aimerait beaucoup s'entretenir avec lui sur d'autres sujets, notamment un de leurs intérêts communs : le recours à la sorcellerie pour contrecarrer la bombe à hydrogène.

Carrington et elle se livrent à toutes sortes d'activités créatives entre art et magie. Ensemble, elles écrivent des recettes ou des sorts visant par exemple à « faire fuir les mauvais rêves, l'insomnie et les déserts de sables mouvants qui se trouvent sous le lit » ou « pour stimuler un rêve où l'on est roi d'Angleterre ». Janet Kaplan donne la liste des ingrédients compilée par

Varo pour « stimuler des rêves érotiques », qui inclut « un kilo de racines solides, trois poules blanches, une tête d'ail, quatre kilos de miel, un miroir, deux foies de veau, une brique, deux pinces à linge, un corset à armatures, deux fausses moustaches et des chapeaux pour l'assaisonnement ».

Ce type de texte est évidemment écrit avec beaucoup d'humour et de fantaisie surréaliste. Mais les deux femmes ont continué à se livrer sérieusement à des pratiques ésotériques toute leur vie. Carrington créa un ensorcellement pour protéger Varo du mauvais œil. Elle devint aussi un mentor en matière de magie pour l'auteur et réalisateur Alejandro Jorodowsky quand il a emprunté la voie artistique. Dans son livre *The Spiritual Journey of Alejandro Jorodowsky*, il évoque les rituels et les ensorcellements auxquels ils se sont livrés et mentionne des têtes de mort, du sang et des mèches de cheveux, mais c'est un narrateur peu fiable, quoique merveilleusement évocateur. (Ensemble, à Mexico, ils ont aussi mis sur pied une de ses pièces de théâtre à elle, intitulée *Penelope*.) L'évocation par Varo des « systèmes solaires » d'objets interdépendants dans sa lettre à Gardner montre non seulement qu'elle est intéressée par la magie mais aussi qu'elle la pratique. Comme l'écrit Teresa Arcq : « La magie constituait une partie fondamentale de la vie quotidienne de Varo et de Carrington ; la pratique même de la peinture était vue comme un acte magique. Varo aimait jouer avec l'idée qu'elle était sorcière et avait même inventé sa propre formule magique : *Gurnar kur kar kar* ». Varo s'entoure de pierres et de cristaux spéciaux quand elle s'assoit pour créer. Carrington et elle apprennent également à tirer les cartes. Varo griffonne des notes sur toutes les cartes de son tarot pour indiquer comment elle les interprète. Carrington, quant à elle, peint son propre jeu de tarot. Certaines de ses cartes ont d'ailleurs été exposées pour la première fois au musée d'Art moderne de Mexico en 2018. Ensemble, elles se rendent aussi dans des boutiques locales et vont souvent au Mercado de Sonora (connu sous le nom de marché des Sorcières) pour acheter des herbes et autres ingrédients pour leurs concoctions magiques.

Au sujet des deux amies, le poète Octavio Paz écrit : « Il y a, à Mexico, deux artistes admirables, deux sorcières enchantées... » Si la question est de savoir si Varo et Carrington se considéraient vraiment elles-mêmes comme des sorcières, la réponse est sans doute oui, même s'il ne semble exister aucun texte écrit à la première personne qui emploie des mots tels que *sorcière* ou *bruja*. (Utiliser publiquement ces termes pour se décrire aurait été risqué à l'époque, comme cela le reste aujourd'hui.)

Aberth suggère, tout du moins au sujet de Carrington, que sa production artistique parle d'elle-même. Dans *Abraxas Journal* #6, elle écrit : « Dans l'œuvre de Carrington [...] il y a un courant distinctif de tableaux qui élèvent son art au rang de la pratique de la magie, en ce sens que la toile devient le réceptacle dans lequel elle concentre son énergie enflammée – ce sont ceux que j'appelle les compositions “d'invocation”. » Ces tableaux, poursuit Aberth, sont censés être des mécanismes actifs de conjuration, sans doute créés pour apporter un changement dans la vie de Carrington ou dans l'existence de ceux qui lui sont chers. L'un de ses tableaux sans titre de 1969 représente une femme enveloppée d'un linceul, debout au milieu d'un cercle magique. Quatre créatures blanches, qui ressemblent un peu à des lémuriens, montent la garde à l'extérieur du cercle et symbolisent les quatre directions ou les quatre éléments, qui sont invoqués dans les rituels de sorcellerie modernes. La femme tient une autre de ses créatures dans les bras, d'un geste maternel, comme le ferait la Vierge Marie. Un serpent blanc spectral est enroulé en spirale autour de son corps et symbolise sans doute le pouvoir de la déesse et la faute d'Ève, ainsi éventuellement que l'énergie kundalini de la tradition hindoue. Des anneaux concentriques sont visibles sur la partie supérieure de son corps, et certains sont remplis de lignes ondulées qui représentent l'eau. D'autres symboles ornent le haut du tableau : divers animaux réels ou mythiques, une lune noire et un soleil blanc. Au bas du tableau se trouve une colombe blanche morte, dont on voit le cœur ensanglanté et, s'échappant du cœur, on peut lire les mots « 2nd Oct 1968 ». Sous l'oiseau du sacrifice, Carrington a inscrit en lettres miroir sa propre version du psaume 137 de la Bible, avec une référence à Yggdrasil, « l'arbre-monde » de la tradition nordique, à la place de Sion.

Comme le fait remarquer Aberth, le 2 octobre 1968 est le jour du massacre de Tlateloco, durant lequel des centaines d'étudiants et de civils ont été abattus par l'armée et la police sur une place de Mexico. C'est un événement qui choque particulièrement Carrington, d'autant qu'elle a deux fils étudiants. Elle part très peu de temps après pour New York, où ce tableau a été peint. C'est une œuvre particulièrement poignante et cathartique, mais elle semble aussi très protectrice. La figure de la mère et son enfant-créature sont isolés par des cercles qui les gardent à l'abri. Le tableau entier peut être interprété comme un charme peint qui permet à Carrington de protéger la jeunesse.

Même si les tableaux de Varo n'annoncent pas leur intention transitionnelle de façon aussi flagrante que ceux de Carrington, ses activités magiques et ses arrangements d'objets talismaniques, sans oublier le fait qu'elle utilise souvent son propre visage quand elle dépeint des magiciennes, tendent à prouver qu'elle s'identifie avec la sorcière, même si ce n'est pas ainsi qu'elle se définit elle-même. Il y a un autre de ses tableaux que j'aime aussi particulièrement, c'est sa *Sorcière allant au sabbat*, peint en 1957. Il représente une forme ovale très distinctive qui rappelle les images de la Vierge de Guadalupe. Mais les atours de la sorcière de Varo font des plis et des replis censés suggérer l'ouverture du vagin. Elle a le visage bleu vif et ses pieds sont gainés de bas noirs. Elle tient un démon à plumes d'une main et une pierre cristalline verte de l'autre. Enfin, ce qui est le plus frappant, c'est sa longue chevelure rousse, qui n'est pas sans rappeler celle de Varo elle-même.

Varo et Carrington ne se contentent pas de peindre la *femme-sorcière*, elles en sont l'incarnation. Et chaque fois qu'elles représentent une femme aux dons magiques, elles développent un peu plus leurs propres talents d'ensorceleuses. Elles n'ont ni l'une ni l'autre un nez crochu, des cheveux gris ou une bosse dans le dos. Par ailleurs, elles ne semblent pas particulièrement intéressées par le corps de la femme en tant qu'objet du désir, ni dans leur travail ni dans la vie (quand la jeune Leonora arrive nue pour retrouver un groupe de surréalistes, elle cherche plus à choquer qu'à

séduire). Si parfois elles montrent un sein nu, ou plus rarement un corps nu, sur leurs tableaux, c'est généralement sous la lumière de l'accomplissement : l'enveloppe charnelle de la femme comme ambassadrice du divin.

Il est vrai qu'aucune de ces deux femmes n'a jamais proclamé publiquement qu'elle était praticienne ou adepte d'une quelconque secte occulte. Pourtant, je les considère toutes les deux comme des sorcières, matériellement et spirituellement, et je pense que cette idée les amuserait. Elles étaient d'une beauté ensorcelante ; elles étaient maîtresses de leur propre vie et architectes de leur propre univers créatif. Leur travail regorge d'images de cuisine et de chaudrons, de laboratoires et de labyrinthes : des substituts magiques pour figurer les espaces intérieurs métamorphiques qu'elles occupaient physiquement et psychologiquement. Et, en se plaçant dans leurs tableaux, en utilisant tour à tour leur simple visage ou des avatars chimériques, elles ont démontré que leur histoire personnelle méritait prévenance et attention ; leurs biographies étaient littéralement des œuvres d'art. Après avoir survécu aux atrocités de la guerre et s'être réfugiées dans une contrée si éloignée de leurs pays d'origine, elles se sont reconstruites, elles ont soigné leurs blessures et ont insufflé de l'espoir dans leurs créations. Elles ont cherché la lumière par la connaissance et, à travers leurs œuvres, ont conçu une existence plus sereine. Elles ont escaladé les montagnes du savoir ésotérique et essayé d'atteindre le sommet de la vérité spirituelle. Je ne sais pas si elles ont fini par y arriver.

LA PUISSANCE MAGIQUE DU FÉMININ



Grâce à ces deux artistes, j'ai trouvé mes marraines sorcières, qui ne se contentaient pas de jeter des sorts mais construisaient des mondes nouveaux, au sein desquels leurs visions individuelles trouvaient enfin leur place et leur valeur. Ce sont à mon avis les deux personnes qui incarnent le mieux un modèle de vie, par leur dévotion à la sagesse, au talent, à l'amitié, et leur volonté de faire de la planète un lieu plus magique. Pour moi, elles

restent des étoiles jumelles qui continuent à m'indiquer le plein nord. Elles m'ont touchée. Et j'en suis transformée.

Heureusement, je ne suis pas la seule à les admirer. La première rétrospective consacrée à Leonora Carrington a eu lieu au Texas, au musée des Beaux-Arts de l'université d'Austin en 1976 ; ce n'était que la première d'une longue série, pour le plus grand plaisir de Carrington, jusqu'à sa mort en 2011, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. En 2016, j'ai eu le privilège d'exposer une de ses œuvres, *El Nigromante* (le magicien) dans le cadre de l'exposition « Language of the Birds : Occult in Art » que j'ai organisée pour l'université de New York. En observant ce magnifique sorcier, jour après jour, c'est sa créatrice que je contemplais. J'étais heureuse de savoir qu'elle avait profité d'un peu de gloire de son vivant. Elle avait survécu à tant d'épreuves, qu'elle avait transformées par alchimie en quelque chose de beau. Et elle a vu son travail recevoir une reconnaissance internationale, et même être adoré par beaucoup.

Malheureusement, Remedios Varo n'a pas eu cette chance. Elle est morte d'une crise cardiaque en 1963, alors qu'elle n'avait que cinquante-quatre ans. Elle n'a donc pas pu voir la première grande exposition consacrée à ses œuvres au musée national des Femmes dans les arts, à Washington. Pour ma part, j'ai eu la chance d'assister à cette exposition itinérante quand, plus tard cette année-là, elle a été ouverte au Mexican Fine Arts Center Museum (maintenant appelé le National Museum of Mexican Art), à Chicago. À l'époque, il me semblait que ce serait une expérience unique. Mais ce n'était que le début d'un nouveau chapitre de l'histoire de Varo, bien qu'à titre posthume, car la popularité de son œuvre n'a, depuis, cessé de croître. Celle qui peignait des chambres secrètes est enfin sortie de l'obscurité.

Aujourd'hui, presque vingt ans après mon pèlerinage à Chicago, l'intérêt pour les œuvres de Varo et de Carrington est plus vif que jamais. C'est un vrai plaisir de constater que les expositions, les publications regroupant leurs écrits et les études qui leur sont consacrées se multiplient : ces artistes pourront ainsi envoûter de nombreuses autres âmes à l'avenir.

Chacune des cinq femmes évoquées dans ce chapitre représente une branche différente de l'arbre généalogique magico-artistique. Elles partagent toutefois des racines spirituelles solides, et elles s'inscrivent dans une lignée créative ésotérique qui s'est épanouie malgré les épreuves de la guerre, du sexisme, du matérialisme et des problèmes financiers. Elles n'ont pas simplement existé pour inspirer les hommes qui les entouraient. Elles ont suivi leurs propres muses mystérieuses et ont espéré que leur production artistique donnerait à d'autres le désir de les rejoindre dans leur quête du sacré. Qu'il s'agisse des volutes fantômes de Georgiana Houghton et de Hilma af Klint, du symbolisme divinatoire de Pamela Colman Smith ou des mythologies merveilleusement entremêlées de Remedios Varo et de Leonora Carrington, nous nous trouvons face à des œuvres qui méritent plus que d'être simplement regardées. Elles éveillent quelque chose en nous et nous transforment, si nous les laissons faire.

Ces femmes m'ont enseigné la véritable valeur du don, qu'il soit artistique ou magique. Il y a une grande similarité dans la façon dont l'art et la magie jouent avec l'invisible et la réalité. Les artistes utilisent le pouvoir de l'imagination pour créer des œuvres qui bousculent les consciences, transformant ainsi à la fois le créateur et l'observateur. De la même façon, j'ai appris que les sorts les plus puissants sont les plus personnels, ceux auxquels nous ajoutons notre propre talent et notre propre symbolique.

L'art de la sorcellerie consiste à mêler attention et intention, discipline et dévotion. La sorcière tente de faire passer des forces invisibles dans la réalité. Je ne sais comment ces artistes auraient réagi à l'idée d'être considérées comme des sorcières. J'espère, en tout cas, qu'elles auraient été heureuses que leurs œuvres soient vues et appréciées pour leur dimension transcendante et transformatrice. Quoi qu'il en soit, elles font naître en moi une nouvelle conception de ce que peut être une sorcière et, en façonnant leurs chefs-d'œuvre magiques, elles sont sorties elles-mêmes de l'invisibilité.

»»» — CHAPITRE 7 — «««

UNE FORCE QUI RÉSIDE DANS LE NOMBRE

Tout au long de mon adolescence et jusqu'au début de la trentaine, j'étais ce qu'on appelle dans le monde de la sorcellerie une « praticienne solitaire ». Je ne cachais pas ma pratique de la magie, je l'exerçais simplement en privé – comme une tapisserie que je tissais tranquillement entre mes murs. De temps en temps, je jetais un sort ou je récitais une incantation en présence de quelqu'un d'autre, mais uniquement quand je savais qu'ils seraient reçus avec bienveillance et ne m'exposeraient pas au jugement des autres. Être qualifiée de « sorcière » au début du ^{xxi}^e siècle sur la côte est des États-Unis est évidemment moins dangereux que cela ne l'était à d'autres époques et dans d'autres régions, mais je préférais tout de même garder cela pour moi.

Ce n'était pas simplement une question de réputation ou la crainte des idées fausses que se font les gens qui m'ont poussée à pratiquer en privé. La perspective de rencontrer des personnes qui partageaient mon goût de la magie m'angoissait aussi un peu. Je craignais qu'elles pensent que j'étais trop superficielle, trop banale, trop impliquée ou pas assez.

En outre, j'étais fière de ne pas faire partie d'un groupe. Jusque là, j'avais multiplié les équipes que j'avais fini par quitter, les clubs auxquels je ne participais pas, les salles de gym auxquelles j'avais refusé de m'inscrire, les réunions de travail auxquelles je me forçais à assister. L'idée d'un groupe

de gens se retrouvant pour se tenir la main et chanter en cœur me donnait la nausée. Je me débrouillais très bien toute seule.

Un jour, je me suis rendu compte que ma résistance et mes fanfaronnades n'étaient qu'un masque derrière lequel je m'étais cachée jusque-là et qu'il commençait à s'effriter. Les activités qui impliquent de partager des émotions menacent toujours d'exposer les vulnérabilités de chacun, mais c'est particulièrement vrai dans le domaine de la métaphysique. Dans la plupart des rituels, on émet des bruits ou on s'assoit dans un silence total, et cela peut être terrifiant de le faire devant d'autres êtres humains. Ces rituels impliquent aussi qu'on se balance, qu'on danse ou qu'on agite dans l'air des objets incongrus. On parle à des êtres ou des entités invisibles, parfois sur le mode incantatoire. Quand une sorcière chante dans la forêt mais que personne n'est là pour l'entendre, fait-elle vraiment du bruit ? Un groupe de sorcières en fait beaucoup, à n'en pas douter, et elles peuvent s'entendre les unes les autres, que les esprits les écoutent ou non.

Pratiquer la magie en groupe requiert à la fois de se libérer de ses inhibitions et de puiser dans sa sincérité. Il faut que cela compte pour vous et il faut que vous laissiez les autres voir que c'est le cas. Et, à votre tour, vous devez être témoin de leur engagement. Les autres finiront sans doute par compter pour vous aussi. Et qui sait, vous les laisserez peut-être s'attacher à vous également.

Quand vous décidez de faire partie d'une communauté, quelle qu'elle soit, vous vous engagez à être là pour vous comme pour les autres. Une fois que vous avez identifié un groupe dont vous voulez faire partie – et qu'il a indiqué qu'il vous accueillerait volontiers –, la phase suivante consiste à vous joindre à lui. Cela peut être intimidant. Car dans cet instant, vous choisissez de dire : « Me voici », et pour beaucoup d'entre nous, c'est un pas délicat à franchir. Cela signifie que nous devons être présents et avoir des responsabilités envers les autres. Cela veut aussi dire que nous admettons ne plus être la seule personne dont nous avons besoin et que nous devons arrêter de faire semblant de tout savoir et de pouvoir nous débrouiller seuls.

Cela peut aussi signaler que nous pensons avoir quelque chose à apporter au groupe – et ce n'est pas facile à admettre non plus. Et si nous avons tort ? Ou, pire, et si c'était vrai ? Que va-t-il se passer si les gens commencent à compter sur notre présence ? Après tout, nous sommes très occupés. Ils devraient bien s'en rendre compte.

Enfin, se joindre aux autres est, d'une certaine mesure, un geste de confiance. Nous devons croire que, même si nous avons l'air ridicules ou décalés, même si nous sommes maladroits ou faisons des erreurs, tout ira bien. Nous devons oser croire que nous sommes à la hauteur et que les gens à qui nous nous joignons le sont également.

« J'ÉTAIS EN QUÊTE D'AUTRE CHOSE »



J'avais vingt-huit ans et la vie se présentait plutôt bien. J'avais un emploi stable, de bons amis et un petit ami formidable, Matt, qui deviendrait mon mari. Mon parcours créatif commençait aussi à se dessiner. J'avais lancé *Phantasmaphile*, un blog sur les œuvres artistiques qui me plaisaient le plus et qui avaient toutes un caractère magique ou fantastique. Je venais aussi de rejoindre un collectif d'artistes à Brooklyn, Observatory. Nous disposions d'une pièce dans laquelle nous organisions chacun à notre tour des rencontres et des expositions sur des sujets obscurs et inhabituels, et j'étais la spécialiste de l'occultisme. Je n'avais aucun problème à avouer mon intérêt pour la magie en tant que concept.

Même si je croyais en la magie comme force motrice de mon existence, je préférerais ne pas en discuter en public. Matt et mes amies les plus proches étaient au courant, dans une certaine mesure, de mes convictions thaumaturgiques. Autrement, je me gardais bien d'en parler, c'était mon univers secret, je n'y pénétrais que lorsque j'étais sûre de ne pas être observée.

Et cela me convenait parfaitement.

Jusqu'au jour où cela ne m'a plus suffi. Je ne peux pas dire exactement quand cela s'est produit ; un changement de saison pendant lequel j'ai commencé à muer et à me glisser hors de mon enveloppe extérieure pour pouvoir mieux m'étirer.

Tout ce que j'avais jusque-là appris sur la sorcellerie venait des livres que j'avais lus. Vous pouvez dire ce que vous voulez des sorcières, mais nous sommes cultivées. Il y a souvent, dans les histoires de sorcières, de vieux grimoires poussiéreux et des manuscrits décolorés par le passage du temps et couverts de taches brunes. Ma collection personnelle d'ouvrages ésotériques déborde de mes étagères, et mes tiroirs regorgent de cahiers et de feuilles que j'ai couverts de notes au fur et à mesure que j'apprenais de nouvelles choses. Mes guides spirituels ne sont pas tous intangibles. Certains sont des auteurs qui se sont penchés, avant moi, sur les mystères de la sorcellerie et qui ont partagé le fruit de leurs recherches, ligne après ligne : une traînée de miettes de pain que j'ai suivie avec gratitude.

À l'été 2009, je me suis rendu compte que j'étais en quête d'autre chose : un professeur, un groupe, une tribu... Un lieu où je pourrais m'épanouir, qui me donnerait un sentiment d'appartenance. J'avais envie de suivre les conseils de Timothy Leary et de « trouver les autres », quoique, pour ma part, je cherchais à la fois ceux qui étaient comme moi et ceux qui ne l'étaient pas. Des gens qui en savaient davantage ou qui connaissaient d'autres choses, qui m'aideraient à tracer mon propre chemin à travers l'immensité des bois.

Ce que je cherchais, comme je venais de le comprendre, c'était un *coven*, c'est-à-dire une congrégation de sorcières.

D'accord. Mais est-ce que cela existait vraiment ?

Comment trouve-t-on ce genre de chose ? Et une fois qu'on l'a trouvé, comment sait-on qu'il s'agit du bon choix ? Pour être honnête, cela n'est pas une question très pertinente si le coven en question ne veut pas de vous.

Il me semblait que j'avais besoin d'aide.

Je termine presque tous mes ensorcellements en laissant une offrande au pied d'un grand arbre du voisinage que j'aime particulièrement. Son tronc se sépare en trois grosses branches, ce qui me fait penser à un carrefour ou à la déesse tricéphale. Je l'appelle mon arbre d'Hécate. Il se trouve à la vue de tous, dans une rue où je n'habite pas, devant un immeuble qui n'est pas le mien. Ce n'est pas le seul arbre de la rue, et la plupart des passants ne lui trouvent rien de particulier, même si, occasionnellement, ils remarquent les objets ensorcelés que j'y laisse. Il me convient parce que c'est un merveilleux exemple de la nature à laquelle je me sens liée. C'est pour moi un lieu sacré et accueillant, et il me connaît maintenant.

Pourtant, ce n'est pas là que mes pas m'ont conduite ce soir d'été 2009. Je cherchais quelque chose de plus grand, et il fallait que je fasse un geste plus significatif. La sorcellerie est une relation qui demande un échange. Ce qu'on en obtient dépend de ce qu'on y consacre. Je savais donc qu'il fallait que je m'éloigne de mon trajet habituel.

C'est ainsi qu'un soir de juillet, j'ai entamé ma mission magique en me rendant à Prospect Park avec un Tupperware rempli de pétales de fleurs et un bouquet de souhaits.



« La sorcellerie est une relation qui demande un échange. Ce qu'on en obtient dépend de ce qu'on y consacre. »

Je suis passée devant le parc à jeux, la conque d'orchestre, la plage pour chiens et le terrain de base-ball, et je me suis enfoncée dans la partie arborée du parc. Je me suis arrêtée dans une petite clairière ombragée qui semblait sortir tout droit de la légende de la Table ronde ou d'un tableau de Thomas Cole. Les gens n'associent généralement pas New York aux cascades, mais il y en a pourtant de très jolies quand on sait les trouver. J'étais arrivée dans cet éden urbain devant un pont en pierre entouré de

feuillages touffus et de rochers couverts de mousse où l'on entendait un bruissement apaisant.

Je me suis arrêtée en silence, alignant ma respiration sur le flot de l'air et basculant dans un niveau de conscience qui semble ancré dans le présent mais sans limite. J'avais les paupières closes et je me sentais libérée, prête à être entendue. J'ai fait quelques gestes, prononcé quelques paroles au-dessus de l'eau, puis j'ai attrapé une poignée de pétales, que j'ai lâchés dans le vide. S'il y a vraiment une déesse, je pense que c'est là qu'elle demeure et qu'elle a été satisfaite de ma requête ou, au moins, qu'elle a ressenti de la pitié. Quand on lance une incantation, comment savoir si c'est l'Esprit ou la nature qui répond ? Il n'y a peut-être pas de différence. Peut-être que la grâce est verte.

Une fois que j'ai eu terminé, il m'a semblé que le parc avait glissé dans une autre dimension, plus douce mais aussi plus vivante, comme si des millions de petits yeux venaient soudainement de s'ouvrir. Les mystiques ont identifié certains endroits comme étant « des lieux minces » qui existent entre la terre et le monde spirituel. Je pense que cette portion sylvestre de Brooklyn devrait faire partie de la liste. Pendant quelques instants suspendus, alors que je marchais en direction de la maison, le parc m'a semblé flotter, évoluer et être plongé dans une semi-obscrité perpétuelle.

Le lendemain, je suis allée au travail, dans le même bâtiment que d'habitude, dans le même bureau que tous les jours. Mais j'avais l'impression que quelque chose en moi avait changé, comme si j'étais en attente. Je suis sortie à l'heure du déjeuner et je me suis promenée dans Soho, en me sentant attirée par l'est. La Sixième Avenue, puis Thompson, Wooster, Mercer, à gauche sur Broadway, pour finir sur Spring Avenue.

Et je suis machinalement entrée dans l'Open Center, un espace éducatif dédié à la thérapie holistique et à la pensée alternative. J'avais souvent acheté des ressources utiles dans leur petite librairie, mais ce jour-là, je ne savais pas exactement ce que je cherchais.

– Est-ce que vous avez des livres sur la sorcellerie ? ai-je demandé au vendeur qui était là.

– En fait, me répondit-il, ce n'est pas un mot que nous utilisons ici.

Puis en baissant la voix, il ajouta :

– Mais nous avons une professeure qui devrait pouvoir vous aider. Vous trouverez la liste des cours qu'elle enseigne dans notre catalogue, dans la section « Phytothérapie », mais il n'y a pas de doute, c'est une sorcière.

Et il me tendit l'un de ses livres.

Ce n'était pas la réponse à laquelle je m'attendais. J'essayais de faire attention à ce que je mangeais, bien sûr, mais mon intérêt pour les plantes médicinales était très limité. Je cuisinais à peine, mon appartement n'avait pas d'espace extérieur – encore moins un jardin –, et je n'étais pas vraiment le genre à me balader en Birkenstock. Et pourtant, j'ai eu l'impression que c'était un message qui méritait mon attention. Je ne savais pas où cela me mènerait. J'étais juste suffisamment intriguée pour faire un pas dans la direction qu'on m'indiquait. Et c'est ainsi que j'ai commencé à étudier avec Robin Rose Bennett, la sorcière verte de New York.

LA SORCELLERIE COMME REMÈDE, COMME RÉPARATION



J'ai d'abord suivi des cours à l'Open Center pendant des mois : « L'art de la préparation de remèdes à base de plantes », « Soigner à l'aide d'épices », « Phytothérapie pour le système nerveux et la digestion ». Ils étaient tous très instructifs sur les effets de certaines plantes sur la physiologie humaine et étaient enrichis par les digressions de Robin sur l'esprit des plantes. Ce n'étaient pas des cours magistraux, mais plutôt des sessions interactives regorgeant de travaux pratiques sur la fabrication des remèdes et l'exploration de l'énergie de chaque plante, ponctués des parenthèses poétiques sur les arbres et la magie des fleurs, et parfois même d'une chanson. J'aimais beaucoup ce que j'apprenais, mais j'étais aussi touchée par les autres étudiants. Ils étaient d'âges très divers et venaient de milieux différents, mais ils partageaient le désir de vivre d'une façon plus consciente et centrée sur la terre. J'avais l'impression d'être peu à peu

recousue et que de vieilles blessures oubliées avaient été refermées avec un peu de miel. C'était comme si je rentrais chez moi en sachant que c'était pour y rester.

Un jour, en cours, Robin a indiqué diriger un cercle d'apprentissage à titre privé : un groupe de femmes qu'elle prenait sous son aile pendant trois ans. « Vous devez écrire une lettre de motivation si vous êtes intéressées, a-t-elle dit. Je ne prends qu'un maximum de treize femmes par cercle. » Et j'ai commencé au printemps 2010. C'était le coven que je cherchais. J'en avais le pressentiment. Le sort avait fonctionné.

J'évoque parfois ces trois années comme mon passage chez les « scouts sorcières » : cela avait un petit côté aventure au grand air. Nous avons appris à trouver des plantes dans les parcs et sur les trottoirs. Nous allions faire de longues promenades dans les bois, pour identifier les différentes fleurs et les divers types de fougères et de champignons. Nous avons appris à fabriquer des teintures, des infusions et des baumes. Elle nous expliquait quelles plantes empêchent les piqûres d'insectes de gratter, quelles autres se boivent pour réduire l'anxiété ou garder son taux de glycémie sous contrôle.

Une bonne partie de notre travail était aussi surnaturel. Nous projetions des cercles magiques. Nous faisions de la méditation. Nous étions en communion avec les végétaux. Nous rendions grâce à la lune. Nous nous livrions à des rituels pour marquer le changement des saisons, ainsi que les différents stades de notre apprentissage. Robin était notre leader, mais chacune d'entre nous avait aussi des occasions d'occuper la place centrale. Nous nous relayions pour libérer l'espace, tout en regardant les autres se découvrir et s'épanouir. Nous partagions nos histoires, et notre contribution au cercle ne faisait jamais l'objet de jugements. C'était comme un large récipient où il y avait de la place pour tout, et pour tout le monde. Nous étions un groupe très disparate ; chacune semblait avoir une apparence et une expérience de la vie distinctes. Malgré ces différences, nous étions toutes liées, telles les ramifications de notre propre réseau mycéliel.

Au cours de ces trois années, j'ai vu les autres femmes changer. Je les ai regardées devenir plus fortes, parler plus ouvertement, guérir peu à peu. Et

de mon côté, j'ai développé progressivement un autre type de pouvoir : celui qu'on acquiert quand on baisse sa garde et qu'on s'abandonne. J'ai soudain eu une conception plus large de la personne que j'étais. Je pouvais être indépendante et interdépendante. Unique mais unie. Je pouvais faire partie de quelque chose tout en restant entière.

LA MAGIE DU GROUPE



Le mot « coven », utilisé dans les sphères de la magie moderne, s'installe progressivement dans la langue française même s'il n'a pas encore fait son entrée dans le dictionnaire. En revanche, il fait partie de la langue anglaise et la plupart des dictionnaires anglo-saxons considèrent qu'il vient du latin *convenire*, se rassembler. C'est par l'intermédiaire d'une anthropologue très controversée, Margaret Murray, que ce terme est entré dans le langage courant après la publication, en 1921, du livre *The Witch-Cult in Western Europe*. Dans cet ouvrage, l'auteure avançait que les nombreuses « confessions » des prétendues sorcières pendant les procès historiques devraient être prises pour argent comptant et que les accusées étaient en fait membres d'un ancien culte de la fécondité. Au sujet du mot « coven », Murray écrit : « La signification spéciale du mot parmi les sorcières est un "groupe" ou un "clan" qui se distinguait par la pratique des rites de la religion et par l'organisation des cérémonies magiques ; en bref, une forme de prêtrise. » Elle insistait aussi à plusieurs reprises sur « la persistance du nombre treize dans les covens ». Pour étayer son propos, elle citait plusieurs confessions de sorcières retranscrites et, en annexe de son livre, avait ajouté une liste d'exemples de groupes de treize personnes. L'une de ses sources principales était la retranscription du procès d'Isobel Gowdie, une Écossaise qui, en 1662, avait confessé être sorcière et confié à ses accusateurs de nombreux détails sur ses pratiques, notamment le fait qu'« il y a treize personnes dans chaque coven ». Selon Murray, Gowdie et les autres accusées partageaient simplement des informations factuelles concernant une ancienne religion que l'Église essayait d'étouffer.

Murray était convaincue qu'à une époque cette religion de sorcières – ou culte de Diane, comme elle l'appelait – vénérât une déité qui pouvait prendre la forme d'une femme, d'un homme ou d'une bête. Selon sa théorie, au Moyen Âge, c'était souvent un homme déguisé en animal qui représentait la déité pendant les rituels des sorcières. C'est lui qui dirigeait le coven, et Murray soutenait que c'était ce personnage que l'Église catholique avait rebaptisé « le diable ». Elle expliquait qu'une réunion publique s'appelait un sabbat et que ce nom était « sans doute dérivé de *s'esbattre*, folâtrer ; un terme très approprié pour décrire l'ambiance joyeuse de ces réunions ». Le coven, selon elle, était constitué de treize personnes qui conduisaient les rituels devant le reste de la communauté. Leurs festivités les plus importantes s'organisaient autour des quatre étapes majeures de la Roue de l'année, que Murray appelle « veille de mai », « Lammas », « veille de novembre » et « Chandeleur ». Elles incluaient des festins, des danses, des rites sexuels, des sacrifices et des prières adressées à leur déité pour protéger la fécondité de leur communauté.

Dans les milieux universitaires et néopaiens, Murray est devenue une figure controversée, car beaucoup de ses recherches ont été discréditées. Bien que son livre contienne de multiples notes de bas de page, et que plusieurs extraits de confessions aient été inclus pour appuyer ses hypothèses, de nombreux universitaires l'ont accusée, à différentes époques, de choisir les exemples qui confirment ses théories mais d'ignorer le reste. Elle a aussi été critiquée pour avoir considéré les retranscriptions des divers procès comme une source fiable, alors qu'il est généralement admis que les confessions étaient obtenues sous la torture physique et morale et rédigées par des greffiers de mauvaise foi. C'est à cause de cela que ses théories sur l'existence de cultes de sorcières réels, en Europe, au début de l'ère moderne, ont été largement ignorées.

On ne peut pourtant pas négliger son impact sur la conscience collective quant à la notion de sorcière et de coven. En 1929, elle rédige l'entrée sur la sorcellerie de l'*Encyclopedia Britanica* et y incorpore ses théories comme factuelles. Cette entrée restera inchangée jusqu'en 1969 ; en somme, les

principales informations sur le sujet qui sont à la disposition de deux générations d'anglophones reposent sur ses idées fantaisistes. Le second livre de Murray, *Le Dieu des sorcières*, publié en 1933, visait un public plus large que le premier. Il développait ses idées, atténuait certains des aspects les plus horribles du *Witch-Cult* pour que les pratiques du culte semblent plus acceptables ; il explorait aussi un peu plus en détail celui qu'elle appelait le dieu cornu et qui, selon elle, était une déité masculine vénérée par plusieurs cultures depuis l'ère paléolithique. D'après ses conclusions, Pan et le diable chrétien en étaient juste deux exemples.

Même s'il est vrai que l'intérêt suscité par *The Witch-Cult in Western Europe* et par *Le Dieu des sorcières* s'est rapidement éteint après leur publication respective, ils ont tous les deux bénéficié d'une seconde vie quand ils ont été réédités après la Seconde Guerre mondiale. Le concept consistant à « ressusciter » et « rebâtir » les traditions païennes britanniques avait commencé à s'établir dans les décennies précédentes. Mais après la dévastation causée par la guerre, il y eut un vif regain d'intérêt pour les livres comme celui de Murray alors que cette nation déstabilisée tentait de soigner ses blessures et de réaffirmer son identité et ses idéaux. À la fin des années 1940, la vision romantique des sorcières vénérant la nature que propose Murray attire un nouveau public et *Le Dieu des sorcières* devient un best-seller. Peu importe que les universitaires éminents aient rejeté les conclusions de Murray, son texte avait captivé l'imagination du public, y compris celle de l'homme qui allait devenir le fondateur de la sorcellerie moderne, Gerald Gardner.



LA SORCELLERIE MODERNE, UNE NOUVELLE RELIGION



Si Margaret Murray a planté la plus grosse graine du renouveau de la sorcellerie, c'est Gardner qui fut l'un de ses principaux cultivateurs. L'origine de la wicca, religion moderne, est nébuleuse, mais il ne fait aucun doute que Gardner en a été l'acteur majeur, voire l'inventeur.

Gardner a été propriétaire ou directeur de plantations de thé et de caoutchouc dans diverses colonies anglaises, Ceylan, Bornéo du Nord et la Malaisie occidentale. Il était également fasciné par le mysticisme et a étudié la magie des communautés locales qu'il a côtoyées, ainsi que la franc-maçonnerie, le spiritualisme et d'autres tendances ésotériques à la mode à l'époque. Il était par ailleurs passionné par les antiquités et avait une vaste collection d'objets anciens et d'armes, des dagues de rituel pour la plupart. Il est rentré à Londres en 1936, après avoir pris sa retraite à l'âge de cinquante-deux ans. En 1938, à l'approche de la guerre, sa femme et lui se sont installés à Highcliffe près de la New Forest, en Angleterre, dans l'espoir de protéger sa collection d'antiquités. Selon ses dires, il fut admis en 1939 dans le coven de la New Forest, à Christchurch, une ville voisine de la sienne, par une femme qu'il appelait la vieille Dorothy Clutterbuck (la véracité de ces faits a été contestée depuis, car il y a peu d'éléments prouvant que la véritable Dorothy Clutterbuck, une femme de la bourgeoisie locale, ait pratiqué la magie). Quoi qu'il en soit, dans les années qui ont suivi, Gardner s'est trouvé de plus en plus impliqué dans la pratique de la sorcellerie.

Une anecdote assez surprenante concerne un rituel appelé « Opération cône du pouvoir » auquel le coven de Gardner aurait prétendument participé juste après l'occupation nazie en France. Inquiet à l'idée que l'Angleterre pourrait être le prochain pays attaqué, un groupe de sorciers et de sorcières s'était réuni dans la forêt le 1^{er} août – jour de la fête païenne des moissons, Lammas – pour former un cône d'énergie magique dans le but de faire échouer Hitler. Selon Gardner, les participants avaient formé un cône quatre fois cette nuit-là et projeté vers l'esprit d'Hitler des pensées du type « Vous ne pouvez pas franchir la mer » et « Impossible de venir ». Gardner raconta aussi que l'épuisement causé par quatre heures de danses et d'incantations

dans le froid, sans rien sur le dos, avait eu raison de certaines des sorcières et que quelques-unes des plus âgées étaient mortes deux ou trois jours plus tard. Selon lui, l'opération avait tout de même été un succès. Comme il l'écrivit plus tard avec fausse modestie dans son livre *Witchcraft Today*, publié en 1954 : « Je ne dis pas qu'elles ont arrêté Hitler. Je maintiens simplement que j'ai assisté à une cérémonie très intéressante dont le but était d'implanter certaines idées dans son esprit, et que cela s'était répété plusieurs fois après cette première réunion ; et malgré toutes les péniches préparées pour l'invasion, le fait est que Hitler n'a jamais fait la moindre tentative pour venir en Angleterre. »

Comment Gardner est-il passé de simple membre d'un coven à fondateur de la wicca ? Sa trajectoire est un peu trop complexe pour la détailler ici. Par souci de concision, disons simplement qu'il a été grandement influencé par certains auteurs contemporains qui étaient tout aussi intrigués par la magie. Ses deux premiers livres, *A Goddess Arrives* (1940) et *High Magic's Aid* (1949) sont des romans écrits autour du thème de la sorcellerie. Le deuxième comprend des comptes rendus romancés des rituels qu'il pratiquait avec son coven, et beaucoup sont très clairement adaptés des théories de Margaret Murray, puis transformés en fiction. En mai 1947, Gardner rencontra aussi à plusieurs reprises l'occultiste controversé Aleister Crowley. Il semblerait qu'il ait été question que Gardner puisse lui succéder à la tête de l'Ordo Templi Orientis, ou OTO, une société d'initiation à la magie que Crowley dirigeait et dont Gardner était membre. Toutefois, cela ne se matérialisa jamais, et quand Crowley mourut, en décembre de la même année, Gardner avait déjà d'autres projets en cours.

Durant la seconde partie des années 1940, Gardner tenait un journal dans lequel il répertoriait les rituels, les lectures et autres instructions décrivant la forme de sorcellerie qu'il pratiquait lui-même avec son coven. Son *Livre des ombres*, comme il l'appelait, était un véritable medley d'autres textes, qui contenait, selon Ronald Hutton, « des passages de la Bible, *The Key of Solomon* de Mathers, la *Goetia*, un ouvrage sur la Kabbale, trois titres de Crowley, le tarot de Waite-Smith, ainsi qu'un ou deux grimoires non

identifiés ». Certains arguments s'inspiraient aussi du livre de Charles Godfrey Leland *Aradia, or the Gospel of the Witches*, publié en 1899. Pour sa contribution personnelle, Gardner s'attardait notamment sur la nudité – c'était un fervent défenseur du naturisme, convaincu que vivre nu à l'extérieur était une bonne thérapie pour l'équilibre du corps – et se prononçait en faveur des contraintes physiques et de la flagellation pour purifier les membres du coven et provoquer un état de transe, tout en précisant que ce n'était pas trop douloureux. Dans les années 1950, le *Livre des ombres* fit l'objet d'une révision, qui incluait l'addition de nouveaux contenus, et le rendait plus égalitaire. Dans les premiers écrits de Gardner, un « mage » masculin est celui qui initie une « sorcière » (au féminin) pour l'admettre dans le coven. Les versions plus tardives évoquent un grand prêtre ou une grande prêtresse pouvant chacun être chargé de célébrer les rites, et contiennent davantage de références à des déesses ou des forces féminines.

Le degré de perversité de certains des rites mystiques de Gardner a donné lieu à de nombreux commentaires. Non seulement la plupart des rituels se pratiquaient nu et affublé de cordes et de couteaux, mais les relations sexuelles étaient considérées comme le rite suprême, qu'elles soient réelles ou représentées symboliquement. Selon les points de vue, ces pratiques étaient au choix l'expression des envies d'un homme mûr un peu porté sur la chose, des actes de libération sexuelle entre adultes consentants ou simplement des techniques physiologiques reconnues pour activer le flux sanguin et induire un état de transe. Gardner lui-même écrivait qu'il ne pensait pas « qu'il soit juste de traiter les sorcières de perverses déçues. Elles peuvent en réalité être décrites comme les adeptes d'une religion primitive, déjà en passe de disparaître ».

C'est en grande partie grâce à la communauté spiritualiste qu'en Angleterre le décret contre la sorcellerie de 1735 et la loi sur le vagabondage de 1824 ont été tous les deux abrogés en 1951 et remplacés par une loi plus anodine contre les médiums frauduleux qui, dans les faits, légalisait la sorcellerie et le spiritisme à condition qu'ils ne soient pas

utilisés pour escroquer de l'argent aux clients. C'est la raison pour laquelle les offres d'objets ou de services spirituels comportent souvent une mention du type « À des fins de divertissement uniquement ». Après la ratification de cette loi, Gardner a décidé qu'il pouvait dévoiler plus publiquement son intérêt pour la sorcellerie, voire ses croyances. *Witchcraft Today*, publié en 1954, est son premier livre qui ne soit pas une fiction. Il y raconte la façon dont il a assisté à des pratiques modernes de cette « religion primitive » de la sorcellerie. Il utilise le mot « wica » (avec un seul c) pour la première fois dans un ouvrage imprimé, expliquant qu'il signifie « personnes sages » et qu'il s'applique à ceux « qui pratiquent les rites ancestraux » (l'orthographe devint ensuite « wicca », bien que Gardner n'ait jamais employé le terme lui-même pour décrire sa nouvelle religion). Gardner reprend aussi de nombreux arguments développés par Murray, notamment que le concept de la sorcière satanique est le résultat d'une campagne de diffamation menée par l'Église : « Les sorcières n'embrassent pas les fesses du diable, d'abord parce qu'elles n'embrassent les fesses de personne, et ensuite parce que le diable n'est jamais présent et ne peut donc pas être embrassé. »

Il explique au sujet des covens qu'ils sont traditionnellement composés de « douze membres et d'un leader, probablement parce que c'est un nombre porte-bonheur et parce qu'il y a treize lunes dans l'année ». Il poursuit en déclarant qu'un coven idéal comporte « six couples parfaits » plus le prêtre ou la prêtresse, et que les couples en question devraient être mari et femme ou au moins fiancés. De nos jours, certes, cela semble effroyablement hétéronormatif et démodé. Pourtant, dans les années 1950, placer les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes, que ce soit spirituellement, socialement ou sexuellement, était relativement progressiste. Et d'une manière tout aussi significative, le fait que la wicca vénère à la fois un dieu et une déesse était véritablement révolutionnaire dans le contexte de l'histoire religieuse occidentale.



« Dans les années 1950, placer les femmes sur
un pied d'égalité avec les hommes, que ce soit
spirituellement, socialement ou sexuellement, était
relativement progressiste. »

Les commentaires de Gardner sur la pratique de la magie en groupe sont également surprenants. Dans *Witchcraft Today*, il décrit le sorcier ou la sorcière comme quelqu'un qui peut stimuler, voire créer, sa propre aura ou son propre champ électromagnétique. Et il ajoute qu'en groupe, « l'unification de leur volonté permet de projeter un faisceau de forces ». Plus loin dans le texte, il utilise l'exemple de l'« Opération cône du pouvoir » contre Hitler pour illustrer ce phénomène (bien que cette fois il l'évoque sous une appellation différente). Ce rassemblement était une exception à la règle de treize, dit-il, car ils avaient besoin d'être aussi nombreux que possible pour créer une énergie de cette ampleur.

Ce livre comporte de nombreux passages que je trouve touchants, mais il n'est pas toujours très solide sur le plan factuel. Margaret Murray en a écrit l'introduction et dit que les rites qu'il contient sont « un véritable vestige [des rites ancestraux] et non une remise à jour à base d'éléments copiés dans des livres ». C'est une affirmation assez ironique quand on considère que la plupart des pratiques prônées par Gardner étaient en fait fondées sur la réutilisation de diverses sources, dont les textes de Murray. Par ailleurs, tout au long de *Witchcraft Today*, Gardner adopte le ton objectif d'un observateur. Quand il décrit les sorciers et les sorcières, il emploie « ils » ou « elles » au lieu de « nous », et il se présente en témoin plutôt qu'en participant, et certainement pas comme le créateur de ces prétendues « traditions ». Ce n'est que vers la fin de l'ouvrage qu'il déclare : « je suis l'humble membre d'un coven, je ne le dirige pas et je ne suis absolument pas son leader ; je dois faire ce que l'on me dit de faire ».

Si je partage ces informations, ce n'est en aucun cas pour contester l'importance de l'immense contribution de Gardner à la vie religieuse. C'était indéniablement quelqu'un de profondément progressiste et

d'extrêmement créatif, et il a ouvert la porte à un courant spirituel alternatif qui continue d'inspirer beaucoup de gens, moi y compris. Même s'il ne fait aucun doute qu'il a emprunté beaucoup de sa matière à d'autres auteurs – dont certains, comme Murray, avaient parfois été victimes de leur propre imagination –, je suis convaincue qu'*il* croyait sincèrement avoir puisé dans une ancienne source de sagesse oubliée. En faisant la synthèse d'une quantité impressionnante de recherches, d'opinions et d'expérience personnelle, Gardner et sa cohorte de fidèles ont en fait emprunté les pratiques de certaines sociétés secrètes plus anciennes, comme la franc-maçonnerie, ou l'Ordre hermétique de la Golden Dawn ou OTO ; ils les ont modernisées pour recréer un paganisme idéalisé, libéré de l'oppression sexuelle et patriarcale.



« La sorcellerie a été redéfinie comme une pratique vivante et accessible à quiconque désirait l'apprendre. »

Quelles qu'aient été les intentions premières de Gardner, le travail que son coven et lui ont accompli a permis de catalyser un nouveau mouvement. L'histoire de la wicca et du paganisme moderne a continué d'évoluer au-delà de sa contribution, parfois le long de voies tortueuses, mais il a su, et c'est tout à son honneur, encourager les gens à adapter ses idées et à les compléter. En fait, la grande prêtresse de son coven, Doreen Valiente, est ainsi l'auteure de bon nombre des incantations wiccanes les plus célèbres et les plus pertinentes pour les femmes ; elle a, par exemple, révisé ce qui est désormais connu sous le nom de « charge de la déesse ». La version la plus répandue de cette incantation est sans doute la reformulation de cette révision par Starhawk, qui est à la tête d'un mouvement de sorcellerie féministe. Les covens de toutes sortes se sont multipliés en Angleterre et aux États-Unis dans les années 1960 et 1970, et de nouveaux styles et

leaders ont émergé. La sorcellerie a été redéfinie comme une pratique vivante et accessible à quiconque désirait l'apprendre.

Plus que tout, Gardner a renforcé deux idées cruciales dans la conscience populaire. La première est que, loin d'être diaboliques, les sorcières sont des êtres positifs et sacrés. La seconde est que leur pouvoir est démultiplié quand elles s'associent à d'autres qui partagent leurs convictions et que cette énergie transformatrice peut être dirigée vers un objectif commun.

LA SORCELLERIE CONTRE LE POUVOIR



Il est vrai que, sous l'égide de Gardner, les covens de la wicca semblaient se focaliser essentiellement sur la façon dont ils honoraient la nature et ses déités, tout en valorisant le développement magique de chacun de leurs membres. Parmi les rituels plus ouverts sur l'extérieur et plus politiques pratiqués à son époque, le « cône de pouvoir » est le plus cité, sans doute parce que Gardner lui-même l'a décrit dans ses livres. Cela étant dit, il termine *Witchcraft Today* en déclarant : « je pense que [les sorcières] pourraient pratiquer ce type de rituels pour influencer le cerveau de ceux qui contrôlent la bombe à hydrogène. » Personne ne sait vraiment si son coven et lui ont eux-mêmes tenté ce type de rituels.

Toutefois, le modèle d'un groupe de personnes unissant leur énergie surnaturelle pour la diriger vers un objectif politique commun, instauré par Gardner, a été repris aux États-Unis par un mouvement contestataire, même si c'était par irrévérence autant que par conviction.

À l'automne 1967, une manifestation contre la guerre du Viêt Nam fut prévue au pied du Lincoln Memorial. Les activistes Jerry Rubin et Abbie Hoffman avaient décidé que ce serait l'occasion idéale de faire un peu plus de bruit. Hoffman avait déjà la réputation d'être un contestataire ayant recours à l'absurde et au théâtre de guérilla pour défendre des causes sociopolitiques et perturber le statu quo. Inspirés en partie par le poème de Gary Snyder *A Curse on the Men in Washington, Pentagon* (un sortilège

contre les hommes du Pentagone de Washington), Rubin et Hoffman se sont dit qu'un rituel de magie pousserait les gens à s'asseoir et à y prêter attention. Ils décidèrent donc de se livrer à un exorcisme en masse du Pentagone, suivi d'un rituel collectif pour le faire léviter près de sept mètres au-dessus du sol (les autorités n'avaient finalement autorisé que trois mètres). Ils recrutèrent Ed Sanders, le chanteur des Fugs, un groupe de rock underground new-yorkais versé dans le mystique, pour qu'il prenne la direction des événements. Sanders, de son côté, contacta Harry Smith, réalisateur underground spécialiste de l'occulte, pour qu'il l'aide à orchestrer le rituel.

Le bouche-à-oreille fit rapidement son travail et la nouvelle circula, contribuant sans doute à attirer certains des quelque 100 000 manifestants qui se sont rendus à Washington le 21 octobre 1967. Après quelques morceaux de musique et des discours, le cortège s'éloigna du Lincoln Memorial pour traverser le Potomac, longer le cimetière national d'Arlington puis se diriger vers le Pentagone. C'est là, sur le parking nord, qu'Ed Sanders et les Fugs, installés sur un camion à plateau, se livrèrent au fameux exorcisme. Comme le confiait Sanders au magazine *Arthur* en 2004 : « [Harry Smith] m'a expliqué comment consacrer les quatre directions, puis créer un cercle, en utilisant les quatre éléments – la terre, l'air, le feu et l'eau – et des symboles d'alchimie pour purifier l'emplacement, invoquer certaines déités, etc. Alors j'ai entonné un chant énumérant toute une escouade de déités du présent et du passé, imaginaires ou réelles, histoire de rassembler leurs forces pour exorciser cet endroit. C'était un peu réel, un peu symbolique, un peu provocateur, un peu spirituel, un peu profane, un peu fantaisiste et un peu de la colère. Et on l'a fait avec un peu d'humour aussi. Il faut toujours de l'humour. Et, comme je connaissais certaines langues indo-européennes, j'avais appris cette formule d'exorcisme en hittite. Finalement, j'avais préparé un exorcisme plutôt à la hauteur. »

La version complète de l'incantation a été enregistrée sous le titre « Exorcising the Evil Spirits of the Pentagon, October 21, 1967 »

(Exorcisme des esprits maléfiques du Pentagone, 21 octobre 1967). Elle comprenait la répétition en crescendo de l'expression « *Out, demons, out !* » (Sortez, démons, sortez !) Pendant le rituel, Sanders annonça aussi qu'il y aurait du « tripotage » : les couples se livreraient à « un rite de l'amour » sur la pelouse – cela se produisit effectivement, mais avec un nombre de participants plus réduit que les organisateurs ne l'avaient envisagé. Hoffman n'avait pas réussi à obtenir l'autorisation pour les participants d'encercler le Pentagone, ce qui était pourtant crucial pour faire léviter le bâtiment. D'autres actions eurent lieu, des guérisseurs mayas qui saupoudraient de farine de maïs des cercles magiques et le poète Allen Ginsberg qui récitait des mantras. Kenneth Anger, réalisateur expérimental adepte d'ésotérisme, était là lui aussi, même s'il déclara plus tard que les autres étaient venus pour se faire remarquer et avaient fait un numéro de cirque plutôt qu'un véritable geste pacifique. Il avait donc préféré se concentrer sur ses propres sortilèges au lieu de participer aux activités de groupe.

Dans son ensemble, l'événement fut spectaculaire. Comme l'écrit Norman Mailer dans le chapitre sur les sorcières et les Fugs de son livre *Les Armées de la nuit* en 1968, qui lui valut le prix Pulitzer : « Maintenant les sorcières étaient là, et les rituels d'exorcisme, et les terreurs noires de la nuit – des hippies assassinés. Oui les hippies étaient allés du Tibet au Christ, puis au Moyen Âge, et maintenant ils étaient devenus des alchimistes révolutionnaires ». Pour Mailer, ce n'était pas un problème, il était lui-même un conservateur de gauche. « Sortez, démons, sortez ! »

Certes, toute cette sorcellerie relevait autant, voire davantage, du grand spectacle que de la sincérité. Quant à son efficacité, on peut en douter étant donné que la guerre dura sept ans et demi de plus. Toutefois, beaucoup de gens considèrent que cette manifestation a joué un rôle clé dans l'éveil des consciences. Daniel Ellsberg, analyste militaire, a déclaré que « l'idée de faire léviter le Pentagone me paraissait excellente parce que la volonté de désacraliser ce type d'institution est très, très importante et c'est bien entendu le genre de choses qu'Abbie [Hoffman] comprenait de façon très

instinctive ». En 1971, quatre ans après la manifestation, Ellsberg fournissait les *Pentagon Papers* à la presse, dans l'espoir de forcer le gouvernement américain à se retirer du Viêt Nam.

En fin de compte, même si le Pentagone n'a pas physiquement quitté le sol, l'ensorcellement a eu un effet. Comme Allen Ginsberg l'explique : « La lévitation du Pentagone est un happening qui a démystifié l'autorité militaire. Le Pentagone a lévité dans l'esprit des gens, en ce sens qu'il a perdu son autorité, qui n'avait jamais été remise en question ni contestée jusque-là. »

Un rituel de groupe effectué avec un objectif commun avait donc ébranlé les convictions, à défaut des fondations qu'il visait de façon plus littérale. Peut-être était-ce finalement de la magie...

LA SORCIÈRE, SYMBOLE FÉMINISTE DE TOUTES LES LIBÉRATIONS



À cette même période, le mouvement féministe prenait de l'ampleur aux États-Unis. Abbie Hoffman et ses acolytes se sont fait appeler les Yippies (leur groupe était devenu le Youth International Party ou YIP – parti international de la jeunesse), et leur activisme théâtral s'est poursuivi, même s'il était de nature moins ésotérique. Un autre collectif, cette fois composé uniquement de femmes, s'inspira d'Hoffman et de l'épisode du Pentagone, bien décidé à organiser, à son tour, des événements grand-guignolesques autour de la magie pour servir des causes politiques. Robin Morgan, Florika Remetier, Naomi Jaffe, Peggy Dobbins, Judith Duffett, Bev Grant, Marcia Patrick, Cynthia Funk, et quelques autres membres de l'organisation activiste New York Radical Women (femmes radicales de New York) avaient décidé que la sorcière était le porte-parole idéal pour transmettre leur message sur la libération de la femme. C'était en effet un symbole qu'elles pouvaient utiliser pour dénoncer la perpétuation chronique du sexisme à travers les âges et dans toutes les classes sociales. Elle correspondait aussi, en esprit, à l'approche efficace des Yippies, qui

créaient des frictions tout en s'amusant. Après tout, qui pourrait semer la zizanie mieux qu'une sorcière ?

Et c'est ainsi qu'est né le groupe activiste féministe WITCH qui organisa sa première action publique en 1968, le jour d'Halloween. Les membres du groupe, affublés de costumes, de balais et de chapeaux pointus, se livrèrent à un rituel en public pour jeter un sort à la Bourse de New York. Est-ce que cela a marché ? Gloria Steinem, journaliste pour le magazine *New York*, a décrit l'incendie comme suit : « Un coven de treize membres de WITCH a manifesté contre un bastion de la suprématie blanche : Wall Street. Le lendemain, le marché est tombé de cinq points. » (La colle dont les sorcières avaient enduit les serrures de l'institution n'avait sans doute rien arrangé.)

Une des autres actions de WITCH consista à perturber le premier Salon de la mariée de Madison Square Garden en 1969, pour combattre ce que ses membres considéraient comme les forces obscures de l'industrie du mariage. Le prospectus qui annonçait cette manifestation invitait le public à « apporter des posters, des balais, des costumes, de la conscience, de la colère, des potions de sorcière, de l'amour, des robes de mariée, des tambourins, des ensorcellements, du rire, de la solidarité », et autres choses du même genre... Plusieurs femmes se sont infiltrées dans la convention. Elles ont jeté des sorts aux vendeurs et aux sponsors, et ont lâché une colonie de souris blanches dans le hall d'exposition.

WITCH faisait de plus en plus d'adeptes car ses actions théâtrales faisaient preuve d'esprit, de malice et de fougue (comme la cofondatrice Robin Morgan l'écrivait au sujet du collectif : « son insouciance était indéniable »). Très vite, d'autres groupes WITCH se sont formés à travers le pays – et bien au-delà des frontières, à Tokyo par exemple –, mais leurs opérations étaient très variables. Le sens de l'acronyme fluctuait aussi. À l'origine, il correspondait à « Women's International Terrorist Conspiracy from Hell » (Conspiration terroriste internationale diabolique des femmes), une appellation un peu humoristique, créée avant que le mot « terroriste » n'évoque les lourdes connotations qui y sont désormais associées. Les

itérations plus tardives incluent entre autres « Women Incensed at Telephone Company Harassment » (Femmes outrées par le harcèlement des compagnies téléphoniques), « Women Interested in Toppling Consumption Holidays » (Femmes souhaitant faire disparaître les vacances axées sur la consommation) et « Women Inspired to Tell their Collective History » (Femmes motivées par l'idée de raconter leur histoire collective).

Même si l'approche des femmes de WITCH était espiègle, leurs objectifs étaient tout à fait sérieux. Elles étaient certes plus intéressées par la symbolique provocatrice de la sorcière que par la pratique « réelle » de la sorcellerie, mais leur programme jouait sur ces deux aspects : « WITCH est un tout, purement féminin. C'est du théâtre, de la révolution, de la magie, de la terreur, de la joie, des fleurs d'ail, des ensorcellements. C'est la prise de conscience que les sorcières et les gitanes sont les premières combattantes des guérillas et de la résistance pour lutter contre l'oppression – en particulier l'oppression des femmes – depuis la nuit des temps. »



« WITCH est un tout, purement féminin. C'est la prise de conscience que les sorcières et les gitanes sont les premières combattantes des guérillas et de la résistance pour lutter contre l'oppression »

Les groupes fonctionnaient sans organisme dirigeant et sans restriction ; n'importe quelle femme qui partageait les valeurs de WITCH pouvait en être membre : « On ne "s'inscrit" pas à WITCH. Si vous êtes une femme et que vous osez regarder en vous, vous êtes sorcière. Vous vivez selon vos propres règles. Vous êtes libre et belle. Vous pouvez révéler la sorcière qui est en vous de façon invisible ou évidente. Vous pouvez former votre propre coven de sœurs sorcières (treize est un bon nombre pour un groupe) et agir comme bon vous semble [...] Votre pouvoir vient de votre âme de femme, et il est activé quand vous œuvrez de concert avec vos consœurs. Le

pouvoir du coven est plus élevé que la somme des pouvoirs individuels de ses membres, parce qu'il repose sur le fait d'être *ensemble*. »

Cet esprit d'unité est sans doute ce qui a rendu le mouvement de libération des femmes si essentiel. Les femmes qui ont participé à la deuxième vague féministe ont évidemment été inspirées par certaines œuvres littéraires, dont *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, mais ce sont les conversations directes au sein des groupes de parole – ou de conscience – qui ont été véritablement transformatrices. Pour la première fois, de nombreuses femmes ont réalisé que leurs sentiments de frustration, d'oppression et de douleur n'étaient pas anormaux. Elles se retrouvaient pour partager des histoires personnelles sur leur vécu de femme et des discussions sur des sujets qui n'étaient généralement pas abordés, comme l'avortement et le viol. Les participantes de ces groupes se rendaient compte qu'elles n'étaient pas seules, et elles ont progressivement passé outre le secret et la honte qui entouraient la vérité de leurs propres vies.

Bien que, contrairement aux membres de WITCH, tous les groupes de parole féministes n'aient pas adopté l'appellation « coven », le terme semble toutefois approprié. Ces femmes avaient appris qu'en se réunissant au sein d'un cercle de confiance et en partageant librement leurs convictions, elles pouvaient devenir plus fortes et plus libres. Qui plus est, elles ont prouvé qu'en joignant leurs forces et en se consacrant à un objectif commun, elles pouvaient changer le monde.

LA FEMME CONTRE LE PATRIARCAT



Si WITCH est un exemple de politique féministe inspirée par le domaine de la mythologie, il est peu étonnant que la spiritualité féministe, à l'inverse, soit devenue plus politisée. Bien qu'on ait prouvé l'existence de covens néopaiens américains dès les années 1930 et que la wicca de Gardner ait débuté aux États-Unis dans les années 1960, les années 1970 ont vu naître une nouvelle forme de sorcellerie dont l'intention était de « combiner les

préoccupations politiques et spirituelles comme si elles étaient les deux affluents d'une même rivière », pour reprendre la formulation de Margot Adler. Elle s'inscrivait dans le cadre de la wicca, mais accordait une importance bien plus appuyée à la vénération des déesses et à la glorification du corps de la femme. Elle récupéra également de façon bien plus flagrante la figure de la sorcière comme symbole de la résistance contre le patriarcat, en phase avec les opinions de théoriciennes d'autres générations, telles que Matilda Joslyn Gage et Margaret Murray, ou les traités de féministes radicales comme Mary Daly ou Andrea Dworkin.

Zsuzsanna « E » Budapest est une sorcière hongro-californienne qui fonda en 1971 le coven Susan B. Anthony n° 1. Ses ambitions magiques étaient à la hauteur de l'intention politique de son nom. Elle se considérait comme appartenant à la sorcellerie wicca du culte de Diane. Elle était appréciée et célèbre car elle avait totalement exclu les hommes de son coven (elle fut critiquée plus tard pour avoir déclaré que les femmes transgenres n'étaient pas de « vraies » femmes et ne pouvaient par conséquent pas participer à son coven – une remarque que de nombreuses personnes, moi la première, trouvent extrêmement obtuse et honteusement transphobe). Sa conception du coven supposait aussi treize membres, un nombre supérieur était un « bosquet ». Budapest souhaitait créer une religion pour laquelle l'expérience féminine était centrale, son objectif étant de restaurer un mode de vie matriarcal partout dans le monde. Bien qu'elle soit très controversée – pour des raisons tout à fait légitimes –, son influence sur le développement de la sorcellerie moderne a été immense. Par le biais de ses enseignements et de ses livres à succès, dont *The Holy Book of Women's Mysteries* (1979), ses idées ont captivé l'imagination des féministes de la seconde vague et contribué à forger le concept de la sorcellerie comme une alternative attrayante des principales religions à dominante masculine.

Une autre Californienne, nommée Miriam « Starhawk » Simos, fit davantage évoluer cette approche. Elle écrivit qu'il était crucial pour les femmes de vénérer une déesse pour se considérer elles-mêmes comme

sacrées. Contrairement à Budapest, pourtant, Starhawk pensait que l'inclusion d'hommes dans ce paradigme était essentielle. Comme elle le dit dans son best-seller de 1979, *Spiral Dance* : « Le symbole de la déesse permet aux hommes d'explorer et d'intégrer le côté féminin de leur nature, qui est souvent ressenti comme étant l'aspect le plus profond et le plus sensible de soi. La déesse n'exclut pas l'homme ; elle le contient... » Alors que Budapest est restée résolument séparatiste au niveau du genre et continue de soutenir avec force que la wicca de Diane ne s'adresse qu'aux femmes cisgenres, Starhawk est progressivement devenue plus inclusive. Elle explique par exemple dans l'introduction de l'édition de *Spiral Dance* marquant son dixième anniversaire que son attitude par rapport à l'absolutisme du genre a changé et que « [nous] devons accepter d'étudier dans quelle mesure nos propres interprétations ont été façonnées par les limites de notre vision ». En 2009, elle écrit aussi : « Récemment nos compatriotes transgenres et leurs amis ont bruyamment bousculé nos convictions binaires. Ce type de remise en cause est très important – il nous permet de voir le monde autrement, de réévaluer notre système de pensée et d'approfondir notre entendement du Mystère. »

Cette acceptation de la diversité est un progrès indispensable, car les sorcières LGBTQ+ non seulement font partie du mouvement de la sorcellerie moderne, mais elles en sont aussi souvent les leaders. La chanteuse Anohni a récemment déclaré : « Je suis sorcière. Je me suis débaptisée moi-même. Et ce qui est super quand on est transgenre, c'est que l'on naît avec une religion naturelle. C'est presque universel, quels que soit le pays, la culture ou la classe sociale à laquelle vous appartenez – vous êtes presque automatiquement sorcière. Aucun des monothéismes patriarcaux ne voudra de vous. »

LA MAGIE POUR CHANGER LA SOCIÉTÉ ET LE MONDE



Selon la conception de Starhawk, la sorcière est un être qui honore tous les aspects de la vie ; c'est pourquoi l'activisme occupe une place importante.

La sorcellerie est, pour elle, un processus qui permet de dissoudre la division – ou plutôt l'idée fausse de la division – entre soi et les autres êtres vivants. Si l'on s'engage dans cette démarche, on se rend compte que prendre soin des autres est une responsabilité sacrée, car tout est lié. Les préoccupations écologiques et environnementales, la défense des droits civils et les efforts pacifistes font tous partie du système spirituel de Starhawk, qu'elle qualifie désormais de « spiritualité moderne tournée vers la terre et [d']écoféminisme », si l'on en croit son site Internet. Les ouvrages qu'elle a écrits après *Spiral Dance* explorent plus ouvertement la relation entre la magie et l'activisme. Dans *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, elle explique : « Si la magie est “l'art de provoquer le changement selon sa volonté”, alors les actes politiques, les actes de contestation et de résistance, les actes qui s'opposent au pouvoir, qui œuvrent pour le changement, sont des actes de magie. » Elle fait aussi évoluer sa conception du coven. Dans *Spiral Dance*, elle le décrit comme étant « à la fois un groupe de soutien pour la sorcière, un groupe d'éveil de la conscience, un centre d'études paranormales, un programme de formation cléricale, une université des Mystères, un clan adoptif et une congrégation religieuse ». Dans *Rêver l'obscur*, elle explique que les modèles classiques du pouvoir sont des hiérarchies ou des échelles qui causent l'oppression et l'isolement. Les covens, au contraire, sont conçus comme des cercles ou des réseaux : « Dans un cercle, le visage de chaque personne peut être vu, la voix de chacun peut être entendue et respectée. Tous les points d'un cercle sont équidistants de son centre : c'est là sa définition et sa fonction – distribuer l'énergie équitablement ». Le coven n'est donc pas juste un sanctuaire pour ceux qui rejoignent le cercle. C'est un paradigme qui peut inspirer la société dans son ensemble.

« NOUS SOMMES TOUTES DES SORCIÈRES »



En 2012, j'ai commencé à diriger mes propres ateliers de magie à l'Observatory. Les cours que je dispensais étaient un mélange de cours

magistraux, de rituels et de travaux pratiques, sous des noms tels que « L'arrivée de l'automne et les mystères d'Éleusis » ou « Magie du feu de la pleine lune ». Je donnais à mes étudiantes diverses instructions en début de cours, mais je les encourageais toujours à apporter un objet spécial à placer sur l'autel pour le charger d'énergie, ainsi que pour honorer les déités de leur choix.

Je commençais le cours en demandant à chaque étudiante de prononcer son nom et d'expliquer pourquoi elle voulait faire partie du cercle ce jour-là. Ensuite, je passais devant elles pour les purifier à l'aide d'une incantation et de fumée sacrée. Elles fermaient les yeux et s'abandonnaient, laissant ma voix et le parfum des plantes qui se consumaient les libérer du stress de la journée. Puis nous formions le cercle et procédions aux invocations, dans l'ordre que j'avais appris avec ma propre professeure : l'esprit de l'air de l'est, l'esprit du feu du sud, l'esprit de l'eau de l'ouest, l'esprit de la terre du nord, l'esprit des ancêtres d'en bas, l'esprit des gardiens d'en haut, et l'esprit du centre qui contient l'amour et tous les grands mystères qui transcendent le langage. Enfin, je prenais la parole pour présenter le sujet du cours, en m'appuyant sur des informations historiques comme sur des interprétations mytho-poétiques, pour établir le contexte de nos rencontres. Les membres du groupe partageaient leurs pensées et conversaient librement de ce que le thème du jour signifiait pour elles. À la suite de ce cours, nous commencions une activité de groupe, qui pouvait consister à créer un objet magique, à méditer ou à nous livrer à un rituel plus complexe en l'honneur d'une nouvelle saison ou pour provoquer un changement chez quelqu'un. Après cela, nous invoquions les esprits dans l'ordre inverse de ce que nous avons fait pour la formation du cercle, en commençant par l'esprit du centre. Pour finir nous formulions des bénédictions dirigées vers l'Univers puis, pour nous ressourcer, chacune de nous entourait son corps de ses bras. Parfois, pour marquer une occasion spéciale, nous prenions un verre de vin ou partagions de la nourriture. La plupart du temps, mes étudiantes restaient un peu après le cours pour me poser des questions et discuter entre elles.

Les ateliers étaient ouverts à tous, et plusieurs étudiantes revenaient régulièrement, tissant grâce à cela des liens de confiance et d'amitié. Mais même celles qui ne venaient que sporadiquement – ou juste une fois – se sentaient accueillies par un groupe de sorcières, prêtes à prendre en compte ce que chacune apportait. Chaque session s'organisait autour d'histoires différentes : quelqu'un qui essayait d'avoir un nouveau travail, de rétablir un lien avec la nature, de faire son deuil après le décès d'un proche, d'être plus concentré sur un nouveau projet créatif... Les gens baissaient la garde et ouvraient leur cœur. Et même si nous étions stressées au début de la session, après nous partagions un sentiment d'apaisement et de décontraction.

Quand l'Observatory a fermé, j'ai surtout participé à des conférences, écrit, et organisé des événements publics ou des expositions sur des thèmes liés à la magie. Plusieurs de mes étudiantes sont devenues des amies et des collaboratrices, qui ont contribué à mes divers projets, et elles m'ont à leur tour beaucoup appris. Notre communauté a évolué, mais nous sommes restées très proches. Et pendant un bon moment, cela me suffisait amplement. Rencontrer ces personnes généreuses et perspicaces, et créer des liens avec elles était la culmination d'une sorte de charme d'amour. J'avais trouvé une autre famille, et nous sommes liées par nos convictions, si ce n'est par le sang.

Le concept du coven a récemment bénéficié, tout comme les sorcières en général, d'un regain de popularité. La série télévisée de FX TV *American Horror Story : Coven* a contribué à réintroduire le terme dans la culture populaire, puis dans les conversations échangées sur les réseaux sociaux. Sur Instagram, certains utilisateurs ont commencé à appliquer le hashtag #covengoals à leurs photos, plutôt que #squadgoals, car les gens se sont laissés entraîner par la sémantique d'un nouveau type de sorcellerie sociale. « Oubliez Squads – 2017 est l'année du coven », titrait le site Refinery29.

Esthétiquement, The Wing, un espace de travail partagé réservé aux femmes, est probablement à l'opposé de l'image que les gens se font d'un coven : canapés roses, éclairage lumineux et femmes élégantes qui tapent

silencieusement sur le clavier de leur MacBook. « Votre coven vous attend » était le sujet de l'e-mail que j'ai reçu juste après m'être inscrite – et le formulaire d'inscription se trouvait sur une page dont l'adresse URL est witches.the-wing.com. Les allusions continuent dans les locaux de cette communauté. Sur le menu du café, les sandwiches s'appellent simplement « sorcières », et leur boutique vend des tee-shirts « Wing Coven Member », ornés de pentagrammes, et des bonnets qui portent l'inscription « Incantations, Shouts & Chants ». Même si ce langage est utilisé avec espièglerie, il implique que les membres de l'organisation sont censés avoir la sensation de faire partie d'une société exclusive de femmes puissantes.

Le mot « coven » est aussi de plus en plus employé pour décrire des groupes de gens qui partagent des objectifs politiques communs – surtout s'il s'agit de féministes progressistes. L'organisation à but non lucratif Lady Parts Justice League, qui lutte pour le libre choix en matière d'avortement, se définit sur son site Internet comme étant : « un coven de féministes fouteuses de merde hilarantes qui utilisent la culture populaire pour dénoncer les gens haineux qui s'opposent aux droits sexuels et reproductifs ». Le programme de télévision satirique *Full Frontal with Samantha Bee* emprunte régulièrement le vocabulaire de la sorcellerie pour décrire les femmes gauchistes, comme par exemple « un coven congressionnel bipartiste » en parlant d'un groupe de législatrices à l'origine d'une loi visant à mettre fin à l'arbitrage forcé. Dans un sketch du premier épisode, on voit Bee s'adresser à des journalistes qui lui demandent comment elle est devenue la première femme à présenter une émission de plateau en soirée. Elle répond : « beaucoup de travail, une très bonne équipe, et peut-être un soupçon de magie ». La scène suivante la montre en train de crier au milieu d'un cercle de bougies allumées, et entourée de personnages inquiétants avec des éclairs qui sortent de leurs mains. « C'est vrai, nous sommes toutes sorcières », dit-elle en lançant un clin d'œil à la caméra.

Pour Bee, ces plaisanteries ont aussi une résonance personnelle, car elle a grandi avec une mère wiccane, même si elle-même n'est pas adepte du

mouvement. Bee emploie toutes sortes d'expressions liées à la sorcellerie de façon subversive, pour se moquer de l'image de la harpie féministe enragée, tout en acceptant ces appellations péjoratives comme des titres honorifiques. « Je suis tellement engagée dans le féminisme que je suis devenue sorcière à part entière », at-elle confié au *Guardian* en janvier 2018. La plupart de ses fans partagent ses valeurs et peuvent ainsi, par extension, se sentir inclus dans le coven satirique de *Full Frontal*.

Le lien entre divers groupes de féministes ayant leur franc-parler et les covens a été renforcé pendant la marche de femmes de 2017, juste après l'investiture de Donald Trump. Les pancartes les plus remarquées pendant la manifestation déclinaient des phrases comme « MAUDIT SOIT LE PATRIARCAT », « LES SORCIÈRES CONTRE LA SUPRÉMATIE BLANCHE », ou encore « NOUS SOMMES LES PETITES-FILLES DES SORCIÈRES QUE VOUS N'AVEZ PAS RÉUSSI À BRÛLER ». La pancarte que je brandissais au milieu de mon groupe de manifestantes était un hommage à WITCH et indiquait COVEN : Citizens Organizing a Viable, Equal Nation (citoyennes organisant une nation viable et équitable).

Après l'élection de 2016, il me semble ne pas avoir été la seule à penser aux femmes malicieuses de WITCH. À Portland, en Oregon, un nouveau groupe WITCH a fait surface et organisé des manifestations sous forme de rituels chorégraphiés. Les participantes portaient des tenues de sorcières avec des voiles noirs sur la figure pour garder l'anonymat, comme l'avaient fait avant elles les Guerilla Girls, les zapatistes et les Pussy Riot. Comme c'était le cas dans les années 1960, cette nouvelle incarnation de l'organisation, WITCH PDX, encourage la création d'autres factions ; elle est ouverte à toutes, à condition que les valeurs citées dans son manifeste, sur son site Internet, soient respectées :

« Antiracisme – antifascisme – antipatriarcat – droits des autochtones – autodétermination du genre – libération des femmes – libération des transgenres – culture antiviol – droits reproductifs – soutien des travailleurs et travailleuses sexuels – droits des LGBTQIA – protection de l'environnement – liberté religieuse – droits des immigrés – pacifisme –

anticapitalisme – justice pour les personnes handicapées – droit à la vie privée – droits des travailleurs.

Nous renions tout individu ou tout coven se réclamant du mouvement WITCH qui ne respecte pas et ne défend pas ces valeurs.

Quiconque proclame publiquement être des nôtres n'est pas des nôtres – nous sommes anonymes. »

« JETER UN SORT POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE »



Les diverses factions de WITCH à travers les États-Unis, notamment à New York, Boston, Minneapolis, Denver, Détroit et Austin, ou à l'international, que ce soit à Londres, Paris, Mexico ou Tokyo, ont désormais une présence sur Internet. Leurs covens activistes participent à de nombreuses manifestations de masse en plus d'organiser leurs propres actions de contestation. Les participantes n'hésitent pas à brandir des pancartes en faveur des droits des immigrés et du contrôle des armes à feu, ou pour manifester leur solidarité à Black Lives Matter, pour ne citer que quelques exemples. Si leur engagement est sérieux, elles n'ont pas renoncé à l'humour subversif qui caractérisait le groupe des années 1960. J'ai vu des pancartes avec des slogans du type : « Même une sorcière croit à la science » ou « Nous ne supporterons pas que le patriarcat survive ». Sur l'une de mes photos préférées du compte Instagram @witchpdx, deux femmes portent des pancartes sur lesquels on peut lire « Hé Paul Ryan... il te manquerait pas quelque chose ? » et tiennent entre elles une colonne vertébrale à échelle humaine [jeu de mots sur *spineless*, qui signifie « ne pas avoir de colonne vertébrale » mais aussi, au figuré, « être un pleutre »]. C'est une image à la fois très drôle et un peu macabre, d'autant que ces vertèbres seraient un ingrédient parfait pour préparer un ensorcellement. Jeter un sort pour que justice soit faite, peut-être.

Il se produit un phénomène similaire, surtout dans les communautés ethniques minoritaires, avec le mot espagnol pour sorcière : *bruja*. Il n'est

plus simplement revendiqué par les faiseuses de magie, mais aussi par des activistes ingénieuses. Les Brujas ont débuté dans le Bronx. C'était au départ un groupe de skateboardeuses qui voulaient un espace à elles dans une communauté dominée par des hommes blancs. Elles sont rapidement devenues une organisation radicale à l'origine d'événements et de lignes de vêtements visant à ouvrir les yeux du public sur des questions importantes telles que l'incarcération en masse, l'embourgeoisement de certains quartiers et la santé mentale. Le B-Side Brujas est un groupe de quatre femmes DJ, basé à Oakland, en Californie. Elles ont uni leurs forces pour faire de la musique, et combattre le sexisme et le racisme qui font rage dans le milieu des discothèques. Elles intercalent des formules de magie dans leur mixage. Elles placent aussi régulièrement des autels devant leur cabine de DJ pour rendre hommage à des victimes de violences policières, comme Alton Sterling ou Philando Castile. Pour ceux qui font la fête, ce n'est peut-être qu'une nuit comme les autres, passée à danser. Mais ces femmes partagent leur véritable *brujeria* : elles allument des bougies, font de la musique et honorent la mémoire de ceux qui sont morts prématurément. Chacune de leurs soirées est un rituel du souvenir et une offrande publique de libération et de rajeunissement.

La différence entre actions collectives et véritables ensorcellements est assez floue, ce qui explique pourquoi, en anglais, le mot *coven* est employé de plus en plus largement pour des gens se regroupant avec une intention spécifique. Par ailleurs, en cette ère numérique, ces groupes peuvent se former en ligne et partager leurs pratiques sur un réseau d'écrans. Grâce aux réseaux sociaux, il n'est plus nécessaire de se retrouver dans la forêt ou devant le Pentagone pour se prêter à une conjuration collaborative. Les covens peuvent désormais être virtuels et occuper simultanément des espaces publics et privés.



« Les covens peuvent désormais être virtuels et occuper simultanément des espaces publics et

privés. »

En février 2017, le magicien Michael M. Hughes décide de partager sur le site Medium un sort qu'il jette à Donald Trump (« *Spell to bind Donald Trump and all those who abet him* »). Comme c'est le cas pour la plupart des ensorcellements qui circulent en ligne, celui-ci fait la liste des ingrédients requis (les suggestions incluent notamment une photo peu flatteuse de Trump, une carte de tarot de la Tour, un petit bout de bougie orange – ou à défaut une petite carotte, ajoute l'auteur). La page comporte aussi une incantation à lire à voix haute et dont voici un extrait :

J'en appelle à vous

Pour ensorceler

Donald J. Trump

Afin que ses intentions malveillantes échouent,

Qu'il ne puisse causer de mal

À aucune âme humaine,

À aucun arbre,

À aucun animal,

À aucune pierre,

À aucun ruisseau,

À aucun océan.

Ensorcellez-le pour qu'il ne brise pas notre régime politique,

Qu'il n'usurpe pas notre liberté,

Qu'il n'emplisse pas notre esprit de haine, de confusion, de crainte ou de désespoir.

Et ensorcellez aussi

Tous ceux qui encouragent sa malveillance

Les instructions de Hughes ne sont, toutefois, que des recommandations et peuvent être adaptées ou complètement modifiées. Le plus important, cependant, est que le sort doit être jeté par tout le monde en même temps, en l'occurrence « à minuit, à chaque stade de la lune décroissante jusqu'à ce qu'il soit démis des ses fonctions ». Et il explique que les éléments critiques sont la simultanéité du processus (minuit, à l'heure de Washington, de Mar-a-Lago et de la tour Trump à New York) et l'énergie de masse des participants. L'épisode est bien sûr couvert par la presse, même si la plupart des articles emploient le mot « *hex* » qui se rapporte à un mauvais sort ou un envoûtement, plutôt que « *bind* », qui veut dire charme ou ensorcellement. Pourtant, la nuance est importante, car l'intention ici n'est pas de faire du mal à la cible du sort mais plutôt de l'empêcher d'en faire à d'autres. Quoi qu'il en soit, Hughes a également inspiré des personnalités célèbres comme la chanteuse Lana Del Rey, qui a confié au magazine *New Musical Express (NME)* : « Oui, je l'ai fait. Pourquoi pas ? Je fais plein de trucs un peu étranges [...] il y a une force dans la vibration d'une pensée. Les pensées sont très puissantes. Elles deviennent des mots et les mots deviennent des actions, et les actions conduisent à des changements physiques [...] J'ai une tendance un peu mystique. » Le groupe Facebook officiel (appelé « Official Bind Trump ») a déjà 3 763 membres ; leur nombre augmente de jour en jour, et quiconque suit le planning régulièrement mis à jour par Hughes peut participer à l'action, seul ou avec des amis.

Bien que l'ensorcellement collectif de Hughes ait été le plus suivi, il n'est pas le seul exemple d'actes de sorcellerie en ligne. En juin 2016, quand Brock Turner, étudiant à l'université de Standford, n'est condamné qu'à six mois de prison pour viol, une invitation est lancée sur Facebook par la sorcière Melanie Elizabeth Hexen et son coven. Cette fois, pour le coup, il s'agit bien d'un mauvais sort, car elle appelle à ce que Turner devienne impuissant, soit hanté par des cauchemars et sente la « douleur constante

d'épines de sapin » dans l'intestin – personnellement, je ne cautionne pas ce type de pratique... Plus de six cents personnes ont répondu présent à l'invitation, et certains participants ont posté des photos de leurs autels et de leurs rituels.

En octobre 2018, Catland Books, une boutique ésotérique de Brooklyn, a organisé un « rituel pour jeter un mauvais sort à Brett Kavanaugh » ouvert au public – c'était un acte de contestation magique et politique contre sa nomination à la Cour suprême. Selon la formulation de l'invitation, le rituel était aussi dirigé contre « tous les violeurs et le patriarcat qui les enhardit, les récompense et les protège ». Les billets d'entrée qui valaient dix dollars se sont vendus très vite (50 % des bénéfices étaient reversés à l'association Planned Parenthood et au Ali Forney Center for Homeless LGBTQ Youth), mais plus de quinze mille personnes avaient indiqué leur participation ou leur intérêt sur Facebook, et certains avaient contribué à leur façon, à distance.

Je connais plusieurs sorcières qui ont exprimé leur scepticisme quant à l'efficacité de ce type de sorcellerie publique. L'une d'elles en particulier m'a confié que, selon elle, plus on ajoutait de variables dans la réalisation d'un sort, plus il était fragile. En d'autres termes, chaque fois qu'on ajoute des participants, on risque de mélanger les flux d'énergie et les intentions – chacun a son propre bagage spirituel. Elle a aussi insisté sur le fait que les « véritables » charmes de protection se font en privé, sous le couvert de la nuit ; la « cible » ne doit pas être au courant du sortilège, personne d'autre non plus, d'ailleurs.

Je comprends son point de vue. Mais je dois dire que les ensorcellements publics contribuent à construire un sentiment de solidarité. Se rassembler autour d'un objectif commun rassure ceux qui se sentiraient autrement très seuls. C'est en soi, également, une prise de conscience. Les pratiques de sorcellerie collective comme celles que nous avons évoquées permettent aux laissés-pour-compte de se réaffirmer et de se sentir proactifs. Elles mobilisent ceux qui risqueraient sinon de se laisser aller au désespoir ; elles constituent une source de catharsis et de force renouvelée. Elles jettent aussi

la lumière sur des préoccupations très actuelles, comme le manque de sécurité des femmes, des minorités sexuelles et des minorités ethniques. Les résultats de cette magie sont très subjectifs. Reste qu'elle permet en tout cas d'amplifier la voix de la résistance dans son propre cône de pouvoir.



UN COVEN À SOI



Après mon apprentissage dans le cercle de Robin et la fin de l'Observatory, je me suis à nouveau retrouvée seule avec ma magie. Je me joignais de temps en temps à des amies sorcières et, occasionnellement, j'acceptai de jeter des sorts pour quelqu'un qui me demandait de l'aide. Mais c'est en privé que je pratiquais mes rituels. Cela m'a convenu pendant un certain temps. Je voyageais beaucoup pour le travail et quand j'étais de retour à Brooklyn, j'étais occupée par toutes sortes de projets. La sorcellerie était alors un refuge, l'opportunité d'échapper aux exigences étourdissantes de la vie quotidienne. J'allumais des bougies, je consultais mes déités, je marquais les phases spéciales du soleil et de la lune dans le calme et la solitude. J'achetais des fleurs pour mon bureau afin de marquer les jours sacrés païens et je réservais les rituels plus sophistiqués pour le soir ou le week-end, quand j'avais plus d'énergie ou que j'en ressentais le besoin. Cela m'a aidée à surmonter des épreuves familiales et des problèmes de santé, ainsi qu'à faire face au stress et aux tensions de la vie citadine.

Durant l'hiver 2018, j'ai senti qu'il était temps de faire à nouveau partie d'un coven plus formel. Je venais de quitter mon emploi en entreprise après quatorze ans, ce qui était à la fois excitant et angoissant. L'atmosphère politique était étouffante et chaque jour, les nouvelles étaient plus terrifiantes que la veille. J'avais aussi lancé mon podcast quelques mois

plus tôt, ce qui me passionnait, mais à ce stade, j'étais la seule personne impliquée ; préparer et enregistrer chaque épisode supposait des heures de travail en solitaire. J'éprouvais le besoin de me retrouver en présence de personnes qui partageaient ma quête spirituelle et de redécouvrir un esprit de communion et de soutien.

Toutefois, je savais aussi que je n'avais pas toujours l'énergie mentale d'organiser chaque réunion – et, pour être honnête, après avoir enseigné la sorcellerie publiquement pendant plusieurs années, j'avais envie d'être à nouveau guidée par d'autres. J'éprouvais aussi le désir de renforcer ce sentiment de solidarité féminine. Je pense sincèrement que la sorcellerie appartient à tous les genres, j'ai dirigé des covens et participé à d'autres où chacun était le bienvenu. La quatrième vague féministe, les combats pour les droits de la femme et le mouvement #MeToo firent naître en moi le besoin de me retrouver dans un contexte où je pouvais évoquer ma propre expérience, tout en sachant que les autres sympathiseraient mais surtout s'identifieraient. La plupart des covens actifs dont j'avais entendu parler soit ne correspondaient pas à ma conception ou à mon style, soit étaient trop loin géographiquement. Il allait falloir que j'en crée un moi-même.

Cet hiver-là, j'ai donc invité un groupe très éclectique de femmes remarquables pour lancer ce qui allait, je l'espérais, devenir un cercle régulier. Plusieurs d'entre elles étaient des amies proches. Certaines, en revanche, étaient des femmes que je n'avais rencontrées qu'une ou deux fois, mais pour lesquelles j'avais beaucoup d'admiration et que j'avais envie de mieux connaître. Elles venaient d'horizons différents, et leurs expériences spirituelles n'étaient pas les mêmes, mais elles partageaient toutes un intérêt pour la sorcellerie, le développement personnel et le féminisme intersectionnel. Avant tout, j'admirais leur générosité et leurs aspirations – c'était le genre de personnes qui me rassuraient sur l'état du monde et me donnaient de l'espoir en l'avenir.

Notre première rencontre s'est déroulée le soir de l'équinoxe de printemps. Il était tombé énormément de neige cette nuit-là, et seulement cinq de mes invitées avaient réussi à venir. Nous avons festoyé, parlé et fait

de la magie. Chacune de nous a décrit ce qu'elle attendait de ce groupe, et nous avons parlé de la façon dont nous espérons changer en nous-mêmes et dans le monde. Nous ne nous connaissions pas très bien, mais nous étions sur la même longueur d'onde. Nous voulions renforcer notre pouvoir et l'utiliser pour créer un monde plus juste et plus magique. Malgré la température glaciale à l'extérieur, c'était le printemps dans mon appartement, une saison pleine de promesses efflorescentes de renaissance et de renouveau.

Comme je l'avais annoncé au coven, même si j'avais arrangé cette première soirée, mon intention n'était pas de prendre la tête du groupe. J'envisageais que chaque rencontre puisse être organisée par l'une de nous, pour que la responsabilité d'être l'hôtesse ou de guider la session n'incombe pas toujours à la même personne. Bien entendu, les participantes étaient libres d'amener des invitées ou de ne pas venir systématiquement. Et je ne m'inquiétais pas du nombre de membres, du moment qu'il restait raisonnable. J'espérais que si aucune de nous ne tenait les rênes, ce coven garderait un esprit fluide, communautaire et libre de toute hiérarchie.

Tout cela était, certes, très expérimental, mais jusqu'ici, cela a été très productif. Nous nous sommes retrouvées tour à tour dans des jardins, des cuisines, des salons, un bureau, une boutique et une yourte installée à l'intérieur d'une maison. Chaque personne contribue en apportant quelque chose : de la nourriture, du vin ou des poèmes à lire ensemble. Notre autel est différent à chaque fois, mais il est toujours orné de bougies et de fleurs, ainsi que d'objets précieux que chacune des sorcières apporte pour célébrer l'occasion ou pour le charger d'énergie magique. Nous sommes d'origines différentes et nous avons diverses orientations sexuelles, mais nous nous identifions toutes comme femmes. Certaines d'entre nous pratiquent la sorcellerie depuis plusieurs années, d'autres sont novices. Certaines gagnent très bien leur vie, d'autres galèrent, et d'autres encore sont à mi-chemin entre les deux.

À l'intérieur du cercle, nous discutons de sujets personnels ou politiques, et chacune apporte une perspective différente. Nous parlons de racisme, de

sexisme, de famille, d'argent, de travail, de sexe et d'amour. Nous formulons nos craintes et nos ambitions. Nous exprimons nos doutes, notre colère, notre chagrin, et nous célébrons nos réussites et nos accomplissements quelle que soit leur envergure. Nous jetons des sorts et nous nous livrons à des rituels. Nous buvons du vin et nous grignotons (beaucoup). Nous pleurons, nous chantons et nous partageons bon nombre de fous rires. Nous soignons nos blessures et nous nous mettons mutuellement du baume au cœur, pour pouvoir nous battre plus ardemment contre l'insécurité et l'injustice quand nous retournons à notre vie quotidienne. Nous célébrons la sainteté de la nature, et ce faisant nous célébrons notre propre sens de la dignité, car nous, sorcières, faisons partie de ce monde. Notre coven est un chaudron et, ensemble, nous concoctons une meilleure façon d'« être ».

»»» — CHAPITRE 8 — «««

SORCIÈRE : QUI ES-TU ?

Bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis mes escapades nocturnes pour faire de la magie en cachette dans ma banlieue des années 1990. La sorcellerie qui n'intéressait jusqu'ici qu'un public restreint semble vouloir s'approprier le devant de la scène. En 2017, la plateforme de réseaux sociaux Tumblr, qui s'adresse principalement aux adolescents, comptait pour la première fois #witchblr parmi ses communautés les plus populaires, à la onzième place. À la fin de l'année 2018, [Meetup.com](https://www.meetup.com/) comportait une liste de près de six cents groupes de sorcières enregistrés partout dans le monde et, sur Instagram, le hashtag #witchesofinstagram recensait plus de deux millions de posts, et son fil d'actualité était rempli de photos de jeux de tarot, d'autels décorés, de portraits d'influenceurs parés d'amulettes en argent, de manucures diaboliques et de robes noires en tous genres. Aujourd'hui, la tendance sorcière est encore loin de s'épuiser.

Pourtant, même sous les feux des médias, la sorcière reste une créature de l'ombre. L'ère Trump a beau être marquée par un amour grandissant des sorcières, elle a aussi vu le retour de l'expression « chasse aux sorcières ». Depuis le maccarthysme des années 1950, ces mots n'avaient jamais été autant utilisés, bien que cette fois ils le soient dans des contextes très différents.

CHASSE AUX SORCIÈRES, CHASSE DES SORCIÈRES



On ne peut ignorer le caractère révolutionnaire du mouvement #MeToo ; l'une après l'autre, des femmes ont brisé le silence pour raconter comment elles avaient été agressées sexuellement et harcelées par des hommes puissants. Cela a permis d'entamer une conversation publique sur le consentement et la toxicité de la domination masculine. Avant tout, cela a donné une voix aux victimes qui s'étaient tues jusque-là parce qu'elles avaient honte ou craignaient les représailles. Et ce n'est pas simplement cathartique, cela a aussi des conséquences (quoique parfois moins drastiques qu'elles ne devraient l'être). Un macho qui aime les « attraper par la chatte » et acheter le silence de ses maîtresses en les payant secrètement a peut-être été élu commandant en chef, mais d'autres hommes violents doivent maintenant répondre de leurs actes et tombent en disgrâce. Le producteur Harvey Weinstein, le fondateur de Fox News, Roger Ailes, le chef Mario Batali, le présentateur du *Today Show*, Matt Lauer, le polémiste républicain Bill O'Reilly, le sénateur démocrate Al Franken, l'acteur Jeffrey Tambor et le comique Louis C.K. ne sont que quelques exemples de la longue liste d'hommes de pouvoir accusés de conduite inappropriée et qui, en conséquence, ont perdu leur emploi ou leur entreprise. Sans oublier Bill Cosby, reconnu coupable de trois agressions sexuelles après les accusations de plus de soixante femmes au fil des années. Il a été condamné à une peine de prison de trois à dix ans en 2018 (la procédure d'appel est en cours).

Tous ces événements ont naturellement rendu beaucoup d'hommes très, très nerveux. Certains disent que ce qui les dérange dans le mouvement #MeToo, c'est qu'il encourage les punitions arbitraires. Après tout, n'est-il pas vrai que des malentendus peuvent être interprétés à tort comme des transgressions ? Et si quelques-unes des accusatrices mentaient ? Les critiques du mouvement estiment qu'il vire à « l'hystérie collective ». Et inévitablement, l'expression « chasse aux sorcières » refait surface.

« Ce nouveau puritanisme imprégné d'une haine pour les hommes qui fait suite au mouvement #MeToo m'inquiète [...] Cela n'a rien à voir avec le fait que toute agression sexuelle et toute violence – qu'elle soit à l'égard

d'une femme ou d'un homme – doivent être condamnées et pénalisées. Mais la chasse aux sorcières devrait rester au Moyen Âge », confiait le réalisateur Michael Haneke au journal germanophone *Kurier* en février 2018. Jann Wenner, le fondateur du magazine *Rolling Stone*, et l'acteur Liam Neeson ont aussi déclaré que le mouvement #MeToo relevait « un peu de la chasse aux sorcières ». Woody Allen, qui n'est lui-même pas étranger aux accusations de conduite inappropriée, a prévenu que les conséquences de l'affaire Weinstein risquaient de créer « une atmosphère de chasse aux sorcières, une atmosphère de Salem ». Kathleen Bliss, l'avocate de Bill Cosby, a elle aussi évoqué le temps des bûchers en sous-entendant que le mouvement #MeToo était largement responsable des accusations lancées contre son client. À la fin du procès, elle aurait déclaré : « La loi de la foule n'est pas l'application des procédures régulières. Et tout comme nous avons été, dans l'Histoire, témoins de crimes absolument terrifiants, nous avons aussi traversé des périodes absolument terrifiantes où nous avons laissé l'émotion et la haine prendre le dessus. Chasses aux sorcières. Lynchages. Maccarthysme... Quand on rejoint un mouvement fondé essentiellement sur l'émotion et la colère, on ne change rien à rien. »

Les défenseurs de #MeToo ont riposté en disant que cet emploi de l'expression « chasse aux sorcières » montrait une fois de plus que nous sommes conditionnés à ne pas croire les femmes et à nous focaliser sur les émotions des accusés plutôt que des victimes. En octobre 2017, Linda West a écrit une chronique cinglante dans le *New York Times* qu'elle a intitulée : « Oui, c'est une chasse aux sorcières, je suis sorcière et c'est moi qui pars à la chasse ». Dans son article, elle écharpe les hommes comme Woody Allen, qui insistent pour se poser en victimes innocentes d'une conspiration menée par des menteuses invétérées. Elle termine son article ainsi : « Les sorcières arrivent, mais ce n'est pas après votre vie qu'elles en ont. C'est après votre réputation que nous en avons. » En intervertissant les rôles des chasseurs et des chassés, elle admoneste ceux qui ont exprimé des doutes quant à la validité des témoignages des femmes, tout en attribuant à la sorcière un rôle de protectrice luttant contre les prédateurs sexuels.

Amy Schumer s'est également offusquée de l'assimilation du mouvement #MeToo à une chasse aux sorcières, même si, pour sa part, elle conteste le fond comme la forme. « Vous voulez dire quand vous nous avez envoyées au bûcher sans aucune justification ? Rien ne vous oblige à nous soutenir, mais, putain, essayez de trouver un meilleur exemple », s'est-elle exclamée sur la scène du #BlogHer18Creators Summit. Des hommes dans une position de pouvoir parlant de *chasse aux sorcières* au sujet de femmes qui les persécutent est un peu déplacé, quand on connaît l'origine historique de l'expression.

Cela n'a pas arrangé les choses que Donald Trump aime particulièrement cette expression, d'autant qu'il semblait, président, l'utiliser à tour de bras. En 2011 déjà, ce sont les termes qu'il employait pour discréditer les allégations de conduite inappropriée contre Herman Cain, alors candidat à la présidence : « À mon avis, c'est une chasse aux sorcières très déplaisante et je trouve cela vraiment injuste. » Lui-même candidat cinq ans plus tard, Trump réitéra, cette fois en réponse aux articles de presse dénonçant les activités financières frauduleuses de son ancienne « école de commerce », Trump University ; le 15 mai 2016, il posta un message sur Twitter : « Les médias mènent une véritable chasse aux sorcières contre moi. Rien que des reportages mensongers, tout un tas en plus – mais nous ne nous laisserons pas faire ! » Depuis, il a utilisé « chasse aux sorcières » plus de 140 fois sur Twitter, essentiellement en 2018, et le plus souvent au sujet de l'enquête de Robert Mueller sur la collusion de son administration avec la Russie. En fait, il emploie l'expression tellement souvent que le compte Twitter @WitchHuntTweets a commencé à en recenser les occurrences. À titre d'exemple, un de leurs tweets daté du 14 août 2018 indique : « ALERTE CHASSE AUX SORCIÈRES. C'est la 106^e fois que le président Trump se sert de l'expression “chasse aux sorcières” dans un tweet, et la 86^e fois en 2018. C'est la 11^e fois en août. » Mais Trump n'est pas la première personne placée à la tête de l'État qui croit être la cible d'une chasse aux sorcières : Richard Nixon l'avait fait avant lui en discutant du Watergate avec ses confidents.

Que ce soient précisément les dirigeants politiques et les capitaines d'industrie qui recourent le plus souvent à cette expression est pour le moins ironique. Pendant les chasses aux sorcières qui ont eu lieu en Europe occidentale et dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre, des dizaines de milliers de personnes – des femmes pour la plupart – ont été persécutées pour des actes de sorcellerie qu'elles n'avaient sans doute jamais commis, par des citoyens ayant, le plus souvent, bien plus de pouvoir qu'elles. Ces prétendues sorcières étaient, en fait, victimes de la propagande religieuse, de la paranoïa, et servaient de boucs émissaires. En outre, elles étaient généralement d'une classe économique et sociale bien moins élevée que les magistrats et les dirigeants ecclésiastiques qui les jugeaient et qui, dans la plupart des cas, les condamnaient à mort sous des prétextes fallacieux. Par contraste, il y a bien plus de raisons légitimes pour soupçonner, voire pour condamner sans hésitation, les nombreux hommes haut placés qui se conduisent désormais comme des villageoises de Salem éplorées. Et même si leurs moyens d'existence sont en jeu, leur vie ne l'est pas.

UNE MENACE DE MORT



Aujourd'hui, la « chasse aux sorcières » n'est pas qu'une métaphore faisant référence à des événements anachroniques. Il y a encore beaucoup d'endroits dans le monde où être taxé de « sorcellerie » est une menace de mort, et on estime que des milliers de personnes accusées de pratiques ésotériques sont assassinées chaque année dans le monde. Malheureusement – ce n'est pas surprenant – même si c'est sans surprise, ces victimes sont habituellement des femmes. Ce sont souvent des veuves, des femmes âgées ou handicapées, bien que toutes les tranches d'âge soient touchées par cette tragédie. Et ces événements suivent des schémas étrangement semblables à ceux des persécutions d'Europe et de Nouvelle-Angleterre : quelqu'un dans la communauté tombe malade ou meurt d'une maladie « mystérieuse », ou bien il se produit un désastre naturel ou une catastrophe quelconque, et cela ne peut être que la faute de la « sorcière ». La sorcière en question n'est

généralement pas quelqu'un qui se décrirait de la sorte, mais il est vain pour elle de chercher à nier : l'accusation *est* la preuve. Il n'y a souvent pas de procès, car les châtiments sont infligés par des particuliers dans des villages isolés plutôt que par des organisations mandatées par le gouvernement. Au mieux, les prétendues sorcières sont expulsées de la communauté, au pire, elles sont soumises à de terribles actes de violence, voire des mises à mort. Les accusées risquent, entre autres supplices, d'être mutilées, battues, lapidées, brûlées ou décapitées.



« Des milliers de personnes accusées de pratiques ésotériques sont assassinées chaque année. »

Depuis 2009, le nombre d'incidents liés à la sorcellerie a nettement augmenté, notamment en Angola, au Bénin, au Cameroun, au Nigéria, au Kenya, en République centrafricaine, en Tanzanie, en Gambie, en Ouganda, au Swaziland, au Zimbabwe et en Afrique du Sud. Quand elles ne sont pas torturées ou exécutées, les accusées sont exilées. En 2009, l'UNICEF estimait que parmi les 50 000 enfants des rues au Congo, jusqu'à 70 % avaient été accusés de sorcellerie et ostracisés pour cette raison. Pour compliquer la situation, ce ne sont pas uniquement les croyances autochtones qui sont en cause : la diffusion du christianisme est aussi un facteur notable.

Selon Philippe Alston, rapporteur spécial du Conseil des droits de l'homme des Nations unies : « Même si les guérisseurs traditionnels sont souvent impliqués dans la victimisation de ces enfants, des rapports récents font également état du rôle croissant des Églises et des cultes qui encouragent l'exorcisme des "esprits maléfiques". Trop souvent, les paroissiens prennent les choses en main et bannissent ceux qu'ils croient "possédés", même les plus jeunes d'entre eux. »

Dans d'autres pays, ce sont plutôt les femmes âgées qui sont accusées. D'après certaines théories, ce sont généralement les veuves qui sont traitées de sorcières par les membres de leur famille, dans le but d'accaparer les possessions et la terre du défunt mari. Par ailleurs, les symptômes des différentes formes de démence et de troubles mentaux gériatriques sont souvent interprétés à tort comme une preuve de sorcellerie. Quelle que soit la cause, ces femmes sont forcées de quitter leur communauté. Le problème est si répandu au Ghana et en Zambie que ces pays ont créé des « camps de sorcières » accueillant les accusées qui, sans cela, seraient exposées à être battues ou lynchées.

C'est la visite d'un de ces camps qui a poussé Rungano Nyoni à réaliser *Je ne suis pas une sorcière* en 2017. Elle espérait que son conte poétique « jetterait la lumière sur l'absurdité de quelque chose de si misogyne ». Certaines images du film sont fantaisistes, comme la scène des femmes attachées à des bobines de ruban géantes pour éviter qu'elles ne s'envolent, mais elles constituent aussi une métaphore qui montre à quel point ces femmes sont prisonnières de ces camps dans la réalité. Partir, c'est s'exposer à la violence des membres de leur famille ou de la communauté. Elles ne peuvent aller nulle part ailleurs.

D'après de récents rapports, les violences liées à la sorcellerie touchent également l'Inde, le Népal, l'Indonésie, le Pérou et la Colombie. En Arabie Saoudite, les forces de police ont une unité spéciale contre la sorcellerie depuis 2009, et la pratique de la sorcellerie est passible de la peine de mort. Entre 2009 et 2012, les rapports de police font état de 801 cas de « crimes magiques », et les sanctions incluent des coups de fouet ainsi que de lourdes peines de prison ; au moins quatre personnes ont été exécutées. En mars 2018, cinq travailleurs migrants indonésiens ont été condamnés à mort, et ils attendent leur exécution pour avoir été en possession de *jikat*, des amulettes porte-bonheur que les responsables saoudiens considèrent comme une forme de magie maléfique.

En Papouasie-Nouvelle-Guinée, nombreux sont ceux qui croient en une sorcellerie malfaisante appelée *sanguma*, et la violence contre les

prétendues sorcières a pris une ampleur incontrôlable. Plusieurs ONG ont lancé des campagnes d'information dans la région pour éduquer les habitants et leur expliquer les causes médicales des maladies et de la mort, dans l'espoir de réduire le nombre d'attaques sur celles que l'on accuse encore d'avoir jeté un mauvais sort aux malades. Et pourtant, en 2013, l'acte contre la sorcellerie de 1971 a été abrogé et la chasse aux sorcières déclarée illégale. Si la loi a été changée, c'est en grande partie le résultat du tollé international causé par la mort de Kepar Leniata, une jeune femme de vingt ans accusée d'avoir tué le fils d'un voisin en ayant recours à la sorcellerie. On lui arracha ses vêtements, puis elle reçut des coups de machette et fut brûlée vive sur un trottoir de Mount Hagen, sous les yeux de centaines de badauds. Aucun des hommes qui avaient torturé et tué Leniata ne fut arrêté, alors que la police était présente pendant le drame.

L'abrogation de l'acte sur la sorcellerie ayant découlé de cet événement ne semble pas avoir beaucoup changé les choses, d'autant que les effectifs des forces de police du pays ne sont pas assez importants par rapport au nombre d'habitants, et que ceux qui perpètrent ces crimes ne sont que très rarement poursuivis en justice. En 2017, cinq ans après la mort de Leniata, sa fille de six ans a, elle aussi, été violemment attaquée suite à la mort d'un homme dans un village voisin. La rumeur disait qu'il avait été frappé par le *kaikai lewa*, un sortilège permettant à une sorcière de saisir et de manger le cœur de sa victime à distance, pour lui dérober sa virilité. Comme la petite fille était considérée comme l'enfant d'une sorcière, elle fut tenue pour responsable, et ses accusateurs lui brûlèrent la peau à l'aide de lames de couteau incandescentes pendant cinq jours de suite. Sans l'intervention de la Papua New Guinea Tribal Foundation et du missionnaire luthérien Anton Lutz, elle serait sans doute morte. La fillette vit désormais cachée, sous un autre nom, très loin de chez elle.

Depuis le ^{xvii}e siècle, aux États-Unis, il y a heureusement eu relativement peu d'incidents de violence physique envers les sorcières ou les présumées sorcières. La panique satanique des années 1980 et du début des années 1990 a fait date : un large groupe de personnes fut persécutés pour avoir

participé à d'abominables activités occultes. Trois cas en particulier ont marqué le climax de ce mouvement de panique.

Dans le comté de Kern, en Californie, trente-six personnes ont été arrêtées, et la plupart ont été emprisonnées après avoir été accusées d'appartenir à un réseau pédophile. Ils auraient participé à des rituels sexuels sataniques. Les peines de prison de trente-quatre des trente-six personnes ont fini par être annulées ; deux autres sont mortes en cellule.

À Manhattan Beach, en Californie, quatre membres de la famille McMartin et trois professeurs sont passés en jugement parce qu'ils étaient accusés d'avoir fait subir des sévices sexuels à des enfants de la garderie que dirigeait la famille. Les témoignages des enfants mentionnaient qu'ils avaient vu des sorcières voler et que la plupart des sévices avaient eu lieu dans une série de tunnels souterrains. L'affaire McMartin a fini par un non-lieu en 1990, après six ans de procès – le plus long et le plus cher de l'histoire américaine à cette date.

Enfin, à West Memphis, dans l'Arkansas, trois adolescents ont été accusés d'avoir violé et assassiné trois jeunes garçons dans le cadre d'un rituel satanique. Damien Echols, Jessie Misskelley Jr et Jason Baldwin – ou les West Memphis Three, comme les appelait la presse – ont été condamnés, Misskelley et Baldwin à perpétuité, et Echols à la peine de mort. Après dix-huit ans et soixante-dix-huit jours de prison, les trois jeunes gens ont eu recours au plaidoyer d'Alford, un mécanisme judiciaire qui consiste à plaider coupable tout en clamant son innocence. Ils ont été condamnés rétroactivement au nombre d'années qu'ils avaient déjà passées sous les verrous, et le tribunal leur a accordé une peine de dix ans avec sursis. Sans qu'ils soient techniquement disculpés, ce plaidoyer leur a permis d'être libérés. Leurs avocats ont juré qu'ils continueraient à se battre pour une disculpation complète et totale.

« JE NE SUIS PAS UNE SORCIÈRE »



Aujourd'hui, dans beaucoup de communautés, se faire traiter de sorcière ne met pas une vie en danger, mais le mot continue à être une insulte. En 2016, pendant son discours d'acceptation, alors qu'on lui remettait le prix de la femme de l'année aux Billboard Awards, Madonna a expliqué qu'à la sortie de son album *Erotica* et à la publication de son livre *Sex*, on l'avait traînée dans la boue, alors qu'à l'époque, Prince faisait impunément des choses tout aussi provocantes : « Tout ce que je lisais à mon sujet était accablant. On me traitait de pute et de sorcière. »

Et c'est bien cela le hic : le mot « sorcière » prend un sens bien différent selon qu'il est employé à la première personne ou non. Quand il est utilisé au sujet de quelqu'un d'autre, l'idée est quasiment toujours d'insulter, d'accuser, de piéger ou d'humilier. Et comme nous l'avons constaté à maintes reprises, cette attaque est habituellement dirigée contre une femme, le terme « sorcier » n'ayant pas les mêmes connotations négatives.

Les femmes engagées dans la politique font partie des groupes qui sont bien souvent la cible de cette épithète négative. Dans le cas que je m'apprête à citer, le mot a même été utilisé au sens littéral : quand, en 2010, la républicaine Christine O'Donnell a été candidate au Sénat, le présentateur de plateau Bill Maher a fait circuler une séquence d'une de ses émissions de 1999 dont elle était l'invitée et durant laquelle elle avait raconté qu'elle s'était essayée aux sciences occultes quand elle était plus jeune : « J'ai flirté avec la sorcellerie – je n'ai jamais fait partie d'un coven. Mais, oui, j'ai fait un peu de sorcellerie en amateur. Je traînais avec des gens qui pratiquaient ce genre de choses. Je n'invente rien. » Elle avait poursuivi en racontant qu'elle était sortie avec un garçon avec qui elle avait fait un pique-nique à minuit sur un autel satanique avec « un peu de sang » dessus.

Maher a menacé de laisser fuiter d'autres passages plus gênants si elle ne revenait pas dans son émission. « C'est comme une prise d'otage, disait-il. Chaque fois que vous refuserez de venir sur le plateau, je lancerai un autre cadavre. » Le clip sur la sorcellerie avait déjà fait bien des dégâts car il avait été diffusé sur toutes les chaînes nationales d'information et avait fait

la une des journaux. Christine O'Donnell a dû annuler plusieurs passages à la télévision pour prendre du recul et pendant le reste de sa campagne, on lui a constamment demandé si elle était sorcière.

Son équipe a décidé de désamorcer la situation en enregistrant quelques semaines plus tard l'un des messages promotionnels les plus connus de l'histoire de la politique américaine. Dans cette vidéo, O'Donnell se tient debout devant un voile de fumée noire et violette, regarde vers la caméra et dit : « Je ne suis pas une sorcière. Je ne suis pas ce que vous avez entendu dire. Je suis vous ! », un air de piano en fond sonore. Au lieu du résultat escompté, cela déclencha une avalanche de critiques de la part de la droite et de moqueries de la part de la gauche. L'émission *Saturday Night Live* fit une parodie du clip vidéo avec Kirsten Wiig qui surjouait dans le rôle d'O'Donnell : « Tout comme vous, je dois constamment nier que je suis sorcière. N'est-ce pas ce que les habitants du Delaware méritent ? Une candidate qui jure avant tout qu'elle n'est pas sorcière ? C'est le type de candidate que le Delaware n'a pas eu depuis 1692 ! » Le sketch se termine avec un travelling arrière montrant Wiig en costume de sorcière, dans une pièce remplie de fantômes. O'Donnell a perdu les élections au profit du démocrate Chris Coons, qui a remporté près de 57 % des voix contre 40 % pour la républicaine.

Je me rappelle avoir éprouvé des sentiments mitigés en regardant O'Donnell perdre les élections. D'un côté, j'étais contente qu'elle n'ait pas été élue car je n'avais aucune sympathie pour ses positions politiques ni pour les décisions stratégiques de sa campagne. De l'autre, j'étais contrariée par le fait que sa pratique de la sorcellerie moderne soit utilisée contre elle pour nier sa légitimité de dirigeante politique (même les activités « sataniques » auxquelles elle avait fait référence semblaient être une version très excessive et sans doute peu conforme à la réalité de la sorcellerie). Il était inutile de la discréditer en la traitant de sorcière ; ses opinions politiques étaient suffisamment effrayantes...

Le visage hilare de Mahler quand il présente l'extrait de son émission où O'Donnell est en train d'expliquer ses aventures ésotériques me met

également très mal à l'aise. Il s'acharne sur elle et lui fait du chantage, sans hésiter à parler de prise d'otage et de cadavre. En choisissant de miser sur son passé de sorcière pour l'humilier en public, il reproduit une fois de plus la rhétorique de la persécution des sorcières à travers l'Histoire : *Si vous ne vous présentez pas à moi pour avouer votre crime, vous en subirez les conséquences.*

À sa décharge, Mahler s'est excusé. Quand O'Donnell est finalement venue sur son plateau deux ans plus tard, en 2012, il lui a déclaré : « Je sais que quand j'ai passé cette vidéo où vous parliez de sorcellerie, votre vie a été un enfer à cause de moi, et j'en suis désolé [...] Je ne suis pas d'accord avec vos idées, mais l'élection n'aurait pas dû reposer sur cette stupide histoire de sorcière. » O'Donnell était d'humeur conciliante et a admis que c'était « un peu sa faute aussi » et que cette « stupide vidéo promotionnelle » avait été une erreur. Sa carrière politique alla de mal en pis, et après des enquêtes fiscales, elle se retrouva confrontée à de nombreux problèmes financiers.

LA SORCIÈRE QUI DÉRANGE



La plupart des femmes travaillant dans le domaine public n'ont pas besoin d'avoir « flirté avec la sorcellerie » pour se faire traiter de sorcières par leurs adversaires. Quelle que soit leur affiliation politique, les femmes sont souvent représentées sous les traits d'une sorcière dans les dessins humoristiques ou les mêmes photoshoppés qui circulent en ligne. Une recherche rapide sur Internet suffit pour trouver une longue liste de femmes ayant subi ce traitement macabre. Nancy Pelosi, Michelle Obama, Theresa May, Margaret Thatcher, Angela Merkel, Julia Gillard, Sarah Palin, Ruth Bader Ginsburg, Condoleezza Rice et Michele Bachmann n'y ont pas échappé. On leur fait des yeux jaunes lumineux et un teint vert, ou on les montre en plein rituel, affublées de leur chapeau pointu.

Personne ne sera surpris que la figure publique qui apparaît le plus souvent dans les recherches en ligne associées aux sorcières soit Hillary Clinton. Étiquetée « méchante sorcière de la gauche » ou « méchante sorcière de l'aile ouest », Clinton est assimilée aux aspects les plus négatifs de l'archétype depuis des décennies. Quand on cherche « Hillary witch », on obtient des pages et des pages d'images qui la présentent sous les traits d'une enchantresse maléfique. Elle enfourche un balai, touille une potion dans un chaudron ou dérobe des souliers rouges. Son visage est grotesque, manipulé pour donner l'impression qu'elle hurle ou qu'elle fond, qu'elle prépare d'affreuses combines ou qu'elle est possédée par le démon.

Certains ont même tenté de redorer son image en l'associant à une sorcière plus sympathique : Hermione Granger. Après tout, elles ont toutes les deux la réputation de donner des ordres aux garçons, et sont de brillantes battantes qui luttent pour le bien. Comme Paul DeGeorge, créateur du site Nerds for Her, l'a confié au magazine *Times* : « Hermione est toujours la personne la plus intelligente dans la pièce, mais tout le monde l'interrompt, et c'est la même chose pour Hillary. » Dans *Harry Potter et l'enfant maudit*, Hermione devient ministre de la Magie, une analogie que les fans d'Hillary et d'Harry Potter ont tôt fait de souligner. Pourtant, l'image de « sorcière maléfique » d'Hillary éclipse largement celle de la « sorcière bienfaisante ». Quand on cherche « Hillary Hermione » sur Google, on obtient 850 000 résultats. « Hillary witch », en revanche, en donne plus de 9 millions, la plupart avec des images hideuses à l'appui.

Ces photos et ces dessins ne sont que la partie visible de l'iceberg. Bien que Clinton ait été monstrueusement dénigrée tout au long des quarante ans de sa vie publique, ses deux campagnes présidentielles ont déclenché de toutes parts des flots d'attaques personnelles plus pernicieuses les unes que les autres. En 2008, un tee-shirt orné des têtes d'Obama et de Clinton portait le slogan : « Les noirs plutôt que les putes ». Huit ans plus tard, c'est « La vie est une pute : ne votez pas pour l'une d'elles » qui était imprimé sur un autre tee-shirt. Certaines compagnies ont fabriqué des casse-noix « Hillary Clinton » dont les mâchoires en acier étaient logées entre ses

jambes, ou encore des badges sur lesquels on pouvait lire : « *KFC Hillary Special : 2 fat thighs, 2 small breasts... left wing* » (KFC formule Hillary : 2 grosses cuisses, 2 petits blancs – en anglais, *breast* veut aussi dire « seins » –... aile gauche).

La diffamer en la traitant de sorcière a vite fait partie de la rhétorique.

Pendant les primaires américaines de 2016, certains des supporters les plus virulents de son adversaire Bernie Sanders scandaient le slogan « Bern the Witch », jeu de mots entre Bernie/*Burn* – brûler la sorcière. Le slogan était aussi repris sur toutes sortes d'articles promotionnels de la campagne non officielle, et imprimé sous une photo de Clinton à cheval sur un balai devant la pleine lune. Un événement « Bern the Witch » a été organisé autour du débat télévisé par un des supporters de Sanders et a même été mentionné sur la page officielle du candidat – avant que l'information ne soit retirée par la campagne officielle. Sanders a essayé de se distancier de cette faction de son électorat, en déclarant sur CNN en février 2017 : « Si des gens me soutiennent mais font des choses sexistes, nous ne voulons pas d'eux. Je ne veux pas d'eux. Ce n'est pas l'objectif de cette campagne électorale. » Il n'ont jamais réussi à faire retourner la misogynie dans la lampe, du moins de l'avis de Clinton. Dans son livre *Ça s'est passé comme ça*, où elle retrace son parcours au moment des élections, elle raconte : « Comme nous étions d'accord sur tant de choses, Bernie ne pouvait pas vraiment s'attaquer à moi sur le plan de la politique, donc il a fallu qu'il se rabatte sur des sous-entendus et qu'il s'en prenne à ma personnalité. Certains de ses supporters, les soi-disant Bernie Bros, ont commencé à harceler les miens en ligne. Ce n'était pas joli, joli et franchement sexiste. »

Que cela ait été, comme elle le pense, un facteur important de sa défaite ou non, reste que cela ne l'a forcément pas aidé. Si Sanders a peut-être dénoncé les attaques personnelles contre Hillary Clinton, surtout quand celles-ci reposaient sur des préjugés de genre, son adversaire républicain, Donald Trump, encourageait au contraire ses supporters à représenter la candidate démocrate sous le plus mauvais jour. Le surnom dont il l'affublait le plus souvent, *Crooked Hillary* (*crooked* signifiant à la fois crochu et

malhonnête), n'est que l'une des multiples insultes par le biais desquelles il souhaitait l'associer à la malveillance. Tout au long de sa campagne, il l'a dépeinte comme un être maléfique qui méritait d'être puni (et il a d'ailleurs continué après son accession à la présidence). « Enfermez-la » est devenu l'un des leitmotifs entonnés par ses supporters pendant ses rallyes avec une telle hargne qu'on les imaginait facilement avec une fourche à la main. Au fur et à mesure que la campagne de Trump a progressé, il s'est lui-même emballé pour l'idée. Le 12 octobre 2012, sans aucune preuve venant étayer ses propos, il déclara devant une foule rassemblée en Floride : « la corruption et la collusion de Clinton sont une raison de plus pour que je demande à mon [futur] ministre de la Justice de nommer spécialement un procureur [...] Il faut qu'elle aille en prison ». Il suggéra aussi que ceux qui possédaient une arme pourraient peut-être prendre les choses en main ; une façon à peine voilée, selon certains, d'encourager un assassinat : « Hillary veut abolir, en gros abolir, le deuxième amendement... Si elle a l'opportunité de choisir ses juges, vous ne pourrez rien faire, les gars. Quoique, avec le second amendement, je ne sais pas, peut-être qu'il y a quelque chose que vous pouvez faire. »

Le 19 octobre 2016, pendant le dernier débat de la campagne présidentielle, Hillary Clinton déclara que, comme Trump et elle étaient tous les deux des Américains aisés, leurs contributions fiscales devraient être augmentées « en supposant qu'il ne trouvera pas un moyen d'y échapper ». « Quelle femme malveillante », a rétorqué Trump en secouant la tête. Son intention était peut-être de répondre de façon désobligeante, mais ces mots sont devenus un cri de ralliement pour les femmes à tendance gauchiste, qui les ont transformés en un slogan de défiance féministe. Très vite, Internet déborda de tee-shirts, de casquettes, de mugs et d'autocollants sur lesquels étaient imprimés les mots « *Nasty woman* » (femme malveillante). De nombreuses célébrités, dont Jessica Chastain, Katy Perry, Julia Louis-Dreyfus et Will Ferrell, en portaient publiquement.

Réinterpréter des mots initialement insultants pour en faire un compliment est un procédé qu'utilisent les opprimés depuis toujours.

Beaucoup de propos diffamatoires sont ainsi récupérés, et ceux contre qui ils sont dirigés se les réapproprient. Les personnes visées par cette violence verbale choisissent de se décrire à l'aide des mêmes épithètes péjoratives, dans l'intention de « désintoxiquer » ce langage et de réaffirmer leur libre arbitre et leur dignité. Et souvent, c'est fait avec humour. Quand on peut rire de quelque chose ou apprendre à ne pas le prendre au sérieux, cela a moins d'emprise et devient beaucoup moins blessant.

Aujourd'hui, « femme malveillante » et « sorcière » sont peut-être des termes moins virulents que d'autres propos haineux, mais ils restent utilisés pour humilier ou effrayer les femmes, en tout cas pour les faire taire. Et s'ils sont employés de façon humoristique, avec connivence ou récupérés avec fierté par la cible, les intentions originales de l'attaquant sont nulles et non avenues.

LA SORCIÈRE, ENTRE RÉHABILITATION ET REDÉFINITION



Il y a dans le langage ésotérique une expression que j'affectionne tout particulièrement : *la magie apotropaïque*. Cela décrit les mesures ou les objets qui servent à détourner les influences maléfiques. Parfois, on utilise une amulette, par exemple un fragment d'obsidienne ; ou encore un miroir qui renvoie les énergies négatives dans la direction d'où elles viennent. Le plus souvent, ces mécanismes protecteurs exploitent certains aspects propres aux menaces terrifiantes que l'on essaye précisément d'éviter. C'est ainsi que des créatures grotesques, telles que des gargouilles ou des chimères, sont sculptées sur les églises pour éloigner les êtres maléfiques. Dans la mythologie grecque, la tête de la Gorgone est offerte à la déesse Athéna, qui la place au centre de son bouclier. Aujourd'hui encore, c'est un motif utilisé en architecture et en joaillerie – ainsi que sur le logo du couturier Versace – et associé à la protection et au pouvoir divin de la femme. De même, dans de nombreuses cultures, le *nazar*, une amulette en pâte de verre bleue, est censé protéger du mauvais œil, et les masques macabres d'Halloween ont à l'origine été conçus pour effrayer les morts.

vivants. En adoptant les choses que l'on craint – un affreux costume, une statue inquiétante, un décor intentionnellement lugubre... – on se sent plus à l'abri. Parfois, il suffit d'une parole : se traiter d'un nom monstrueux.

Comme nous l'avons dit, quand quelqu'un se décrit comme « une sorcière », cela peut vouloir dire différentes choses, car le terme n'est plus cantonné au langage spirituel. Quelles que soient les intentions de la locutrice, de nos jours, c'est souvent dans le but de progresser. Une femme choisit consciemment ce mot ainsi que les terrifiantes connotations historiques qu'il renferme, et par là même, elle devient plus forte et plus courageuse.

Ce tour de magie se réalise souvent en deux étapes : d'abord la réhabilitation, puis la redéfinition. À l'heure actuelle, la volonté de repositiver l'image de la sorcière est visible partout, des slogans des tee-shirts Urban Outfitters aux noms ésotériques des Frappucinos de Starbucks, en passant par les trois mille articles disponibles sur Walmart.com – pentagrammes, grimoires ou encore un mug sur lequel est imprimée une phrase comme : « Oui, je suis une sorcière – faites-vous à cette idée ! » L'Oréal a lancé une gamme de maquillages baptisée « Wise Mystic » en collaboration avec l'émission de télé-réalité *Project Runway*. Dans la publicité de lancement du premier parfum de Charlotte Tilbury, *Scent of a Dream*, on voyait Kate Moss, debout au milieu d'un cercle, jeter un sort parfumé à un parterre de danseurs, tous vêtus de noir. De nouveaux magazines sur la sorcellerie, tels que *Sabat*, *Ravenous Zine* ou encore *Venefica*, publié par Catland Books, ont été lancés, et leur esthétique éditoriale luxueuse empêche les publications de mode traditionnelles de se reposer sur leurs lauriers. Il y a aussi de nombreuses nouvelles plateformes en ligne, comme The Hoodwitch, Sanctuary et The Numinous, qui fournissent des conseils astrologiques, des guides sur la façon de préparer de sortilèges et des idées de mode à des hordes de lecteurs et lectrices dévoués. La sorcellerie est *en vogue*.

Tous mes amis, qu'ils aient ou non un goût pour le mystique, font aussi circuler toutes sortes de mèmes sur les sorcières, comme un gif de Britney

Spears à cheval sur un balai devant une pleine lune géante. Mes proches engagés politiquement postent régulièrement une image du film de Disney sorti en 1971 *L'Apprentie sorcière*, accompagnée du texte suivant : « Voici Eglantine Price. Eglantine a appris la magie pour combattre les nazis. Soyez comme Eglantine. Maudissez les fascistes. » (Je me demande si Mary Norton avait entendu parler de « l'Opération cône du pouvoir » de Gardner quand elle a écrit les livres dont est tiré le film.) Mon gif préféré est une animation de Winona Regan montrant trois sorcières rondouillardes se déhanchant de façon plus que suggestive dans un cimetière. Je peux vous dire qu'il m'a été utile dans bien des situations.

Non seulement être sorcière est maintenant considéré par beaucoup comme quelque chose de positif, mais la définition de ce qu'*est* vraiment une sorcière est aussi en train d'évoluer. Le mot est désormais employé pour décrire n'importe quelle femme « prête à enfreindre les règles, à faire bouger les choses et à envoyer balader ceux qui la font chier ». La marque féministe Modern Women vend une série de tee-shirts « sorcières célèbres » sur lesquels sont imprimées de photos de pionnières telles que l'activiste transgenre Marsha P. Johnson ou l'artiste Yyoi Kusama. Lena Dunham a décrit son inclusion dans le cercle social de femmes célèbres proches de Taylor Swift comme faisant partie « d'un coven de sorcières ». J'ai demandé aux gens qui me suivent sur Twitter quelle était leur sorcière noire préférée : « Oprah » a été l'une des réponses les plus courantes (je dois ajouter qu'Oprah a elle-même adopté l'archétype, en avouant publiquement son affection pour Glinda, la gentille sorcière, alors qu'elle faisait la promotion de son rôle dans l'adaptation cinématographique de *Un raccourci dans le temps* sortie en 2018, dans laquelle elle jouait madame Quidam. Par ailleurs, elle parle souvent de vibrations et d'énergie, ce qui sonne un peu surnaturel – mais je m'éloigne du sujet).

La culture populaire a non seulement su mettre en scène cet aspect plus positif mais aussi contribué à redéfinir le terme. L'épisode diffusé en octobre 2017 de la série *Broad City* intitulé « Witches » reflète parfaitement bien la nouvelle acception du mot « sorcière » que les jeunes femmes

emploient pour décrire des congénères indépendantes et compétentes. Juste après sa sortie, cet épisode a reçu des commentaires dithyrambiques de la part de la critique comme des téléspectateurs : reconnaître la sorcière qui est en soi constitue une métaphore puissante de la nécessité de renforcer la souveraineté féminine face au sexisme.



**« Reconnaître la sorcière qui est en soi constitue
une métaphore puissante de la nécessité de
renforcer la souveraineté féminine face au
sexisme. »**

Au début de l'épisode, les deux protagonistes principales de la série, Abbi et Ilana, traversent une crise existentielle. Abbi est au chômage, elle n'a plus un sou et a peur de vieillir. Son appartement est glacial parce qu'elle n'a pas les moyens d'acheter un radiateur, et elle est désespérée quand elle découvre son premier cheveu blanc. Quand elle essaye de vendre ses cartes de vœux artisanales dans la rue, les similitudes entre elle et Margot, la vieille dame aux allures de sorcière qui occupe le stand d'à côté (interprétée par la légendaire Jane Curtin), la poussent à s'inquiéter encore davantage pour son avenir. Ce n'est pas simplement qu'elle se sent moins désirable, mais tous ces signes extérieurs lui rappellent qu'elle n'a pas la vie qu'elle espérait à ce stade de son existence. Les problèmes d'Ilana sont d'ordre physique : elle qui a normalement une vie sexuelle très active n'a pas réussi à avoir un orgasme depuis que Trump a été élu à la présidence. Comme elle le confie à sa sexologue, il a fallu qu'elle augmente sa dose d'antidépresseurs parce que la situation politique la déprime mais, en contrepartie, elle se sent moins en phase avec son corps et chaque fois qu'elle est excitée sexuellement, l'horreur de la présidence lui revient à l'esprit et lui coupe toute envie.

Chacune de ces héroïnes trouve la solution à ses problèmes en accédant à la sorcière qui est en elle. La sexologue ayant rappelé à Ilana qu'elle

appartient à une longue lignée de femmes fortes, pendant qu'elle se masturbe, celle-ci voit défiler dans son esprit de multiples images de femmes, dont Maya Angelou, Sally Ride, Malala Yousafzai, Dolly Parton, Rosa Parks, Frieda Khalo et Harriet Tubman, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'orgasme – le mauvais sort est enfin rompu. Quant à Abbi, alors qu'elle est sur le point de recevoir ses premières injections cosmétiques, elle se rend compte qu'elle a fait une erreur : normalement, elle se plaît comme elle est, et elle ne veut pas devenir comme la dermatologue qui panique à chaque fois qu'elle rit, de peur que son visage injecté de Botox n'en paye les conséquences. Elle s'enfuit du cabinet médical.

Quand les deux jeunes femmes se retrouvent, elles partagent leurs récentes découvertes. Ilana raconte à Abbi sa vision explosive d'héroïnes du passé et lui dit avoir compris que « les sorcières ne sont pas des monstres, ce sont juste des femmes. Ce sont des putains de femmes qui jouissent, rigolent et s'amuse la nuit. Et c'est pour cela que tout le monde veut les brûler, parce que ces cons-là sont tous jaloux ! » L'épisode s'achève par une scène de coven à Central Park : un groupe de femmes, dont Abbi, Ilana, la sexologue, Margot et la dermatologue se réunissent autour d'un feu pour danser, tambouriner et hurler à la lune. Faire partie d'un groupe de femmes si remarquables provoque un nouvel orgasme chez Ilana : cette fois il est si puissant qu'il cause une fissure le long de la Trump Tower !

Moi qui pratique la sorcellerie et qui suis fan de comédies intelligentes et féministes, j'ai hurlé à la mort avec elles. Si le mot « sorcière » permet à plus de personnes de s'épanouir pleinement, de former des communautés et de combattre l'oppression, je suis franchement pour.



LES NOUVELLES SORCIÈRES



Aujourd'hui, la nouvelle vague de sorcières qui apparaissent sur les écrans permet de faire évoluer les esprits sur ce qu'elles sont véritablement et ce à quoi elles ressemblent. Les films et séries télévisées mettant en scène des sorcières sont non seulement de plus en plus nombreux, mais ils contribuent aussi à promouvoir une plus grande diversité.

Plusieurs des sorcières de la série *True Blood*, produite par HBO, sont interprétées par des femmes noires ; Angela Bassett joue le rôle de Marie Laveau, la reine vaudoue, dans *American Horror Story*, et Bonnie Bennett, la protagoniste de *Vampire Diaries*, est interprétée par Kat Graham, qui est d'origine libérienne et juive russe. Et les réalisateurs d'un certain nombre d'autres séries récentes font l'effort conscient de ne pas choisir que des acteurs blancs. Dans la série de Netflix *Les Nouvelles Aventures de Sabrina*, plusieurs acteurs noirs incarnent des magiciens, dont le cousin sorcier de Sabrina, Ambrose, et son ennemie-amie Prudence. Une autre série de la chaîne, *L'Éternelle Sorcière*, raconte l'histoire d'une sorcière afro-colombienne voyageant dans le temps. Les trois actrices principales de la nouvelle version de *Charmed*, réalisée en 2018, sont des femmes de couleur ; les personnages de la série animée *La Colo magique* sont très diversifiés, et on murmure qu'ABC s'apprête à tourner une nouvelle saison de *Ma sorcière bien-aimée* avec une actrice noire dans le rôle de Samantha.

Les choses ont aussi beaucoup changé depuis les années 1990, où Tara et Willow dans *Buffy*, et Foxglove et Hazel dans la bande dessinée *Sandman* étaient les seules lesbiennes de la culture populaire. *Salem*, *Brujos* et *Le Livre perdu des sortilèges* comptent parmi les séries récentes qui mettent en scène des sorciers et des sorcières homosexuels, et *Les Nouvelles Aventures de Sabrina* contiennent des scènes qui reflètent une gamme plus vaste d'orientations sexuelles.

Un autre programme révolutionnaire, cette fois-ci une série de télé-réalité, a également flirté avec la sorcellerie non binaire : *RuPaul's Drag Race*, qui a remporté un Emmy Award, a su charmer le cœur de tous – le mien compris – : c'est une émission qui célèbre la tolérance envers soi-

même et la créativité de la communauté drag-queens. Ce concours a également été l'occasion pour un certain nombre d'hommes homosexuels de s'inspirer de l'esprit de la sorcière. Sharon Needles, qui a gagné la quatrième saison, a d'abord débarqué sur le plateau en robe fourreau de satin noir, avec un chapeau pointu, en déclarant : « Je fais un peu peur, mais je suis vraiment sympa ! » Sasha Velour, qui a fini en tête de la neuvième saison et a porté un collier marqué « *Magical Bitch* » (salope magique) pendant toutes les émissions, a confié au magazine *HISKIND* : « J'ai vraiment juste envie de ressembler à une sorcière vampirique magique tout le temps... » Sasha a tweeté plus tard : « Je suis une vraie sorcière. À qui le tour ? » en réponse à une rumeur disant qu'elle jetait un sort chaque fois qu'elle touchait une drag-queen, pour les éliminer de la compétition au fur et à mesure.

Aja, qui a également participé à la saison 9, est une adepte de la santería, une religion antillaise qui vénère les ancêtres et des déités appelées orishas. Dans le clip vidéo de sa chanson « Brujería » en 2018, Aja rend hommage à Yemayá, l'orisha de l'océan et de l'amour maternel, ainsi qu'aux prêtresses santería et aux *brujas* de différentes cultures. La chanson reflète une attitude pleine d'assurance, et chaque ligne semble renforcer le pouvoir d'Aja : « Depuis le coven, je conjure, j'appelle les esprits / Choqués, ils partent en courant parce que je matraque », chante-t-elle en rappant, mais elle nous assure aussi qu'elle est « si délicieuse / Mais jamais malicieuse. »

RuPaul lui-même n'est pas étranger à l'archétype de la sorcière. Il dit souvent que *Le Magicien d'Oz* est son film préféré et, dans son podcast il raconte à plusieurs reprises que *Ma sorcière bien-aimée* l'a toujours touché parce que c'est l'histoire « d'êtres spirituels qui vivent une expérience humaine ». Selon Ru, le personnage de Samantha Stephens, une sorcière qui prétend être « normale » pour trouver sa place dans la société, est une métaphore : on doit brider ses propres capacités pour être accepté par les gens qui ont l'esprit étroit – une situation à laquelle lui et la communauté drag-queen dans son ensemble peuvent facilement s'identifier. Dans une interview de 2017, RuPaul parlait à Oprah Winfrey de sa scène préférée

dans *Les Sorcières d'Eastwick*, « quand les trois sorcières commencent à s'élever au-dessus du sol tellement elles rient. C'est le sort le plus merveilleux que l'on puisse jeter à quelqu'un ». Autre anecdote amusante, dans les années 1990, RuPaul a fait une brève apparition dans un épisode de *Sabrina, l'apprentie sorcière*, où il joue le rôle d'une coiffeuse qui s'avère être un juge, et poursuit les sorcières en justice.

Il est finalement assez logique que quelqu'un qui a fondé sa carrière sur l'art de l'illusion et de la métamorphose ait une affinité avec les sorcières. Je ne sais pas s'il a déjà utilisé le mot pour se décrire lui-même. Mais, en sa capacité d'homme homosexuel noir qui remet sans cesse en question les règles du genre et de l'identité et qui, par le biais de son émission, exprime avant tout le besoin de transformer la douleur en fierté, je pense que RuPaul a largement mérité le titre honoraire de sorcière suprême. Comme il l'expliquait au magazine *Vulture* en 2016 quand on l'interrogeait sur le rôle des drag : « C'est la même chose depuis la nuit des temps, quand les chamanes, les guérisseurs et les bouffons se travestissaient. Il s'agit de rappeler à la culture de ne pas se prendre trop au sérieux. » Dans le même ordre d'idée, les drag-queens et les sorcières modernes endossent des identités considérées comme honteuses et les façonnent pour qu'elles deviennent les nouveaux phares d'une délicieuse désobéissance.

Tout cela marque un changement de direction encourageant qui, d'une manière générale, devrait permettre d'écrire les prochains chapitres de notre histoire d'une manière plus inclusive. Dans ce cas précis, il aide aussi des spectateurs de toutes origines et de toutes les sexualités à s'identifier à un archétype libérateur réservé si souvent aux personnes blanches et hétérosexuelles. Cela reflète mieux la réalité ; les catégories marginalisées gravitent en effet depuis longtemps autour de la sorcellerie parce qu'elle leur apporte un regain de pouvoir et leur permet d'être considérées comme sacrées dans une société qui doute de leur valeur et menace leur bien-être au quotidien. Prendre fait et cause pour la diversité des sorcières prouve que la magie existe pour tous.

« PLUS DE SORCIÈRES QUE DE PRESBYTÉRIENS »



Si le grand public s'intéresse de plus en plus à la sorcellerie et si le mot « sorcière » est employé dans de multiples contextes avec les meilleures intentions du monde, les choses se compliquent quand on se penche sur les personnes qui se reconnaissent dans la sorcellerie pour des raisons religieuses. Si l'on oublie momentanément la culture populaire et les commentaires politiques, les termes « sorcier » et « sorcière » s'appliquent désormais à des dizaines de milliers, si ce n'est des millions de personnes qui pratiquent la wicca, le néopaganisme et toutes les autres formes de sorcellerie moderne, dont le nombre ne fait que croître. Toutes ne se définissent pas comme telles, mais beaucoup le font. Pour quelques adeptes anglophones, il est même important d'écrire « Witch » avec une majuscule – comme la langue anglaise le fait pour les pratiquants de la foi chrétienne, juive ou musulmane, notamment – ce qui indique à quel point ils se sont battus pour que leurs croyances soient reconnues comme une religion à part entière, et soient par conséquent protégées par la loi. En 2007, le pentacle wiccan (une étoile à cinq branches entourée d'un cercle) a été officiellement approuvé comme l'un des symboles religieux pouvant être gravés sur les tombes militaires américaines et, depuis 1990, la wicca est incluse dans le manuel religieux de l'armée, *Religious Requirements and Practices of Certain Selected Groups*.

En 2008, d'après un sondage sur l'appartenance religieuse, il y avait environ 682 000 adultes adeptes de la wicca et du paganisme rien qu'aux États-Unis. Ce chiffre avait plus que doublé en sept ans depuis le premier sondage de ce type, en 2001. De nombreux articles indiquent que la wicca est « la religion qui se développe le plus vite en Amérique », sans toutefois préciser la source des statistiques sur lesquelles se base l'affirmation. Quoi qu'il en soit, cela ouvre le débat. « Plus de sorcières que de presbytériens aux États-Unis », titrait un article sur ChristianPost.com en octobre 2018. Dans le *New York Times* du 12 décembre 2018, un article de Ross Douthat sur « le retour du paganisme » mentionnait : « il y aura peut-être bientôt

plus de sorcières aux États-Unis que de membres de l'Église unie du Christ ». Beaucoup de ces déclarations trouvent leur origine dans un article d'octobre 2018 sur le site Quartz, lui-même basé sur une étude menée par Pew Research en 2014, qui affirmait que « 0,4 % des Américains, soit environ 1 à 1,5 million de gens, s'identifient comme wiccans ou néopaiens ». En réalité, les chiffres de ce sondage de 2014 indiquent 0,3 %, mais cela représenterait tout de même 1,3 million d'Américains.

Vu la popularité grandissante de la sorcellerie ces dernières années, les chiffres ont sans doute augmenté depuis le sondage. Il est aussi important de préciser qu'il s'agit d'une communauté internationale, même si les différentes organisations ne sont pas très liées. En 2011, les données des recensements nationaux indiquaient que 56 000 personnes se déclaraient néopaiens en Angleterre et au pays de Galles, et plus de 32 000 en Australie – j'imagine, que là aussi, les chiffres ont évolué à la hausse depuis.

Cela étant dit, il est très difficile d'évaluer le nombre de personnes qui adhèrent à une forme de spiritualité païenne et/ou se livrent à un type de sorcellerie, et ce pour plusieurs raisons.

Premièrement, la pratique de la sorcellerie est décentralisée, ce qui constitue d'ailleurs son attrait pour de nombreuses personnes. Il n'existe pas d'instance religieuse dirigeante capable de quantifier sa congrégation (d'autant que, comme nous le savons, beaucoup de gens pratiquent la sorcellerie en privé, et par conséquent ne font partie d'aucune congrégation). Il n'y a pas de cotisation à payer, et relativement peu de bâtiments sont officiellement attribués au culte du paganisme : la plupart des rituels se pratiquent soit en extérieur, soit dans des espaces temporaires, voire chez les particuliers. Un bosquet, une statue dans un musée ou un autel artisanal dans une chambre sont tous des lieux sacrés dans la perspective néopaienne ; il n'y a donc pas de registres de présence permettant de faire un décompte.

Deuxièmement, le langage du paganisme est relativement flou : si tous les wiccans sont techniquement considérés comme néopaiens, tous les néopaiens ne sont pas wiccans. Il y a les druides, par exemple (parfois

appelés néodruides), ainsi que ceux qui suivent diverses religions basées sur la reconstruction de traditions polythéistes du préchristianisme. Pour compliquer encore davantage les choses, il y a aussi des sorcières modernes, comme moi-même, qui se revendiquent néopaiennes mais pas wiccanes. Et certaines personnes n'emploient aucune de ces épithètes, mais se considèrent tout de même comme des sorcières au sens spirituel du terme. Les auteurs d'études religieuses ont souvent un vocabulaire extrêmement réducteur pour désigner une très vaste diversité spirituelle.

Troisièmement, il y a beaucoup de gens qui pratiquent une forme de sorcellerie sans parler de leurs croyances, car ils craignent la discrimination ou les préjugés de leur famille, de leurs amis, de leurs employeurs ou de la société. Se dire « sorcière » est peut-être à la mode dans des sphères progressistes mais, comme nous l'avons vu, dans d'autres cultures, le terme est encore très mal compris et associé de façon erronée à des comportements littéralement diaboliques.

Il est tout à fait libérateur de vouloir employer le mot en parlant de soi de façon un peu subversive pour s'affirmer. Mais c'est une situation différente lorsqu'une personne se dit sorcière parce qu'elle pratique une forme de magie ou parce qu'elle suit une voie spirituelle liée au paganisme. Il reste encore de nombreux contextes, en Occident, où en déclarant croire à la sorcellerie on s'expose, au mieux, à être mal vu et mal compris, et au pire à être accusé de blasphème, d'instabilité mentale ou d'intentions maléfiques. Je connais personnellement des gens qui ne pratiquent la sorcellerie qu'en privé, de peur de perdre leur emploi ou la garde de leurs enfants, ou encore d'être rejetés par leurs proches. Ceux d'entre nous qui choisissent de partager le font avec prudence, que ce soit au jour le jour, en parlant à des collègues ou dans leur vie sociale, ou en répondant aux questions anodines en apparence d'un sondage sur les affiliations religieuses. Si, en prenant de l'âge, je suis plus à l'aise avec l'idée d'être ouvertement sorcière, je comprends parfaitement que d'autres préfèrent garder secrète cette partie de leur vie. L'ombre fait peur, mais elle apparaît parfois comme le lieu le plus sûr pour ceux qui y vivent.

Ces conversations autour de la magie et de la sorcellerie qui prennent place dans des sphères si variées appellent alors à se poser une question : qui peut utiliser le mot « sorcière » ? La réponse, comme nous l'avons vu jusqu'ici, est simple : quiconque le souhaite. Mais, comme à chaque fois qu'un domaine un peu confidentiel devient plus universel, la transition n'est pas évidente et nourrit des opinions contradictoires sur des questions d'authenticité et d'appropriation.

Je connais des praticiens de la sorcellerie qui réagissent avec agacement à la vulgarisation de leurs convictions. Comme l'a écrit l'une des mes amies sur Twitter : « Comment devenir une sorcière en un geste simple : pratiquer la sorcellerie pour de vrai. »

J'ai aussi vu beaucoup de gens horrifiés de voir qu'un archétype lié si intrinsèquement à la marginalité soit adopté par ceux justement dont les privilèges et l'état d'esprit représentent tout ce contre quoi les sorcières se rebellent. Une autre de mes amies a récemment posté une photo de Fairuza Balk faisant une grimace dégoûtée, avec la légende suivante : « Quand on découvre que les petites bourges du lycée prétendent être sorcières. » Je connais aussi de nombreux « vieux de la vieille », wiccans ou néopaiëns, qui prennent la situation avec humour : au fil des années, ils ont été témoins de tant de vagues différentes que les « nouvelles » découvertes ou interprétations d'une pratique qui est la leur depuis si longtemps les amusent beaucoup.

Je comprends très bien ces diverses réactions, car j'ai moi-même éprouvé la plupart de ces sentiments à différents stades de ma vie, et surtout maintenant que la fièvre de la sorcière est à son comble. En 2013, j'ai écrit un article intitulé « L'année de la sorcière ». Il s'agissait de jouer sur le nombre 13 et son association avec les femmes insoumises, mais aussi de marquer un moment où l'imagerie de la sorcière paraissait omniprésente et où ses liens avec le féminisme semblaient plus importants que jamais. C'était comme si, d'un jour à l'autre, une des préoccupations qui m'avaient accompagnée toute ma vie était soudain sous les projecteurs. Je trouvais cela particulièrement exaltant. Je jugeais très positif, sur le plan sociétal,

qu'on mette en avant des femmes fortes et complexes. Les superhéros, les zombies et les vampires avaient jusque-là été le centre de l'attention. Il était temps que l'on donne aux sorcières un os à ronger – ou pourquoi pas un squelette entier. Je prenais beaucoup de plaisir à lire les nouveaux livres ou à regarder les tout derniers films peuplés de magiciennes intrépides qui pensaient librement, pratiquaient leur foi ouvertement et louvoyaient dans un monde où les autres se sentaient menacés par leurs pouvoirs.

Cependant, je dois l'avouer, j'étais aussi un peu sur mes gardes. Cela me rappelait le moment où mon groupe de rock préféré à l'université, les Yeah Yeah Yeah, était soudainement devenu très célèbre. J'étais contente pour ses membres qu'ils soient appréciés et récompensés, et cela me tenait vraiment à cœur. Mais, en même temps, j'avais peur qu'ils commencent à faire des compromis sur leur musique. Que, si de plus en plus de gens les aimaient, ils perdent un peu de leur magie en essayant d'accommoder les goûts d'un public plus large et des maisons de disque. Et, pour être honnête, je craignais que les autres « vrais » fans et moi-même soyons oubliés. Après tout, c'était notre amour et notre soutien qui les avaient aidés à démarrer.

Mes craintes mises à part, je ne pouvais plus aller les écouter jouer dans un bar pourri devant soixante personnes. Le fait que je les trouve spéciaux me faisait me sentir spéciale en retour. Et quand des millions d'autres personnes ont découvert « ma découverte », ils ne m'appartenaient plus.

Je reconnais parfois cette attitude défensive chez certaines sorcières ayant des convictions spirituelles très profondes. Elles expriment le déplaisir qu'elles ressentent en voyant quelque chose de si important pour elles être récupéré et commercialisé. Quand Sephora a annoncé la mise en vente d'un kit de beauté « sorcière » de la marque Pinrose, censé contenir un jeu de tarot, un cristal rose en quartz, un bouquet de sauge blanche et divers parfums, cela a déclenché un tel tollé chez certaines praticiennes de la sorcellerie que le projet a été annulé. Pinrose s'est aussitôt excusé :

Tout d'abord, nous présentons toutes nos excuses à celles et ceux qui ont exprimé leur déception ou ont été offusqués par ce produit. Cela n'était pas notre intention. Nous vous remercions de nous avoir contactés et d'avoir partagé vos réactions avec nous. Nous vous avons écoutés ; nous ne fabriquerons pas ce produit et nous ne le commercialiserons pas.

Notre objectif était de créer un produit qui valorise le bien-être, qui redéfinisse le parfum comme un élément du rituel de beauté.

Les objections étaient multiples : tout d'abord le coffret contenait de la sauge blanche, qu'on dit menacée car utilisée à outrance (certains se sont, par ailleurs, offusqués de l'appropriation d'une pratique autochtone ancestrale) ; ensuite le nom semblait impliquer que n'importe qui pouvait devenir sorcière d'un jour à l'autre ; pour finir, le kit avait été conçu par les employés d'une corporation plutôt que par de vraies sorcières. Je comprends parfaitement pourquoi certaines personnes l'ont mal pris. Les fabricants auraient sans doute pu gérer la situation avec plus de tact.

Soyons clairs : il y a des quantités de magasins grand public qui vendent toutes sortes d'articles de sorcellerie depuis des décennies, et je ne suis pas certaine que tous ces objets aient été produits ou approuvés par de véritables praticiens. Et c'est bien là que les choses se compliquent, car il semble que les critères de la « vraie sorcière » fassent l'objet de constantes révisions. En vérité, les sorcières n'appartiennent à personne, de même que mon groupe préféré n'a jamais appartenu à une seule fan. Mon identité en tant que membre de leur communauté – de leur coven, si vous voulez – est personnelle et indélébile, et cela ne changera jamais. Je sais aussi que tout le monde a le droit de danser sur leur musique.

Je me suis rendue compte avec le temps que la sorcière a tendance à toucher ceux qui ont besoin d'être touchés, et il n'est pas étonnant que ses battements de tambour soient de plus en plus forts. Je suis convaincue que

de plus en plus de gens ont besoin d'elle, que ce soit en sa qualité de figure sacrée et de symbole féministe, ou juste pour s'amuser.

En outre, comme nous avons pu le constater, notre histoire d'amour avec la sorcière n'a rien de nouveau. C'est un personnage que les individus peu conventionnels cherchent à s'approprier depuis plusieurs siècles, spirituellement, culturellement et politiquement. Les femmes insoumises, les artistes en particulier, ont adopté son identité volontairement et avec le plus grand sérieux, que leur sorcellerie soit littérale ou métaphorique.

Dans les chapitres précédents, j'ai déjà déclaré mon amour pour cinq artistes visuelles faiseuses de magie, mais il y en a eu bien d'autres dont le travail et la garde-robe ont su capter l'essence de la sorcière. Citons notamment Ithell Colquhoun, Leonor Fini, Rosaleen Norton, Marjorie Cameron et Vali Myers (ainsi que celles qui sont toujours en vie comme Betye Saar, Judy Chicago, Kiki Smith et Cindy Sherman, parmi tant d'autres). Et il est intéressant de constater qu'au fur et à mesure que la voix des femmes s'est fait mieux entendre, de nombreuses femmes poètes s'en sont remises aux sorcières pour exprimer, dans leurs œuvres, quelque chose de vrai et de spécifique à leur sujet.

La féministe Edna St Vincent Millay a écrit les vers suivants dans son poème « Witch-Wife » : « Mais elle n'était faite pour aucun homme / Et elle ne sera jamais tout à fait mienne. » De nombreuses personnes, dont Nancy Milford, la biographe de Millais, ont suggéré qu'elle parlait sans doute d'elle-même. Si l'on considère que le poème a été écrit en 1917, trois ans avant que les femmes n'obtiennent le droit de vote aux États-Unis, on voit dans cet autoportrait ésotérique une femme en avance sur son temps dans la façon qu'elle a d'envisager une vie fondée sur la libération et l'autodétermination.

Sylvia Plath ne cachait pas ses problèmes de santé mentale et va jusqu'à les évoquer dans un poème de 1959, « Witch Burning ». En surface, il s'agit d'une sorcière condamnée au bûcher, mais il peut aussi être interprété comme une métaphore de la dépression qui peut vous consumer : « Mes

chevilles s'éclairent. La clarté remonte le long de mes cuisses. / Je suis perdue. Je suis perdue, enveloppée dans ces lambeaux de lumière. »

Rétrospectivement, le fait que Plath ait tenté d'écrire certains de ses poèmes à l'aide d'une planche ouija et qu'elle ait jeté un sort à son mari, Ted Hughes, qui l'avait quittée pour une autre femme, puis qu'elle ait fini par se suicider, ajoute une touche mystique à son poème.

La poétesse Audre Lorde, femme noire homosexuelle, utilise quant à elle la sorcière pour symboliser son statut d'exclue dans un poème de 1978, « A Woman Speaks ». Elle se décrit comme « perfidement animée de magie ancienne » et finit en déclarant : « Je suis / Femme / Et je ne suis pas blanche. »

Dans le poème « Crepuscular », écrit pendant l'ère Trump, Anne Waldman, incite pour sa part le lecteur à prendre part à un activisme empreint de sorcellerie, et à « pratiquer la désobéissance, comme le ferait un coven ».

N'oublions pas les auteures qui établissent plus ouvertement un parallèle entre sorcellerie et génie des mots. Anne Sexton se décrit souvent comme une sorcière, tout particulièrement dans le poème « Her Kind », qui débute ainsi : « Je me suis aventurée à l'extérieur, moi sorcière possédée / Qui hante l'obscurité, rendue plus vaillante par la nuit... » Dans « The Gold Key », le premier texte de son recueil de poèmes sur les contes de fée, *Transformations*, la comparaison entre sorcières et auteures est évidente : « La narratrice, ici / Est une sorcière dans la fleur de l'âge, moi / [...] prête à vous raconter une ou deux histoires. »

« Spelling » de Margaret Atwood, dont le titre est un jeu de mots entre les deux sens du terme, orthographe et ensorcellement, décrit la relation entre le langage et le libre arbitre féminin, et il regorge d'images empruntées à la sorcellerie. Le poème commence par la description de sa fille jouant par terre avec des lettres en plastique pour apprendre à écrire (mais aussi, en anglais, à ensorceler). Atwood évoque ensuite la manière dont les femmes ont toujours été muselées par la société, par la guerre ou par les chasses aux sorcières. Dans ce poème, le discours et l'écriture sont

des outils libérateurs : « Un mot après un mot / Puis encore un mot, c'est le pouvoir. »

La métaphore auteure-sorcière est d'autant plus pertinente quand on sait que *grammaire* et *grimoire* ont la même étymologie.

La sorcellerie a également été la pierre de touche de plusieurs chanteuses ou musiciennes, particulièrement de ces femmes qui dérangent par le simple fait qu'elles osent s'exposer en partageant leurs chansons. Je pense surtout aux rockeuses des années 1970 et 1980 ayant invoqué la sorcière ou l'ayant incarnée dans des actes de sorcellerie sonore. Stevie Nicks enveloppée dans toutes sortes de châles parlant de vols de nuit et de visions dans des cristaux. Yoko Ono, sans cesse calomniée, chantant d'un air de défi : « Oui, je suis sorcière / Je suis une salope / Peu m'importe vos commentaires », ou Grace Jones clamant, dans la chanson « Sinning », qu'elle « préfère être une salope, regardez-moi bien / Être sorcière, c'est mon premier choix. » Patti Smith, avec son teint pâle et ses cheveux ébouriffés, semblable à « un corbeau, un corbeau gothique », selon la description de Salvador Dalí, hurlant : « Jésus est mort pour les péchés de quelqu'un, mais pas pour les miens. » Chrissie Hynde rendant hommage à « la jeune fille et la mère / Et la harpie qui a vieilli » dans l'ode à la déesse des Pretenders, « Hymn to Her ». Siouxi Sioux, avec son maquillage charbonneux, incarnant un chat noir qui se métamorphose en apparition de la forêt dans le clip vidéo de « Spellbound ». Kate Bush qui réveille ses propres sorcières d'un cri strident et qui est poursuivie dans la nuit par des « *hounds of love* ». Dans une industrie dominée par les hommes, il n'est pas étonnant que les femmes se soient senties en marge. S'approprier le personnage de la sorcière était une façon de transformer un handicap en qualité. L'imagerie de l'occultisme sied par ailleurs particulièrement bien à un milieu qui repose sur le grand spectacle et le scandale, que ce soit sur les pochettes des disques, dans les clips vidéo ou sur scène.



« S'approprier le personnage de la sorcière était
une façon de transformer un handicap en
qualité. »

J'ai découvert mes propres oracles sonores à la même époque que mes premières expériences de sorcellerie. Quand, dans les années 1990, j'allais explorer les boutiques new age, j'étais aussi à la recherche d'une autre forme de magie. Les différentes villes de mon circuit étaient les seuls endroits où je pouvais trouver les albums rares ou les CD importés des artistes dont je raffolais. Les pèlerinages qui me conduisaient sur le campus de Rutgers University, ou mieux encore chez Tower Records à New York, m'ont permis d'acquérir la bande-son de mes premières aventures mythiques. Certains titres et enregistrements pirates de Tori Amos, PJ Harvey et Björk n'étaient pas faciles à trouver à l'époque, et tomber sur l'une de leurs nouvelles chansons était aussi exaltant que de redécouvrir dans un codex poussiéreux un sortilège oublié.

Quand je repense à cette époque, il m'apparaît clairement que ces trois artistes proposaient un modèle artistique qui correspondait à ce qu'était réellement une sorcière moderne. Outrancières et fières de l'être, elles parsemaient leurs hymnes à la sexualité féminine de multiples références au paganisme et au pouvoir. Elles écrivaient elles-mêmes leurs chansons et ne les chantaient pas en sourdine. Elles portaient du maquillage à paillettes et des tenues exubérantes, elles grimaçaient avec glamour. Je les trouvais d'une beauté à couper le souffle, bien qu'aucune d'elles ne soit réellement « jolie » selon les critères reconnus. Leur beauté était dévergondée, audacieuse et dérangeante.

Je n'exagère pas quand je dis que la première fois que j'ai entendu Tori Amos, j'étais terrifiée. Je venais de commencer le collège et une de mes meilleures amies, Jenny, m'a fait écouter *Little Earthquakes*, un album qu'elle avait découvert grâce à son grand frère, Travis, qui était très cool. À l'époque, mes goûts musicaux se limitaient à des tubes du style « Finally » et « The Promise of a New Day », à la bande originale de *Pippin*, que

j'empruntais à ma mère, et aux chansons que la piscine de Strathmore avait passées sur ses haut-parleurs l'été précédent.

Je n'étais pas du tout préparée à ce spectre de la mort à la chevelure flamboyante qui se tortillait sur son tabouret de piano telle une créature sortie tout droit de Babylone. Tori fit passer des ondes de choc dans mon organisme prépubère. J'étais stupéfaite et déconcertée, et je n'arrivais pas à analyser ce que je ressentais. Je me suis vite réfugiée dans les bras rassurants de CeCe Peniston et de Paula Abdul (dont l'album, incidemment, s'appelait *Spellbound*, même si les références enchanteresses se limitaient à la chanson-titre).

Un an plus tard, la jeune fille un peu plus robuste que j'étais devenue s'est sentie attirée par Tori. C'était une véritable obsession et j'écoutais son album en boucle. Je gribouillais les paroles de ses chansons dans mes cahiers d'école, j'avais appris à jouer « Silent All These Years » au piano, et je chantais à un public imaginaire qu'il devait « *hand me my leather* ». Je ne savais pas trop pourquoi elle parlait de cuir, et les allusions à la jouissance sexuelle m'échappaient. Mais je savais que cette femme chantait en parlant du désir, du sentiment de vide, de la magie et de la douleur. C'était une compositrice ingénieuse et ses paroles cryptiques s'infiltraient dans mon esprit comme une potion. Son univers était celui de sirènes vêtues de jean et de « roses noires ailées qui changeaient de couleur ». Mais, dans ses chansons, elle évoquait aussi, en toute franchise, des sujets tabous comme les agressions sexuelles, les menstruations et la volonté de lancer sa propre religion. Elle était la grande prêtresse de l'indécence, et j'étais sa disciple consentante.

D'autres coups de foudre allaient suivre. Je suis tombée sous le charme des hurlements surnaturels de Björk et de ses chansons comme « Venus as a Boy » ou « Isobel », mariée à elle-même. Je me déchaînaï dans ma chambre au son de PJ Harvey qui déchirait sa Fender Telecaster, tout en gémissant « Sheela-na-gig » de façon suggestive sur des hymnes libérateurs ou en partageant des ballades lunaires désabusées. Plus tard, j'ai découvert des artistes tels que Rasputina, Portishead et Mazzy Star, mais ce sont ces

trois femmes qui chantaient en solo qui m'ont, les premières, montré que la musique pouvait être tonitruante, ensorcelante et porteuse d'une incandescence féminine.

Il y a tant d'artistes aujourd'hui qui représentent la nouvelle génération de femmes envoûtantes, de celles qui m'ont aidée à forger mon identité d'adolescente. Florence & The Machine, Grimes, Lana del Rey et Chelsea Wolfe ont toutes fait allusion à l'archétype de la sorcière en images ou en chanson, et l'ont parfois incarné. Le titre « Brujas » de Princess Nokia regorge de références à la sorcellerie, et le clip vidéo montre des groupes de femmes se livrant à divers rituels de la tradition yoruba ou wiccane. Lorde a déclaré : « Les fantômes et les esprits ne me font pas flipper. En fait, je suis sorcière », et elle n'est pas opposée aux tenues noires scintillantes. Azealia Banks commence sa chanson « Yung Rapunxel » par les mots « Qui est plus cool que cette sorcière », et le clip la plonge dans un montage de chouettes, de globes oculaires et de croissants de lune. Banks a aussi déclaré pratiquer la sorcellerie et s'est attiré les foudres des groupes de défense des animaux quand elle a posté sur Instagram une vidéo où elle semble nettoyer les restes de poules sacrifiées après « trois anas de *brujería* ». L'artiste ghanéenne Azizaa se définit comme « Une âme sauvage. Auteure-interprète. Sorcière » dans sa biographie sur les réseaux sociaux, et ses chansons « Black Magic Woman » et « Voodoo Pussy » sont des hymnes à l'émancipation pleins de magie. Enfin, Witch Prophet écrit des chansons hypnotiques sur les apparitions d'esprit et sur la destinée cosmique qui sont à la hauteur de son noble pseudonyme.

Chacune de ces artistes est talentueuse, indépendante et unique, et je sais que si je compare Bat for Lashes à Tori Amos, par exemple, je risque de froisser leurs fans, tout comme je m'offusquais quand on me disait que Tori n'était « qu'une autre Kate Bush ». Pourtant, elles semblent toutes taillées dans la même cape. Le fait qu'il y ait sans cesse plus de chanteuses affiliées à la sorcière prouve que c'est un archétype efficace comme symbole de la rébellion, de la créativité et de l'autonomie féminine.



**« La sorcière est un archétype efficace comme
symbole de la rébellion, de la créativité et de
l'autonomie féminine. »**

Il n'est donc pas étonnant que les colosses de la pop s'aventurent aussi dans les eaux occultes. Pour la 56^e cérémonie des Grammy Awards, Katy Perry a interprété la chanson « Dark Horse » drapée dans une cape violette, en dansant devant une boule de cristal géante dans un décor de forêt hantée. Sa mise en scène ésotérique était peut-être trop convaincante pour certains, car la chanteuse a par la suite été embringuée dans une série de procès alors qu'elle essayait d'acheter un couvent à des religieuses catholiques qui refusaient de le lui vendre. Elles avaient déclaré qu'elles désapprouvaient son style de vie et ses clips vidéo, en mentionnant que sa participation à la Salem Witch Walk de 2014 prouvait qu'elle pratiquait la magie noire. L'une des sœurs aurait dit : « Je suis désolée, mais je n'apprécie pas la sorcellerie et je n'apprécie pas les gens qui la pratiquent. Cela me dérange et c'était notre maison mère, notre retraite et un lieu sacré. » Perry leur a assuré qu'elle n'était pas sorcière et qu'elle souhaitait acheter la bâtisse pour y vivre avec sa mère et sa grand-mère, et méditer dans le jardin en buvant du thé vert. À l'heure où j'écris ce livre, les négociations de la vente sont encore en cours.

Lady Gaga revendique depuis longtemps son association avec la femme de l'ombre ; elle appelle ses fans « petits monstres » et se qualifie elle-même de mère des monstres. Depuis le début de sa carrière, elle n'hésite pas à choquer esthétiquement et porte régulièrement des tenues dignes d'une sorcière, sur scène comme à la ville. Quand, en octobre 2012, elle a rencontré Julian Assange, le fondateur de Wikileaks, elle était, selon le reportage de CNN, « habillée comme une sorcière, avec une longue robe noire et un chapeau de sorcière » – il s'agissait en fait d'une ligne créée, cette saison-là, par Hedi Slimane pour Yves Saint Laurent. En mai 2016, elle a posté sur Instagram une vidéo où elle danse sur « Burn the Witch » de

Radiohead, en précisant : « En tant que femme, cette chanson me touche sur un plan profondément spirituel, merci, Radiohead. » Plus tard la même année, elle a également incarné une sorcière immortelle dans *American Horror Story : Roanoke*, rôle que le créateur de la série, Ryan Murphy, considère comme « l'original suprême » de toutes les sorcières de la série.



« Lady Gaga revendique depuis longtemps son association avec la femme de l'ombre ; elle appelle ses fans “petits monstres” et se qualifie elle-même de mère des monstres. »

Lemonade, l'album visuel de Beyoncé sorti en 2016, abonde d'images de transformation et de guérison spirituelle spécifique à l'expérience des femmes noires. Dans la vidéo de « Hold Up », elle émerge de l'eau revêtue d'une robe jaune doré, à l'image d'Oshun, déesse des rivières, de la beauté et de la sexualité dans la tradition yoruba ; dans celle de « Formation », elle porte un grand chapeau noir et fait un doigt d'honneur vers le ciel en signe de défi. Tout au long du film, des images de femmes noires rassemblées en groupes font à la fois écho au matriarcat et aux covens, et d'autres thèmes douloureux tels que l'infidélité, le racisme et le sexisme sont déclinés avec la même opulence surnaturelle. Bien que beaucoup d'entre nous considèrent Beyoncé symboliquement comme une sorcière forte, ses véritables convictions spirituelles n'entrent pas en jeu. Comme l'écrit Natasha Tinsley dans le magazine *Time* : « la vision de la rétribution divine des femmes noires proposée par Beyoncé n'est pas la confession de ses pratiques occultes. La manière dont elle imagine que les femmes noires s'en remettent à des forces surnaturelles pour réparer des torts est un prolongement de la tradition féministe africaine qui conteste l'injustice sociale ». *Lemonade* est un sortilège d'élévation pour Beyoncé elle-même et pour les femmes comme elle, qui soigne les blessures et fait pousser les ailes. »

Certes, cette popularisation de la sorcière suscite des sentiments mitigés. Mais je tiens à dire ceci : l'un des résultats très positifs de ce phénomène est qu'il donne à un nombre croissant d'explorateurs curieux le courage de s'aventurer sur la voie de la sorcellerie, sans honte ni crainte. Si plus de personnes agitent leurs fanions surnaturels, cela signifie que nous pouvons nous trouver plus facilement et former des alliances profondes basées sur les valeurs et la fascination de la dissidence que nous partageons. Et si nous sommes plus nombreux à célébrer les sorcières, celles-ci seront progressivement de moins en moins dénigrées. Cela me donne énormément d'espoir en l'émergence d'une société qui honore véritablement le pouvoir des femmes et qui non seulement reconnaît la sacralité de la nature et du corps, mais aussi fait tout son possible pour les protéger. Qu'il s'agisse de figures spirituelles transformatives, de symboles culturels qui réveillent les foules, ou des personnages envoûtants et complexes de contes et d'histoires que nous lisons, regardons et réimaginons, je suis convaincue d'une chose : les sorcières sont l'avenir.

SORCELLERIE ET SYNCRÉTISME



Si notre coven contemporain est fait pour durer, il doit aussi être radicalement honnête et résolument compatissant. Comme la plupart des doctrines occultes en Occident, la sorcellerie moderne a toujours été caractérisée par le syncrétisme, le mélange de plusieurs influences culturelles, ce qui la rend à la fois révolutionnaire et fondamentalement problématique. Elle combine et relie des symboles issus de multiples traditions, et elle tente d'en faire un tout uniforme, dont la pertinence serait universelle. Une incantation écrite par Deena Metzger et Caitlin Mullin dans les années 1980 débute ainsi : « Isis, Astarté, Diane, Hécate, Déméter, Kali, Ishtar ». Ces noms viennent de la mythologie égyptienne, gréco-romaine, hindoue et mésopotamienne. En surface, cette entrée en matière est un message émouvant sur la divinité féminine, effacée ou dissimulée dans tant de récits spirituels, en particulier dans les religions abrahamiques.

C'est une approche que certains critiquent, disant que cela montre comment les sorcières se servent dans la pioche spirituelle. Il est parfois dangereux de ne choisir que les aspects les plus attrayants d'une entité théologique, sans approfondir ni connaître le contexte dans lequel ces déités s'inscrivent.

De même que la société au sens large s'interroge actuellement sur l'identité, l'intersectionnalité et la représentation, la communauté de la sorcellerie se remet en question en essayant d'établir à quel stade l'appréciation de l'héritage culturel d'un autre groupe devient de l'appropriation. Par exemple, beaucoup de sorcières afro-américaines incorporent à leurs rituels des pratiques influencées par la religion yoruba (candomblé, santería, vodoun et hoodo, par exemple). Quand des praticiennes blanches « empruntent » à ces religions au hasard, et sans réfléchir à leur passé douloureux, cela peut être ressenti comme une violation. Il est aussi important de garder à l'esprit que certaines de ces religions, ainsi que les traditions populaires magiques des peuples autochtones de Ceylan et de Bornéo dont s'est inspiré « le père de la wicca », Gerald Garder, existent depuis bien plus longtemps que la wicca et ses dérivés, qui n'ont été créés qu'au milieu du ^{xx}e siècle.

Gardner et les autres fondateurs de la wicca étaient blancs et britanniques ; le mouvement de la sorcellerie féministe né aux États-Unis était lui aussi conduit par des femmes blanches. Si on analyse le phénomène avec clémence, on peut dire qu'il s'agissait de personnes cherchant à atteindre une vérité spirituelle qui transcendait les concepts erronés de séparation culturelle. Mais on peut aussi les considérer d'un regard plus intransigeant : comme un exemple supplémentaire de la suprématie blanche.

C'est la raison pour laquelle il y a actuellement de nombreux débats sur les façons dont la sorcellerie du ^{xxi}e siècle incorpore parfois des éléments de la diaspora africaine et des traditions autochtones d'Amérique et d'autres régions non européennes. Les bougies santería, les *vévés* du vaudou haïtien et les bouquets de sauge blanche des autochtones américains ne sont que quelques-uns des objets empruntés à des communautés non blanches qui se

trouvent régulièrement dans les covens ou sur les autels néopaiens, ou encore dans les boutiques ésotériques – sans parler des chaînes grand public qui essayent de plus en plus d’attirer une population jeune et intriguée par la spiritualité. La représentation de différentes cultures est un objectif admirable, sauf si c’est aux dépens de leurs créateurs, qui sont souvent occultés ou exploités par le processus. Bien sûr, la portée et les conséquences de ces erreurs de jugement ne sont pas toujours les mêmes. Une Américaine blanche qui essaye de se rapprocher de son « esprit animal » offusquera peut-être un membre de la tribu Lakota. Mais le problème n’est pas du tout le même quand un fabricant de produits de luxe vend une bague « esprit animal » dessinée par une femme blanche pour 2 800 dollars alors que le quart des résidents des réserves amérindiennes vivent dans la plus grande pauvreté. De même, les propriétaires blancs de nombreuses boutiques ésotériques s’adressant à une clientèle hipster figurent souvent dans les journaux, où ils sont mentionnés comme les représentants de la « nouvelle » sorcellerie – au détriment des propriétaires à la peau brune des herboristeries de quartier qui vendent beaucoup des mêmes herbes, bougies et huiles, et depuis bien plus longtemps.

Aucun groupe n’est monolithique, toutefois, et les perspectives sur l’approche aléatoire de la sorcellerie moderne, tout comme les opinions personnelles, varient grandement. Certaines sorcières noires m’ont confié qu’elles étaient heureuses de l’incorporation de leurs traditions familiales dans d’autres contextes et qu’elles étaient fières que les pratiques de leurs ancêtres soient honorées par d’autres groupes, à condition que cela soit fait consciemment et dans le respect des rituels d’origine. On m’a dit que l’Esprit se moquait bien de ce à quoi nous ressemblons et d’où nous venons, alors pourquoi devrions-nous nous en préoccuper ? Comme une praticienne de vaudou dominicaine me l’a dit un jour : « Le vaudou choisit qui il veut. La chair est une chose si passagère. » De ce point de vue, nous avons tellement en commun, sur le plan humain et concernant notre quête spirituelle, alors est-il vraiment nécessaire de se focaliser sur les signes extérieurs ? En tout cas, est-ce qu’un sort de bannissement wiccan, une *curandera limpia* mexicaine et une cérémonie de la fumée chez les

Cheyennes ne sont pas tous des rituels de purification pour chasser les énergies négatives ?

D'autres voient ce genre de choses comme un énième exemple de racisme. Pour elles, il est douloureux de voir leur culture pillée et exploitée aux mains de la suprématie blanche, qu'elle soit bien pensante ou non. Certains ont expliqué que revenir à des pratiques ancestrales et redécouvrir leurs racines les avait beaucoup aidés à surmonter des générations de traumatismes infligés par le racisme et le colonialisme. Le fait que certaines personnes blanches aient parfois essayé de justifier ces atrocités en traitant les coutumes religieuses autochtones de « culte du diable » ou de « sorcellerie » est une insulte supplémentaire. Ces traditions étaient souvent la seule chose vers laquelle les familles pouvaient se tourner quand leurs propriétés, leurs possessions et leur liberté leur avaient été dérobées par le génocide, l'esclavagisme et l'intégration forcée. De ce point de vue, voir une « sorcière » caucasienne prier cavalièrement une déesse de leur culture peut sembler être une transgression, d'autant que leur propre relation avec cette déité est particulièrement précieuse et leur a coûté beaucoup.

Il ne faut pas oublier la question de la mutabilité culturelle. Que cela nous plaise ou non, les idées s'hybrident et les récits subissent une pollinisation croisée. C'est un phénomène que nous constatons en cuisine et en musique, quand les épices se mélangent et que les genres se chevauchent. Il en va de même pour la culture spirituelle. On pourrait avancer, par exemple, que le vaudou a incorporé des éléments du catholicisme, de la franc-maçonnerie et de certaines traditions africaines autochtones. De même, le christianisme s'est formé sur la base d'un amalgame de diverses influences : zoroastrienne, gréco-alexandrine, gréco-romaine et, bien sûr, juive. C'est évidemment une schématisation car cela ne prend pas en compte les raisons sous-jacentes au glissement de la dynamique du pouvoir, ni le nombre infini d'individus ayant été exploités ou réduits au silence au cours de l'Histoire. Mais l'interaction de ressources disparates a donné naissance à tant de sagesse, de créations artistiques et de liens profonds. Il serait difficile pour une forme de sorcellerie de faire cela

intentionnellement et avec humanité, mais pas nécessairement impossible. Comme l'a écrit l'auteure et prêtresse yoruba Luisah Teish : « Je maintiens que le plus grand défi du nouveau millénaire pourrait être de changer d'habitude. Nous pourrions passer d'une culture de commodité dominante à une culture de véritable échange. Je pense que c'est possible. Mais cela dépend de nous. »

Cette conversation ne fait que commencer, et il est important qu'elle continue. L'histoire de populations d'origines diverses a été systématiquement exclue et effacée depuis si longtemps par un point de vue dominant blanc, il est crucial que ceux qui pratiquent la sorcellerie contemporaine ne perpétuent pas ce schéma. Quoi que nous pensions d'une approche multiculturelle de la magie, il est impératif de rester à l'écoute des perspectives et du vécu de chacun, et de nous montrer ouverts à un rééquilibrage au fur et mesure que nous écoutons et que nous apprenons. Cela est particulièrement nécessaire pour les praticiens blancs dont je suis, qui ont bénéficié de l'avantage culturel du « privilège blanc » et qui ont l'obligation d'affronter et de détruire continuellement leur propre racisme. Si l'archétype de la sorcière interpelle ceux qui se sentent différents ou opprimés, ce n'est pas innocent : après tout, elle aussi est une exclue. En lui prêtant allégeance, on forge un lien sacré avec quiconque a été ignoré, sous-représenté, rejeté ou exclu.

On dit que les sorcières font de la « magie sympathique », qui s'organise autour d'un système de correspondances. Utilisés dans un ensorcellement, les pétales de roses rouges sont censés apporter l'amour et une bougie verte peut faciliter une arrivée d'argent. Mais si nous voulons vraiment que notre communauté soit révolutionnaire, c'est la magie *empathique* que nous devons pratiquer. Le soutien, la compassion et le respect mutuel sont les ingrédients clés pour concrétiser la prospérité et la paix pour tous. Nous aider les uns les autres à nous relever est pour nous la seule façon d'atteindre véritablement le ciel.

CHAQUE SORCIÈRE EN NOUS



Il y a tant de manières d'être sorcière. Et il y a tout autant de façons de définir ce que sont les sorcières, ce qu'elles font et en quoi elles nous aident. Certaines personnes choisissent le monde de la sorcellerie parce qu'elles tournent le dos à quelque chose qui ne leur sert plus, comme une expérience religieuse qu'elles n'ont pas trouvée à la hauteur de leurs espérances ou une image d'elles-mêmes qui les poussait à se sentir inférieures ou invisibles.

Pour d'autres, « sorcière » est un qualificatif supplémentaire. « Sorcière catholique », « sorcière féministe », « sorcière à la mode » et « sorcière homosexuelle » ne sont que quelques exemples récemment entendus dans mon entourage. Cette étiquette exprime la volonté de la locutrice de se modifier, de défier les attentes et de choisir librement une autre direction. Cela renforce son autre identité en lui insufflant un pouvoir empreint de mythologie et de détermination. Dans cette optique, le mot « sorcière » lui-même est magique.

Et nous sommes de plus en plus nombreuses à revendiquer cette appellation, au sens littéral ou au figuré, poétiquement ou politiquement. C'est un besoin de rébellion ou d'appartenance qui nous pousse dans cette voie. Parfois nous le chuchotons, parfois nous le hurlons, la tête levée vers la lune. Nous pouvons le chanter vers le ciel, l'imprimer sur un sac de toile, le peindre sur une banderole avant une manifestation ou l'écrire dans le grimoire secret de notre cœur.



« La sorcière nous tend une main gantée de noir
pour nous aider à dessiner des structures sociales
différentes et à imaginer une version plus forte de
nous-mêmes. »

Qu'importe la méthode, il y a une raison pour laquelle tant d'entre nous se tournent vers la sorcière pour qu'elle nous guide et nous permette de nous épanouir. Elle nous tend une main gantée de noir pour nous aider à dessiner des structures sociales différentes et à imaginer une version plus forte de nous-mêmes. C'est son histoire passée que nous aimons raconter sans cesse pour qu'elle nous conduise à quelque chose de nouveau. C'est en vagabondant dans ses forêts enchantées que nous sommes poussés à affronter nos craintes, nos rêves et nos croyances. Elle nous ouvre une voie différente à tous, mais la destination est la même. C'est un chemin qui conduit tout droit à la libération, un univers dans lequel la complexité, l'imagination, la fragilité et la sincérité de chaque être trouvent leur place.

À notre arrivée, la sorcière nous accueille. Elle nous ouvre sa porte en poussant un cri strident et en ricanant.

Et nous la saluons à notre tour, tout feu tout flamme, les bras et les yeux grand ouverts.

ÉPILOGUE

Les sorcières ne sont pas juste divines, elles ont aussi un don divinatoire. Elles jettent des bâtons et des os, elles lisent l'avenir dans les cartes, dans les étoiles ou dans les boules de cristal. Elles voient bien dans le noir mais elles ont aussi le don de double vue, et savent ce que demain apportera.

Je ne peux donc résister à partager ma propre prédiction :

La rédemption des sorcières et l'ascension des femmes seront toujours liées. Ce n'est pas une coïncidence si, actuellement, ces deux tendances se manifestent en même temps. L'une est le reflet de l'autre.

Sorcière.

Femme.

Un terme associé à l'horreur devient honorifique ; la disgrâce se transforme en consécration ; la honte laisse place à la réhabilitation.



« La rédemption des sorcières et l'ascension des femmes seront toujours liées. »

Le fait qu'en Occident la sorcière ait été considérée petit à petit, depuis le ^{xix}^e siècle, comme une figure positive montre le progrès que nous avons accompli, mais aussi celui qu'il reste à faire avant que le pouvoir des femmes ne soit définitivement plus rabaissé, réprimé, étouffé. La mère de la

sorcière est la magie, mais son père est la crainte. Elle est née du dédain éprouvé pour la féminité, de la haine inspirée par le corps féminin qui procrée, qui vieillit, qui désire et qui est désiré. L'aimer, c'est accepter cette tragédie et transformer son traumatisme en triomphe.

La sorcière est la cousine des déesses, des fées, des démons et des monstres, et pourtant elle est unique en son genre grâce à une différence cruciale : elle est humaine. Nous pouvons donc non seulement nous identifier à elle, mais aussi devenir ce qu'elle est. En choisissant d'endosser sa cape, nous nous enveloppons de toutes les choses auxquelles elle est associée, réelles et fictionnelles. Et en nous offrant à elle, nous lui donnons plus de sens. C'est ainsi qu'elle a survécu si longtemps, et c'est la raison pour laquelle elle continue à prospérer. C'est une créature d'accrétion.

Son cheminement vers la voie étoilée de la conscience populaire a été parsemé de contradictions. Elle a été crainte et désirée, exécutée et glorifiée. Elle est meurtrière et martyre. C'est un être qui défie la nature tout en l'honorant. Elle est entourée de bêtes, de démons, d'esprits et de consœurs, mais c'est seule qu'elle fait face à son destin.

Et c'est pour cela qu'elle attire ceux et celles qui se sentent en marge ou « différents ». Elle comprend la persécution, elle offre un cercle de protection et la promesse que ce qui a été perdu sera restitué. Même si son histoire est intrinsèquement liée à celle des femmes, son archétype a été adopté par une grande diversité de personnes. Cela aussi me donne de l'espoir. Intégrer le féminin et le masculin dans une formule d'alchimie dont tous peuvent bénéficier. Démanteler l'oppression patriarcale en modifiant nos schémas de fonctionnement externes comme notre structure de pensée intériorisée est une tâche qui appartient à chacun et à chacune. L'élévation de la sorcière nous aidera tous à aller de l'avant.

Je suis convaincue que son regain de popularité n'est pas une simple tendance, mais plutôt un raz-de-marée. J'espère que nous serons plus nombreux à être happés par cette vague nocturne.

Nous devons prendre conscience que l'avènement de cette nouvelle ère de la sorcière a été cher payé.

Le simple fait que nous puissions prononcer le nom de la sorcière à haute voix en toute insouciance est formidable. Mais n'oublions pas que des milliers de personnes ont été menacées ou tuées en son nom – et c'est encore le cas aujourd'hui dans plusieurs régions du monde. Revendiquer le nom de sorcière, que ce soit ironiquement ou en toute sincérité, est un grand privilège. Bien que cela reste toujours un peu hasardeux, celles d'entre nous qui utilisent cette appellation en public ont une grande chance, celle de pouvoir risquer ce choix.

La sorcière a aussi de nombreux messages à transmettre à ceux qui, sans être partie prenante, aiment toutefois s'y intéresser, suivre ses aventures et écouter son discours surnaturel. Elle nous donne à tous l'opportunité de nous interroger sur la peur et sur le genre, sur la liberté et sur les contraintes, sur le mystère et sur la grandeur.

Elle nous donne aussi une leçon d'adaptation et d'évolution, car son personnage est sans cesse réécrit et reconstruit – et, avec le temps, il prendra encore, à n'en pas douter, bien d'autres formes. Elle devient ce que nous avons besoin qu'elle soit et, à son tour, c'est elle qui nous transforme.



« La sorcière nous donne à tous l'opportunité de nous interroger sur la peur et sur le genre, sur la liberté et sur les contraintes, sur le mystère et sur la grandeur. »

La sorcière m'a appris à me faire confiance, à discerner mes qualités les plus pointues et à en faire des outils. Elle m'a prise par le bras et m'a poussée à faire de délicieuses bêtises. Elle m'a montré que je suis capable de changer ma vie.

Elle me parle à travers les branches, elle me sourit dans un coin du miroir, elle me dit que je suis merveilleuse, que je compte pour quelque chose, que je suis animée d'un feu sacré.

Elle me raconte des blagues salaces et enterre mes secrets. Nous semons des graines, nous mangeons des herbes folles, et nous réveillons de vieux souvenirs. Nous hantons vos rêves. Nous hurlons à la mort. Nous récoltons ce que nous avons semé.

Nous réunissons les exclus, les abandonnés, les oubliés, et nous leur faisons savoir qu'ici et maintenant, ils sont importants. Ensemble, nous réveillons les morts.

J'avais peur et elle m'a rendue courageuse. J'étais petite et elle m'a fait grandir. J'étais faible, et elle m'a rendue forte. Soir après soir, elle m'a murmuré qu'elle ne me quitterait jamais, et elle n'a pas menti.

Elle a puisé dans l'obscurité sacrée pour me conduire à la lumière.

REMERCIEMENTS

Un coven est toujours nécessaire pour faire naître un livre, et cet ouvrage ne fait pas exception. Les personnes que je m'apprête à citer m'ont apporté leur bénédiction et leur aide précieuse. Sans elles, le texte qui précède ne serait sans doute encore que des mots mijotant dans mon esprit.

En premier lieu, je tiens à remercier Rick Pascocello. Je suis bien consciente que ceci n'est pas exactement le « guide pour femmes d'affaires accomplies » qu'il avait en tête quand nous avons discuté pour la première fois de la possibilité de travailler ensemble, mais l'existence même de ce livre témoigne de son ouverture d'esprit et de sa lucidité visionnaire. Je le remercie du fond du cœur pour son soutien et je suis également reconnaissante de l'aide que m'ont apportée Alex Glass et toute l'équipe de Glass Literary Management.

J'ai été émerveillée par chaque personne qui a saupoudré *Réveillons les sorcières !* de sa magie personnelle. Merci à Kate Dresser pour ses conseils éclairés, son intarissable bonne humeur et ses portions de fromage grillé dans les cas d'urgence. C'est tout simplement une éditrice de rêve, je me sens si chanceuse que nos étoiles se soient alignées.

Les efforts incessants de Natasha Simmons au début de ce projet ont permis à ce livre de trouver le foyer qui lui convenait, et je lui suis reconnaissante d'avoir eu confiance en lui, et en moi. Merci à Molly Gregory pour ses commentaires, sa patience et son assistance. Merci à Anna Dorfman d'avoir créé, pour l'édition originale, une couverture aussi fascinante que les sorcières qui ont inspiré ces pages. Merci aussi à Aimée

Bell, Alexandre Su, Joal Hetherington, Sydney Morris, Tracy Woelfel, Jen Long, Abby Zidle, Diana Velasquez, Mackenzie Hickey, Anable Jimenez, Lisa Litwack, John Vairo, Jaime Putorti, Monica Oluwek et Caroline Palotta pour chacune de leurs précieuses contributions.

Je dois beaucoup aux nombreux spécialistes universitaires, créateurs, activistes et praticiens que j'ai eu l'honneur de rencontrer, notamment à chacun de ceux que j'ai cités dans mon texte. Deux d'entre eux méritent une mention particulière :

Tout d'abord, Ronald Hutton, pour son inestimable contribution au corpus de l'histoire de la sorcière (et je suis convaincue que ses réponses ultra rapides à mes e-mails tiennent de la sorcellerie). Merci d'avoir répondu à mes questions et merci d'avoir accepté de m'éclairer de son érudition exceptionnelle.

Et bien que Margot Adler ne soit plus parmi nous, je dois admettre que le talent avec lequel elle a su mener de front sa carrière littéraire et journalistique et sa pratique de la magie ont été une véritable inspiration. J'espère humblement que cet ouvrage est, à sa façon, un hommage à son immense accomplissement.

Il y a deux personnes qui m'ont beaucoup appris sur l'art, la magie et l'amitié, Jesse Bransford et Susan Aberth. Merci à eux de m'avoir honorée de leur générosité de cœur et de leurs brillants esprits tout au long de ce processus, et dans la vie en général. Je suis aussi très reconnaissante à Octagon House, où plusieurs passages de ce livre ont été conçus et/ou écrits.

Au fil des années, plusieurs autres sommités de l'occultisme m'ont aidée à former ma réflexion sur de nombreux sujets ésotériques – Robert Ansell, Christina Oakley Harrington, William Kiesel, Shannon Taggart et Jon Grahman. Je les admire tous énormément et j'attends avec impatience nos prochaines conversations et collaborations. À Amy Hale, merci pour son souci du détail et sa connaissance illimitée sur l'histoire du paganisme. La collection de sorcellerie de l'université de Cornell a été pour ce projet

une ressource inestimable, en ligne comme en « vrai » – merci à Laurent Ferri de m’y avoir facilité l’accès.

Je suis également reconnaissante d’avoir été accompagnée par d’autres esprits d’exception, surtout dans le monde complexe du livre. Merci à Mitch Horowitz, Gary Jansen, Peter Bebergal, Judika Illes, Lauren Cerand, Janaka Stucky, John Izzo et Jason Louv pour leur aide précieuse, leurs encouragements et leur gentillesse.

Je suis très heureuse d’avoir magiquement croisé le chemin de Robin Rose Bennett. Merci à elle de m’avoir tant appris et de m’avoir montré que les sorcières sont vraiment vertes. Et mille mercis aux autres femmes qui se sont jointes au même cercle que moi.

Puisque nous parlons de professeurs, Alice Richter, Kim Thorpe et John Lach m’ont influencée plus qu’ils ne le croient. Et Lois Hirshkowitz m’a appris beaucoup sur le langage et m’a guidée vers la lumière. Qu’elle repose en poésie.

Beaucoup de gratitude et d’amour pour mes consœurs du coven Queenright. Je vous suis reconnaissante pour votre soutien et votre présence constante. Remerciements spéciaux à Kirsten Sollée et Diancea London Potts, dont les conseils m’ont aidée à parfaire ce livre et à Bri Luna pour avoir défendu mon travail haut et fort. Merci à Amber King, dont j’apprécie la dextérité, avec ses cartes comme avec ses ciseaux. Et merci à la communauté des sorcières que j’ai rencontrées en ligne ou en personne, et dont la volonté d’assumer publiquement leur passion est une inspiration pour tant de personnes, moi comprise.

Je souhaite aussi rendre hommage aux personnes et aux espaces qui m’ont permis de développer mon approche de la sorcellerie et de sa culture, au fil des années, notamment : Steinhardt et 80WSE Gallery (doubles remerciements à M. Bransford), Pat Shewchuk et Marek Colek de Tin Can Forest, Elisabeth Krohn de *Sabat Magazine*, Mallory Lance de *Ravenous Zine*, les membres et les visiteurs de l’Observatory, les lecteurs de *Phantasmaphile*, ainsi que les auditeurs et contributeurs du podcast *The Witch Wave*.

Quand il m'est apparu clairement que j'avais besoin d'un changement radical et de me focaliser sur la sorcellerie à plein temps, mes collègues de Getty Images ont réagi avec grâce. Merci à Jonathan Klein, Dawn Airey, Andy Saunders, Paul Foster, Rebecca Swift, Lindsay Morris, Hannah Meade et Katie Calhoun, ainsi qu'aux personnes talentueuses du département créatif international. (Et merci à Karen Tighe-Izzo pour avoir déclenché cette série d'événements.)

J'ai l'immense chance d'avoir des amis et une famille exceptionnels, qui me soutiennent, me font rire et me montrent ce qu'est l'amour, bien que je disparaisse régulièrement dans ma bulle d'auteure. Merci à Melanie Hawks, Shiwani Srivastava, Lauren Schreiberstein, Megha Ramaswamy, Suzannah Murray, Rachel Hansen, Emma Baar-Bittman, aux Pomerantz, aux Wilson, aux Freeman, aux LeClair, aux Trumbull, aux DelGrosso, et aux Baldwin-Ancowitz. Merci à la merveilleuse Moira Stone d'avoir été une acolyte idéale pour mon voyage de recherches ; et merci au charmant Robert Honeywell de m'avoir offert l'opportunité de profiter chez lui d'un repos bien nécessaire et de plages d'écriture paisibles. J'apprécie énormément le temps que certaines des personnes citées ci-dessus ont bien voulu consacrer à la lecture de mes brouillons, en partageant ensuite leur opinion, avec la plus grande diplomatie.

À ma sœur, Emily : la regarder transformer sa vie en une leçon de courage et de résilience a été une véritable inspiration. Je l'aime profondément et je la remercie de m'avoir laissée partager des épisodes de notre histoire, et de m'avoir toujours soutenue. Vous qui lisez ce livre, si votre santé mentale vous joue des tours (ou si vous avez des amis qui traversent une situation difficile), sachez que la National Alliance on Mental Health (nami.org) peut vous apporter beaucoup de soutien, de même que le site d'Emily (emilygrossman.net).

À mes parents, Rich et Nina : je ne sais pas ce que j'ai fait pour gagner le jackpot du Karma et avoir la chance d'être leur fille, mais je suis chaque jour reconnaissante que nous ayons été réunis sur cette terre ensemble. Ils ont toujours encouragé ma créativité et ma curiosité, même si cela les

obligeait à m'emmener au bout du monde. Et ils m'ont toujours entourée de leur amour (le sentiment est mutuel). Je suis si heureuse de les avoir tous les deux dans ma vie.

À Matt Freeman : je sais que ce n'est pas facile d'être marié à quelqu'un qui écrit un livre, mais il a su m'apporter tout le thé nécessaire, sa compréhension, ses suggestions pertinentes et son sens de l'humour inégalable. Je lui suis reconnaissante pour sa désinvolture, son audace artistique, mais surtout d'être le meilleur mari moldu qu'une sorcière peut espérer. Je t'aime, mon si beau diable.

À nos compagnons félins, Remedios « Remy » Varo et Albee, qui ne savent évidemment pas lire mais qui sont mes démons familiers poilus, mes tendres compagnons et les meilleurs collègues de bureau du monde.

J'ai écrit ce livre en mémoire de ma grand-mère Trudy et de ses mains guérisseuses, et de ma grand-mère Sonya et de sa baguette magique de peintre.

Puissions-nous tous vivre avec la liberté de réaliser notre propre magie, quelle qu'en soit la forme. Ainsi soit-il.

BIBLIOGRAPHIE

La liste suivante n'est en aucun cas exhaustive, mais elle regroupe un certain nombre de textes très instructifs, qui ont guidé et inspiré mon écriture.

Aberth, Susan L., *Leonora Carrington : Surrealism, Alchemy, and Art*, Lund Humphries, Farnham, Surrey, 2004.

Adler, Margot, *Drawing Down the Moon : Witches, Druids, Goddess-Worshippers, and Other Pagans in America*, 4^e éd., Penguin Books, New York, 2006.

Braude, Ann, *Radical Spirits : Spiritualism and Women's Rights in Nineteenth-Century America*. 2^e éd., Indiana University Press, Bloomington, IN, 2001.

Callow, John, *Embracing the Darkness : A Cultural History of Witchcraft*, I. B. Tauris, Londres, 2018.

Chadwick, Whitney, *Les Femmes dans le mouvement surréaliste*, Les Éditions du Chêne, Paris, 1987.

Chollet, Mona, *Sorcières*, Les Éditions de la Découverte, Paris, 2019.

Du Chéné, Céline, *Les Sorcières – Une histoire de femmes*, Michel Lafon, Paris, 2019.

Grant, Simon, Lars Bang Larsen et Marco Pasi, *Georgiana Houghton : Spirit Drawings*, Courtauld Gallery, Londres, 2016.

Hults, Linda C., *The Witch as Muse : Art, Gender, and Power in Early Modern Europe*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 2005.

- Hutton, Ronald, *The Triumph of the Moon : A History of Modern Pagan Witchcraft*. Oxford University Press, Oxford, 1999.
- Hutton, Ronald, *The Witch : A History of Fear, from Ancient Times to the Present*, Yale University Press, New Haven, CT, 2017.
- Kaplan, Janet A., *Unexpected Journeys : The Art and Life of Remedios Varo*, Abbeville Press, New York, 1988.
- Michelet, Jules, *La Sorcière*, Flammarion, Paris, 1993.
- Müller-Westermann, Iris, et Jo Widoff, *Hilma af Klint : A Pioneer of Abstraction*. Moderna Museet, Stockholm, 2013.
- Petherbridge, Deanna, *Witches and Wicked Bodies*, National Galleries of Scotland, Edimbourg, 2013.
- Sollée, Kristen J., *Sorcières, Salopes, Féministes : une histoire de la femme libérée*, Éditions Vega, Paris, 2020.
- Starhawk, *Spiral Dance : A Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*. 2^e éd., Harper, New York, 1989.

Traduction de l'anglais : Natalie Pomier

© 2019 Gallery Books/Simon & Schuster

© 2021 Larousse

Couverture

Anne Bordenave

Publié pour la première fois en 2019 sous le titre *Waking the witch* par Gallery Books, une division de Simon & Schuster, Inc., New York.

ISBN : 978-2-03-600800-7

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la nomenclature et/ou du texte et des illustrations contenus dans le présent ouvrage, et qui sont la propriété de l'Éditeur, est strictement interdite.

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

TABLE

Couverture

Page de titre

Dédicace

Exergue

« IL Y A TOUJOURS EU DES SORCIÈRES PARMI NOUS »

CHAPITRE 1

SORCIÈRES : GENTILLES OU MÉCHANTES ?

« Je ne suis pas une adoratrice de Satan »

« La valeur qu'elles accordent à l'amour et à la connaissance dépasse toute autre préoccupation... »

« Descendantes des sybilles de Rome... »

« Les ensorceleuses étaient des figures tragiques... »

« Êtes-vous une bonne ou une méchante sorcière ? »

« Nous traitons de sorcière toute femme qui désire »

« La sorcellerie la plus merveilleuse de toutes »

CHAPITRE 2

SORCIÈRE ADOLESCENTE : ENSORCELLEMENTS POUR LES EXCLUS

Les réincarnations de Sabrina la sorcière

« Être sorcière n'est pas facile »

« Une métamorphose en temps réel »

« Les sorcières étaient des rebelles en blouson de cuir qui portaient du rouge à lèvres »

Devenir une femme, devenir une sorcière

« Le chagrin d'Emily était insondable »

« Une nouvelle forme de magie »

« La sorcière adolescente est l'incarnation de toutes les souffrances... »

CHAPITRE 3

COMPASSION POUR LA SORCIÈRE SATANIQUE

Lilith, le démon est une femme

Les métamorphoses du diable

« Sorcière tueuse de bébé, putain du diable, qui terrifie la population »

« 75 à 85 % de celles qui étaient exécutées étaient des femmes »

Sorcellerie et sexualité

Ode à la femme libre

CHAPITRE 4

UN CORPS QUI DÉRANGE

« Les femmes sans enfants sont des coupables idéales »

Un corps qui soigne

Corps féminin, corps étrange, corps monstrueux

La vieille femme, figure ambiguë

Cape et chapeau pointu : l'origine d'un costume

CHAPITRE 5

SŒURS PROPHÉTIQUES ET FEMMES INQUIÉTANTES

Esprit féminin, esprit occulte ?

Sorcière biblique

Sorcières shakespeariennes

Conversation avec l'au-delà

Le mystère de l'existence

CHAPITRE 6

L'ART OBSCUR : CONFIDENTES DES ESPRITS ET CRÉATRICES DE MAGIE

La femme dans les yeux des hommes

Les magiciennes de l'art

« La sœur d'une fée »

« Naître de nouveau » : sorcières surréalistes

La puissance magique du féminin

CHAPITRE 7

UNE FORCE QUI RÉSIDE DANS LE NOMBRE

« J'étais en quête d'autre chose »

La sorcellerie comme remède, comme réparation

La magie du groupe

La sorcellerie moderne, une nouvelle religion

La sorcellerie contre le pouvoir

La sorcière, symbole féministe de toutes les libérations

La femme contre le patriarcat

La magie pour changer la société et le monde

« Nous sommes toutes des sorcières »

« Jeter un sort pour que justice soit faite »

Un coven à soi

CHAPITRE 8

SORCIÈRE : QUI ES-TU ?

Chasse aux sorcières, chasse des sorcières

Une menace de mort

« Je ne suis pas une sorcière »

La sorcière qui dérange

La sorcière, entre réhabilitation et redéfinition

Les nouvelles sorcières

« Plus de sorcières que de presbytériens »

Sorcellerie et syncrétisme

Chaque sorcière en nous

ÉPILOGUE

REMERCIEMENTS

BIBLIOGRAPHIE

Copyright